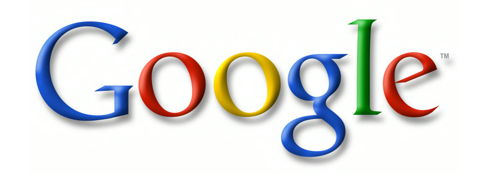
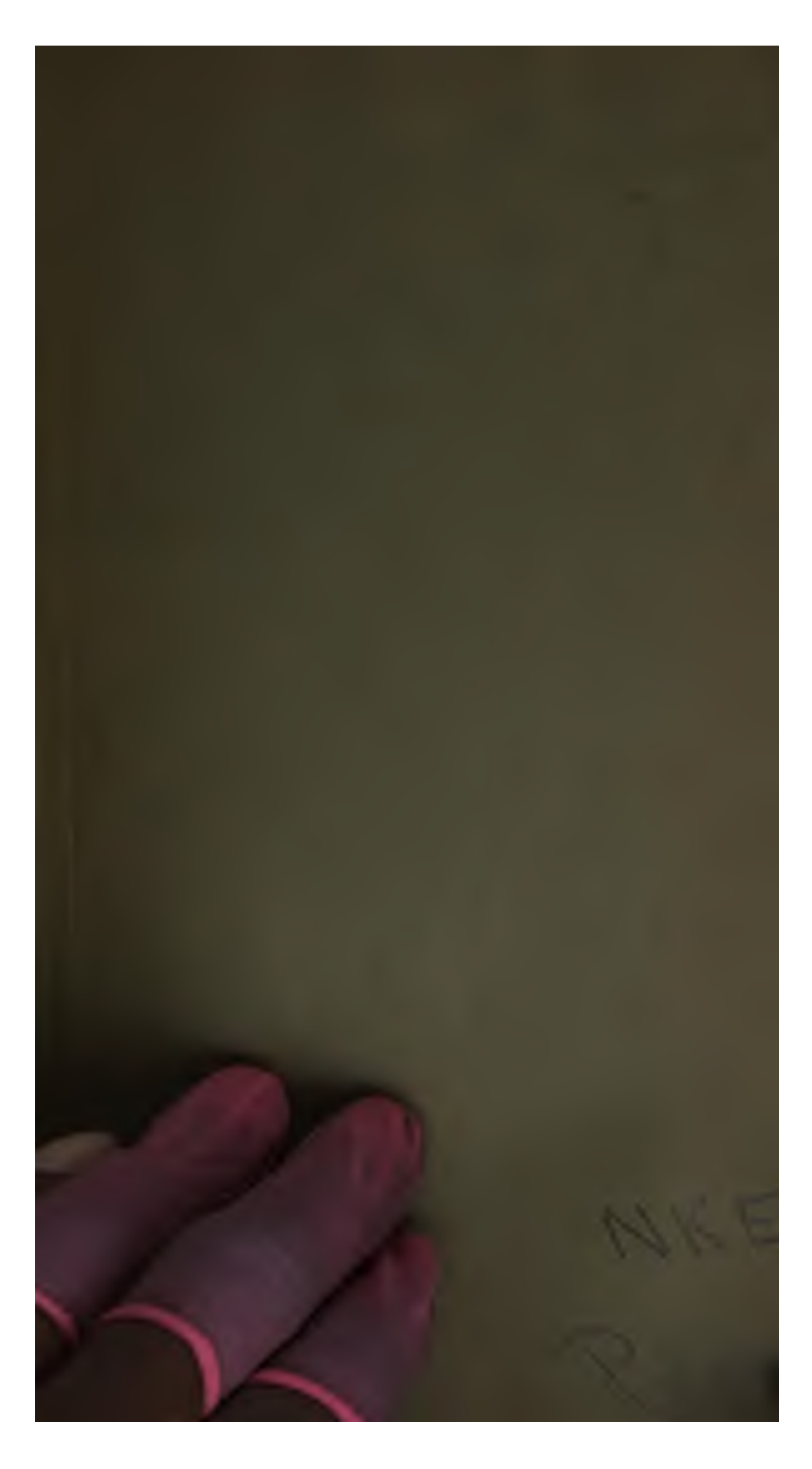






ŒUVRES
CHOISIES
DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

27

TOME VINGT-SEPTIEME.



Hélas! je commence à trouver de la tendresse dans ma mère.

NOUVELLES

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON,

AUGMENTÉE de huit Lettres qui n'ont point paru dans les Editions précédentes.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.





HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON.

LETTRE LIX.

Miss BYRON *à miss* SELBY.

Même jour.

LE chevalier Grandisson est arivé d'hier au soir. Avec sa politesse ordinaire il envoya demander, en arrivant, des nouvelles de ma santé, & prier M. Reves de lui donner ce matin à déjeûner. Est-ce pour lui-même, est-ce pour moi qu'il prend cet air de cérémonie? Pour tous deux peut-être. Ainsi je suis dans l'attente de voir bientôt le noble objet des affections de Clémentine, son futur..... Ah! Lucie!

Mais vous voyez que le principal compliment est adressé à M. Reves; garderai-je ma chambre? attendrai-je qu'il demande à me voir? Il me doit quelque chose pour l'émotion qu'il m'a causée dans la bibliothèque de milord L.... Je ne l'ai presque pas vu depuis. L'honneur me défend, m'a-t-il dit alors.... cependant l'honneur m'ordonne.... mais je ne puis manquer à la justice, à la générosité : ne consulter que mon intérêt propre.... Ces paroles, chère Lucie, me retentissent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le sens? *L'honneur me défend....* quoi! de s'expliquer? Il m'avoit fait un récit touchant; il l'avoit fini : que pouvoit lui défendre l'honneur? *Cependant l'honneur m'ordonne.* Qui l'empêchoit de suivre les loix de l'honneur? *Mais je ne puis manquer à la justice :* pour Clémentine apparemment. Qui l'oblige d'y manquer? *A la justice!* Je ne le crains pas de vous, sir Charles Grandisson. Votre gloire souffre même d'admettre cette espèce d'embarras dans vos idées, comme si votre caractère étoit exposé à la tentation d'être injuste, & que vous eussiez besoin de vous tenir en garde contre vous-même.

Je ne puis manquer à la générosité.... pour qui donc? Sans doute pour l'illustre italienne. Il lui doit de la compassion. Mais l'aurois-je mis, par mon empressement, dans l'obligation de me le

déclarer ; comme si je souhaitois qu'en ma faveur il fût moins généreux qu'il ne veut l'être ? Je ne puis soutenir cette pensée. N'est-ce pas comme s'il avoit dit : trop tendre Henriette, je vois ce que vous attendez de moi ; mais je dois de la compassion, je dois de la générosité à Clémentine. Cependant, quel terme que celui de compassion ! vertueuse Clémentine, je m'afflige pour vous, que vous ne trouviez en lui qu'un homme généreux. Oh ! puisse mon meilleur génie me préserver du besoin de la compassion d'un homme, sans excepter celle du chevalier Grandisson !

Mais qu'a-t-il voulu dire par le terme d'intérêt propre. Je ne le comprends point. Clémentine a reçu en partage une très-grosse fortune. Celle d'Henriette est médiocre. Il ne peut manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que l'intérêt propre.... Ces derniers mots me confondent dans la bouche d'un homme qui ne dit rien au hasard.

Fort bien ; mais tandis que je raisonne avec moi-même, le tems du déjeûner s'approche. Je veux descendre pour éviter toute affectation. Je vais m'efforcer de voir avec indifférence celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, sous tant de différentes faces ; le chrétien, le héros, l'ami..... ah !

Lucie! l'amant de Clémentine, mon modeste & généreux bienfaicteur, le modèle de la bonté & de toutes les vertus. Mais il arrive! pendant que je babille avec ma plume, il est arrivé. Pourquoi m'avez-vous retenue, chère Lucie? Il faut à présent que la folle descende avec une espèce de précipitation. Cependant elle veut attendre qu'on la fasse appeler. C'est ce qu'on vient faire à ce moment.

O Lucie! quelle conversation j'ai à vous raconter! mais il faut que je vous y conduise par degrés.

Sir Charles est venu à moi lorsqu'il m'a vue paroître. C'étoit lui tout entier; sa modestie, sa politesse, avec l'air aisé néanmoins, & la bonne grace que je ne puis décrire. Son premier mouvement m'a fait croire d'abord qu'il alloit prendre une de mes mains, & je vous assure qu'elles ne se sont retirées ni l'une ni l'autre. Par quel art sait-il joindre à des manières si ouvertes, un respect qui satisferoit une princesse?

Après le déjeûner, M. & madame Reves ayant été appelés par le chevalier Allestris & sa nièce, qui donnent ordinairement le matin à leurs visites, je suis demeurée seule avec sir Charles. Alors, d'un air également civil & familier, il m'a tenu ce discours.

Dans le dernier entretien que j'ai eu avec miss

Byron, je lui ai fait un récit fort tendre. J'étois sûr qu'il exciteroit dans un cœur tel que le sien, une généreuse compassion pour une des premières personnes de son sexe, & je me suis flatté que n'ayant rien à me reprocher de téméraire ou d'indiscret, j'obtiendrois aussi quelque part à sa pitié. Il m'a paru, mademoiselle, que cette malheureuse histoire vous avoit sensiblement touchée; & par ménagement pour vous (permettez que j'ajoute aussi pour moi-même), j'ai prié le docteur Barlet de vous expliquer mille choses sur lesquelles je ne pouvois m'étendre comme lui. Il m'a rendu compte de tout ce qu'il vous a communiqué. Je me souviens de la peine que mon récit vous a causée, & je ne doute point que dans le même sentiment de bonté & de compassion, celui du docteur ne vous ait fait souffrir encore plus. Cependant me permettez-vous, mademoiselle, d'ajouter au même sujet quelques circonstances dont il n'a pu vous instruire? A présent que vous êtes informée d'une si grande partie de mon histoire, je souhaiterois que, plus que toute autre femme du monde, vous n'ignorassiez rien de tout ce que j'en sais moi-même.

Il s'est arrêté. Je tremblois. Monsieur..... Monsieur.... j'avoue que l'histoire est extrêmement touchante. Que cette malheureuse personne

eſt à plaindre! vous me ferez honneur, ſi vous m'apprenez quelque choſe de ſa ſituation.

Le docteur vous a dit, mademoiſelle, que l'évêque de Nocera, ſecond frère de Clémentine, m'a écrit depuis peu, & qu'il me preſſe de faire encore une fois le voyage de Boulogne. J'ai ſa lettre. Vous entendez l'italien, mademoiſelle. Permettez-vous que je... ou ſouhaitez-vous de prendre cette peine vous-même? Il m'a préſenté la lettre. Voici, ma chère, ce qu'elle contient.

« L'évêque l'informe du triſte état de ſa famille. » La ſanté du père & de la mère décline ſenſiblement. Celle du ſeigneur Jeronimo eſt pire » qu'elle n'étoit au départ de ſir Charles. Sa ſœur » ne ſe porte pas mieux, & ſouhaite toujours » ardemment de voir ſon précepteur. Elle eſt » actuellement à Nocera, mais on ſe propoſe » de la mener bientôt à Naples. L'évêque preſſe » en effet ſir Charles de leur faire encore une » viſite, en avouant néanmoins que toute la » famille ne le ſouhaite pas également: mais » lui, le docteur & la marquiſe s'accordent à » vouloir qu'on ait cette indulgence pour les » vœux continuels de la ſœur. Il offre d'aller » au-devant de ſir Charles, dans le lieu dont » il lui laiſſe le choix, & de le conduire lui- » même à Boulogne, où il l'aſſure que le plaiſir

» de le voir ne manquera point de réunir tout
» le monde en faveur de l'entrevue. Si ce
» remède, auquel il regrette de s'être opposé si
» long-tems, n'a pas le succès qu'il en espère,
» il conseillera, dit-il, de renfermer sa sœur
» dans un couvent, ou de la confier aux soins
» de quelques honnêtes gens qui la traiteront avec
» douceur, mais comme on traite ceux qui ont le
» malheur de tomber dans le même état ».

Sir Charles m'a fait lire ensuite une lettre du seigneur Jeronimo, qui lui fait la peinture de sa propre situation. « La vie n'est plus pour lui
» qu'un fardeau. Il en souhâite la fin. Ses chi-
» rurgiens lui paroissent manquer d'habileté. Il
» se plaint particulièrement de sa blessure à la
» hanche, qui a trompé jusqu'ici toutes leurs
» lumières. Ce qu'il demanderoit au ciel, dit-il,
» ce seroit d'être proche du chevalier Grandis-
» son, parce que le plus grand bonheur qu'il ait à
» désirer, est de rendre le dernier soupir entre les
» bras de son cher ami ». Mais, dans cette triste lettre, il ne dit pas un mot de sa sœur. Sir Charles suppose, pour expliquer ce silence, que Clémentine n'étant point à Boulogne, on cache son déplorable état au seigneur Jeronimo, dans la crainte d'irriter ses douleurs.

Il m'a lu aussi quelque partie d'une lettre de madame Bemont, adressée en anglois, dont plu-

sieurs articles ne sont pas moins affligeans. Elle s'excuse de ne lui avoir pas donné plus tôt des nouvelles de Clémentine, sur une longue indisposition qui ne lui a pas permis de se procurer les éclaircissemens qu'elle désiroit. Elle plaint cette chère personne de n'avoir tiré aucun avantage de ses courses; & la faute paroît tomber sur ses compagnons de voyage, qui l'entretenoient chaque jour de l'espérance de rencontrer le chevalier Grandisson. Ils l'avoient mise pour la seconde fois dans un couvent, à sa propre sollicitation; & le calme qui avoit succédé pendant quelques jours, commençoit à faire tout attendre de l'avenir : mais ce changement n'ayant pas duré plus long-tems que la nouveauté, une des religieuses avoit rendu le mal pire que jamais, en lui proposant, pour l'éprouver, de descendre avec elle au parloir, où elle lui avoit promis de lui procurer quelques momens d'entretien avec un certain gentilhomme anglois. Son impatience étoit devenue d'autant plus vive, en se voyant trompée, qu'elle avoit employé deux heures entières à se préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours, elle ne s'étoit occupée que du dessein de passer en Angleterre. Après des efforts inutiles de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, sa mère seule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d'y renoncer

pour l'amour d'elle. Une si prompte soumission avoit encouragé la marquise à la reprendre sous sa conduite. Mais les accès redevenant fort vifs, & la santé d'une mère indulgente en étant visiblement altérée, un des plus graves médecins avoit prononcé qu'il ne falloit rien espérer que de la rigueur. Madame de Sforce & le général s'étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la résolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit réclamé avec tant d'instances, en demandant la liberté d'aller passer quelque tems à Florence, auprès de madame Bemont, que sa mère avoit encore obtenu grâce pour elle. Le marquis s'étoit chargé lui-même de la conduire à Florence, & n'avoit pas eu de peine à faire entrer madame Bemont dans ses vues.

Pendant près d'un mois, Clémentine avoit paru assez tranquille, sur-tout lorsqu'elle s'entretenoit de l'Angleterre, du chevalier Grandisson & de ses sœurs, avec lesquelles elle souhaitoit beaucoup de faire quelque liaison. Ensuite le général l'étant venu voir, avec madame de Sforce, ils parurent tous deux fort offensés de la voir retomber incessamment sur les mêmes sujets. Ils se plaignirent de l'indulgence avec laquelle on l'avoit souffert; & ne dissimulant point qu'ils y soupçonnoient quelqu'autre vue, ils poussèrent

leur reſſentiment ſi loin, que le jour même ils l'obligèrent de partir avec eux, au regret extrême de madame Bemont & des dames de Florence, qui la nommoient leur innocente viſionnaire, & qui avoient conçu beaucoup de tendreſſe pour elle. Madame Bemont aſſure que la douceur avec laquelle on la traitoit, dans une ſociété de femmes ſages & aimables, auroit pu ſervir par degrés à la rétablir.

Elle fait enſuite le récit des rigoureux traitemens auxquels ſa malheureuſe amie fut livrée. Sir Charles auroit ſouhaité ici d'interrompre ſa lecture. Il m'a dit qu'il ne pouvoit continuer ſans une altération de voix qui augmenteroit ma douleur, & qui me feroit connoître la ſienne. En effet, il m'étoit échappé quelques larmes en liſant les deux premières lettres, & pendant qu'il m'avoit lu cette partie de la troiſième. Je ne doutois pas que ce qui reſtoit à lire ne les fît couler ouvertement. Cependant je l'ai prié de me laiſſer lire moi-même. L'infortune, lui ai-je dit, n'eſt pas un ſpectacle étranger pour moi. Je ſais prendre intérêt aux peines d'autrui, ſans quoi je ne mériterois point qu'on en prît aux miennes. Il m'a montré l'endroit, & ſans ajouter un mot, il s'eſt retiré vers une fenêtre.

Madame Bemont raconte que la triſte mère ſe

vit forcée d'abandonner entièrement sa fille à la conduite de madame de Sforce, qui se hâta de l'emmener avec elle dans son palais de Milan. On la pria néanmoins de n'employer que des rigueurs nécessaires. Elle le promit; mais elle commença par éloigner Camille, qu'elle accusoit d'une excessive indulgence. Elle mit à sa place, auprès de Clémentine, une autre femme, nommée Laura, plus propre à seconder ses desseins. Vous saurez bientôt avec quelle barbarie elles l'ont traitée. La signora Daurana, fille de madame de Sforce, eut l'imprudence de s'en vanter, dans quelques lettres, en faisant un mérite à sa mère d'avoir été plus heureuse dans le choix des méthodes; & madame Bemont, qui étoit alors assez bien pour ne pas perdre de vue son amie, reçut les informations suivantes du directeur même, que la marquise avoit prié de les prendre dans un voyage qu'il fit à Milan.

Il ne fut pas peu surpris de la difficulté qu'on fit d'abord de lui laisser voir Clémentine; mais insistant au nom de sa mère, il la trouva dans un abattement extrême, & dans une véritable terreur, craignant de parler, n'osant lever les yeux devant sa cousine; & semblant désirer néanmoins de se plaindre. Il en marqua son étonnement à Daurana. Elle lui répondit que c'étoit la meilleure voie; que les médecins

étoient de cet avis; qu'à son arrivée Clémentine ne parloit que du chevalier, & de l'entrevue qu'elle désiroit avec lui, mais qu'on l'avoit déjà mise au point de ne plus prononcer son nom. Que ne doit-elle pas avoir souffert, reprit le directeur, pour devenir capable de cette soumission? Soyez sans inquiétude là-dessus, lui répliqua-t-on avec la même dureté; tout ce qu'on fait est pour son avantage.

La tremblante Clémentine le reconnut sans peine, & le supplia, les mains jointes, de la faire mettre dans un couvent pour y prendre le voile, pour s'y consacrer éternellement à dieu. Il paroît que c'étoit une résolution qu'on s'efforçoit de lui inspirer; madame de Sforce ne dissimuloit point qu'elle regardoit ce parti comme le seul dont on pût attendre le rétablissement de sa nièce: elle ajouta que sans vouloir imposer de loi à personne, elle étoit persuadée que sa famille offensoit le ciel en s'opposant aux désirs d'une jeune personne qui vouloit se donner à dieu, & que sa maladie en étoit peut-être une punition.

Dans sa lettre à madame Bemont, le directeur attribue cette conduite de madame de Sforce à des motifs intéressés, & celle de la signora Daurana aux mouvemens d'une ancienne jalousie pour les qualités supérieures de sa cousine. Il

apporte un exemple fort révoltant de leur cruauté; & tout pour son avantage, chère Lucie! Que mon cœur se soulève contre ces deux femmes? Laura, sa nouvelle femme-de-chambre, sous prétexte de se confesser au directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La chose étoit arrivée le jour précédent.

« Lorsqu'on vouloit exercer quelque rigueur » sur l'infortunée Clémentine, cette fille recevoit ordre de sortir de l'appartement. Il étoit » échappé à sa maîtresse quelques mots dont on » vouloit la punir. Madame de Sforce, qui ne » poussoit pas la barbarie si loin que sa fille, » n'étoit pas au logis. Laura eut la curiosité de » prêter l'oreille. Elle entendit de la bouche de » Daurana des menaces fort vives, avec d'autres » marques d'emportement, & de celle de Clémentine, qui ne put résister sans doutes aux injures de sa cousine : que vous ai-je fait, Daurana, pour me traiter si mal ? vous n'avez plus » d'amitié pour moi. Vous voyez ma situation, » pourquoi m'insulter si cruellement ? si la » main du ciel s'est appesantie sur moi, ne me » devez-vous pas un peu de pitié? Cette cruelle » cousine lui répondit que tout ce qu'on faisoit » étoit pour son avantage, & que ses plaintes » mêmes, qui n'avoient pas toujours été si sensées, en étoient une bonne preuve. Hélas!

» reprit-elle, je vous ai cru de la tendresse
» pour moi. Je n'ai plus de mère, & vous en
» avez une. La mienne étoit la meilleure de
» toutes les mères; mais elle m'abandonne!
» ou plutôt, n'est-ce pas moi qui ai le malheur
» de m'être séparée d'elle? Je ne sais lequel des
» deux!

» Daurana, irritée apparemment de ces ten-
» dres plaintes, la menaça du corset de force,
» punition qui causoit toujours beaucoup d'épou-
» vante à la malheureuse Clémentine. Laura lui
» entendit faire des instances fort humbles;
» mais Daurana sortant d'un air emporté, cette
» fille fut obligée de se retirer. Dans l'inter-
» valle, Clémentine appréhendant le retour de
» son ennemie, avec le corset dont elle étoit me-
» nacée, se hâta de descendre, & se cacha sous
» l'escalier, où elle fut bientôt découverte par ses
» habits, qu'elle n'avoit pas eu soin de tirer après
» elle ».

O chère Lucie! qu'il m'auroit été difficile de retenir ici mes larmes! Sir Charles les voyant couler en abondance, a jugé facilement à quel endroit de la lettre j'étois arrivée. Concevez, mademoiselle, m'a-t-il dit d'une voix altérée, quelles auroient été mes réflexions, si ma conscience m'avoit reproché d'être volontairement la cause de tant de maux.

Après m'être un peu remise, j'ai continué ma lecture. « La cruelle Daurana eut la barbarie de » tirer sa triste & malheureuse cousine par les » bords de sa robe, en joignant à cette violence » toutes sortes de nouvelles menaces. Clémen- » tine ne résista point. A genoux, comme elle » étoit dans sa situation, les mains croisées sur » sa poitrine, elle demanda grâce, non par ses » discours, mais par ses yeux, quoi qu'il n'en » sortit point une larme. Elle ne put l'obtenir. » On la fit reconduire à sa chambre, où elle » subit la punition dont on l'avoit menacée.

» Le directeur fut extrêmement touché du » récit de Laura. Il ne l'avoit pas été moins » de ses propres observations. Cependant, lorf- » qu'il fut retourné à Boulogne, il crut devoir » ménager la marquise, en lui cachant le trai- » tement qu'on faisoit à sa fille. Après lui avoir » dit seulement qu'il ne pouvoit l'approuver, il » lui conseilla de ne pas s'opposer au retour de » Clémentine, si l'on pouvoit y faire consentir » l'évêque & le général. Mais il s'ouvrit avec » moins de réserve au prélat, qui écrivit aussi-tôt » à son frère, pour le presser de se joindre hau- » tement à lui, & de finir l'esclavage de leur » sœur. Ils convinrent de se rencontrer à Milan » dans cette vue. Clémentine fut délivrée; » mais le mécontentement de madame de Sforce

» & de sa fille, cause un nouveau trouble dans
» la famille. Elles prétendent que leur conduite
» avoit commencé à produire d'excellens effets,
» c'est-à-dire qu'elles veulent faire passer une
» soumission forcée, & les fruits de la terreur,
» pour un commencement de guérison ».

La marquise étant fort éloignée de jouir d'une bonne santé, on a conduit sa fille à Naples, avec Camille, qu'on lui a rendue pour la servir. Madame Bemont suppose qu'elles y sont actuellement. Malheureuse Clémentine! quel sort, d'être ainsi traînée de ville en ville! mais qui pourroit penser à sa cousine Daurana, sans une extrême indignation?

L'évêque, ajoute madame Bemont, souhaiteroit beaucoup de pouvoir engager le général son frère a se joindre à lui, pour inviter sir Charles à repasser en Italie, comme un dernier expédient qu'il juge à propos de tenter, avant que de renfermer leur sœur dans un couvent, ou de l'abandonner à des mains étrangères. Mais le général refuse d'entrer dans ses vues. Il demande de quelle utilité sera cette visite, lorsque tout l'effet qu'elle peut produire, en rétablissant l'esprit de Clémentine, sera de lui donner plus d'ardeur que jamais pour le dénouement qu'on veut éviter? Jamais il ne consentira, dit-il, que sa sœur devienne la femme d'un anglois protestant

L'évêque

L'évêque a déclaré qu'il n'étoit pas moins éloigné d'y consentir ; mais il souhaite que la considération de ce point soit remise à d'autres tems, dans la confiance que leur sœur, après sa guérison, trouvera dans ses principes la force de répondre à tous leurs désirs. On pourroit faire l'essai de cet expédient, dit le général : mais le chevalier qui paroît un homme artificieux, qui doit avoir employé, pour séduire Clémentine, des moyens dont personne ne s'est apperçu, & plus efficaces néanmoins qu'une déclaration ouverte, n'a-t-il pas eu l'art de faire tomber dans ses piéges Olivia & toutes les femmes qui l'ont connu ? Enfin, le général avoue qu'il n'aime point M. Grandisson ; que s'il l'a traité civilement, c'est par des égards passagers de politesse qu'il a cru devoir à son intrépidité ; qu'il juge les causes par les effets ; que ce qu'il y a de certain pour lui, c'est la perte d'une sœur que son mérite rendoit digne d'une couronne ; & que s'il rencontre encore une fois le chevalier dans quelque lieu que ce soit, il ne répond pas des suites.

Cependant le directeur & la marquise étant entrés, comme l'écrit l'évêque, dans la résolution de tenter ce dernier expédient, & se croyant sûrs que le marquis, ni le seigneur Jeronimo, ne le condamneroient point, l'invi-

tation est partie dans les termes que j'ai rapportés.

Tel est, ma chère, l'état de cette malheureuse aventure, autant du moins que je puis m'en rappeler les ciconstances. Mais vous savez combien le cœur aide à la mémoire, il ne lui échappe rien. Ce qui me restoit à savoir, c'étoit la réponse de sir Charles. Ma situation, Lucie, n'étoit elle pas assez délicate? S'il m'eût consultée avant que d'avoir pris ses résolutions, le conseil que je lui aurois donné de tout mon cœur, auroit été de voler au secours de l'infortunée Clémentine; mais il me semble que cette incertitude n'auroit pas été digne d'elle, & le compliment qu'il m'auroit fait, n'auroit pas été plus convenable au caractère d'un homme si généreux. Cependant ma considération pour son propre intérêt, se faisoit sentir dans toute sa force : ma considération, Lucie! ce terme ne vous paroît-il pas affecté? Ce que la générosité, ou plutôt la justice, demandoit de lui pour Clémentine, & cette considératiou, si souvent avouée, mettoit une espèce de division dans mon cœur. J'avois besoin de quelques momens pour y réfléchir. Je sentois l'importance de pouvoir méditer sur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d'empressement & d'affectation. Heureusement madame Reves étant rentrée pour prendre quel-

que chose qu'elle avoit oublié, j'ai saisi l'occasion, & pendant que sir Charles lui adressoit quelques politesses, je suis sortie, en leur disant à tous deux que je ne les quittois que pour un instant.

Je suis montée à mon appartement. J'ai traversé trois ou quatre fois l'antichambre. Henriette Byron, me suis-je dit à moi-même, point de bassesse. N'as tu pas devant toi l'exemple d'une Clémentine? Le combat de sa religion & de son amour a renversé sa raison. Tu ne peux être menacée de cette épreuve : mais ne saurois-tu montrer que si tu l'étois, tu serois capable d'autant de noblesse? Le chevalier Grandisson est juste. Il doit la préférence à l'excellente Clémentine. Droits précédens, compassion pour ses souffrances, mérite si supérieur! n'est-ce pas le mérite que tu aimes dans lui? pourquoi ne l'aimerois-tu pas aussi dans une personne de ton sexe, lorsque tu l'y vois presqu'au même degré? il t'en coûtera sans doute : mais descends, & fais un effort pour t'élever au-dessus de toi-même.

Je suis descendue, assez contente de m'être trouvée capable de cette résolution. Ma cousine est sortie lorsqu'elle m'a vue rentrer. Sir Charles est venu au-devant de moi jusqu'à la porte : je me flatte qu'il a vu dans ma contenance de la dignité sans orgueil.

J'ai parlé la première, tandis que je me sentois l'ame élevée, & pour me soutenir dans cette disposition. Mon cœur saigne, lui ai-je dit, des malheurs de votre Clémentine. (Oui, Lucie, j'ai dit de votre Clémentine). Je ne vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l'admiration qu'elle m'inspire. Que je plains sa situation! mais il n'y a rien de difficile & de grand, dont sir Grandisson ne soit capable. Vous m'avez honorée, monsieur, du titre de sœur : dans toute la tendresse de ce nom, je ne puis vous déguiser mes craintes du côté du général, & je sens presqu'autant que vous, les nouvelles peines que le spectacle présent des maux d'autrui doit vous causer. Cependant je suis sûre que vous n'avez pas hésité un moment à prendre la résolution de quitter tous vos amis d'Angleterre, pour repasser en Italie, & pour aller tenter du moins ce qu'on peut encore espérer.

S'il m'avoit louée beaucoup de ce langage, il auroit paru dans les circonstances où nous étions tous deux, qu'il regardoit mon désintéressement comme un effet extraordinaire de grandeur d'ame, & par conséquent qu'il me supposoit sur lui des vues auxquelles il admiroit que je fusse capable de renoncer. De toutes les ames humaines la sienne est la plus délicate. Il m'a priée de m'as-

ſeoir, & ſe plaçant près de moi, ſans quitter ma main qu'il avoit priſe pour me conduire à mon fauteuil : depuis que je connois miſs Byron, m'a-t-il dit, je l'ai conſidérée comme l'honneur de ſon ſexe. Mon cœur demande une alliance avec le ſien, & ſe flatte de l'obtenir, quoique dans une ſituation ſi délicate, j'oſe à peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j'ai donné le nom de ſœur à miſs Byron; mais elle eſt plus pour moi que la plus chère ſœur. J'ai l'idée d'une amitié plus tendre, à laquelle j'aſpire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s'oppoſer de part & d'autre à des déſirs plus étendus : & c'eſt un bien que j'oſe eſpérer qu'elle ne me refuſera point, auſſi long-tems qu'il pourra s'accorder avec ſes autres attachemens.

Il s'eſt arrêté. J'ai fait un effort pour lui répondre, mais l'expreſſion m'a manqué. Je me ſuis ſenti le viſage auſſi ardent que le feu devant lequel nous étions aſſis.

Il a repris : j'ai toujours le cœur ſur les lèvres. Il ſouffre, lorſque je ne puis exprimer tout ce qu'il me dicte. Les complimens ſont un langage pour lequel j'ai peu de goût. Mais ne me voyant point indigne de votre amitié, je veux ſuppoſer qu'elle m'eſt accordée; & je reviens à mes affaires, avec toute l'ouverture que ce tendre ſentiment demande.

Monsieur, vous me faites honneur. C'est tout ce que j'ai pu lui dire.

J'ai reçu, a-t-il continué, une lettre de la fidelle Camille : non que j'entretienne la moindre correspondance avec elle, mais le traitement qu'elle voit faire à sa jeune maîtresse, & quelques mots échappés à l'évêque, qui exprimoient apparemment l'extrême envie qu'il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette fille à m'écrire, pour me conjurer d'entreprendre le voyage. Cependant, sans quelque lettre d'une personne de la famille, & sans quelque marque du consentement des autres, sur quel fondement pourrois-je espérer d'être bien reçu, après avoir essuyé autant de refus que j'ai demandé de fois à me présenter, sur-tout lorsque madame Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un assez mauvais témoignage des dispositions de la famille.

Elle pense toujours, comme vous avez pu le remarquer à la fin de sa lettre, que je dois suspendre mon départ jusqu'à ce que le général & le marquis joignent leur demande à celle de la marquise, de l'évêque & du directeur. Mais je n'ai pas plutôt lu la lettre du prélat, que je me suis engagé, par une réponse fort empressée à satisfaire tous leurs desirs. Je n'y ai mis qu'une restriction, c'est qu'on ne m'engagera

point à paſſer au-delà de Boulogne, où j'aurai la ſatisfaction de voir mon cher Jeronimo & ſa ſœur.

Mon cœur n'étoit pas ſans émotion, chère Lucie; mais j'en ſuis fâchée pour mon cœur, & ma raiſon n'en a pas moins été pour ſir Charles.

Vous vous étonnez, mademoiſelle, a-t-il repris, de ne voir aucuns préparatifs pour mon départ. Tout eſt prêt. Je n'attends que la compagnie d'un honnête homme qui arrange ſes affaires, pour ſe diſpoſer à partir avec moi. C'eſt un habile chirurgien, dont la réputation eſt bien établie par un long exercice de ſon art dans les dernières guerres. Mon ami ne ſe loue pas des ſiens. Si M. Lowhter peut ſervir à ſa guériſon, quelle ſatisfaction pour moi! & ſi mon voyage eſt de quelqu'utilité pour l'aimable Clémentine.... Mais comment puis-je me flatter d'une ſi douce eſpérance? Cependant je ſuis perſuadé que dans ſa ſituation, avec un caractère tel que le ſien, & ſi peu accoutumée aux violences qu'elle a ſouffertes, le ſeul moyen de la rétablir, eſt d'aller au-devant de tout ce qu'elle peut déſirer. Quelle néceſſité de contredire une jeune perſonne, qui, dans les plus grands accès de ſon mal, n'a jamais fait éclater un déſir, une penſée contraire à ſon devoir, ni à l'honneur de ſon

Monsieur, vous me faites honneur. C'est tout ce que j'ai pu lui dire.

J'ai reçu, a-t-il continué, une lettre de la fidelle Camille : non que j'entretienne la moindre correspondance avec elle, mais le traitement qu'elle voit faire à sa jeune maîtresse, & quelques mots échappés à l'évêque, qui exprimoient apparemment l'extrême envie qu'il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette fille à m'écrire, pour me conjurer d'entreprendre le voyage. Cependant, sans quelque lettre d'une personne de la famille, & sans quelque marque du consentement des autres, sur quel fondement pourrois-je espérer d'être bien reçu, après avoir essuyé autant de refus que j'ai demandé de fois à me présenter, sur-tout lorsque madame Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un assez mauvais témoignage des dispositions de la famille.

Elle pense toujours, comme vous avez pu le remarquer à la fin de sa lettre, que je dois suspendre mon départ jusqu'à ce que le général & le marquis joignent leur demande à celle de la marquise, de l'évêque & du directeur. Mais je n'ai pas plutôt lu la lettre du prélat, que je me suis engagé, par une réponse fort empressée à satisfaire tous leurs desirs. Je n'y ai mis qu'une restriction, c'est qu'on ne m'engagera

point à passer au-delà de Boulogne, o
la satisfaction de voir mon cher Jero
sa sœur.

Mon cœur n'étoit pas sans émotion
Lucie ; mais j'en suis fâchée pour mo
& ma raison n'en a pas moins été
Charles.

Vous vous étonnez, mademoiselle
repris, de ne voir aucuns préparatifs
départ. Tout est prêt. Je n'attends qu
pagnie d'un honnête homme qui
affaires, pour se disposer à partir avec
un habile chirurgien, dont la répu
établie par un long exercice de son art
dernières guerres. Mon ami ne se loue pas des
siens. Si M. Lowhter peut servir à sa guérison, quelle satisfaction pour moi ! & si mon voyage est de quelqu'utilité pour l'aimable Clémentine.... Mais comment puis-je me flatter d'une si douce espérance ? Cependant je suis persuadé que dans sa situation, avec un caractère tel que le sien, & si peu accoutumée aux violences qu'elle a souffertes, le seul moyen de la rétablir, est d'aller au-devant de tout ce qu'elle peut désirer. Quelle nécessité de contredire une jeune personne, qui, dans les plus grands accès de son mal, n'a jamais fait éclater un désir, une pensée contraire à son devoir, ni à l'honneur de son

nom, ni, si vous me permettez de le dire, mademoiselle, à la fierté de son sexe?

Je me trouve obligé, a-t-il ajouté, de m'arrêter à Paris, pour les affaires de feu M. Danby. Deux jours d'application, me mettront en état de les terminer à mon retour. Pendant le séjour que je dois faire en Italie, peut-être amènerai-je l'occasion de finir deux ou trois comptes qui regardent ma pupille, & qui sont demeurés suspendus. Aujourd'hui, j'aurai à dîner madame Oldham & ses fils. Dans l'après-midi, j'aurai madame Ohara, avec son mari, & le capitaine Salmonet. Demain, mademoiselle, je compte sur l'honneur de vous avoir à dîner, avec M. & madame Reves, & je vous prie de les engager chez moi pour le reste du jour. Il ne faut pas me refuser cette grâce, parce que j'ai besoin de toute votre influence sur ma sœur Charlotte, pour lui faire marquer l'heureux jour à milord G..... Un de mes plus vifs désirs, est de les voir unis avant mon départ ; & mon retour étant incertain, (ah, Lucie ! que mon émotion a redoublé!) j'ai nommé jeudi prochain pour le triple mariage des jeunes Danby. Si je vois le bonheur de milord G.... & celui de Charlotte bien établi avant notre séparation, c'est la plus sensible consolation que je puisse emporter. Je souhaite beaucoup aussi de voir arriver mon cher

Belcher, & de le laisser en possession de la tendresse de son père. Le docteur Barlet & lui trouveront leur bonheur l'un dans l'autre. J'entretiendrai un commerce de lettres avec le docteur. Il vous admire, mademoiselle. Il vous communiquera tout ce qu'il jugera digne de votre connoissance, dans la conduite d'un homme qui se croira toujours honoré des moindres marques de votre attention.

Ah, Lucie! il est échappé ici un soupir à sir Charles. J'ai cru remarquer plus de chagrin dans ses yeux que dans son langage. Que vous dirai-je, ma chère? je ne vous promets rien de mon cœur, s'il m'accorde plus de tendresse qu'on n'en met dans l'amitié.... s'il me laisse penser qu'il désire ... Mais que peut-il désirer? il doit être à Clémentine; il lui appartient : & s'il m'accorde le second rang dans son affection, je m'efforcerai d'en faire mon bonheur. Quoi, Lucie! s'il me fait cette réponse, serai-je capable de m'offenser contre un homme qui ne peut être tout ce que je souhaiterois qu'il fût pour moi? Non. Il n'en sera pas moins glorieux à mes yeux. J'admirerai la bonté de son cœur & la grandeur de son ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoissance, pour la protection que j'ai reçue de lui contre la violence d'un ravisseur, & pour les services qu'il n'a pas cessé de me rendre,

N'eſt-ce pas ſur l'amitié que mon amour eſt fondé ? & ſir Charles ne m'offre-t-il pas la plus tendre & la plus parfaite amitié ?

Cependant j'ai ſurpris une larme prête à s'échapper. Je me ſuis ſenti le cœur en déſordre, Lucie, & je n'ai pu me défendre d'une petite ruſe de femme. Lorſque je me ſuis apperçue que je preſſois inutilement mes paupières, pour diſperſer la goutte qui vouloit ſortir, & que je l'ai ſentie couler ſur ma joue, je me ſuis hâtée de l'eſſuyer : pauvre Emilie ! ai-je dit fort tendrement. Qu'elle va ſouffrir de votre abſence ! Emilie aime beaucoup ſon tuteur.

J'aime auſſi ma pupille. J'avois penſé, mademoiſelle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais, comme j'ai deux ſœurs, je compte qu'elle ſera heureuſe ſous leurs ailes, & ſous la garde de milord L..... d'autant plus que je me promets de vaincre ſa malheureuſe mère, en lui faiſant un frein de ſon propre intérêt & de celui de ſon mari, pour l'empêcher du moins de nuire à ſa fille.

J'étois bien aiſe, ma chère, d'éloigner mes penſées de moi-même, & de faire tourner auſſi ſon attention ſur tout autre ſujet que moi. Nous ſommes tous perſuadés, lui ai-je dit, que M. Belcher eſt le mari que vous deſtinez....

Un mari pour Emilie ! a-t-il interrompu.

Comptez, mademoiselle, que ce ne sera point à ma sollicitation. La moitié de mon bien est au service de mon ami; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma pupille. Emilie se donnera, dans quelque tems, le mari qu'elle croira propre à la rendre heureuse, & Belcher prendra une femme qu'il puisse aimer : mais Emilie, si je puis l'empêcher, ne sera jamais la victime d'un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort délicat; je ne le serai pas moins pour ma pupille : & je m'y crois d'autant plus obligé qu'elle ne manque pas elle-même de délicatesse. La persuasion est cruelle, soit qu'elle vienne d'un père ou d'un tuteur, lorsqu'elle propose un mari que le cœur rejette.

Quel homme! ai-je pensé. Ne lui trouverai-je donc aucun foible ?

Attendez-vous bientôt votre ami, monsieur?

De jour en jour, mademoiselle.

Et devant partir si tôt, monsieur, comment espérez-vous de finir tant d'affaires avant votre départ ?

Je n'appréhende, mademoiselle, que les caprices de Charlotte. Lui auriez-vous remarqué quelqu'éloignement pour l'alliance de milord G....

Non, monsieur.

Tout dépendra donc de vos instances, & de celles de milord & milady L....

Il m'a fait des excuses d'avoir occupé si longtems mon attention ; & M. Reves étant rentré avec sa femme, il a pris congé de nous d'un air composé. Mes esprits s'étoient soutenus de toute leur force. J'ai demandé à ma cousine, la permission de me retirer quelques momens. Il me sembloit que son départ avoit été si grave! je suis montée dans mon cabinet. Là, vous l'avouerai-je, Lucie? après quelques soupirs involontaires, un déluge de larmes m'a soulagée. J'ai demandé, à genoux, la paix pour l'ame troublée de l'excellente Clémentine, de la résignation pour la mienne, & d'heureux jours pour sir Charles. Ensuite m'ayant essuyé les yeux devant mon miroir, je suis retournée vers M. & madame Reves, qui n'ont pu voir la rougeur de mes yeux, sans m'en demander la cause, avec les marques d'une profonde inquiétude. Je leur ai dit : l'orage est passé, mes chers parens. Je ne saurois le blâmer. Il est noble, il est juste. Ne m'en demandez pas davantage à présent. Vous lirez ma lettre, qui contiendra tous les détails.

Je suis remontée pour écrire, & je n'ai quitté la plume que pendant le tems du dîner. Enfin, lasse, agitée, mécontente de moi-même sans

...oir pourquoi, j'ai porté ma lettre à M... dame Reves. Tenez, leur ai-je dit; lis... vous le pouvez, & faites-la partir promp... ent pour ma chère Lucie. Cependant, ... e seconde réflexion, je veux la montrer au... -je ajouté, aux deux chères sœurs & à mil... ... Ils seroient fâchés de ne pas savoir ... qui s'est passé dans une conversation, d... utes les circonstances demandoient une ... sse que je crains de n'avoir pas si bie... ue lui.

J'aurai leur pitié, j'en suis sûre; mais je n'en demande point, pour moi, à ceux qui n'en auront pas pour la noble & charmante Clémentine.

N. B. Dans une lettre, du même jour au soir, miss Byron fait le récit d'une visite qu'elle a reçue de miss Charlotte, & de tout ce qu'elle vient d'apprendre du diner, & de la conférence de sir Charles avec madame Oldham & ses fils. Il n'a pas manqué d'encourager la mère & les enfans, avec autant de bonté que de noblesse. Il a pourvu à leur éducation. Il leur a promis que ses soins, pour leur fortune, répondroient à leur conduite; & pour leur donner un motif présent d'émulation, il a recommandé au docteur Barlet de veiller sur leurs progrès. La

lettre ſuivante, qui eſt du lendemain, offre une autre ſcène.

LETTRE LX.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY.

Londres, mercredi, 5 avril.

CE matin, dès ſix heures, j'ai reçu la viſite de miſs Jervins, fort impatiente, m'a-t-elle dit, de me communiquer de charmantes nouvelles. Elle m'a trouvée, la plume à la main, dans mon cabinet. De toute la nuit je n'avois pu fermer les yeux.

J'ai vu ma mère, a commencé cette chère fille, & je me crois dans ſes bonnes grâces. Pourquoi ne croirois-je pas, mademoiſelle, que j'y ai toujours été?

Chère miſs, lui ai-je répondu, en la ſerrant contre mon ſein, vous êtes une excellente fille! apprenez-moi ce qui s'eſt paſſé.

Il faut, Lucie, que je vous repréſente auſſi naturellement qu'il me ſera poſſible, tous les mouvemens & les termes de l'aimable créature, dans cette intéreſſante occaſion.

Aſſeyez-vous, mon amour, lui ai-je dit.

Quoi? mademoiſelle; lorſque j'ai à parler

l'une mère réconciliée? & devant ma chère miſs Byron? Non, en vérité.

Pendant ſon récit, elle tenoit ſouvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l'autre, elle peſoit deſſus, avec une affection fort vive, & quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme tranſportée de plaiſir & d'admiration. Voici ſon exorde.

Il faut ſavoir, ma chère miſs Byron, qu'il étoit hier environ ſix heures du ſoir, lorſque ma mère, ſon mari, & le capitaine Salmonet arrivèrent chez mon tuteur. Je n'avois reçu avis de leur viſite que deux heures auparavant; & lorſqu'ayant entendu le carroſſe, j'eus ouvert la fenêtre pour les voir deſcendre, je me crus prête à m'évanouir. J'aurois donné la moitié de ce que je poſsède, pour être à cent mille de Londres. Le docteur Barlet ſe préſenta pour les recevoir. Mon tuteur ſe trouvoit engagé dans une réponſe à milord W.... qui étoit attendue par un courier. Il ne fut pas un quart-d'heure à paroître; & lorſqu'il s'approcha d'eux, il leur fit des excuſes avec ſa politeſſe ordinaire. Le docteur aſſure que jamais on n'a rien vu de plus reſpectueux que M. Ohara & le capitaine. Ils vouloient entrer en apologie ſur la conduite qu'ils avoient tenue dans leur dernière viſite; mais mon tuteur ne l'a pas permis; & depuis le pre-

mier instant, dit le docteur, ma mère s'est observée avec une parfaite décence.

Aussi-tôt qu'elle eut demandé à me voir, mon tuteur eut la condescendance de monter lui-même à ma chambre. Il me prit par la main : quelle bonté, mademoiselle ! en me conduisant sur l'escalier, il me dit d'un ton charmant : ma chère, pourquoi trembler ? ne suis-je point avec vous ? Votre mère paroît fort tranquille. Vous lui demanderez sa bénédiction. Je vous épargnerai toutes sortes de peines. J'aurai soin de vous faire entendre quelle conduite vous aurez à tenir dans les occasions.

A peine avoit-il cessé de parler, qu'arrivant à la porte, je me trouvai tout d'un coup dans la chambre avec lui. Je me jetai à genoux devant ma mère, comme je fais à présent devant vous, mais je n'eus pas la force de parler. Je fis comme à présent (& l'aimable fille s'est mise à baiser mes mains, en tenant la tête penchée dessus) : ma mère me releva (il faut que vous me releviez aussi, mademoiselle ; oui, précisément de cette menière) : elle me donna deux baisers : elle pleura sur mon cou. Elle prononça plusieurs noms tendres. Enfin, pour m'encourager sans doute, elle m'assura qu'elle m'aimoit, & que sa vie ne lui étoit pas plus chère. En effet, je pris un peu de courage.

Alors mon tuteur, avec la nobleſſe d'un prince, me prit la main & la préſenta d'abord à M. Ohara, enſuite au capitaine. Ils la baisèrent tous deux, & je ne puis vous répéter tout ce qu'ils eurent la bonté de dire à mon avantage. Monſieur, dit mon tuteur au major, en me préſentant à lui, vous excuſerez l'embarras d'une jeune perſonne. Elle fait des vœux pour le bonheur de votre mariage ; & je vous réponds qu'elle déſire beaucoup de vous rendre ſervice, en faveur de madame ſa mère. Le major jura, ſur ſon ame, que j'étois un ange. Le capitaine Salmonet dit que ſur ſa damnation, il n'avoit rien vu de plus charmant que moi.

Ma mère pleura beaucoup. O monſieur! s'écria-t-elle vers mon tuteur : & ſe laiſſant tomber ſur un fauteuil, elle ne put ajouter un ſeul mot. Je courus à elle. Je paſſai mes deux bras autour d'elle. Ses pleurs ne firent qu'augmenter. Je les eſſuyai de ſon mouchoir. Je lui dis qu'elle me perçoit le cœur, & je la conjurai de m'épargner le tourment de la voir pleurer. Elle ne me répondit qu'en paſſant ſes bras ſous les miens, en me baiſant au front & aux deux joues. Hélas! penſai-je en moi-même, je commence à trouver de la tendreſſe dans ma mère.

Mon tuteur vint à nous ; & lui prenant fort

civilement la main, il la conduisit près du feu. Il me fit placer entre elle & la table à thé, tandis qu'il pria le major & le capitaine de s'asseoir près de lui. Il me dit alors : Emilie, ma chère, vous aurez la bonté de nous faire du thé. Ma sœur, en se retournant vers ma mère, n'est point au logis, madame, & miss Jervins va tenir sa place. Oui, monsieur, de tout mon cœur, lui répondis-je : & j'étois aussi légère qu'un oiseau.

Mais, avant que les domestiques parussent, permettez, madame, dit-il à ma mère, que je vous explique ce que miss Jervins m'a proposé. Ils prêtèrent tous trois un profond silence. Elle souhaite, monsieur, en s'adressant au major, que vous acceptiez d'elle, pour votre usage mutuel, une augmentation annuelle de cent livres sterlings, qui vous seront payées par quartier pendant la vie de madame Ohara, dans la confiance que vous contribuerez de tout votre pouvoir à son bonheur.

Ma mère fit une profonde inclination. Son visage se colora de reconnoissance. Je remarquai qu'elle paroissoit satisfaite.

Et vous, madame, continua-t-il en se tournant vers elle, miss Jervins vous prie de recevoir, comme de M. Ohara, une même somme pour vos menus plaisirs, qui vous sera payée

aussi par quartier, à vous ou à lui, mais dont vous aurez seule la disposition, madame, & sans aucune dépendance de vous, M. Ohara.

Juste ciel! monsieur, s'écria le major, que je suis confus de ce qui s'est passé ici la dernière fois! il est impossible de résister à tant de bonté. Il se leva pour s'avancer vers la fenêtre. Le capitaine répéta : juste ciel! avec d'autres exclamations que je ne puis me rappeler, car j'étois à pleurer comme un enfant. Quoi, monsieur! dit ma mère, cent livres sterlings par an! n'est-ce pas ce que vous entendez? Oui, madame. Et cent livres payées avec cette noblesse, comme si ce n'étoit pas à ma fille, mais à mon mari, que j'en eusse l'obligation! Bonté du ciel! que vous m'embarrassez, monsieur! quelle honte, quels remords vous faites naître dans mon cœur! Et les larmes de ma mère couloient aussi abondamment que les miennes.

O mademoiselle! m'a dit ici cette chère fille, en s'interrompant elle-même pour m'embrasser, que votre tendre cœur paroît ému! qu'auroit-ce été, si vous aviez été présente?

Le docteur Barlet, a-t-elle repris, vint nous joindre à l'heure du thé. Mon tuteur ne voulut point que les domestiques, qui se présentèrent d'eux-mêmes, s'approchassent pour servir. On n'entendit, pendant le thé, que des applau-

diſſemens & des bénédictions. On ne vit que des regards & des mouvemens d'admiration & de reconnoiſſance. Quelle joie dans tous les cœurs! vous vous l'imaginez bien, mademoiſelle. N'eſt-il pas charmant de faire le bonheur d'autrui? ah! ſans doute. Que mon tuteur fit de cœurs heureux! il faut que vous lui diſiez, mademoiſelle, d'avoir moins de bonté pour moi. Je ne ſais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l'adorer à la fin. Mais s'il ceſſoit auſſi de me traiter avec cette tendreſſe, que deviendrois-je? J'aurois recours à mes larmes: ma colère ſe tourneroit contre moi-même, & je penſerois qu'il ne peut rien faire de blâmable.

O mon amour, mon Emilie! ai-je interrompu; modérez votre reconnoiſſance: elle entraîne votre véritable amie.

Eh! quel mal y trouvez-vous, mademoiſelle? un bon cœur peut-il être ingrat? M. Barlet dit qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cette vie: ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cauſe que d'une mauvaiſe? vous-même, chère miſs Byron, vous m'avez quelquefois rendue malheureuſe: comment? par votre bonté, & parce que je ne me ſentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

La charmante créature a continué son petit babil. Après le thé, mon tuteur me prit à part : mon Emilie (j'aime qu'il m'appelle son Emilie : mais je crois qu'il traite tout le monde avec cette bonté), il faut voir, me dit-il, en me mettant deux billets de vingt-cinq guinées dans les mains, ce que nous ferons de ces deux billets. On peut avoir quelque besoin pressant. Nous supposerons que votre mère est mariée depuis trois mois. Les deux pensions peuvent commencer au mois de décembre passé. Je verrai à leur départ, mon Emilie, avec quelle grace vous leur ferez ce petit présent : & la conduite de M. Ohara nous fera observer s'il est l'homme avec lequel votre mère puisse vivre heureuse, à présent que leur intérêt commun est d'avoir un peu de complaisance l'un pour l'autre. Mais que l'offre vienne entièrement de vous.

Quelle bonté, mademoiselle ! j'aurois baisé volontiers les billets, parce qu'ils sortoient de ses mains. J'entends, monsieur, lui répondis-je. Et lorsque ma mère se fut levée pour partir, en renouvelant les témoignages de sa reconnoissance, je m'adressai à M. Ohara : monsieur, lui dis-je, il me semble que le premier quartier doit commencer à Noël dernier. Recevez-en le payement de ma propre main. Je lui remis alors un des deux billets. Ensuite je [illegible]

respectueux sur ma mère, de peur qu'il ne se méprît, & qu'il ne se fît tort aux yeux du plus habile observateur du monde, je lui donnai aussi le second billet. Il regarda d'abord le premier, & puis l'autre, avec différentes marques de surprise, après quoi m'ayant fait une profonde révérence, qui fut suivie d'une autre à mon tuteur, il les présenta tous deux à ma mère. C'est vous, madame, lui dit-il, qui devez être mon interprête. Je ne trouve point d'expression qui réponde à mes sentimens. Que le ciel m'accorde la force de soutenir tout ce que j'éprouve! il sortit brusquement du cabinet où nous étions, & lorsqu'il fut dans l'antichambre, il s'essuya les yeux, en laissant échapper des sanglots qui furent entendus des domestiques. Ma mère jeta successivement les yeux, comme son mari, sur les deux billets; & les levant sur moi, elle m'embrassa dans un nouveau transport de tendresse. Elle voulut adresser quelque chose à mon tuteur; mais il la prévint, en lui disant : Emilie ne manquera jamais à ce qu'elle vous doit, madame, & respectera aussi M. Ohara. Puissiez-vous être heureuse! ensuite il la conduisit, quelle condescendance! il la conduisit par la main à M. Ohara, qui, s'étant un peu remis, se disposoit à faire quelques libéralités aux domestiques. Monsieur le major, lui dit mon tuteur, comptez que mes

gens ne reçoivent leur payement que de moi, ils ont là-dessus des principes dont je leur tiens compte.

Il conduisit ma mère jusqu'au carrosse. Pour moi, je ne pus aller bien loin. Je rentrai dans le cabinet, en pleurant de joie. Je n'étois pas maîtresse de moi-même. Comment aurois-je pu résister? vous le sentez bien, mademoiselle. Pendant ce tems-là M. Salmonet s'essuyoit les yeux, & & les levoit alternativement au ciel, & laissoit échapper différentes exclamations. Mais tous ces applaudissemens & ces éloges ne paroissoient pas causer la moindre vanité à mon tuteur.

Cependant il revint à moi. Je me levai. Je voulus me jeter à ses genoux, en trouvant à peine la force de lui dire que je le remerciois de sa bonté pour ma mère. Il me retint dans ses bras. Il me fit asseoir, & s'asseyant près de moi, il prit ma main. Je fus si touchée de cette caresse, que je sentis mon cœur palpiter de joie. Il me dit: voyez, ma chère fille, ce que les richesses donnent le pouvoir de faire pour le bonheur d'autrui. Vous jouissez d'une grande fortune. A présent que votre mère est mariée, j'espère beaucoup d'elle & du major. Ils sentiront ce qu'ils se doivent l'un à l'autre, ce qu'ils doivent au public. Ce n'est pas le bon

ſens qui leur manque. Vous avez fait tout à la fois un acte de juſtice & de générosité. L'homme qui regrettera deux cents livres ſterlings retranchées à votre fortune, pour faire un heureux ſort à votre mère, n'aura point mon Emilie. Qu'en dites-vous?

Votre Emilie, monſieur, votre heureuſe Emilie, ne méritera jamais d'attention qu'autant qu'elle ſe laiſſera conduire par un guide tel que vous. C'eſt la réponſe que je lui fis, mademoiſelle, & je n'en pouvois faire de plus vraie.

Et ſur cette réponſe, ai-je interrompu, ne ſerra-t-il pas ſon Emilie contre ſon généreux ſein?

Non, mademoiſelle. Il ne m'a point accoutumée à tant de faveur. Mais il loua la bonté de mon naturel. Il m'aſſura qu'il ne me demanderoit jamais une déférence aveugle; qu'il conſulteroit toujours ma raiſon, & qu'il vouloit que ce fût elle qui me donnât de la confiance pour ſes avis. Je ne me rappelle pas tous ſes termes, mais c'eſt à peu-près ce qu'il me dit, & bien mieux que je ne puis le répéter. Le nom, mademoiſelle, qu'il me donne le plus ſouvent, lorſque je ſuis ſeule avec lui, c'eſt celui de ſa fille; & quoiqu'il me traite toujours avec une extrême bonté, je crois m'appercevoir qu'il n'eſt

pas si libre alors avec moi qu'en compagnie. Pourriez-vous m'en dire la raison, mademoiselle? car je suis sûre que je n'ai pas moins de respect pour lui dans un tems que dans un autre. Croyez-vous, mademoiselle, que cela ne signifie rien? Il faut bien que cette différence soit fondée sur quelque chose. J'aime à l'étudier, & je cherche, autant qu'il m'est possible, le sens même de ses regards comme celui de ses actions. Sir Charles est un livre que le ciel m'a donné pour mon instruction. Pourquoi ne l'étudierois-je point?

Oui, mon amour, ai-je répondu à cette charmante créature; étudiez votre tuteur pendant que vous en avez l'occasion. Mais il se dispose à nous quitter. Il part dans peu de jours.

C'est ce que je crains, a-t-elle repris d'un air plus pensif. J'aime, & je plains la pauvre Clémentine, dont le cœur a tout à souffrir; je ne m'occupe que de sa situation, depuis que vous m'avez permis de lire les extraits du docteur. Mais j'espère que mon tuteur ne sera qu'à vous. Nuit & jour je demande au ciel de vous voir miladi Grandisson. Mes prières ne cesseront point jusqu'à cet heureux jour; mais pardonnez, si je les finis toujours en demandant aussi que vous consentiez tous deux à laisser vivre avec vous la pauvre Emilie.

Aimable fille! la pauvre Emilie, dit-elle! je l'ai embrassée, & le cœur plein toutes deux, nous avons mêlé nos larmes l'une pour l'autre... ou peut-être chacune pour soi-même.

Elle m'a quittée avec précipitation. J'ai repris ma plume; je vous ai tout tracé sur le champ, & presqu'aussi vîte que la pensée. M. & Mde. Reves me pressent. Ils me mènent dîner à St. James-Square.

LETTRE LXI.

Miss BYRON *à miss* SELBY.

Mercredi au soir, 5 avril.

JE crois vous avoir dit que miss Grandisson avoit emporté ma lettre d'hier. A notre arrivée, les deux sœurs m'ont félicitée de la préférence que leur frère m'a donnée sur elles, en me communiquant, d'une manière si tendre, ses affaires & ses résolutions. Milord L.... est venu aussi-tôt. On lui avoit montré la lettre. Il m'a fait les mêmes complimens. Sur quoi donc, Lucie? Apparemment sur ce qu'il n'est pas impossible que le ciel ne retire à lui la malheureuse Clémentine, ou qu'elle ne soit renfermée dans un cloître, ou qu'on ne dispose d'elle autrement; & que dans cette supposition votre

Henriette peut espérer la main de sir Charles; c'est-à-dire un mari civil, & la moitié d'un cœur. N'est-ce pas la somme totale de ces humiliantes félicitations ?

Le chevalier étoit dans son cabinet, avec M. Lowther, ce chirurgien qui doit l'accompagner en Italie. Il n'a paru d'abord qu'un moment pour nous faire les civilités d'usage, & pour nous demander permission de retourner à sa compagnie. Avec M. Lowther, il y avoit deux médecins renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déjà communiqué la situation de l'infortunée Clémentine, & qui lui apportoient leur opinion sur le traitement qu'elle demande, suivant la différence des symptômes. Lorsqu'il est revenu à nous, il nous a demandé si nous ne jugions pas, comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre que dans tout autre pays, les médecins anglois devoient s'entendre mieux à les traiter que ceux des autres nations ? En approuvant ses idées, miss Grandisson lui a déclaré naturellement que son voyage alarmoit beaucoup tous ses amis, & que nous ne pensions point sans défiance à l'humeur fiere & emportée du général. Miss Byron, a-t-elle ajouté, nous dit que madame Bemont ne vous conseille point de reparoître en Italie.

Il a répondu que le jeune marquis della Porreta étoit à la vérité d'un naturel fort ardent; mais qu'il n'en étoit pas moins galant homme; qu'il aimoit passionnément sa sœur, & que dans un cas de cette nature, le chagrin méritoit quelque indulgence; qu'avec de justes sujets d'affliction, il étoit naturel d'en regretter amèrement la source. Je n'appréhende rien de lui, a continué sir Charles, en nous regardant d'un air serein, & je ne vois d'ailleurs aucun sujet de défiance. On m'appelle : le succès sera tel qu'il plaira au ciel. Si mon voyage est utile à quelqu'un, je m'en crois récompensé. S'il l'est à plusieurs, je suis heureux; & quel que soit l'évènement, je serai plus satisfait que je ne le pourrois être, si je fermois l'oreille à la prière de l'évêque, ne vînt-elle que de lui.

Miladi a voulu savoir quel jour sir Charles avoit choisi pour nous quitter. Il n'est réglé que depuis un instant, a-t-il répondu. M. Lowther m'a promis d'être prêt pour le commencement de la semaine prochaine, & je compte être à Douvres de samedi en huit.

Nous nous sommes regardés les uns les autres : miss Grandisson m'a dit ensuite que j'avois changé plusieurs fois de couleur, & qu'elle avoit eu de l'inquiétude pour moi. Il est vrai que j'ai senti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne

pas recevoir ses adieux au moment de son départ. Ah, Lucie! c'est dans neuf jours. Cependant, moins de neuf jours après, je serai dans les bras des plus tendres parens qu'il y ait dans la nature.

Sir Charles, tirant sa sœur à l'écart, lui a demandé un moment d'entretien. Ils ont passé une demi-heure ensemble; & nous rejoignant, ma joie est extrême, nous a-t-il dit, que Charlotte consente à recevoir la main de milord G.... Elle a de l'honneur; son cœur suivra la sienne. Mais j'ai une demande à lui faire devant nos amis communs: le comte de G... & toute sa famille se joignent à moi, c'est qu'elle m'accorde le plaisir de la voir miladi G... avant que je quitte l'Angleterre.

Miss Charlotte n'a pu garder le silence. Je vous ai dit, mon frère, qu'il m'est impossible de vous obéir, si vous partez dans neuf jours.

Sir Charles m'a demandé particulèrement mon entremise. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que miss Grandisson n'obligeât son frère. Elle n'a pas laissé de protester contre un terme si présent. Il a recommencé ses instances d'un air tendre, mais extrêmement sérieux. Il a représenté que toutes sortes de raisons l'obligeoient de mettre ordre à ses affaires avant que de s'éloigner, & qu'il partiroit avec plus de satis-

faction, s'il voyoit sa sœur engagée dans un mariage si digne d'elle. Milord, a-t il ajouté avec plus de chaleur, fait profession de vous adorer. Votre dessein est d'être à lui. Obligez un frère qui souhaite de vous voir heureuse, quoiqu'il ne se promette guère de l'être jamais lui-même.

O sir Charles! s'est écriée Charlotte, vous me perdez par votre air grave, & par l'excès de votre bonté.

Il n'est pas question d'un entreprise badine. Je ne connois rien de plus sérieux, Charlotte. J'ai des affaires sans nombre. Mon cœur est dans cette chère assemblée; mes divers engagemens vont m'en éloigner jusqu'à mercredi prochain. Si vous rejetez aujourd'hui ma prière, je n'ajoute rien. Expliquez-vous librement. Avez-vous d'autres objections que la peine d'un aveu? Je cesse de vous presser.

Ainsi, monsieur, c'est votre dernier mot. Elle n'a pas manqué d'accompagner cette réponse d'un certain air de fierté.

Entendons-nous, chère sœur : ce n'est pas celui de milord, mais c'est le mien. Je voudrois vous voir un peu plus sérieuse sur une affaire de cette importance. Si vous pouvez me nommer un jour avant mardi, vous m'obligerez sensiblement. Je m'en remets à vos réflexions.

Il eſt ſorti. Chacun s'eſt efforcé d'engager miſs Charlotte à ſatisfaire ſon frère. Miladi L.... lui a repréſenté qu'il avoit quelques droits ſur la complaiſance de ſes ſœurs, & qu'il s'étoit expliqué plus fortement encore avec elle & ſon mari; qu'une vue d'ailleurs auſſi ſérieuſe que celle d'arranger ſes affaires avant ſon départ, ne ſouffroit pas d'objections badines. Vous ſavez, Charlotte, a-t-elle continué, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre intérêt, & vous m'avez dit que votre deſſein eſt d'épouſer milord G.... que vous eſtimez ſon père, ſon oncle & toute ſa famille. Ils ont tous auſſi la plus haute eſtime pour vous. Les articles ſont dreſſés. Mon frère vous le dit hier au ſoir. Il ne manque que votre choix pour le jour....

Charlotte a répondu impatiemment : je lui voudrois voir la moitié de cet empreſſement pour ſe marier lui-même.

Il l'auroit, n'en doutez pas, a répliqué miladi, s'il étoit auſſi libre que vous.

Belle propoſition ! a repris la capricieuſe perſonne. Me marier dans huit jours avec un homme que je n'ai pas ceſſé de quereller depuis quinze ! L'orgueil & la pétulance doivent finir par degrés, ma ſœur. Un mois n'eſt pas trop pour rendre un peu de douceur à mes traits, & pour l'accoutumer à ſourire devant moi.

Votre frère, chère Charlotte, ai-je pris la liberté de lui dire, vous a fait entendre qu'il aime votre vivacité, mais qu'il vous aimeroit encore plus si vous consultiez le tems & l'occasion. Songez, ma sœur, a dit aussi-tôt milord L.... qu'il est sorti dans la résolution de ne vous pas presser davantage, si vous le refusez aujourd'hui.

Je hais cet air décisif, a-t-elle répondu.

Mais Charlotte, ai-je repris, ne vous a-t-il pas avoué, du ton le plus sérieux, qu'il y a une espèce de nécessité ?

Devinez, chère Lucie, la réponse de miss Grandisson. Tenez, Henriette, je n'aime point cette Clémentine. C'est d'elle que vient tout le mal.

A l'instant même, le bruit d'un carrosse s'est fait entendre à la porte, & notre Emilie est entrée en courant, pour nous apprendre que c'étoit milord G.... le comte son père, & miladi G.... sa tante. Miss Grandisson a changé de couleur. Elle a prétendu que c'étoit un tour de son frère. Juste ciel ! a-t-elle dit ; je serai donc affligée de toutes parts ? Mais je sais le parti que j'ai à prendre. Je ferai la sotte pour ne rien faire de pis. C'est ce que j'appréhende peu, lui a répondu sa sœur. Cependant souvenez-vous des instances de mon frère, &

ménagez

ménagez un peu milord G...., devant son père & sa tante, si vous ne voulez pas nous chagriner tous. Comment faire? a-t-elle répliqué. Notre dernière querelle dure encore. Mais conseillez-lui donc de ne pas faire l'impertinent, ni l'homme trop sûr de ses avantages.

Sir Charles est entré aussi-tôt, donnant la main à miladi G.... Après les premiers complimens : de grâce, mon frère, lui a dit miss Grandisson, en le tirant vers moi, ne saviez-vous rien de cette visite? Il est convenu qu'il les avoit invités à dîner, mais sans aucun dessein de la surprendre. Votre consentement, a-t-i ajouté, me causera la plus vive satisfaction, mais vous ne m'en serez pas moins chère si vous le refusez. Elle l'a prié en deux mots, avec toute la force qu'elle y pouvoit mettre en parlant fort bas, d'être moins généreux ou moins pressant. Miladi G...., sans paroître surprise de ce petit dialogue, qui n'avoit duré qu'un instant, s'est levée, l'a prise par la main, & l'a priée de passer avec elle dans le cabinet voisin. Elles n'en sont sorties qu'à l'heure du dîner. Jamais miss Grandisson ne m'avoit paru plus aimable qu'à son retour. Une rougeur charmante étoit répandue sur ses deux joues. L'air de satisfaction qu'elle avoit dans les yeux, faisoit briller dans toute sa figure des graces que je n'y avois pas

encore remarquées, & sembloit adoucir la majesté naturelle de ses traits. Milord G... a paru charmé, comme si son cœur en avoit tiré les plus doux présages. Le vieux comte n'a pas marqué moins de contentement.

Pendant le dîner, miss Grandisson a peu parlé, & je lui ai trouvé l'air pensif. Ce changement m'a causé beaucoup de joie : il me fait juger qu'à mesure que l'amant touche de plus près à la qualité de mari, les vivacités excessives d'une maîtresse se perdent dans les complaisances d'une femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorsque la joie de milord vouloit déborder sur ses lèvres, j'ai fort bien observé qu'elle reprenoit ce regard qui inspire tout à la fois l'amour & la crainte. Après le dîner, miladi G... & le comte ont demandé une conférence avec sir Charles & miladi L.... Elle n'avoit pas duré long-tems, lorsque sir Charles est venu prendre miss Grandisson, qu'il a conduite à l'assemblée. J'ai remarqué souvent de l'altération sur le visage de milord G....

Sir Charles a quitté le conseil, & nous a rejoints. Nous étions debout. Il s'est adressé à moi: j'espère, m'a-t-il dit, que Charlotte se laissera vaincre, mais je ne la presserai plus. Il sembloit prêt à nous donner d'autres explications, lorsque miladi L... l'est venue prier d'aller avec moi

au-devant de sa sœur, qui avoit quitté miladi G... & le comte, & qui faisoit quelque difficulté de rentrer. Nous nous sommes avancés vers elle jusqu'à l'antichambre, où nous l'avons rencontrée. Ah! chère Henriette, s'est-elle écriée: plaignez-moi, ma chère. L'humiliation est la fille de l'orgueil. Ensuite se tournant vers sir Charles: eh bien, monsieur, lui a-t-elle dit, je me reconnois vaincue par vos instances, puisque vous êtes prêt à nous quitter, & par les importunités de miladi G... du comte & de ma sœur. Sans ordre dans mes idées, sans préparation dans les habits, je suis résolue d'obliger le meilleur de tous les frères. Faites, monsieur. Disposez de moi comme vous l'entendrez.

Ma sœur, nous a dit miladi L... consent que le jour soit mercredi prochain. Sir Charles a répété que s'il lui restoit quelque objection, & pour peu qu'elle balançât... Je ne balance point, monsieur, a-t-elle répondu; mais j'avois jugé qu'un mois ou deux, n'étoit pas trop pour me donner le tems de regarder autour de moi, & qu'après avoir traité milord G... avec un peu d'extravagance, je devois lui faire espérer, par degrés, plus de bonheur qu'il ne doit s'en promettre avec moi. Sir Charles l'a serrée entre ses bras, en lui disant qu'il reconnoissoit sa char-

mante sœur. Il lui a demandé la permission de la présenter solennellement au comte & à miladi G... Je l'ai accompagnée. Cette cérémonie s'est faite avec beaucoup de noblesse. Aussi-tôt, le comte est sorti pour amener son fils, qu'il a présenté d'abord à sir Charles. Miss Grandisson m'a dit à l'oreille, en le voyant approcher : je suis perdue, chère Henriette ; nous touchons à la plus fâcheuse scène de la comédie. Milord G... a mis un genou à terre, pour lui baiser la main : mais le transport de sa joie lui ôtoit le pouvoir de parler, car il venoit d'apprendre que l'heureux jour est mercredi.

Il est donc impossible, chère Lucie, que sir Charles n'emporte point tout ce qu'il prend à cœur ! lorsqu'étant retourné en Italie, il paroîtra dans la maison della Porretta, qui sera capable de lui résister ? la considération qu'il s'y est attirée par son mérite, ne sera-t-elle pas augmentée du double ? L'homme dont ils ont souhaité l'absence, est invité aujourd'hui à reparoître chez eux. Toutes les ressources sont épuisées pour la guérison de Clémentine. Il jouit à présent d'une grosse fortune. La renommée de ses vertus a passé dans les pays éloignés. O ma chère ! quels obstacles pourront tenir devant lui ? & si c'est la volonté du ciel que Clémentine se rétablisse, tous ses amis ne doivent-ils pas concourir à la lui

donner aux conditions qu'il a proposées? lui-même, après les avoir offertes, sera-t-il libre de les rejeter?

Il est évident que son cœur est à Boulogne. Je conviens qu'il y doit être; & cependant je n'ai pu me défendre d'être vivement touchée du langage que je lui ai entendu tenir, à l'occasion de quelque chose que milord L.... lui disoit : « Je suis impatient de repasser la mer. » Si je n'attendois pas le chirurgien, j'aurois » porté ma réponse en personne aux dernières » lettres que j'ai reçues d'Italie ». Mais puisqu'il est appelé par l'honneur, par la compassion, par l'amour, par l'amitié, que je trouve plus noble encore que l'amour, qu'il suive des loix si fortes. Il m'accorde son estime; je veux être digne aussi de son amitié. Il m'en coûtera quelques tourmens; mais peut-on mettre quelqu'un au-dessus du monde entier, & n'en pas ressentir quelquefois à son occasion?

Sir Charles nous a parlé de l'engagement qu'il a pris pour demain, de finir le triple mariage des Damby. Le jour d'après, il doit se rendre à Windsor, pour accompagner milord W.... son oncle, dans sa première visite au château de Mansfils. Vous, ma sœur, a-t-il dit à miladi L.... vous vous chargerez, s'il vous plaît, de faire remonter les diamans de feu ma tante,

dont milord W.... veut faire présent à sa nouvelle épouse. Ils sont si riches, qu'ils ne demandent point d'autre changement. Vous serez tous charmés, a-t-il ajouté, en s'adressant à milord L.... & à ses deux sœurs, de votre seconde tante & de toute sa famille. J'envisage avec joie le bonheur qui attend le frère de ma mère dans sa vieillesse ; & je ne me réjouis pas moins d'un évènement qui va délivrer de l'oppression une ancienne & vertueuse famille.

Vous auriez vu, chère Lucie, le même air de satisfaction briller dans les yeux de toute l'assemblée. Nous nous regardions avec complaisance, pour nous communiquer notre sensibilité mutuelle. Je croyois voir au milieu de nous un prince bienfaisant, qui faisoit son bonheur du plaisir qu'il nous causoit. Mais où sera-t-il dans huit jours ? & si cette réflexion m'est permise, à qui sera-t-il dans un an ?

Il s'est fort étendu sur son ami Belcher, qu'il espère encore de voir en Angleterre, avant son départ. Il s'est plaint de M. Everard Grandisson, qu'on n'a pas vu depuis plusieurs semaines, & qu'il croit livré pour quelques mois, suivant son usage, à quelque nouvelle galanterie. Dans l'étendue de sa bonté, il le croit sincère, chaque fois qu'il lui voit rompre une mauvaise habitude. Il espère, dit-il, que tôt ou tard il recon-

noîtra parfaitement toutes ses erreurs. Ah, ma chère ! quel personnage est celui d'un libertin, lorsqu'on le compare au glorieux rôle qu'un homme du caractère de sir Charles fait dans la société ! Miladi G... & le vieux comte ne se rassasient point de le regarder & de l'entendre. Ils sembloient fiers de l'alliance qu'ils vont former avec un homme auquel ils ne connoissent rien d'égal.

Dans votre dernière lettre, Lucie, vous me marquez que M. Greville a la hardiesse de laisser échapper des menaces contre ce modèle des hommes. Plaisante espèce ! que mon cœur se soulève contre Greville ! mais ne parlons plus de ces ames de boue.

(Nota.) *On n'a donné la lettre précédente, que pour soutenir le caractère de miss Grandisson, & pour lier le changement de son état & de son nom avec quantité d'incidens qui doivent le suivre : mais on passe sur toutes les lettres qui concernent le mariage des Danby, de milord W... de miss Grandisson même, & l'arrivée de M. Belcher. Sir Charles est toujours bon, toujours généreux, juste, intrépide. Son caractère ne varie point dans les moindres circonstances. L'admiration croît sans cesse dans tous ceux qui ont quelque chose à démêler avec lui ; & celle de miss Byron*

devient ſi vive & ſi tendre ; qu'on ne peut plus ſe tromper à ſes véritables ſentimens ; c'eſt un amour vertueux, mais le plus paſſionné. Ses agitations reçoivent un ſurcroît fort extraordinaire par l'arrivée imprévue de la ſignora Olivia, cette même dame de Florence, qui a conçu depuis long-tems une violente paſſion pour ſir Charles, & que l'abſence a ſi peu guérie, qu'elle vient le chercher en Angleterre pour lui offrir, avec ſon cœur & une immenſe fortune, le ſacrifice de ſa religion. A la vérité, cette offre eſt amenée par degrés. Olivia n'a quitté ſa patrie, que ſous le prétexte d'un ancien goût pour les voyages. Elle voit d'abord les ſœurs de ſir Charles, ſous de ſimples apparences de politeſſes. Elle ne le voit lui-même qu'à titre d'amie, qui ne peut l'avoir oublié depuis qu'elle a quitté Florence, & qui eſt charmée de n'être pas étrangère pour tous les anglois. Mais l'amour triomphe bientôt de ces ménagemens. Il la porte à s'ouvrir aux dames Grandiſſon, à preſſer leur frère, à déclarer qu'elle ne veut pas être outragée par des refus ; & lorſqu'elle apprend qu'il ſe diſpoſe à retourner en Italie, elle tombe dans une furieuſe irréſolution. Cependant madame de Maffet, vieille tante dont elle eſt accompagnée, la ramène fort ſagement à des conſidérations d'honneur qui lui ſont prendre le parti d'attendre en Angleterre le retour

de sir Charles. Outre les espérances dont cette dame la flatte pour l'avenir, elle lui persuade que retourner en Italie, sur les traces, & comme à la suite d'un homme pour lequel on lui connoît une tendresse fort vive, c'est se déshonorer tout-à-fait, aulieu qu'en demeurant tranquille en Angleterre, elle donnera lieu de penser que c'est uniquement son goût pour les voyages, qui lui a fait quitter sa patrie, sans compter que pendant l'absence de sir Charles, elle aura le tems de se lier avec les dames Grandisson, & de se faire aimer dans une famille qu'elle a tant d'intérêt à ménager. C'est miss Byron qui fait ce récit dans plusieurs grandes lettres à miss Selby. Elle est peu alarmée des prétentions d'Olivia; mais ses craintes sont plus sérieuses que jamais du côté de Clémentine, & chaque instant qui approche le départ de sir Charles, augmente son inquiétude. Elle observe tout, elle rend compte à son amie de tout ce qu'elle voit & ce qu'elle entend. La vérité est, qu'elle ne laisse pas d'entrevoir combien il a de peine à la quitter. Il lui fait ses adieux d'un air tremblant. Il lui recommande Emilie. Il se recommande lui-même. Enfin, le jour même de son départ, il se dérobe à tous ceux qui espéroient de l'embrasser, comme s'il craignoit de s'attendrir trop, & de laisser paroître ce qui se passe dans son cœur. On apprend qu'il est parti,

& miſs Byron en donne la première nouvelle à ſa couſine.

LETTRE LXII.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY.

Samedi, 15 avril.

O Lucie! ſir Charles nous a quittés. Il eſt parti. Il eſt monté en chaiſe dès trois heures du matin, dans la vue apparemment d'épargner à ſes ſœurs, à ſes deux beaux-frères, à milord W... & ſans doute à lui-même, le chagrin de leur ſéparation. Nous ne l'avons appris qu'à notre réveil. Si j'étois dans la diſpoſition d'écrire, qui ne m'a jamais manqué qu'aujourd'hui, je pourrois m'arrêter ſur mille circonſtances, dont je ne ſuis capable de vous entretenir qu'en deux mots.

Le tems du dîner ſe paſſa hier aſſez agréablement. Chacun s'efforça du moins de paroître gai. Hélas! de combien de peines eſt accompagné le plaiſir d'aimer & d'être aimé! je ne le crois pas moins à plaindre que nous.

La dame italienne fut la plus penſive. Cependant Emilie..... ah! pauvre Emilie! elle ſortit quatre ou cinq fois pour pleurer; mais je fus

la seule qui s'en apperçut. Après le dîner, je ne remarquai de bonne humeur que dans sir Charles. Cependant elle me parut forcée. Il me demanda un air de clavessin. Miladi L.... lui succéda. Nous nous efforçâmes de jouer, dirois-je avec plus de vérité. Il prit lui-même un violon. Ensuite il s'assit devant le clavessin. Nous savions qu'il y excelloit: mais c'est le fruit d'un si long séjour en Italie. La signora lui connoissoit cette perfection. Elle joua elle-même, & nous ne fûmes pas surprises qu'elle nous surpassât. L'Italie est la terre d'harmonie.

Vers sept heures du soir, il me demanda un moment d'attention; & son discours ne me causa pas peu d'étonnement. Il me dit qu'il avoit reçu la visite de miladi D.... Je me sentois assez abattue : mes esprits furent prêts à me manquer. Elle m'a fait diverses questions, continua-t-il.

Monsieur, monsieur! c'est toute la réponse que je fus capable de faire.

Lui-même, il trembloit, en ouvrant la bouche. Hélas! ma chère, je suis persuadée qu'il m'aime. Cependant qu'il me parut grave! que le ciel, me dit-il, veille à votre bonheur! ma chère miss Byron! le mien ne m'est pas plus cher que le vôtre. C'est pour exécuter ma promesse, que je vous parle de cette visite; sans

quoi j'aurois pu vous en épargner la peine, & me l'épargner à moi-même. Il s'arrêta. Ensuite il reprit, car j'étois muette, & je n'avois pas la force de parler. Vos amis, mademoiselle, seront sollicités en faveur d'un jeune homme qui vous aime. C'est un jeune seigneur, dont je connois le mérite..... Je vous cause de l'émotion, mademoiselle. Pardonnez, j'ai satisfait à ma parole. Là-dessus il me quitta avec une apparence de joie. Comment peut-il être si tranquille ?

On se mit à jouer. Je fis ma partie, sans y donner la moindre attention. Emilie soupiroit en regardant ses cartes, & je voyois couler des larmes sur ses joues. Qu'elle aime son tuteur! Emilie, vous disois-je... En vérité, je ne sais ce que j'écris.

Pendant le souper, la tristesse fut extrême. M. Belcher vouloit partir avec son ami. Sir Charles détourna l'entretien, & refusa indirectement cette proposition, en recommandant à ses soins les plus empressés, les deux dames Italiennes.

Il passa quelques momens seul avec la signora Olivia, qui revint de ce tête-à-tête les yeux tout rouges de pleurs.

La pauvre Emilie chercha l'occasion de l'entretenir en particulier. Avec quel empressement

ne la chercha-t-elle pas ! il la prit à l'écart un moment, près d'une fenêtre. Minuit approchoit. Il lui prit les deux mains. Il l'appela son Emilie. Il la pria de n'être pas long-tems sans lui écrire. Elle confesse qu'elle ne put répondre, qu'elle ne fit que soupirer, & qu'elle avoit néanmoins mille choses à lui dire.

Il n'opposa rien à l'espérance que ses sœurs lui marquèrent de déjeûner le lendemain avec lui. Elles me prièrent d'en être. Elles firent la même invitation aux deux dames italiennes. Tout le monde se retira dans cette attente. Mais ce matin miladi G... m'a fait dire qu'il étoit parti. Il auroit été cruel, de me laisser retourner chez lui dans une autre espérance. Comment a-t-il pu nous quitter si furtivement ? Je vois que sa visite d'hier au matin, étoit une visite d'adieu pour ma cousine & pour moi. Je m'en étois défiée. Combien ne nous dit-il pas de choses tendres ? Que de regrets ! que de réflexions sur son sort ! que d'offres de service ! il sembloit embarrassé à nous exprimer tous ses sentimens. Sûrement, ma chère, il ne me hait point. Quels combats n'ai-je pas lus dans son cœur ! un homme ne peut se plaindre. Un homme ne peut demander de la compassion comme une femme. Mais, je ne m'y trompe point, c'est la plus douce de toutes les ames mâles.

Lorſque nous pensâmes à nous retirer, il donna la main juſqu'au carroſſe, à ma couſine Reves. Il me fit la même civilité. M. Reves lui dit : nous comptons, ſir Charles, ſur le plaiſir de vous voir demain. Il ne répondit que par une révérence. En m'aidant à monter, il ſoupira. Il me preſſa la main. Il me ſemble du moins qu'il me la preſſa. C'eſt tout. Il n'embraſſa perſonne. Je doute qu'il revoie Clémentine comme il nous a quittés. Mais je ſuis portée à croire que le docteur eſt dans le ſecret.

Il y eſt, ma chère. Il ne fait que nous quitter. Il m'a trouvé les yeux en déſordre. Je ne les avois pas fermés de toute la nuit. Cependant, je n'ai ſu le départ qu'à ſept heures.

N'eſt-ce pas une extrême bonté, dans le docteur, d'avoir penſé à me venir voir ? Sa viſite m'a remiſe. Mais il n'a pas pris garde à la rougeur de mes yeux. Il m'a dit que ſes ſœurs, ſes beaux-frères, ſon oncle, étoient auſſi affligés que s'il les avoit quittés pour jamais. Et qui ſait.... mais je ne veux pas me tourmenter par de cruelles ſuppoſitions. Je me ſouviendrai de ce qu'il diſoit hier lui-même, & ſans doute pour nous inſtruire ; qu'il ſe promettoit de la joie.... Dois-je croire néanmoins qu'il ait jugé

cette instruction nécessaire pour moi? auroit-il pensé à me la donner? mais silence, vanité! loin, loin l'espérance. N'écoutons que ce qu'il y a de plus opposé. Clémentine est destinée pour lui. Il l'est pour elle.

Cependant, Lucie, que dire de son émotion, lorsqu'il m'a parlé de miladi D....? Ah! je ne souhaite de la devoir qu'aux mouvemens toujours humains de son cœur. Il a voulu la mienne. Il m'a témoigné la plus tendre amitié. N'en dois-je pas être satisfaite? Je le suis. Je veux l'être. Ne m'aime-t-il pas d'un amour supérieur aux sens? La malheureuse Olivia n'a pas cette satisfaction. Qu'elle est à plaindre! si je la vois triste & languissante, je ne pourrai lui refuser ma pitié. Toutes ses espérances trompées; les vues qui l'ont engagée à combattre mille difficultés, à faire un long voyage, à s'exposer aux flots, à venir jusqu'en Angleterre, renversées au moment qu'elle les croit remplies! elle arrive; il part: il retourne sur les ailes de l'amour & de la compassion, vers un objet plus cher & plus digne de sa tendresse dans le pays qu'elle a quitté pour le venir chercher dans le sien. Sa situation n'est-elle pas beaucoup plus triste que la mienne? Elle l'est à mes propres yeux. D'où peuvent donc venir mes plaintes?

Je m'écarte, chère Lucie. Pardon, si vous vous

en appercevez. La perte de mes espérances m'a mortifiée, & me rend d'assez bon naturel pour être sensible aux peines d'autrui. Mais si l'adversité produit cet effet, elle m'en sera plus facile à supporter.

Le docteur m'apprend, qu'Emilie, le cœur saignant de ses propres maux, doit être ici dans un moment. Si je puis servir à sa consolation.... mais n'en ai-je pas besoin moi-même? Nous mêlerons nos larmes en pleurant l'une sur l'autre.

Milord W.... retourne à Windsor. M. Belcher part dans peu de jours pour Hamsphire, d'où il compte revenir incessamment pour offrir ses services aux dames italiennes. Olivia fait travailler à ses équipages. Elle se propose de faire ici une brillante figure; mais elle n'aura point sir Charles avec elle. Que sert la grandeur pour calmer un cœur troublé? Le comte de G.. & miladi sa sœur reprennent le chemin d'Hertfordshire. Milord & miladi L.... parlent de se retirer pour quelques semaines à Colnebroke. Le docteur se dispose à partir pour le château de Grandisson, & votre pauvre Henriette pour Northamptonshire. Ciel! ma chère, quelle dispersion! mais le mariage de milord W.... rassemblera une partie de ce monde à Windsor.

Emilie arrive. On me dit que cette chère fille

fille est toute en pleurs. Elle est chez madame Reves, où elle attend la permission de monter chez moi. Figurez-vous nous voir pleurer ensemble, & prier pour la conservation de notre tuteur commun. Votre imagination ne peut se former une scène trop tendre. Adieu, chère Lucie.

LETTRE LXIII.

M.is BYRON à la même.

[illegible]

O [illegible]

[illegible]

gens qui connoissoient l'Angleterre. Il l'a quittée. assez mécontent. Dans une visite que miladi L... lui a rendue cette après-midi, elle a raconté elle-même l'offre de M. Belcher & sa réponse. Elle a loué sa figure & sa politesse; mais ce qui lui a fait rejeter un peu brusquement ses offres, a-t-elle dit à miladi, c'est qu'elle ne peut douter que le chevalier Grandisson n'ait eu quelques vues dans la commission dont il a chargé son ami. Je les méprise, a-t-elle ajouté; & si j'en étois sûre, je trouverois peut-être quelque moyen de lui en faire sentir l'indignité. Miladi a répondu que son frère & M. Belcher n'avoient pas eu d'autre vue que de lui faire trouver quelque agrément dans leur patrie. N'importe, a repliqué la fière italienne, je n'attends aucun service de M. Belcher: mais si vous permettez, madame, vous, votre sœur, & vos deux milords, que j'aie l'honneur de cultiver votre amitié, j'y apporterai tous mes soins. La compagnie du docteur Barlet me sera fort agréable aussi. Je m'attribue quelque droit à celle de miss Jervins, que je me suis efforcée de retenir en Italie; mais votre frère, à qui les raisons ne manquent jamais pour s'opposer.... n'en parlons plus; néanmoins, je ne verrai pas moins volontiers cette beauté angloise, que vous nommez miss Byron. Je l'admire d'autant plus que, si

je ne me trompe, elle mérite ma pitié. Enfin, je me croirai fort heureuſe de faire une liaiſon plus étroite aveo elle.

Miladi lui a fait une réponſe fort civile, pour elle-même & pour ſon mari; mais elle lui a dit que j'étois prête à retourner dans ma province, & que le docteur étoit appelé par quelques affaires preſſantes dans les terres de ſir Charles. Pendant cet entretien, s'étant apperçue que la dame avoit le bras lié d'un ruban noir, elle lui a demandé s'il lui étoit arrivé quelque accident. Une bagatelle, a répondu l'italienne. Vous ne vous en imagineriez jamais la cauſe; mais je vous prie de ne me la point demander. Ce langage n'a fait qu'exciter la curioſité de miladi. Elle a prié Emilie, qu'Olivia ſouhaite d'avoir aujourd'hui chez elle à déjeûner, d'employer toute ſon adreſſe pour découvrir le ſecret: car, en refuſant de s'expliquer, la dame a rougi, & n'a pas paru contente d'elle-même.

Miladi G... me propoſe, avec beaucoup d'inſtances, de donner un mois avec elle à tous les amuſemens de la ville. Mais je n'ai rien de ſi preſſant dans le cœur que de me voir aux pieds de ma grand'maman & de ma tante, & de pouvoir embraſſer à mon aiſe ma Lucie, ma Nancy, & toutes mes affections de Northamptonshire. Je ne crains que mon oncle. Que de

railleries il prépare à son Henriette ! ce ne sera, j'en suis sûre, que pour la divertir, & pour faire régner la joie autour d'elle. Mais il me semble que mes jours plaisans sont passés. Ma situation ne s'en accommode plus. Cependant, qu'il se donne carrière, si ce badinage lui plaît.

Les instances se renouvellent si souvent pour m'arrêter ici plus long-tems que je ne le dois, & que je ne le veux, qu'il n'y a point d'autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers & tendres amis, que je me mette en chemin pour le château de Selby vendredi prochain ?

Dimanche au soir.

O chère Lucie ! quelle étrange histoire j'ai à vous raconter. Emilie sort de ma chambre. Elle m'avoit demandé de pouvoir m'entretenir en particulier. Lorsqu'elle s'est vue seule avec moi, elle m'a jeté ses deux bras autour du cou. Ah, mademoiselle ! s'est-elle écriée, je viens vous dire qu'il y a une personne au monde que je hais, & que je dois haïr toute ma vie. C'est la dame italienne. Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northamptonshire, & que jamais je n'aie le chagrin de la revoir.

Ce discours m'a fort étonnée.

O mademoiselle ! j'ai découvert que jeudi dernier elle a voulu tuer mon tuteur.

Ils se retirèrent ensemble ; vous vous en souvenez, mademoiselle. Mon tuteur avoit le visage enflammé à son retour ; il envoya sa sœur vers elle, & nous étions surprises qu'il n'y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu'il différât son voyage : elle devint furieuse de ne pouvoir l'obtenir. Les explications furent très-vives. Et dans sa rage, elle tira de son corset un poignard, avec serment de le lui enfoncer dans le cœur, s'il ne lui promettoit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laissa point de s'approcher d'elle, dans l'espérance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s'en servir, & vous le croyez bien, mademoiselle ; il saisit sa main, & lui ôta le poignard ; mais en se débattant, elle se blessa au poignet. De-là vient son large ruban noir. Méchante femme, d'avoir été capable d'un si cruel dessein ! il se contenta de lui dire, après l'avoir désarmée : quelle violence ! & qu'en espérez-vous ? Je ne vous rends point ce malheureux instrument ; vous n'aurez point occasion d'en faire usage en Angleterre. En effet, il l'a gardé.

Ce récit m'avoit fait trembler. O ma chère ! ai-je dit à Emilie, nous savons ce que de vertueuses femmes lui ont fait souffrir ; mais cette Olivia n'est pas du nombre. L'aventure peut-elle être vraie ? De qui la tenez-vous ?

De madame Maffei même, qui croyoit que ſir Charles ne nous l'auroit pas cachée ; & lorſqu'elle a ſu que nous l'ignorions, elle a paru fâchée de me l'avoir appriſe : elle m'a priée même d'en garder le ſecret ; mais je ne lui ai rien promis. Elle dit qu'Olivia regrette beaucoup ſon emportement, ſur-tout lorſqu'elle penſe qu'il lui a pardonné ſur le champ, & qu'enſuite il l'a recommandée affectueuſement à toute ſa famille. Mais je ne l'en hais pas moins.

Qu'elle eſt à plaindre ! n'ai-je pu m'empêcher de répondre, avec un ſoupir. Mais voyez, chère Emilie, de quoi les paſſions déréglées nous rendent capables, nous qui ſommes naturellement ſi foibles & ſi tendres ! cependant, lorſqu'elle marque du repentir, non-ſeulement il ne faut lui porter aucune haine, mais nous devons cacher cette aventure aux ſœurs de ſir Charles & à leurs maris ; ils ne pourroient déguiſer l'horreur qu'elle ne manqueroit pas de leur cauſer, & ce ſeroit un nouveau ſujet de déſeſpoir pour la malheureuſe étrangère.

Madame Maffei n'a pas laiſſé d'ajouter que ſi la fureur de ſa nièce ne s'étoit point ralentie, ſir Charles auroit couru beaucoup de danger en s'approchant d'elle avec trop de hardieſſe. Lorſqu'il lui eut arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, & ſon premier mou-

vement fut de se jeter à genoux devant lui.. Je vous pardonne, & le désordre de vos sentimens excite ma pitié, lui dit-il, d'un air où elle confesse elle-même que la majesté lui parut mêlée avec la compassion. Mais elle le conjura inutilement de s'arrêter. Il lui envoya sa sœur; & s'étant retiré dans son cabinet, il ne fit pas même la confidence de son chagrin au docteur Barlet, quoique je me souvienne fort bien que le docteur l'y suivit presqu'aussi-tôt.

C'est apparemment le reproche qu'Olivia se fait de sa violence, qui lui a fait prendre un air si modéré jusqu'au moment du départ.

Juste ciel! que faire? Je reçois une carte de miladi D... pour nous demander, à madame Reves & à moi, si nous serons au logis demain au matin. Elle vient me dire sans doute, que sir Charles ne pensant point à miss Henriette Byron, milord D... peut reprendre ses espérances, & peut-être employera-t-elle la recommandation de sir Charles en faveur de son fils. S'il arrive qu'elle me tienne ce propos, ciel! donne-moi toute la patience dont j'ai besoin pour l'entendre. Je crains de manquer de civilité pour cette excellente femme.



LETTRE LXIV.

Miss BYRON à la même.

Lundi, 17 avril.

MILADI D... ne fait que de sortir. M. Reves étoit engagé aujourd'hui chez miladi Williams, & la comtesse nous a trouvées seules, madame Reves & moi.

Je me suis senti le cœur serré, au moment qu'elle a paru; & le mal n'a fait qu'augmenter pendant le thé, que nous avons pris ensemble. Ses regards étoient pleins d'une bonté dont je croyois entendre le sens. Il me sembloit lire dans ses yeux, vous n'avez plus d'espérances, miss Byron; & je compte que vous m'appartiendrez bientôt.

Mais elle ne m'a pas fait languir après le déjeûner. Je remarque votre embarras, chère miss, m'a-t-elle dit d'un air fort tendre, & j'ai souffert pour vous, en le voyant augmenter; mais il me fait connoître que sir Charles m'a tenu parole. Je n'en doutois point. Il n'est pas surprenant, ma chère, que vous ayez pris de l'inclination pour lui. Dans les manières, comme dans la figure, c'est le plus aimable homme que j'aie jamais vu. Une femme de vertu & d'honneur

peut l'aimer sans reproche. Mais il n'est pas besoin que je vous fasse son éloge, ni à vous, madame Reves.

Il faut vous apprendre, a-t-elle continué, qu'on me propose pour mon fils une alliance dont j'ai fort bonne opinion; mais je l'aurois meilleure encore, ma chere, si je ne vous avois jamais vue. J'en ai parlé à milord. Vous savez que je souhaite extrêmement de le voir marié. Il m'a répondu qu'aussi long-tems qu'il auroit quelqu'espoir de plaire à miss Byron, il ne pouvoit entendre aucune proposition de cette nature. Approuveriez-vous, lui ai-je dit, que je prisse le parti de m'adresser directement au chevalier Grandisson, pour savoir ses intentions de lui-même? On le représente comme le plus ouvert des hommes. Il sait que notre caractere n'est pas moins irréprochable que le sien, & que notre alliance ne feroit point déshonneur à la premiere maison du royaume. J'avoue que cette question peut paroître assez libre, entre des personnes qui ne se connoissent que de nom. Cependant sir Charles est un homme auquel je prendrois plaisir à parler avec ouverture.

Milord a souri de ma proposition; mais voyant qu'il ne s'y opposoit point, je suis allée voir sir Charles, & je n'ai pas fait difficulté de m'expliquer avec lui.

La comteſſe s'eſt arrêtée. Elle eſt pénétrante. Elle nous a regardées, madame Reves & moi. Hé bien, madame, lui a dit ma couſine, d'un air de curioſité, de grâce, achevez. Pour moi, chère Lucie, l'impatience ne m'a pas permis de dire un ſeul mot.

C'étoit avant-hier, a-t-elle repris. Jamais on n'a fait un ſi beau portrait d'une mortelle, que ſir Charles me fit de vous. Il me parla des engagemens qui l'obligeoient de partir. Il loua la perſonne qui étoit l'objet de ſon voyage; il fit le même éloge d'un frère qu'il aime fort tendrement; il s'étendit avec beaucoup d'affection ſur toute cette famille. Dieu ſeul, me dit-il, connoît le ſort qui m'attend. Je me laiſſerai conduire par la généroſité, par la juſtice, ou plutôt par la providence. Après cette noble ouverture de cœur, je lui demandai ſi, dans la ſuppoſition d'un heureux rétabliſſement, il eſpéroit que la dame étrangère pût être à lui. Je ne me promets rien, me dit-il. Je pars ſans aucune ſorte d'eſpérance. Si les ſecours que je porte rétabliſſent une ſanté qui m'eſt chère, & ſi celle d'un frère que je n'aime pas moins en reçoit quelque ſoulagement, ma joie ſera au-deſſus de mes expreſſions. J'abandonne le reſte à la providence. L'événement ne peut dépendre de moi.

J'en dois conclure, monſieur, lui dis-je auſſi-

tôt, que vous n'avez aucun engagement avec miſs Byron.

Ici, je ne puis vous dire, chère Lucie, ſi la comteſſe s'eſt arrêtée d'elle-même pour nous obſerver; car je n'ai pu vaincre un mouvement qui m'a fait lever de ma chaiſe. Elle s'eſt apperçue de mon trouble. Elle m'a demandé où j'allois, en m'offrant de ne pas continuer, ſi j'étois gênée de ſon récit. J'ai approché ma chaiſe de la ſienne, & ſi proche que, penchant la tête derrière ſa propre chaiſe, le viſage à demi-caché, on ne voyoit paroître que mes yeux. Elle s'eſt levée. Non, madame, lui ai-je dit; demeurez aſſiſe, & continuez; de grâce, continuez. Vous avez rendu ma curioſité fort vive. Souffrez ſeulement que je demeure comme je ſuis, & ne faites pas d'attention à moi. Oui, madame, a dit madame Reves, qui ne brûloit pas moins de curioſité que moi, comme elle me l'a confeſſé depuis, continuez, & permettez à ma couſine de garder ſa ſituation : quelle fut la réponſe de ſir Charles?

Ma chère miſs, a repris la comteſſe, en s'aſſeyant & s'adreſſant à moi, j'ai d'abord une queſtion à vous faire; car je ne veux chagriner perſonne.

O madame! vous n'en êtes pas capable, lui ai-je répondu. Mais quelle eſt cette queſtion?

Le chevalier Grandiſſon, ma chère, vous a-t-il jamais fait quelqu'ouverture formelle?

Non, madame.

Je ſuis fort trompée, néanmoins, s'il ne vous aime. Voici ſa réponſe : dans les circonſtances où je ſuis, quelqu'impreſſion qu'ait pu faire ſur moi le mérite de miſs Byron, je me croirois indigne du jour, ſi j'avois tâché d'engager ſon affection.

Ah, Lucie! que ſa conduite avec moi ſe trouve noblement juſtifiée!

Ainſi, monſieur, répliqua la comteſſe, vous ne vous offenſerez point que mon fils entreprenne de perſuader à miſs Byron qu'il n'eſt pas ſans mérite, & que ſon cœur lui eſt dévoué.

M'en offenſer? non, madame. La juſtice & l'honneur ne me le permettent point. Puiſſe le ciel faire trouver à miſs Byron, dans un heureux mariage, tous les biens qu'elle mérite! j'ai entendu parler fort avantageuſement de milord D.... Sa fortune répond à ſa naiſſance. Il peut faire gloire de ſa mère..... Pour moi, dont tous les ſentimens ſont diviſés, qui ne ſais ce que je puis, ni ſouvent ce que je dois, je me garderai bien d'engager dans mes incertitudes une jeune perſonne que j'admire, & dont l'amitié m'eſt ſi précieuſe, ſur-tout, lorſqu'avec tant de charmes, il n'y a rien qu'elle doive croire au-deſſus d'elle.

Quelle généroſité, Lucie! qu'elle m'a touchée! j'en ai ſenti mon viſage inondé de larmes, pendant que je le càchois derrière le fauteuil de la comteſſe. Mais elle a continué, dans les termes de ſir Charles.

Permettez, madame, que je vous épargne d'autres queſtions. Il peut revenir quelque choſe à miſs Byron d'une converſation ſi délicate. Comme j'ignore quel ſera le ſuccès de mon voyage, je répète que mon propre honneur, & ce que je dois à deux jeunes perſonnes également reſpectables, m'impoſe des loix qu'il me ſeroit honteux d'oublier. Et, pour vous ouvrir entièrement mon cœur, de quel front oſerois-je paroître devant une femme d'honneur, devant vous, madame, ſi dans le tems que la juſtice & l'honnêteté me ſoumettent à des devoirs dont on eſt en droit de me demander l'exécution, j'étois capable d'avouer d'autres déſirs, & de tenir en ſuſpens la faveur d'une autre femme, juſqu'à l'éclairciſſement de mon ſort? Non, madame, je perdrois plutôt la vie que de me ſouiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t-il; mais miſs Byron eſt libre. La dame italienne, dont l'infortune m'appelle à Boulogne, eſt libre auſſi. Mon voyage eſt indiſpenſable; mais je ne fais point de conditions avec moi-même; & n'enviſageant que mon

devoir, je trouverai ma récompenſe dans la ſatisfaction de l'avoir rempli.

La comteſſe a changé de voix en répétant ce noble diſcours. Elle y a joint quelques marques d'admiration pour le caractère du héros. Enſuite, reprenant ſon récit : je lui demandai alors, nous a t-elle dit, ſi toutes les apparences devant le porter à croire qu'il ne reviendra d'Italie qu'après s'y être marié, & penſant avec tant de bonté en faveur de mon fils, il ne m'accorderoit pas ſa recommandation auprès de cette chère miſs Byron qu'il nommoit quelquefois ſa ſœur, & ſur laquelle ce titre pouvoit lui donner un peu d'aſcendant. Il me répondit ; cette propoſition, madame, marque la haute idée que vous avez de miſs Byron, & dont vous reconnoîtrez qu'elle eſt digne : mais pourrois je m'attribuer, ſans une extrême préſomption, l'aſcendant que vous me ſuppoſez ſur ſon eſprit, lorſqu'elle a des parens auſſi dignes d'elle, qu'elle l'eſt d'eux ?

Vous jugez, chère miſs, m'a dit la comteſſe, que mon deſſein dans cette demande, étoit de mettre ſon cœur à l'épreuve. Cependant je lui en fis des excuſes, & j'ajoutai que je ne me perſuaderois pas qu'il m'eût pardonné ſincèrement, s'il ne me promettoit, du moins, d'apprendre à miſs Byron le ſujet de ma viſite.

Il me ſemble, Lucie, que je n'aurois point

été fâchée qu'il eût eu moins de facilité à pardonner.

A présent, chère miss, a repris obligeamment la comtesse, vous me regarderez sans peine, & vous me laisserez revoir votre charmant visage. Elle s'est tournée alors vers moi; elle m'a passé un bras autour du cou; elle m'a fait la petite malice de m'essuyer les yeux; elle m'a baisé la joue, & lorsqu'elle m'a vue un peu remise, elle m'a tenu ce discours :

Ma chère, ma charmante miss Byron.... que ne puis-je dire ma chère fille, dans le sens que je le désire! car de cette manière ou d'autre, il faudra que vous me permettiez de ne pas vous donner d'autre nom : dites-moi maintenant, comme si vous parliez réellement à votre mère, avez-vous quelque espérance que sir Charles Grandisson puisse être à vous?

Madame, lui ai-je répondu, avec beaucoup d'embarras, n'est-ce pas me faire une question aussi dure que celle que vous lui avez faite à lui-même?

Oui, chère miss, aussi dure; & je suis aussi prête à vous en demander pardon qu'à lui, si vous m'assurez sérieusement qu'elle vous chagrine.

J'ai déclaré, madame, & c'étoit du fond du cœur, que je le croyois dans l'obligation de se

donner à son étrangère ; & quoique je le préfère, en effet, à tout ce que j'ai vu d'hommes, je suis résolue, s'il est possible, de surmonter le penchant que j'ai pour lui. Il m'a fait l'offre de son amitié, aussi long-tems qu'elle peut être acceptée sans blesser d'autres attachemens ; j'y borne toutes mes vues.

Il n'y a point d'autre attachement, a répliqué la comtesse, avec lequel une amitié si pure ne puisse s'accorder. Mon fils contribuera de tout son cœur à la fortifier. Il admire le chevalier Grandisson. Il regarderoit comme un double honneur, de se lier avec lui par vous. Chère miss, accordez aussi votre amitié, mais sous un nom plus tendre, à un jeune homme que vous en trouverez digne. Je vous demanderai la quatrième place. O ma chère ! de quelle heureuse liaison vous seriez le nœud !

Vous me faites trop d'honneur, madame. C'est tout ce que j'ai pu lui répondre.

Mais, chère miss, il me faut une explication. Je ne me paie point d'un compliment.

Hé bien, madame, je consens à m'expliquer. J'ai de l'honneur : il ne me reste point de cœur à donner.

Vous n'êtes donc pas sans espérance, ma chère ?.. N'importe, je veux tenir à vous, si je le puis. Je ne me serois jamais crue capable de la

proposition

proposition que je vais vous faire : mais à mes yeux, comme à ceux de mon fils, vous êtes une fille incomparable. Ecoutez-moi : nous ne penserons point à l'alliance qui nous est proposée, jusqu'au dénouement du voyage de sir Charles. Vous m'avez dit une fois, que vous pourriez donner la préférence à mon fils sur tous ceux qui ont des prétentions à votre cœur. Je ne parle point de sir Charles, à qui vos affections étoient engagées avant que vous nous ayez connus. Mais vous engagez-vous en faveur de mon fils, si le chevalier ne revient pas libre?

Je lui ai dit fort sérieusement, qu'elle me surprenoit. Quoi, madame! je ne tirerois aucun fruit de l'exemple que vous me proposiez il n'y a qu'un instant? *De quel front*, faisiez-vous dire à quelqu'un, (& c'est un homme à qui vous le faisiez dire) « de quel front paroîtrois-je devant » une femme d'honneur; devant vous, madame, si j'étois capable de tenir quelqu'un en » suspens?.... Non, madame, je perdrois la » vie, comme sir Charles, plutôt que de me » souiller par cette indignité ». Mais je vois, madame, que vous ne me faites cette proposition, comme à lui, que pour mettre mon cœur à l'épreuve.

En vérité, ma chère, a-t-elle interrompu avec quelque embarras, vous me faites plaisir de

me fournir cette excuſe. Cependant je parlois de bonne foi, & j'en dois reſſentir un peu de confuſion.

Quelle charmante ingénuité, chère Lucie! elle m'a priſe dans ſes bras, elle a baiſé encore une fois mes deux joues. Je n'ai, m'a-t-elle dit, qu'une apologie à faire pour moi-même: l'erreur où je ſuis tombée doit vous marquer avec quelle paſſion je ſouhaiterois de vous voir comteſſe D.... Mais quel titre eſt capable de vous donner de la dignité? Elle m'a demandé quand je penſois à retourner en Northamptonshire. Je lui ai dit mon intention. Vous ne partirez point, a-t-elle repris, ſans m'être venue voir chez moi. Je vous promets que pendant votre viſite, milord ne paroîtra point. Je ne veux plus qu'il s'expoſe à votre préſence; & s'adreſſant à madame Reves : s'il venoit ici ſans ma participation, je vous prie, madame, ne lui permettez point de voir miſs Byron.

Je lui ai marqué vivement la reconnoiſſance que je devois à tant de bonté. Elle m'a demandé un commerce de lettres dans mon abſence. C'étoit un ordre qui me faiſoit trop d'honneur, pour le refuſer. Son fils, m'a-t-elle dit en ſouriant, ne verra pas plus mes lettres que moi. En ſortant elle m'a priſe un inſtant à l'écart, pour me dire : il faut l'avouer; jamais il ne

m'étoit arrivé, dans les affaires que j'ai le plus à cœur, de me voir fermer la bouche par mes propres expreſſions. Que faire? j'étois venue dans la confiance du ſuccès. Lorſque l'eſpérance eſt preſqu'égale au déſir, on n'eſt rempli que des idées qui la flattent. Nos paſſions, ma chère, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette règle, vous & ſir Grandiſſon.

Elle nous a quittées. Je vous épargne, chère Lucie, toutes les réflexions auxquelles je me ſuis livrée ſur cette importune & flatteuſe viſite. Hélas! ce n'eſt pas pour ces petits chagrins que la conſtance m'eſt néceſſaire, & que les efforts me coûtent.

N. B. *Quoiqu'on ne faſſe pas difficulté de ſupprimer continuellement un grand nombre de lettres qui affoibliſſent l'intérêt principal, entre celles même de cette nature, il y en a de ſi ſingulièrement agréables, qu'elles méritent une exception. Telles ſont les deux ſuivantes, où le caractère de miſs Grandiſſon, à préſent miladi G... éclate dans tout ſon jour.*



LETTRE LXV.

Miss BYRON *à miss* SELBY.

Mardi matin, 28 avril.

QUE direz-vous de cette étrange miladi G...? pour moi, je la trouve extrêmement blâmable. Milord L.... perd patience avec elle. Miladi est au même point. Emilie déclare qu'elle l'aime beaucoup, mais qu'elle n'aime point ses caprices. Milord G... parle de m'apporter ses plaintes. Le sujet de la querelle ne paroît pas fort grave, comme je l'apprends d'Emilie : mais les bagatelles ont quelquefois des suites sérieuses, lorsqu'on a l'extravagance d'y insister. Quoi qu'il en soit, l'affaire est entre eux, & ni l'un ni l'autre ne se pressent d'en parler. Cependant milord & miladi L.... désaprouvent hautement l'air de raillerie qu'elle affecte.

Leur mésintelligence commença hier au soir. Nous avions soupé chez eux, madame Reves & moi, avec milord & miladi L...., & les deux dames italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, & la signora Olivia partit en même tems avec sa tante. On se mit à jouer. Milord & miladi L.... Emilie & le docteur Barlet tom-

bèrent ensemble. Au milieu de leur partie, miladi G... qui étoit montée à son appartement, descendit l'escalier avec précipitation, en fredonnant quelques notes. Milord G... qui étoit monté après elle, la suivit d'un air fort troublé. Madame, commença-t-il, il faut vous dire.... Il faut, interrompit-elle, non, milord, il ne faut rien. Elle s'assit derrière Emilie. Ne prenez pas garde à moi, lui dit-elle. Qui gagne? qui perd? Son mari se promena dans la chambre à grands pas. Milord & miladi L.... auroient voulu feindre de ne rien remarquer, dans l'espérance que l'orage s'appaiseroit de lui-même; car il étoit échappé à leur sœur quelques petites vivacités pendant le dîner, quoiqu'à souper tout eût été fort tranquille. Le docteur Barlet lui offrit ses cartes. Elle les refusa. Non, docteur, lui dit-elle; j'ai mes propres cartes, avec lesquelles je veux jouer, & mon jeu n'est pas aisé. Mais, Lucie, vous confondriez les rôles, si je ne marquois le nom de chaque acteur.

Milord G... De la manière dont vous vous y prenez, je le crois bien, madame.

Miladi G... Ne vous exposez pas, milord: nous sommes en compagnie. Ma sœur, je crois que vous avez Spadille à gages.

Milord G... Permettez, madame, que je vous dise un mot ou deux.

Miladi G... Toujours prête à l'obéiſſance, milord.

Elle ſe leva. Il voulut prendre ſa main : elle la mit derrière elle.

Milord G... Vous me refuſez votre main, madame ?

Miladi G... Elle m'eſt néceſſaire.

Il s'éloigna d'elle, &, ſans ajouter un mot, il ſortit de la chambre.

Miladi G... (Se tournant vers la compagnie d'un air gai & tranquille). Quelles étranges créatures que ces hommes !

Miladi L.... Charlotte, vous m'étonnez.

Miladi G... J'en ſuis charmée, ma ſœur.

Miladi L... Mais, ma ſœur, je n'y comprends rien.

Miladi G... Nous autres femmes, nous aimons l'étonnant, l'incompréhenſible.

Milord L... En vérité, madame, je ne crois pas la raiſon pour vous.

Miladi G... J'en ſuis charmée, milord.

Milord L... Charmée ! de quoi ?

Miladi G... De ce que la raiſon eſt toujours pour ma ſœur.

Milord L... Réellement, madame, ſi j'étois à la place de milord G... la patience m'échapperoit.

Milord G... Bonne leçon pour vous, miladi

L... faites-en votre profit, & continuez d'être si raisonnable.

Miladi L... Lorsque j'en userai comme vous, Charlotte...

Miladi G... J'entends, chère sœur, il n'est pas besoin d'achever. Chacun a sa méthode.

Miladi L... Cela n'arriveroit point, si mon frère....

Miladi G... Peut-être non.

Miladi L... En vérité, chère Charlotte, je crois que vous avez tort.

Miladi G... Je le crois aussi.

Miladi L... Pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas...

Miladi G... De réparer mes fautes? Chaque chose a son tems.

Emilie avoue qu'elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorsque la femme-de-chambre de miladi G... vint lui dire que milord souhaitoit de la voir. Ces hommes sont inexplicables, reprit-elle; ils ne sont contens ni avec nous, ni sans nous. Mais je suis l'obéissance même. Tous mes sermens seront observés. Elle sortit.

Comme aucun des deux ne revint sur-le-champ, milord & miladi L... qui entendirent arriver leur carrosse, en prirent occasion de se retirer; & pour marquer leur mécontentement

à leur sœur, ils partirent sans avoir pris congé d'elle. M. Barlet prit aussi le parti de monter à son appartement; de sorte que miladi G... qui ne tarda point à descendre, fut extrêmement surprise, & même un peu piquée, de ne trouver qu'Emilie. Milord arriva presqu'aussi-tôt par une autre porte. Assurément, lui dit-elle, voilà une conduite bien étrange. Avec vos airs de mari, vous mettez toute une compagnie en fuite.

Milord G... Bon dieu! vous me jetez dans un étonnement, madame.

Miladi. A quoi reviennent ces exclamations, lorsque vous avez effrayé tout le monde?

Milord. Moi, madame?

Miladi. Vous, monsieur. Oui, vous. N'avez-vous pas pris le ton de maître dans mon cabinet? L'amour de la paix ne m'a-t-il pas fait descendre? Ne m'avez-vous pas suivie... avec des regards... fort jolis, je vous assure, pour un homme marié depuis deux jours? Ensuite n'avez-vous pas voulu m'emmener? N'auroit-on pas cru que c'étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite? a-t-il manqué quelque chose à ma soumission? ne m'a-t-elle pas attiré des *airs d'hommes*? n'êtes-vous pas sorti brusquement de la chambre? Tous les assistans peuvent rendre témoignage du calme avec lequel je suis retournée

vers eux, dans la crainte qu'ils ne s'affligeassent trop pour moi, & qu'ils ne crussent notre querelle fort grave. Enfin, lorsque votre chaleur s'est appaisée, comme je le suppose, vous m'avez fait appeler. Sans doute, ai-je pensé, qu'il est tout à fait revenu à lui-même. Je me suis encore hâtée d'obéir...

Milord. Et ne vous ai-je pas suppliée, madame...

Miladi. Suppliée, monsieur? oui; mais avec des regards.... L'homme que j'ai épousé, permettez que je le dise, monsieur, avoit un visage tout différent. Voyez, voyez, Emilie; le voilà parti encore une fois.

En effet, milord est sorti dans un transport d'impatience. Oh! ces hommes, ma chère! s'écria-t-elle en regardant Emilie.

Je sais bien, m'a dit cette chère fille, ce que j'aurois pu lui répondre; mais on assure qu'il ne faut jamais entrer dans les querelles conjugales.

La mésintelligence ne fit qu'augmenter jusqu'au lendemain. Emilie n'a pu me donner d'autres informations; mais lorsqu'elle achevoit son récit, on m'a remis le billet suivant, de la part de miladi G...

« Henriette, si vous avez pitié de moi, venez » me voir à l'instant. J'ai grand besoin de votre

» conſeil. Je ſuis réſolue de faire caſſer mon
» mariage. Auſſi ne veux-je ſouſcrire que mon
» cher nom de

CHARLOTTE GRANDISSON.

Je lui ai fait ſur le champ la réponſe ſuivante.
« Je ne connois perſonne qui ſe nomme Char-
» lotte Grandiſſon. J'aime tendrement miladi
» G... mais je ne ſuis capable de pitié que pour
» milord. Je ne vous verrai pas. Je n'ai pas
» de conſeil à vous donner, hors celui de ne
» pas vous faire mal à propos un jeu de votre
» bonheur ».

Une demi-heure après, il m'eſt venu une ſeconde lettre.

« Voilà donc ce que j'ai gagné par mon ma-
» riage! mon frère abſent, un mari intraitable,
» milord & miladi L... dans ſon parti, ſans
» s'informer qui a tort ou raiſon; le grave
» docteur Barlet, dont le ſilence me condamne;
» Emilie qui me laiſſe, en portant le doigt à
» l'œil; mon Henriette qui renonce à moi! &
» tous dès la première ſemaine! quel parti
» prendre? La guerre paroît déclarée. Ne pren-
» drez-vous donc pas la qualité de médiatrice?
» Vous ne voulez pas, dites-vous? Hé bien,
» j'y conſens. Mais je veux expoſer devant vous
» toute l'aventure.

» Ce fut hier au soir, avant la fin de la » première semaine des noces, que milord G... » prit la liberté de forcer ma retraite, sans avoir » consulté mes intentions. Vous observerez en » passant, qu'il lui étoit échappé quelques im- » pertinences pendant le dîner; mais j'avois passé » là-dessus.

» Quelle est cette hardiesse? lui dis-je. De » grâce, monsieur, sortez. Pourquoi quittez- « vous la compagnie?

» Je viens, ma très-chère vie, pour vous » faire une prière. L'exorde, comme vous voyez, » étoit assez civil, s'il y eût mêlé un peu moins » de ses importuns transports; mais il me jeta » les bras autour du cou, en présence de Jenny, » ma femme-de-chambre. Les folles caresses » d'un mari sont capables de faire de dangereuses » impressions sur ces filles. Ne trouvez-vous pas, » Henriette, que c'est blesser ouvertement les » bonnes mœurs.

» Je refuse votre demande; & je ne veux » pas même l'entendre. Comment avez-vous » osé pénétrer ici? Vous avez dû juger que » je n'avois pas quitté ma sœur pour long- » tems. Quoi donc! la cérémonie est-elle déjà si » ancienne, qu'elle autorise un manque de savoir » vivre?

» De savoir vivre, madame! il parut vivement

» frappé de l'expreſſion. Laiſſez-moi, repris-je, » ſans lui donner le tems de répondre. Sortez » à ce moment. Mes yeux ne durent pas être » bien méchans dans ma colère, car il me déclara » qu'il ne ſortiroit point; & jetant encore une » fois ſes bras autour de moi, il joignit ſa face » dure à la mienne. Jenny étoit toujours dans » le cabinet.

» 'A préſent, miſs Byron, vous ne m'aban- » donnerez point dans un cas où la bienſéance » eſt intéreſſée. Non, j'en ſuis sûre. Prendre » la défenſe de ces odieuſes libertés dans un » commencement de mariage, ce ſeroit faire » connoître qu'elles ne vous déplairont point à » vous-même.

» Vous pouvez donc vous imaginer que je » lâchai la bride à mon indignation. Il diſ- » parut avec l'audace de murmurer, & de » marquer de l'humeur. Le mot de *diable* ſortit » de ſa bouche. Je demandai à Jenny ſi c'étoit » à moi qu'il l'avoit adreſſé. Non aſſurément, » me répondit-elle: & voyez, chère Henriette, » le mauvais effet de l'exemple ſur les filles de » cette ſorte; elle eut la hardieſſe de parler en » faveur de la tendreſſe d'un mari. Cependant, » en toute autre occaſion, je lui vois faire la prude.

» Avant que ma colère fut appaiſée, le hardi » perſonnage ne fit pas difficulté de reparoître.

» C'eſt la pure vérité, Henriette. Comme vous » ne faites rien de ſecret, me dit-il, je ne veux » pas vous quitter. En vérité, madame, vous » me traitez mal. Mais ſi vous permettez que » je vous revoie demain au matin.

» Non, monſieur.

» Seulement à déjeûner, ma chère; & où? » chez miſs Byron. C'eſt une complaiſance que » je vous demande.

» Sa chère! dans le monde entier, je ne hais » rien tant qu'un hypocrite. Je ſavois que ſon » deſſein étoit de me mener aujourd'hui en » viſite, pour faire parade de ſa nouvelle pro- » priété; & je jugeai que, me voyant en » colère, il vouloit tout à la fois me nommer » une maiſon agréable, ſe faire un mérite au- » près de vous, & ſe procurer la ſatisfaction » d'avoir fait obéir ſa femme, ſans y employer » l'air d'autorité.

» C'eſt de ce miſérable commencement que » notre importante querelle a pris naiſſance. Ce » qui me pique le plus, c'eſt l'artifice de l'hom- » me, & le deſſein manifeſte qu'il a eu de vous » mettre dans ſes intérêts. Il ne manqua point, » dans le cours de l'altercation, d'y joindre la » menace d'en appeler à vous. Vouloir me » perdre dans le cœur de ma plus chère amie! » cette méchanceté eſt-elle pardonnable? Vous

» croyez bien, ma chère Henriette, que si la
» proposition de vous voir n'étoit pas venue de
» lui, sur-tout après tant d'offenses accumulées,
» c'étoit la visite qui pouvoit me causer le plus de
» plaisir.

» En vérité, monsieur... assurément, milord...
» je vous proteste, monsieur... avec un degré
» de hauteur assez modéré, furent les plus grands
» emportemens de ma part; suivis à la fin du
» mot rebelle, je n'en ferai rien.

» De son côté, il répéta vingt fois, en diffé-
» rentes formes : sur mon honneur, madame,
» que je périsse, si.... & paroissant hésiter :
» vous me traitez mal, madame.... je n'ai pas
» mérité.... & permettez que je vous déclare...
» j'insiste, madame, à vous demander cette com-
» plaisance.

» Ce langage, Henriette, ne pouvoit plus
» être supporté. La soirée étoit fraîche; mais je
» n'en pris pas moins mon éventail. Oh! oh!
» dis-je, quels termes! quels termes! quelles
» expressions! vous insistez, milord? Je juge
» que je suis mariée : me tromperois-je? Je
» pris alors ma montre : lundi soir, à dix
» heures & demie, le.... quel jour sommes-
» nous du mois? Je demande la permission à
» milord de marquer ce premier moment de
» l'exercice de son autorité.

» Chère miladi G,..! (c'eſt peut-être pour » mettre le comble à l'inſulte, qu'il me donna » ſon nom) ſi j'étois capable de ſupporter ce » traitement, je n'aurois pas toute la tendreſſe » que j'ai pour vous.

» Ainſi, monſieur, c'eſt par un excès d'amour » que vous commencez à faire valoir tous les » droits d'un mari. Fort bien. J'ajoutai quel- » ques plaiſanteries aſſez piquantes ſur les pré- » paratifs que j'allois faire pour l'eſclavage. » J'aurois continué; mais prenant un ton grave, » que je trouvai rude, & même un peu mé- » priſant (jugez, Henriette, s'il étoit poſſible » de ſe modérer), il entreprit de me donner » des leçons : un peu moins d'eſprit, madame, » & un peu plus de diſcrétion, vous ſiéroient » peut-être auſſi bien.

» Le reproche étoit trop vrai pour être oublié; » vous en conviendrez, Henriette; & de la part » d'un homme qui n'a pas trop de l'un ni de » l'autre.... mais j'avois trop d'empire ſur moi- » même pour lui communiquer cette obſer- » vation. Milord, c'eſt ce que je lui dis, je » me repoſe ſur votre jugement. Il ſera tou- » jours le contre-poids de mon eſprit; & quelque » jour, avec l'aſſiſtance de votre amour dédai- » gneux, il m'apprendra la diſcrétion.

» Dites, ma chère, n'étoit-ce pas lui faire un

» compliment très-flatteur ? devoit-il le prendre
» autrement, sur-tout avec le ton grave dont
» je le prononçois, & une fort belle révérence
» dont il fut accompagné ? Mais, soit remords
» de conscience ou mauvais naturel, & tous
» deux peut-être, il le prit pour une satyre
» offensante. Il se mordit les lèvres. Jenny,
» dit-il à ma femme-de-chambre, sortez.
» Jenny, dis-je de mon côté, demeurez. Jenny
» ne savoit à qui obéir. Réellement, Henriette,
» je commençai à craindre qu'il ne lui prît
» envie de me battre : & pendant qu'il se ber-
» çoit dans ses airs majestueux, je gagnai la
» porte, & j'allai rejoindre l'assemblée.

» Comme les personnes mariées ne doivent
» point s'exposer devant leurs amis, parce que
» mille choses demeurent dans la mémoire d'au-
» trui, lorsque l'honnête couple peut les avoir
» oubliées, je me déterminai à suivre les con-
» seils de la prudence. Vous auriez été charmée
» de ma discrétion. J'en imposerai à mes amis,
» dis-je en moi-même ; je ferai croire à milord
» & à miladi L..., au docteur, à Emilie, que
» j'avois laissés les cartes en main, qu'il ne
» manque rien à notre bonheur : là-dessus je
» descends, dans la résolution de faire mes
» observations sur le jeu, avec la douceur d'un
» agneau ; mais je me vois suivie presqu'aussi-tôt,
» par

» par mon indiscret, le visage en feu, & tous
» ses traits en action ; & quoique je l'eusse
» averti de ne pas s'exposer, je lui vois prendre
» des airs, dont l'effet, comme vous allez l'en-
» tendre, fut de chasser ma compagnie. Il sort
» par un autre effet des mêmes airs, & peu
» de momens après il me fait appeler. Qui
» n'auroit pas cru que c'étoit quelque mouvement
» de repentir ? D'autres femmes auroient joué
» la reine Vasti, & refusé de sortir, pour
» mortifier leur tyran. Mais moi, la soumission
» même, mes vœux si récens devant les yeux,
» j'obéis au premier mot. Cependant vous jugez
» bien que, malgré ma douceur naturelle, je
» ne pus retenir quelques petites récriminations.
» Il étoit trop en humeur de maître pour les
» écouter. *Je vous dirai, madame. — Je ne veux*
» *pas qu'on me dise, monsieur.* Nous eûmes
» un petit dialogue de cette nature ; & lorsque
» j'eus quitté assez brusquement le passionné
» personnage, dans le dessein de rejoindre ma
» compagnie, que pensez-vous que j'aie trouvé ?
» La salle déserte. Tout mon monde étoit parti.
» Emilie restoit seule : & c'est ainsi qu'on renvoya
» la pauvre miladi L.... les larmes aux yeux
» peut-être de la tyrannie qu'elle avoit vu exercer
» sur une sœur trop facile.

» Milord G... n'ayant pas manqué de me

» ſuivre, jugez ſi, lorſque nous nous vîmes
» ſeuls, & maîtres du champ de bataille, nous
» ne demeurâmes pas comme deux fous vis-à-
» vis l'un de l'autre. Je lui fis mes plaintes
» avec toute la douceur que je pus mettre dans
» mes expreſſions. Il vouloit que toutes les diſ-
» cuſſions fuſſent remiſes à quelqu'autre jour.
» Mais, non. Après nous avoir expoſés tous
» deux par ſes airs violens, devant un ſi grand
» nombre de témoins, vous conviendrez, ma
» chère, vous que je connois pour une fille
» délicate, que ſa propoſition étoit impoſſible.
» Ainſi la décence m'obligeoit de tenir bon.
» Depuis ce moment notre méſintelligence
» éclate; & grâces au ciel, elle eſt au point
» que, ſi nous nous rencontrons par haſard,
» nous fuyons volontairement chacun de notre
» côté. Nous avons déjà fait deux tables pour
» le déjeûner. Cependant je ſuis traitable; mais
» il eſt arrogant. Je lui fais des révérences.
» Il affecte de ne pas me les rendre. C'eſt
» joindre l'incivilité à l'arrogance. Je me mets
» à mon claveſſin. La mélodie le fait enrager.
» Il eſt pire que le roi Saül; car Saül, dans ſon
» humeur ſombre, prenoit plaiſir aux inſtru-
» mens de muſique, dans les mains de celui
» même qu'il haïſſoit.

» Je ſouhaiterois que vous priſſiez la peine de

» venir. Ce feroit un acheminement à la complaifance ; car, pervers comme il eft, ç'eût » été trop auffi que de l'accompagner chez vous. » Il voudroit porter fa caufe à votre tribunal ; » mais je lui ai prefque ôté ce deffein par mes » railleries. J'ai pris le parti de vous écrire. » Quelle réponfe ai-je reçue ? Cruelle Henriette ! » refufer votre médiation dans un différend entre » l'homme & la femme ! mais je laifferai brûler » le feu. Si la maifon fe fauve, & qu'elle en » foit quitte pour un peu de flamme dans la cheminée, je faurai m'en confoler.

» Adieu, méchante fille. Si vous ne connoiffez » point de femme qui fe nomme Grandiffon, » faffe le ciel qu'avec les fuppofitions que j'entends pour la perfonne, je ne connoiffe plus » bientôt de Byron ! ne fuis-je pas terrible dans » mes vengeances » ?

Voyez, Lucie, avec quelle adreffe cette chère capricieufe s'y prend, pour me mettre dans fes intérêts. Mais je vous affure que je ne me laifferai pas gagner par fes flatteries.



LETTRE LXVI.

Miss BYRON *à miss* SELBY.

Mardi au soir.

J'ARRIVE de Saint-James-Squarre. J'avois pris une chaise à porteurs. Emilie est venue au-devant de moi. Elle s'est jetée à mon cou. Je me réjouis de vous voir, m'a-t-elle dit. En chemin, n'auriez-vous pas rencontré la maison? Voyant que je ne comprenois rien à ce langage, c'est que depuis mon retour, a-t-elle repris, on l'a jetée, comme on dit, par la fenêtre. Ah, mademoiselle! tout est ici en confusion. L'une est si indifférente, l'autre si passionné! mais paix! je vois venir miladi G...

Il faut, chère Lucie, que je revienne à la méthode du dialogue.

Miladi G... Enfin, vous voilà donc, Henriette. Vous m'aviez écrit que vous ne viendriez point.

Miss Byr. Je l'avoue. Mais je n'ai pu me tenir à ma résolution. Ah! miladi, vous voulez ruiner votre bonheur.

Miladi. C'est ce que vous m'avez écrit. De grâce, ne me dites rien que vous m'ayez déjà dit. Je hais les répétitions, mon enfant.

Miss Byr. Il faut donc me taire.

Miladi. Non point absolument. Vous pouvez me dire des choses nouvelles sur de vieux sujets. Mais silence! l'homme vient. Elle a couru aussi-tôt à son clavessin. Est-ce l'air que vous demandez, Henriette? & pressant les touches, elle a joué un air d'accompagnement fort tendre.

Milord G... Miss Byron, je suis votre serviteur très-humble. Votre présence répand la joie dans mon cœur. Madame, (en se tournant vers sa femme) vous n'avez pas été assez long-tems avec miss Byron pour commencer un air. Je ne sais quelles sont vos vues.

Miladi. Charmante chose que l'harmonie! mais pauvre affligée que je suis, je n'en connois plus d'autre que celle de mon clavessin.

Milord. (Levant les deux mains) l'harmonie, madame! dieu m'est témoin... mais je veux tout exposer devant miss Byron.

Miladi. Il n'est pas besoin, milord. Elle sait déjà tout ce qu'elle peut savoir; à moins qu'il n'y manque les belles couleurs que votre impétueux esprit y peut ajouter. Auriez-vous ici ma longue lettre, Henriette?

Milord. Seroit-il possible, madame, que vous eussiez eu le cœur d'écrire...

Miladi. Dites *le courage*, milord. Pourquoi

ménager les termes ? Vous pouvez parler aussi librement devant miss Byron, que vous l'avez fait avant qu'elle fût ici. Je pénètre le fond de votre pensée.

Milord. Eh bien, *le courage* donc.

Miss Byr. Fi, fi, milord. Fi, fi, madame. Quelle aigreur de part & d'autre ? Si je m'y connois un peu, vous avez badiné comme des enfans, jusqu'à ce que le jeu s'est tourné en querelle.

Milord. Si vous savez la vérité, miss Byron, & si vous me trouvez blâmable...

Miss Byr. Je ne blâme que votre chaleur, milord, vous voyez que miladi est de sang-froid; elle ne s'emporte point. Elle ne paroît désirer que votre amitié.

Milord. Maudit sang-froid ! tandis que j'ai le désespoir dans le cœur.

Miladi. Excellent langage de tragédie ! Mais, Henriette, vous vous trompez. Ce n'est pas de la chaleur seulement. Milord est un emporté. Si humble avant le mariage ! n'a-t-il pas connu mon caractère ? Il l'a souffert lorsqu'il ne me devoit rien; & maintenant qu'il m'a les plus grandes obligations... Henriette ! Henriette, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

Miss Byr. Chère miladi ! votre cœur vous condamne. Je suis sûre que le tort est de votre côté.

Milord. Mille grâces, mademoiselle : je veux que vous soyez informée de tout, jusqu'à l'origine.

Miladi. Jusqu'à l'origine! miss Byron la sait déjà : c'est moi qui vous l'apprends, milord. Mais ce qui s'est passé depuis deux heures, elle l'ignore. Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu'il vous plaira... C'est à peu-près l'heure où nous étions d'assez bonne intelligence, il y a huit jours, à l'église de saint Georges.

Milord. Je vous rappelle, madame, à ce que vous y avez promis.

Miladi. Je pourrois être ici votre écho, milord, si je n'étois résolue de me modérer, comme vous ne sauriez désavouer que je l'ai fait jusqu'à présent.

Milord. Vous n'auriez pas cet empire sur vous, madame, s'il n'étoit fondé sur le mépris que vous faites de moi.

Miladi. Fausse imagination milord, dont vous connoissez la fausseté vous-même, sans quoi votre propre orgueil ne vous permettroit pas d'en faire l'aveu.

Milord. Miss Byron, permettez...

Miladi. Est-il possible qu'on prenne plaisir à s'exposer volontairement? Si vous aviez suivi mon conseil, lorsque vous descendîtes hier après moi.... Milord, vous dis-je aussi tranquillement

qu'aujourd'hui, ne vous exposez point. Mais l'avis fut inutile.

Milord. Miss Byron, vous voyez... Mais je ne suis venu ici que pour vous faire ma révérence. (Il m'en a fait une, & sur le champ il vouloit sortir. Je l'ai retenu par la manche). Milord, vous ne nous quitterez point. Vous, miladi, si votre cœur ne vous fait aucun reproche, parlez. Je vous défie de dire non. (Elle est demeurée en silence).

Miss Byr. Avouez donc votre faute. Promettez d'être moins vive. Faites vos excuses...

Miladi. Ciel, des excuses!

Miss Byr. Et milord vous en fera aussi de vous avoir mal entendue, de s'être piqué trop facilement.

Milord. Trop facilement, mademoiselle?

Miss Byr. Quel est l'homme généreux qui ne verra point avec complaisance les saillies d'une jeune femme vive & gaie, lorsque tout l'assure qu'il n'est question que d'un badinage innocent, sans aucun mélange de mauvaises intentions ou d'humeur? n'est-ce pas de son propre choix qu'elle est à vous? ne vous a-t-elle pas préféré à tout autre? Sa raillerie n'épargne personne; elle ne peut se vaincre là-dessus. Je suis fort éloignée de l'approuver; vous me permettrez cette franchise, miladi. Votre frère,

point échappé. Je me souviens de l'en avoir vu mortifié. Mais ensuite, milord, observant que c'étoit son caractère naturel, une gaieté de tempérament qu'elle exerce sur ceux qu'elle aime le mieux, il lui pardonna; il se fit un plaisir de la railler à son tour; & cette petite guerre, soutenue de part & d'autre avec beaucoup d'esprit & d'agrément, fit les délices de la compagnie. Vous l'aimez, milord?...

Milord. Jamais on n'eut plus d'amour pour une femme. Comptez, miss Byron, que je ne suis pas un homme de mauvais naturel.

Miladi. Mais capricieux, emporté, milord. Qui s'y seroit attendu?

Milord. En vérité, chère miss Byron, jamais femme n'entendit mieux l'art d'aggraver l'offense. D'où peut venir cette obstination, si ce n'est du mépris qu'elle a pour moi?

Miladi. Chansons! vous revenez à la plus folle de toutes les idées. Mais si vous le pensez sérieusement, ne prenez-vous pas une excellente voie pour remédier au mal, en vous emportant, en faisant mille grimaces, & poussant la passion jusqu'à sembler prêt d'écumer par la bouche? Je lui ai dit, miss Byron (le voilà; qu'il le nie, s'il en a le front), que l'homme auquel j'ai fait mes vœux, avoit un autre visage. Tout autre n'auroit-il pas pris ce reproche pour un com-

pliment à ſa figure naturelle, & n'auroit-il pas jeté à l'inſtant le vilain maſque de la paſſion, pour ne montrer que ſa phyſionomie ordinaire ?

Milord. Vous voyez, miſs Byron, vous voyez l'air de raillerie qu'elle affecte, au moment même où nous ſommes.

Miladi. Vous voyez, miſs Byron, s'il y eût jamais rien de ſi capricieux. Mais ſavez-vous quelle femme il falloit à milord ? une femme hautaine, qui pût lui rendre colère pour colère. La douceur eſt mon crime. On ne peut me mettre de mauvaiſe humeur. Il me ſemble que juſqu'à préſent on n'avoit pas regardé la douceur comme un défaut dans une femme.

Milord. Juſte ciel ! de la douceur ! juſte ciel !

Miladi. Soyez juſte, Henriette ; il eſt queſtion de prononcer qui a tort. Milord G... me préſente un viſage que je ne lui ai jamais vu avant la cérémonie. Il m'a trompée par conſéquent. Je lui montre le viſage que j'ai toujours eu, & je le traite à peu-près comme j'ai toujours fait. Que peut-il dire où je ne lui montre une preuve qu'il eſt le plus ingrat des hommes dans les nouveaux airs qu'il ſe donne ? Des airs qu'il n'auroit pas eu la hardieſſe de prendre il y a huit jours. Parlez, Henriette ; de quel côté eſt le tort, entre milord & moi ?

Milord. Vous voyez, miſs Byron. Quel moyen d'entrer en raiſonnement avec une femme qui mène tout à la plaiſanterie?

Miſs Byr. Hé bien, milord, faites comme elle. Ce qui n'admet point de raiſonnement, vaut-il la peine de s'en fâcher?

Milord. Miſs Byron eſt votre amie, madame; je lui abandonne la déciſion.

Miladi. Vous feriez mieux de me l'abandonner à moi-même.

Miſs Byr. Dites oui, milord.

Milord. Eh bien, madame! quel eſt donc votre décret?

Miladi. J'aimerois mieux que miſs Byron prononçât. Je ne voudrois pas que mon décret fût conteſté lorſqu'il ſera ſorti de ma bouche.

Miſs Byr. Si vous l'exigez, voici ma déciſion. Vous, miladi, vous reconnoîtrez que la faute vient de vous. Milord ne s'en ſouviendra que pour éloigner à jamais ſes fauſſes imaginations, & pour promettre qu'à l'avenir il ſaura mettre de la diſtinction entre ce qui vient de bon ou de mauvais naturel; qu'il ſe prêtera de bonne grâce à vos plaiſanteries, & qu'il ne s'en offenſera jamais, parce que, tout exceſſives qu'elles ſont quelquefois, elles ne changent rien au fond d'un admirable caractère. Qu'en dites-vous, milord?

Milord. Croyez-vous qu'elle consente à ce que vous proposez ?

Miladi. Odieuse question ! je vous laisse ensemble. Apprenez que de ma vie je n'ai commis de faute. Ne suis-je pas une femme ? Si milord veut demander pardon de toutes ses minauderies... Elle s'est arrêtée ; mais toujours en mouvement pour sortir. Je l'ai retenue.

Miss Byr. C'est ce que milord ne fera point. Vous avez déjà poussé le badinage à l'excès. Milord conservera sa dignité, pour l'honneur même de sa femme. Il ne consentira pas non plus à vous voir sortir.

Il a pris une de ses mains, qu'il a pressée de ses lèvres. Au nom du ciel, madame, soyons heureux. Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours. Si je suis coupable de quelque chose, n'en attribuez la faute qu'à ma tendresse. Je ne puis supporter votre mépris, & jamais je ne le mériterai.

Miladi. Pourquoi ne m'avez-vous pas tenu le même langage, il y a quelques heures ? pourquoi vous être exposé, malgré mes instances ?

Je l'ai prise un peu à l'écart. Soyez généreuse, Charlotte. Que votre mari ne soit pas le seul pour qui vous manquiez de générosité.

Miladi. Bon ! notre querelle n'a pas eu la

pour vous que j'euſſe eu ſon exemple. Elle m'a fait entendre qu'à préſent que je ſuis mariée je dois être grave, ſage, & ſur-tout extrêmement ſoumiſe; qu'un ſourire me convient à peine; que je dois être réſervée, ſérieuſe, & reſpecter mon mari. Si vous croyez, monſieur, que cette conduite ſoit le devoir d'une femme mariée; & ſi vous l'attendez de moi, ayez la bonté, lorſque vous m'y verrez manquer, de m'en avertir par quelque grimace. A l'avenir ſi je me ſens diſpoſée à pouſſer le badinage un peu trop loin, je n'oublierai pas de vous en demander auparavant la permiſſion. Et faiſant une nouvelle révérence, les bras croiſés devant elle, reſte-t-il quelque choſe à faire de plus?

Il l'a priſe dans ſes bras; il l'a ſerrée tendrement : cher objet de toutes mes affections, au milieu même de vos plus injuſtes caprices, voilà, voilà ce qui reſte à faire; je ne vous demande que la moitié de l'amour que j'ai pour vous, & je ſuis le plus heureux des hommes.

Milord, ai-je interrompu, vous gâtez tout par cet empreſſement, après le diſcours qu'elle vous a tenu. Si c'eſt là tout l'avantage que vous tirez d'une querelle, jamais, jamais ne retombez dans le même cas. O madame! vous en êtes quitte trop aiſément, ſi vous n'êtes pas généreuſe. Elle a levé la main vers moi avec un air

[illegible] vers son mari [illegible]
[illegible] ensemble [illegible]
[illegible] se mêler de [illegible]
[illegible] , Hen[illegible]
[illegible] pardon[illegible]
[illegible]
[illegible], ma chère [illegible]
[illegible] puérile querel[illegible]
[illegible], c'est que [illegible]
[illegible] assez de dignité [illegible]
[illegible] de son cœur [illegible]
[illegible], que l'importun[illegible]
[illegible] tems en tems, [illegible]
[illegible] applaudissent [illegible]
[illegible], Lucie, [illegible]
[illegible] mille [illegible]
[illegible] sont engag[illegible]
[illegible]. Emilie [illegible]
[illegible] son cœur [illegible]
[illegible] de sa joie [illegible]
[illegible], elle [illegible]
[illegible] marque [illegible]

[illegible]. Les [illegible]
[illegible] lieux de [illegible]
[illegible] avec [illegible]
[illegible]. Elle [illegible]
[illegible]. Mais [illegible]

mes, doivent l'accompagner pendant une partie du chemin. Elle a pris congé des dames italiennes, qui se proposent d'aller promener leurs chagrins dans les provinces d'Angleterre. Deux longues lettres; l'une du chevalier Meredith à miss Byron, l'autre d'elle, en réponse, apprennent à miss Selby que M. Fowler, toujours éperduement amoureux, mais sans espérance, a renoncé au mariage; que l'oncle & le neveu, dans un transport d'affection & d'estime pour miss Byron, pensent à se défaire en sa faveur d'une partie considérable de leur bien, pour justifier la qualité de pere qu'elle a donnée à l'oncle, & celle de frère qu'elle veut donner au neveu: mais dans sa réponse au vieux chevalier, elle emploie de fort bonnes raisons pour lui ôter cette pensée. Bien entendu qu'en partant de Londres, elle promet d'entretenir un commerce de lettres avec ses meilleurs amis, sur-tout avec milady G... Ensuite la scène changeant par son départ effectif, elle écrit du château de Selby. Sa première lettre contient un long détail de sa route, depuis qu'elle a quitté ses conducteurs à Dunstable, où son oncle, sa tante & sa cousine Selby étoient venus au-devant d'elle. Elle [illegible] rencontré tous ses anciens amans, c'est [illegible] les *Greville*, les *Fenwick*, les [illegible] pas manqué de se trouver sur [illegible]

de menace ; & se tournant vers son mari, croyez-moi, milord, joignons-nous ensemble contre cette étrangère, qui ose se mêler de nos tracasseries domestiques. Henriette, Henriette, a-t-elle ajouté, je ne vous pardonnerai jamais votre dernière leçon.

C'est ainsi, ma chère Lucie, que s'est terminée cette puérile querelle. Ce qui me chagrine uniquement, c'est que dans la conclusion il n'y ait point eu assez de dignité de la part de milord. La joie de son cœur éclatoit si vivement sur ses lèvres, que l'impertinente Charlotte a laissé voir de tems en tems, par différentes marques, qu'elle s'applaudissoit d'être nécessaire à son bonheur. Mais, Lucie, ne l'en estimez pas moins; car elle a mille charmantes qualités.

Ils m'ont engagée à passer le reste du jour avec eux. Emilie s'est réjouie de leur réconciliation. Son cœur se faisoit voir dans les témoignages de sa joie. Si je pouvois l'aimer plus que je ne fais, elle m'en donneroit de nouvelles raisons chaque fois que je la vois.

N. B. Les lettres suivantes contiennent le récit des adieux de miss Byron à tous ses amis de Londres, avec de longues réflexions sur leurs caractères. Elle fixe le jour de son départ & de sa route. Milord L... milord G... & leurs fem-

laisser sa lettre, parce qu'elle contient une a-
ture fort extraordinaire, dont nous avons g
aussi-tôt à vous communiquer le recit. Pre
rement ayez le cœur tranquille sur le che
Hargrave Pollexfen, qui est à la veille de re
à Londres, mais en fort mauvais état
frayeur l'a ramené en Angleterre, d'où il
pense plus à sortir. Vraisemblablement il
son existence à mon frere.

M. Belcher, pour se procurer des eclair
mens plus certains, a pris la peine d'aller
lui, & de parler au valet même qui étoit pr
à l'action. Des circonstances qu'il a recueil
& de la relation de M. Lowther, il a fait
lettre pour le docteur Bartlet, qu'il nous a
muniquée, & je lui ai demandé la perm
d'en prendre un extrait pour vous.

Le mercredi [illegible] avril, dans le cours de l'a
midi, mon frere avec M. Lowther éto
dans sa chaise de poste, & s'approchant de P
dont il n'étoit plus qu'à deux ou trois mi
un homme à cheval s'avança vers sa ch
avec toutes les marques d'une vive fraye
le pria d'entendre un affreux recit. Mons
fit arrêter le postillon. L'inconnu lui d
son maître, qui étoit un gentilh
avec un de ses amis, de la même
d'être attaqué par sept hom

forcé de quitter le grand chemin dans sa chaise de poste; que les cavaliers étant en si grand nombre, il y avoit toute apparence que leur dessein étoit de l'assassiner : & montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c'étoit derrière ce lieu qu'ils exécutoient apparemment leur sanglante entreprise. Il s'étoit adressé à quelques autres paisans, qui n'avoient pas été fort touchés de sa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon frère lui demanda le nom de son maître, & ne fut pas peu surpris en apprenant que c'étoit le chevalier Pollexfen, accompagné de M. Merceda. Le chemin de Saint-Denis à Paris est planté d'arbres des deux côtés; mais la campagne étant découverte, il n'y avoit que la hauteur qui pût empêcher, à une grande distance, d'appercevoir une chaise & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin est bordé aussi d'un fossé; mais avec des routes par intervalles, pour le passage des voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au postillon de prendre par une des ouvertures, en disant qu'il ne se pardonneroit pas d'avoir laissé périr sir Hargrave & son ami sans avoir fait ses efforts pour les sauver.

Il avoit trois de ses gens avec lui, sans compter le valet de M. Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier; & montant sur son cheval, il

pria M. Lowther de demeurer tranquille dans la chaiſe, tandis qu'avec ſes trois hommes il s'avança au grand galop vers la hauteur. Bientôt ſes oreilles furent frappées de cris lamentables, & lorſqu'il eut découvert les cavaliers, il en vit quatre à pied, dont les autres gardoient les chevaux par la bride, & qui paroiſſoient tenir ſous eux les deux anglois, criant tous deux, ſe débattant, & demandant grâce au nom du ciel. Comme il avoit devancé ſes gens d'aſſez loin, il éleva la voix en approchant, pour interrompre au moins cette cruelle ſcène; & dans ſa courſe, il paroiſſoit aller droit au ſecours des deux malheureux. Alors deux des quatre cavaliers quittèrent leur proie, pour remonter à cheval; & ſe joignant aux trois autres, ils s'avancèrent vers ſir Charles, comme réſolus de ſoutenir leur violence, pendant que les deux qui reſtoient à pied, continuèrent de maltraiter ſans pitié les objets de leur furie avec les manches de leurs fouets, dont chaque coup leur arrachoit d'affreux hurlemens. Les agreſſeurs ne paroiſſant point diſpoſés à finir, & le tems ne leur ayant pas manqué pour exécuter leur deſſein, s'il avoit été queſtion de vol ou de meurtre, ſir Charles conclut qu'il s'agiſſoit de quelque vengeance particulière. Il ſe confirma dans cette opinion, lorſque les cinq cavaliers, qui avoient tiré leurs

forcé de quitter le grand chemin dans sa chaise de poste; que les cavaliers étant en si grand nombre, il y avoit toute apparence que leur dessein étoit de l'assassiner : & montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c'étoit derrière ce lieu qu'ils exécutoient apparemment leur sanglante entreprise. Il s'étoit adressé à quelques autres passans, qui n'avoient pas été fort touchés de sa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon frère lui demanda le nom de son maître, & ne fut pas peu surpris en apprenant que c'étoit le chevalier Pollexfen, accompagné de M. Merceda. Le chemin de Saint-Denis à Paris est planté d'arbres des deux côtés; mais la campagne étant découverte, il n'y avoit que la hauteur qui pût empêcher, à une grande distance, d'appercevoir une chaise & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin est bordé aussi d'un fossé; mais avec des routes par intervalles, pour le passage des voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au postillon de prendre par une des ouvertures, en disant qu'il ne se pardonneroit pas d'avoir laissé périr sir Hargrave & son ami sans avoir fait ses efforts pour les sauver.

Il avoit trois de ses gens avec lui, sans compter le valet de M. Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier; & montant sur son cheval, il

étendre les bras jusqu'à leurs chapeaux, qui étoient à terre autour d'eux. Sir Charles leur rendit ce service. Pendant ce tems-là, un des deux cavaliers qui étoient à pied, s'impatientant du délai, cria furieusement qu'il n'étoit pas satisfait de sa vengeance, & se seroit précipité sur les coupables, s'il n'eût été retenu par ses compagnons. Sir Charles demanda aux deux anglois s'ils étoient injustement maltraités. Non, répondit un des assaillans; ils savent au fond de leur cœur qu'ils sont deux infâmes. En effet, soit remords ou terreur, ils ne répondirent que par des gémissemens; & ni l'un ni l'autre ne pouvoit se soutenir sur ses pieds. M. Lowther, que l'honneur avoit fait marcher sur les traces de sir Charles, arriva le pistolet à la main, & descendit aussi-tôt, à sa prière, pour examiner si leurs blessures étoient dangereuses. Le plus furieux des assaillans voulut s'y opposer : mais sir Charles arrêta son cheval par la bride; & se tournant vers les autres : messieurs, leur dit-il d'un ton ferme, ces deux étrangers sont des anglois de distinction. Je les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne pensez point à fuir, & que votre emportement ne tombe que sur eux, je commence à craindre que vous n'ayez eu quelque raison pour les traiter si mal. M'accorderez-vous un mot d'explicati

piſtolets en le voyant approcher avec le ſien, lui demandèrent un moment d'explication, après l'avoir averti néanmoins de ne pas s'attirer une mort certaine, s'il s'échappoit à la moindre témérité. Sa réponſe fut de les exhorter à faire donc ſuſpendre les violences; & remettant ſon piſtolet dans ſa fonte, il promit ce qu'on lui demandoit. Ses gens arrivèrent au même inſtant. Il leur cria de ne rien entreprendre ſans ſes ordres. Enſuite, deſcendant de ſon cheval, dont il leur laiſſa les rênes, il s'avança, l'épée à la main, vers les deux hommes qui n'avoient ceſſé d'exercer cruellement leurs fouets. A ſon approche ils firent quelques pas vers lui, en tirant auſſi leurs épées. Les cinq cavaliers s'avancèrent en même tems, & l'un d'eux leur dit: c'eſt aſſez, meſſieurs. Il faut apprendre à ce brave inconnu la cauſe d'une aventure qui doit lui cauſer quelqu'étonnement: & ſe tournant vers ſir Charles: nous ne ſommes, monſieur, ni des aſſaſſins, ni des voleurs, mais les deux hommes qui paroiſſent exciter votre pitié, ſont des infâmes. Quelque ſoit leur crime, répliqua ſir Charles, nous ſommes dans un pays qui ne manque point de magiſtrats pour le maintien de la juſtice. Auſſi-tôt il aida ſucceſſivement les deux malheureux à ſe relever. Ils avoient tous deux la tête enſanglantée, & le corps ſi briſé qu'ils ne purent

étendre les bras jusqu'à leurs chapeaux, qui étoient à terre autour d'eux. Sir Charles leur rendit ce service. Pendant ce tems-là, un des deux cavaliers qui étoient à pied, s'impatientant du délai, cria furieusement qu'il n'étoit pas satisfait de sa vengeance, & se seroit précipité sur les coupables, s'il n'eût été retenu par ses compagnons. Sir Charles demanda aux deux anglois s'ils étoient injustement maltraités. Non, répondit un des assaillans; ils savent au fond de leur cœur qu'ils sont deux infâmes. En effet, soit remords ou terreur, ils ne répondirent que par des gémissemens; & ni l'un ni l'autre ne pouvoit se soutenir sur ses pieds. M. Lowther, que l'honneur avoit fait marcher sur les traces de sir Charles, arriva le pistolet à la main, & descendit aussi-tôt, à sa prière, pour examiner si leurs blessures étoient dangereuses. Le plus furieux des assaillans voulut s'y opposer : mais sir Charles arrêta son cheval par la bride; & se tournant vers les autres : messieurs, leur dit-il d'un ton ferme, ces deux étrangers sont des anglois de distinction. Je les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne pensez point à fuir, & que votre emportement ne tombe que sur eux, je commence à craindre que vous n'ayez eu quelque raison pour les traiter si mal. M'accorderez-vous un mot d'explication?

Les infâmes, répondit un des cavaliers, nous connoissent tous, & rendront justice à nos ressentimens. Ils n'ont pas reçu la moitié du châtiment qu'ils méritent. Vous, monsieur, continua-t-il, qui paroissez homme d'honneur & de raison, apprenez que nous n'en avons pas moins, & que ces deux motifs sont ici les nôtres. Nous n'en voulons point à la vie de ces deux misérables; mais nous avons voulu leur donner une leçon dont ils puissent se souvenir toute leur vie. Ils ont lâchement outragé une femme d'honneur; & craignant la vengeance de ses amis, ils ont pris la fuite avec beaucoup de précautions, pour dérober la connoissance de leur route. Ils avoient feint de vouloir prendre celle d'Anvers. Depuis deux jours nous les suivons à la trace. Vous voyez le mari, un frère & leurs meilleurs amis, transportés d'indignation & de fureur.

Il paroît, ma chère, que les deux coupables avoient fait partir en effet quelques-uns de leur gens pour Anvers, que c'étoit par cette raison qu'ils n'en n'avoient qu'un à leur suite. Le cavalier ajouta, qu'il y avoit un troisième anglois dans le complot; qu'il étoit sorti d'Abbeville, scène de leur infamie, dans une voiture différente; mais qu'il avoit été suivi de près, & qu'il lui seroit difficile d'échapper. C'est apparemment M. Bagenhall. Sir Hargrave n'ayant vu d'abord

que trois de ses adversaires, avoit entrepris de faire quelque résistance; mais lorsque les quatre autres avoient paru, le courage lui avoit manqué en les reconnoissant. Il s'étoit laissé conduire dans un lieu commode à leur dessein. Son valet, qui étoit à cheval, & qu'ils avoient négligé, après l'avoir désarmé, s'étoit dérobé pendant l'exécution, dans l'espérance de lui procurer du secours.

Sir Charles répondit que le plus juste ressentiment n'autorisoit personne à se faire justice de ses propres mains. On lui répliqua que si les coupables se croyoient en droit de se plaindre, ils savoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l'intervalle, M. Lowther, qui avoit eu le tems de visiter leurs plaies, assura qu'elles n'étoient pas mortelles; mais jugeant qu'ils avoient besoin d'une prompte assistance, il proposa de les faire remonter dans leur chaise. Les sept cavaliers, qui s'étoient retirés à quelque distance, pour tenir conseil, retournèrent vers sir Charles avant que la chaise se fût approchée. Il craignit quelque retour de haine; & remontant à cheval, se mit à la tête de ses gens, avec cette présence d'esprit qui relève toujours son caractère. Il marcha au-devant de ceux qui venoient à lui. Est-ce en amis, messieurs, leur dit-il, ou dans d'autres vues, que vous revenez à moi? Un d'eux répondit : notre inimitié n'est dûe qu'à

ces deux infâmes. Je répète que nous n'en voulons point à leur vie, qu'ils ſavent qui nous ſommes, & qu'ils doivent ſe connoître eux-mêmes pour les plus mépriſables des humains. Ils n'ont pas reçu le châtiment qu'ils méritent. Mais qu'ils reconnoiſſent leur baſſeſſe à deux genoux, & qu'ils demandent pardon dans cette poſture à l'honnête homme dont ils ont inſulté la femme. C'eſt une ſatisfaction que nous exigeons pour lui, avec la promeſſe de n'approcher de leur vie à plus de deux lieues de ſa demeure.

Je crois, chère Henriette, que nos deux héros n'avoient pas beſoin d'être preſſés, pour ſigner cette promeſſe.

Sir Charles, ſe tournant vers eux, leur dit avec beaucoup de douceur : meſſieurs, ſi vous avez tort, vous ne devez pas faire difficulté de demander grâce ; mais ſi vous êtes innocens, ma vie, celle de mon ami & de mes domeſtiques, feront employées ſans ménagement pour ſauver mes compatriotes d'une injuſte oppreſſion.

Les miſérables ſe mirent à genoux ; & les ſept cavaliers, après avoir ſalué fort civilement ſir Charles, retournèrent droit à la grande route. Il ne reſtoit qu'à mettre ſir Hargrave & M. Merceda dans leur chaiſe. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'on leur rendit ce ſervice, au milieu des plaintes que chaque mouvement leur arra-

choit, & des humbles remercîmens qu'ils ne se lassoient pas de faire à leur bienfaiteur. Il continua de leur servir d'escorte jusqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain, ayant eu l'attention de passer chez eux, il les trouva tous deux au lit, si brisés de coups, qu'ils ne pouvoient se remuer. M. Merceda étoit le plus maltraité; ce qui fait juger qu'il étoit le plus coupable. Il est demeuré à Paris entre les mains des chirurgiens, tandis que sir Hargrave a recueilli toutes ses forces pour se faire transporter en litière à Calais, avec beaucoup de fidélité, sans doute, à ne pas trop approcher d'Abbeville. Il est à Londres depuis deux jours.

M. Lowther ajoute que sir Charles, occupé, sans relâche, des affaires qui regardent la succession de M. Danby, l'a prié de nous donner ces informations; & que, dans l'impatience de continuer son voyage, il remet à nous écrire lorsqu'il aura passé les Alpes.

N. B. On ne doutera point que dans l'intervalle les deux dames n'aient continué leur commerce de lettres. La suppression qu'on en fait, n'est à regretter que pour ceux qui aiment les petits détails domestiques. Il est tems de présenter sir Charles en Italie.

LETTRE LXVIII.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 21 mai.

VOUS avez dû juger, mon cher & respectable ami, qu'il me seroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette ville. L'exécution testamentaire m'a donné à Paris plus d'occupations que je ne m'y étois attendu. Enfin le succès a rempli toutes mes espérances. M. Lowther doit vous avoir informé des premiers événemens de notre voyage, & d'une aventure fort extraordinaire qui nous est arrivée presqu'aux portes de Paris.

Le retardement de la belle saison nous a fait trouver quelque difficulté à passer le mont Cenis; & dans un si mauvais tems, je n'ai pas été surpris de trouver le sommet de cette montagne moins agréable qu'il ne l'est ordinairement au commencement de l'été. Vous vous souvenez que l'évêque de Nocera m'avoit offert de venir au-devant de moi jusqu'au pied des Alpes : mais lui ayant écrit de Lyon que j'espérois de le voir à Parme, je l'ai trouvé dans cette ville, chez M. le comte de Belvedère, où il étoit arrivé la

veille, avec le P. Marescotti. Il ont marqué tous trois une extrême satisfaction de me voir; & lorsque je leur ai présenté M. Lowther, avec les éloges dûs à son habileté, en leur apprenant aussi que j'avois consulté les plus habiles médecins de ma nation, sur la maladie de leur Clémentine, ils m'ont comblé de bénédictions, jusqu'à m'ôter le tems de leur demander des nouvelles d'une si chère famille. Disgrâce! affliction! m'a dit seulement l'évêque, avec un regard si triste qu'il m'a pénétré de compassion. Il a voulu qu'avant son récit, on commençât par m'offrir quelques rafraîchissemens.

A la fin, pressé par mes instances, il m'a dit: Jéronimo, le pauvre Jéronimo est vivant; c'est tout ce que j'ai d'heureux à vous apprendre. Votre présence lui sera plus salutaire que tous les remèdes. Clémentine est en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle est d'une extrême foiblesse, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans sa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chère sœur! que n'a-t-elle pas souffert de la cruauté de sa cousine, aussi bien que de sa maladie? Le général l'a toujours traitée avec amitié. Il est marié, depuis votre départ, à une dame dont le mérite, la fortune & la naissance ne nous laissent rien à désirer. Il ne s'oppose point au désir qu'il nous

a vu de faire encore une tentative. Sa femme a souhaité d'accompagner ma sœur ; & ne pouvant vivre sans elle, il a pris le parti de faire aussi le voyage. S'il avoit pris conseil de moi, il seroit demeuré à Naples. Cependant j'espère que vous le trouverez aussi disposé que nous à la reconnoissance pour votre visite, & pour toutes les peines où vous n'avez pas fait difficulté de vous engager.

A l'égard de ma sœur, a-t-il continué, sa santé n'a souffert aucune diminution ; mais il nous reste peu d'espérance que son esprit se rétablisse jamais. Elle garde un silence obstiné. Elle ne répond pas même aux questions qu'on lui fait. Camille est avec elle. C'est la seule personne qu'elle paroisse écouter. On lui a dit que le général est marié. Cette nouvelle n'a fait aucune impression sur elle, non plus que les caresses de sa belle-sœur, qui s'efforce d'obtenir son amitié. Nous espérons qu'à son retour, mon père & ma mère auront plus de pouvoir sur son esprit. Dans ses plus fâcheux accès, elle n'a jamais oublié ce qu'elle doit à l'un & à l'autre. Camille croit lui voir quelquefois de l'attention lorsqu'on lui parle de vous ; mais cette situation dure peu. Tout d'un coup elle tressailit avec une apparence de terreur ; elle regarde autour d'elle, elle met le doigt sur ses lèvres, comme si sa

crainte étoit que sa cousine ne sache qu'on a prononcé votre nom devant elle.

Le prélat & le P. Marescotti, regrettent également que l'entrevue qu'elle désiroit lui ait été refusée. Ils sont persuadés tous deux que cette complaisance, & celle de l'abandonner aux soins maternels de madame Bemont, étoit la seule voie dont on pût espérer quelque succès. Mais à présent, dit l'évêque.... Il n'a point achevé. Un soupir a déclaré le reste.

Le lendemain, je dépêchai un de mes gens à Boulogne, pour me préparer un logement, & nous nous mîmes en chemin l'après-midi. Le comte de Belvedère trouva l'occasion de m'apprendre que sa passion n'est pas ralentie pour Clémentine, & que, malgré sa maladie, il a fait de nouvelles ouvertures de mariage à la famille. Comme il n'est pas question d'un mal héréditaire, il se promet tout de la patience & des remèdes. En nous quittant, après nous avoir accompagnés pendant une partie du chemin : souvenez-vous, chevalier, me dit-il, que Clémentine est le centre de mes espérances. Il m'est impossible d'y renoncer. Je n'aurai point d'autre femme. Le silence fut ma seule réponse. J'admirai la force de son attachement, & je le plaignis beaucoup. Il me promit d'autres explications à Boulogne.

Nous y arrivâmes le 15. J'y repris mon ancien

›gement. Pendant la route, Jéronimo avoit été : principal sujet de notre entretien. L'évêque ‹ le père n'eurent pas besoin d'entendre long-ems M. Lowther, pour prendre une haute opinion le son habileté; & dans la satisfaction qu'ils en essentirent, ils l'assurerent qu'indépendamment lu succès, son voyage seroit pour lui la plus ıvantageuse affaire qu'il eût jamais entreprise. Il :épondit qu'étant au-dessus du besoin, l'intérêt ıvoit eu peu de part à ses vues, & qu'il étoit parfaitement satisfait des conditions que je lui avois déjà fait accepter.

Jugez, cher docteur, avec quelle émotion je revis le palais della Porretta, quoique Clémentine n'y fut point encore. Je me hâtai de passer dans l'appartement de mon cher Jéronimo, qui étoit instruit de mon arrivée. En me voyant paroître : j'embrasserai donc encore une fois, s'écria-t-il, l'homme que j'aime, mon cher, mon généreux Grandisson ! ah ! c'est aujourd'hui que j'ai assez vécu. Il pencha la tête sur son oreiller, pour me considérer d'un air attendri. Je voyois éclater sur son visage le plaisir au milieu de la douleur.

L'évêque, qui n'avoit pu être témoin de cette tendre scène, parut alors, & me dit que le marquis & la marquise étoient fort impatiens de me voir. Il me conduisit lui-même. L'accueil

du marquis fut civil ; mais celui de la marquiſe ne peut être comparé qu'à celui d'une mère qui revoit un fils après une longue abſence. Auſſi me dit-elle qu'elle m'avoit toujours regardé comme une quatrième fils ; & qu'à préſent qu'elle venoit d'apprendre que je m'étois fait accompagner d'un habile chirurgien, & que j'apportois les avis des plus grands médecins d'Angleterre, elle reconnoiſſoit que les obligations de ſa famille ne pouvoient jamais être acquittées.

J'avois M. Lowther avec moi. Sur le champ, on fit appeler les chirurgiens qui traitoient le ſeigneur Jéronimo. Ils ne firent pas difficulté d'expliquer leur méthode & leurs opérations. M. Lowther prit le ton d'un homme éclairé qui reſpecte les lumières d'autrui ; & la jalouſie, naturelle pour les étrangers, n'empêcha point que ſon mérite ne fut reconnu. Jéronimo, dans une confiance aveugle pour tout ce qui vient de moi, a ſouhaité qu'il prit une chambre près de la ſienne. Depuis ce moment, M. Lowther, qui n'a pas ceſſé de l'obſerver, m'aſſure qu'il ſe rendra digne de ſa confiance & de la mienne. Quel bonheur pour moi, cher ami, ſi je devenois utile à la guériſon du frere & de la ſœur, tous deux ſi cher l'un à l'autre, qu'on doute ſi leur mutuelle tendreſſe n'a pas beaucoup de part à la durée

durée de leur maladie ! mais que de présomption dans une si flatteuse espérance !

A présent, l'impatience commune est de voir arriver Clémentine. Elle est à Nocera. Le général & sa femme sont avec elle. Ce fier comte ne peut soutenir l'idée de mon retour, ni penser avec modération qu'on me croie si nécessaire au rétablissement de sa sœur. C'est ce que la marquise m'a fait entendre dans une conversation que je viens d'avoir avec elle. Elle m'a conjuré de me modérer, si quelque excès de sensibilité pour l'honneur de la famille, emportoit son fils au-delà des bornes. Dans cet entretien, je n'ai pas été peu surpris de lui entendre dire qu'elle commençoit à craindre que cette chère fille, dont elle avoit eu si long-tems une si haute opinion, ne fût pas digne de moi, dans la supposition même qu'elle eût le bonheur de se rétablir. Un compliment de cette nature n'a pu manquer de me causer beaucoup d'embarras. Que pouvois-je répondre qui ne parût ou trop froid, ou peut-être intéressé, & capable de faire juger que je comptois trop sur une récompense que le général croit encore au-dessus de moi ? Je me contentai de dire, & c'étoit avec vérité, que l'infortune de l'aimable Clémentine me la rendoit plus chère que tout l'éclat de sa fortune. Il n'y a point d'ouverture, répliqua la marquise,

que je ne ſois portée à vous faire. Toutes mes réſolutions ſont en ſuſpens. Nous ne ſavons à quel parti nous attacher. Votre voyage entrepris au premier ſigne; la poſſeſſion où vous êtes d'un bien conſidérable dans le pays de votre naiſſance; car vous devez bien juger que nous n'avons pas négligé les informations ſur tout ce qui vous regarde; Olivia, qui, ſans être une Clémentine, a des prétentions ſur vous, & qui a quitté l'Italie, comme nous le ſavons, & comme vous l'avouez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre; quelles obligations ne vous avons-nous pas? A quoi nous réſoudre? Qe devons-nous ſouhaiter?

La providence & vous, madame, vous réglerez mes pas. Je ſuis en votre pouvoir. La même incertitude, qui vient de la même cauſe, ne me laiſſe pas plus qu'à vous la liberté de me déterminer. C'eſt au rétabliſſement de notre chère Clémentine que toutes mes idées & tous mes déſirs ſe rapportent à préſent, ſans la moindre vue d'intérêt.

Permettez que je vous faſſe une queſtion, a-t-elle repris; c'eſt pour ma ſatisfaction particulière. Si l'événement devenoit heureux pour Clémentine, vous croiriez-vous engagé par vos premières offres?

Lorſque je les fis, madame, la ſituation de

votre côté, étoit la même qu'aujourd'hui : Clémentine ne jouissoit pas d'une meilleure santé. La seule différence, c'est que ma fortune a changé, & qu'elle répond à mes désirs. Mais je vous déclarai alors, que si vous me faisiez l'honneur de me donner votre fille, sans insister sur un article indispensable, je renoncerois volontiers à tout autre bien qu'elle, & je me reposerois de mon établissement sur la bonté de mon père. L'héritage de mes ancêtres seroit-il capable d'altérer mes résolutions ? Non, madame. Jamais je n'ai fait d'offre à laquelle j'aie manqué, lorsqu'il n'est point arrivé de changemens dans les circonstances. Si vous vous relâchez sur l'article de la résidence, je me reconnoîtrai fort obligé à votre bonté, sans vous proposer d'autre condition.

Elle a répété qu'elle ne m'avoit fait cette question, que pour se satisfaire elle-même. Je parle sincérement, a-t-elle ajouté, & jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaise foi.

Je l'ai assurée que toute mon ambition étoit de répondre à l'opinion qu'elle avoit de moi. Je me crois lié, lui ai-je dit. Vous, madame, & les vôtres, vous êtes libres. Quelle satisfaction, cher docteur, pour un cœur aussi fier que vous connoissez le mien, de m'être trouvé en état de lui tenir ce langage ! Si, m'abandonnant à mes

inclinations, j'avois tâché de plaire à la jeune personne, dont vous connoissez les charmes, comme je le pouvois avec honneur, & comme je l'aurois fait sans doute si j'avois été moins touché des malheurs de cette noble famille, je me serois engagé dans des difficultés qui augmenteroient beaucoup mes peines. Apprenez-moi, cher ami, que miss Byron est heureuse. Quelle que soit ma destinée, je me réjouis de n'avoir entraîné personne dans mes incertitudes. La comtesse de D... est une femme respectable. Miss Byron mérite une telle mère, la comtesse ne trouvera jamais une fille plus digne d'elle. Que le bonheur de cette chère miss est important pour le mien! Je lui ai demandé son amitié. Je me suis bien gardé de souhaiter une correspondance avec elle, & je m'applaudis de ne m'être pas fié là-dessus à mon cœur. Quel auroit été mon embarras! Grâces au ciel, je n'ai rien à me reprocher. Lorsqu'on ne se jette pas témérairement dans le danger, & qu'on n'a pas trop de confiance à ses propres forces, on peut espérer de sa propre prudence des secours proportionnés à l'occasion.

J'ai parlé à la marquise, de madame de Sforce & de sa fille, & je lui ai demandé si ces deux dames étoient à Milan. Vous savez, sans doute, m'a-t-elle répondu, le cruel traitement que Clé-

mentine a reçu dans cette maiſon ; madame Sforce prend parti pour ſa fille. Ce différend nous a mis fort mal enſemble. Elles ſont toutes deux à Milan. Le général a fait ſerment de ne les revoir jamais, s'il peut l'éviter. L'évêque a beſoin de toute ſa religion pour leur pardonner. Vous n'ignorez pas, chevalier, les raiſons qui ne nous permettent point de laiſſer prendre le voile à Clémentine.

J'ai conçu, madame, que c'étoient des raiſons de famille, fondées ſur les dernières diſpoſitions de ſon grand-père; mais je n'ai jamais eu la curioſiité de m'en informer plus particuliérement.

Ma fille, monſieur, eſt en poſſeſſion d'une terre fort conſidérable, qui touche à la principale des nôtres. Elle doit ce préſent à ſes deux grands-peres, qui l'aimoient tous deux avec paſſion, & qui ſe réunirent pour lui donner une marque ſolide de leur tendreſſe. L'un d'eux, qui étoit mon père, avoit aimé dans ſa jeuneſſe une jeune perſonne d'un mérite extraordinaire, & s'étoit cru bien établi dans ſon cœur ; mais lorſque de l'aveu des deux familles, le mariage étoit prêt à ſe conclure, un accès de piété mal entendue la porta tout d'un coup à ſe jeter dans un couvent, où ſon impatience lui permit à peine d'attendre la fin des épreuves, pour former le

dernier engagement. Dans la ſuite elle eut le malheur de s'en repentir, & ſa triſte ſituation ne fut ignorée de perſonne. Mon père, d'ailleurs zélé catholique, en conçut une averſion inſurmontable pour le cloître ; & remarquant de bonne heure un tour ſérieux dans le caractère de Clémentine, il prit, de concert avec le père de mon mari, la réſolution de ne rien épargner pour lui ôter le goût de la vie religieuſe. Leur deſſein étoit auſſi de fortifier les deux maiſons par de bonnes alliances. En un mot, cette terre s'étant préſentée, ils l'achetèrent à frais communs pour ma fille ; &, par une clauſe ſpéciale de leurs teſtamens, ils ſtatuèrent que ſi Clémentine prenoit le voile, un legs ſi riche paſſeroit à Daurana, fille de ma ſœur Sforce.

Nous étions bien loin de ſoupçonner que Daurana eut des ſentimens fort paſſionnés pour le comte de Belvédère, & que ſon deſſein, comme celui de ſa mère, fut de pouſſer ma fille dans un couvent, pour ſuccéder à ſon bien & pour s'aſſurer du comte. Cruelle couſine ! cruelle tante ! Avec les apparences d'une ſi vive affection pour ma fille ! malheureux le jour où nous la remîmes entre leurs mains !

Outre la belle terre qu'elle tient de ſes grands-pères, nous pouvons faire beaucoup en ſa faveur. L'Italie a peu de familles auſſi riches que la

nôtre. Ses frères ne considèrent point leur propre intérêt, lorsqu'il est question des siens; & je lui dois aussi cette justice, que sa générosité ne cède point à la leur. Nos quatre enfans n'ont jamais connu ce que c'est que l'altercation. L'avantage de l'un est toujours celui de l'autre. Cette fille, cette chère fille, a fait de tout tems les délices de sa famille. Quelle seroit notre joie de la voir rétablie, & mariée suivant l'inclination de son cœur! Cependant nous avions toujours cru remarquer que, malgré les dispositions de ses grands-pères, son penchant étoit pour le cloître. Mais à présent, chevalier, vous ne vous étonnerez point que nous soyons résolus de nous y opposer. Pourrions-nous consentir à voir la cruauté de Daurana récompensée, surtout lorsque nous ne pouvons plus nous dissimuler les motifs de sa barbarie? l'aurois-je jamais pensé de ma sœur Sforce? mais que ne peuvent l'amour & l'avarice, lorsque ces deux passions réunissent leurs forces; l'une régnant dans le cœur de la mère, & l'autre dans celui de la fille? Hélas! hélas! elles ont ruiné l'esprit de ma chère Clémentine. Le seul nom de Daurana lui cause de la terreur.

J'appréhende, mon cher docteur, & je suis impatient tout à la fois de revoir l'objet de tant de larmes Je souhaiterois qu'elle ne fût point

accompagnée du général. Ma crainte eſt de manquer de modération, s'il oublie la ſienne. Je trouve dans mon cœur que je n'ai pas mérité qu'on en uſe mal avec moi; & que de mes égaux ſur-tout, ou de mes ſupérieurs, je ne dois pas le ſouffrir. C'eſt un aveu que je vous fais avec confuſion; car cet orgueil étant un vice réel, il y a long-tems que je devrois l'avoir ſurmonté.

Mes plus tendres complimens à ceux pour qui vous me connoiſſez de l'affection. M. & madame Reves ſont du nombre. Je crois Charlotte heureuſe. Si quelque choſe manque à ſon bonheur, je ſuis perſuadé que c'eſt ſa faute. Dans l'égalité de ma tendreſſe pour mes deux ſœurs, qu'elle ne me donne pas ſujet de dire que ſon aînée eſt la meilleure, & par conſéquent la plus aimable.

Olivia me cauſe de l'inquiétude. J'ai honte pour elle & pour moi, qu'avec ſa naiſſance & ſes bonnes qualités, elle ait été capable d'une démarche qu'elle condamneroit dans une autre. Lorſqu'une femme a paſſé ſur cette délicateſſe, qui eſt comme le rempart de la modeſtie, que reſte-t-il à la modeſtie même, pour ſe mettre à couvert de l'ennemi?

Dites à mon Emilie qu'elle n'eſt jamais hors de ma mémoire, & que parmi les excellens

ples qu'elle a devant les yeux, ceux de
Byron ne doivent jamais sortir de la
e.
ilord L... & milord G... sont en pleine
ssion de ma tendresse fraternelle. Je n'écris
aujourd'hui a mon cher Belcher; vous
:, c'est écrire à lui.
ous connoissez le fond de mon cœur. Si
cette lettre, ou dans les suivantes, il échap-
à ma plume quelque chose dont la commu-
on vous parût demander des ménagemens,
ompte sur votre discrétion avec plus de
ance qu'à la mienne.
ttends de mes amis un grand nombre de
s par le premier ordinaire. Ma patrie, que
oujours aimée, n'a jamais été si chère qu'au-
l'hui à votre, &c.

GRANDISSON.



LETTRE LXIX.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 22 mai.

L'ÉVÊQUE de Nocera partit hier pour Urbin, dans la ſeule vue d'être informé par ſes yeux de la ſanté de ſa ſœur, & peut-être de dipoſer le général à me voir avec politeſſe. Si j'étois sûr que l'honnête prélat crût cette précaution néceſſaire, mon orgueil en ſeroit piqué.

Le comte de Belvédère eſt d'hier au ſoir à Boulogne. Il a cherché d'abord à me voir. Dans un aſſez long entretien, il m'a dit en confidence, qu'on lui avoit fait des propoſitions de mariage avec la ſignora Daurana ; qu'il avoit répondu que ſon cœur eſt engagé, quoiqu'avec peu d'eſpérance ; & qu'il regrettoit peu d'avoir fait une réponſe ſi courte, parce qu'il avoit ſu avec quelle cruauté & par quels motifs les auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait ouvrage de la nature. Vous voyez, a-t-il ajouté, que je m'explique avec vous ſans réſerve. Vous m'obligeriez beaucoup, chevalier, ſi vous vouliez m'apprendre quelles ſont à préſent vos propres vues. Mais je ſerois charmé d'entendre

de vous-même ce qui s'est passé entre vous, Clémentine & la famille, avant votre départ d'Italie. Ils m'ont déjà fait leur relation.

Je lui ai fait la mienne avec une fidélité dont il a paru fort satisfait. C'est exactement, m'a-t-il dit, ce qu'on m'avoit déjà raconté. Si vous étiez d'une même religion, Clémentine & vous, il n'y auroit rien à prétendre pour un autre homme. J'adore sa piété & son attachement à l'église; mais je n'ai pas le cœur assez étroit, pour ne pas rendre la même justice a vos sentimens. Comme sa maladie est accidentelle, je ne penserois jamais à d'autres femmes, si je pouvois me flatter qu'elle ne se crût pas malheureuse avec moi. Parlez naturellement, je sais qu'on a désiré votre retour; êtes-vous venu dans la résolution de l'épouser, si sa santé se rétablit.

Je lui ai fait la même réponse qu'à la marquise. Il a paru aussi content de moi que je le suis de lui. Le même jour il est retourné à Parme.

Vendredi, 25 mai.

Le prélat est de retour. Clémentine avoit été fort mal. La fièvre étoit survenue. Combien n'a-t-elle pas essuyé d'agitations? L'évêque m'assure que le général & sa femme se reconnoissent

obligés aux ſoins que j'ai pris pour le ſervice de Jéronimo. La fièvre ayant quitté Clémentine, elle ſera ici dans un jour ou deux. . .

Que je ſuis impatient de la voir. Cependant ce ſpectacle ne me promet que de l'amertume. C'eſt, dit-on, le vrai tableau de la triſteſſe muette. Ses traits ſont les mêmes, ajoute l'évêque, quoiqu'elle ſoit fort maigrie. On lui a dit que Jéronimo commençoit à ſe trouver mieux : votre cher Jéronimo, lui a répété le général. Elle a prononcé tendrement ce nom ; & baiſſant les yeux, elle eſt retombée dans un profond ſilence. Enſuite on lui a prononcé auſſi mon nom. Elle a regardé promptement autour d'elle, comme dans l'eſpérance d'y voir quelqu'un. Mais ſur quelque bruit que le haſard a fait entendre, elle a treſſailli, elle a jeté les bras autour de Camille, les yeux troublés, dans la crainte apparemment d'être obſervée par la cruelle Daurana. Combien doit-elle avoir ſouffert de ſa barbarie ?

Vendredi au ſoir.

Je paſſe la moitié du tems avec le ſeigneur Jéronimo, mais à différentes heures, pour ne pas fatiguer ſes eſprits. Les chirurgiens italiens & M. Lowther s'accordent heureuſement dans toutes leurs meſures. Auſſi le malade rend-il

témoignage qu'il n'a pas été si bien depuis plusieurs mois. Tout le monde attribue le retour de ses forces à mes fréquentes visites. On doit lui faire demain une ouverture sous sa plus dangereuse plaie. M. Lowther, qui entreprend cette opération, ne veut se flatter de rien, dit-il, avant le succès.

Le marquis & sa femme ne cessent point de me marquer leur reconnoissance, dans les termes les plus vifs & les plus obligeans. Je reçus hier leur visite, sous le prétexte d'une légère indisposition qui me retint dans ma chambre, & que je crois venue du tumulte de mes esprits, occasionné par la fatigue, par mes craintes pour Jéronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, & par le souvenir continuel des chers amis que j'ai laissés en Angleterre. Vous savez, cher docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiser souvent des peines auxquelles je ne puis remédier, le ciel m'a donné un cœur plus sensible qu'il ne convient à mon repos. Olivia est un tourment pour mon imagination. Pour miss Byron, elle doit être heureuse dans la droiture de son cœur. Je suis porté à croire qu'elle ne résistera point aux vives instances de la comtesse D... en faveur de son fils, qui est assurément un de nos plus aimables seigneurs. Elle sera la plus heureuse femme du monde, comme elle

en eſt une des plus dignes, ſi ſon bonheur répond à mes vœux. Emilie occupe une grande partie de mes penſées. Notre cher Belcher eſt fait pour être heureux. Milord W... mes ſœurs & mes beaux-freres doivent l'être auſſi. Pourquoi ne le ſerois-je pas moi-même? Je dois, je veux l'être, ſi j'obtiens du ciel la ſanté de Jéronimo & celle de ſa ſœur. Vous, cher docteur, il eſt impoſſible que vous ne le ſoyez pas. Qui m'empêche donc de croire que je partage le bonheur de tous mes amis, comme je vous aſſure, mon cher docteur, que je ſuis le plus fidelle & le plus dévoué des vôtres?

GRANDISSON.

LETTRE LXX.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

Lundi, 26 mai.

HIER au ſoir, Clémentine, le général, ſa femme, le comte della Porretta & le ſeigneur Sebaſtien ſon fils, arrivèrent à Boulogne. Il n'y avoit pas une heure que j'avois quitté Jéronimo. L'opération s'étoit faite avec ſuccès; mais dans ſon extrême foibleſſe, il s'étoit évanoui pluſieurs fois pendant le jour. Cependant je l'avois laiſſé aſſez tranquille, & même agréablement occupé

du retour de sa sœur. Le prélat me fit dire avant la nuit que Clémentine étoit arrivée ; qu'elle étoit fatiguée, abattue, & dans ses méditations ordinaires ; mais que Camille viendroit m'apprendre le lendemain quelle seroit la situation de sa maîtresse.

Pendant toute la nuit je n'ai pas fermé les yeux. Vous concevez, cher docteur, la cause de mon insomnie. Camille est venue ce matin. Cette pauvre fille étoit si pénétrée de la joie de me voir en Italie, que je n'ai pu obtenir tout d'un coup les éclaircissemens qui causoient mon impatience. Enfin elle m'a dit que le général & l'évêque se disposoient à me venir surprendre chez moi ; & continuant avec autant de soupirs que de mots : hélas ! monsieur, que ma maîtresse a souffert depuis que vous nous avez quittées ! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous ne sommes pas sûrs non plus qu'elle vous reconnoisse. Quelle sera votre première entrevue ! Elle n'a que peu de bons intervalles. Ses ténèbres sont ordinairement si profondes ! elle ne parle à personne. Le moindre étranger l'épouvante. O cruelle, cruelle Daurana ! Camille m'a tenu long-tems les mêmes discours, sans que mes questions aient pu l'interrompre, & sans me donner d'autres lumières que ce que j'ai pu recueillir de ses plaintes & de ses exclamations. Hélas ! ai-je pensé, les

souffrances de Clémentine ont affecté aussi la tête de cette pauvre fille.

Elle m'a quitté avec la même précipitation, de peur qu'on eût besoin d'elle, & dans la crainte que le général ne la trouvât chez moi.

Les deux frères sont arrivés presqu'aussi-tôt. Le général m'a pris la main avec une sorte de politesse forcée. Nous avons, monsieur, m'a-t-il dit, beaucoup de grâces à vous rendre, pour nous avoir amené votre M. Lowther. Les chirurgiens anglois sont-ils si fameux? Mais comme les guerriers de votre nation savent faire des blessures, ils ne doivent pas manquer d'artistes pour les guérir. Nous vous sommes obligés aussi d'avoir entrepris vous-même le voyage. Jéronimo en est déjà mieux. Puisse le ciel achever sa guérison! mais, hélas! notre malheureuse sœur! la pauvre Clémentine! je n'en espère plus rien.

Que je regrette, a dit le prélat, qu'on ne l'ait pas laissée à la garde de madame Bemont.

Le général, l'ayant enlevée lui-même de Florence, n'étoit pas disposé à témoigner le même regret. Il y avoit des tempéramens, a-t-il interrompu, auxquels on auroit peut-être mieux fait de s'arrêter. Mais Daurana est une fille infernale; & madame de Sforce doit être détestée, pour avoir favorisé ses cruelles vues.

Il a parlé de mon retour, dans des termes assez froids. Cependant, a-t-il dit, puisque j'étois à Boulogne, & que sa sœur avoit paru souhaiter de me voir, on pouvoit permettre une entrevue, pour satisfaire ceux de la famille qui m'avoient invité à repasser en Italie; en quoi il admiroit d'autant plus ma complaisance, qu'on n'ignoroit point que j'avois en Angleterre la signora Olivia; mais que d'ailleurs il espéroit peu....

Il s'est arrêté. Je n'ai pu retenir un regard d'indignation, mêlé de mépris : & sans autre réponse, je me suis tourné vers l'évêque, pour lui demander comment Jéronimo avoit passé la nuit. Assez bien, m'a répondu froidement le général même; mais je suis trompé, chevalier, si je n'ai remarqué dans vos yeux un air méprisant. Mes yeux, ai-je répliqué, s'accordent toujours avec mon cœur. Il me semble, monsieur, que vous attachez peu de prix à mon intention; & je n'en attache pas plus à la peine de mon voyage, si vos réflexions ne tombent pas personnellement sur moi. Si j'étois à Naples, monsieur, & chez vous-même, je vous dirois que dans cette occasion vous ne rendez point assez de justice à l'envie d'obliger. Au reste, je ne vous demande aucune faveur, qui ne

ſoit pour votre avantage autant que pour le mien.

Cher Grandiſſon ! s'écria l'évêque. Mon frère ! dit-il au général : ne m'avez-vous pas promis.... Pourquoi parler d'Olivia au chevalier ? Eſt-ce-là, monſieur, ce qui vous chagrine ? reprit le général, en s'adreſſant à moi. Je me garde bien de faire des réflexions qui puiſſent offenſer un homme de votre importance..... ſur-tout pour les dames, monſieur. Un air de raillerie accompagnoit ce diſcours. Je me ſuis tourné vers l'évêque : vous voyez, lui ai-je dit, que votre frère a pour moi un fond inſurmontable d'averſion. Je me ſouviens qu'à Naples il me marqua des ſoupçons auſſi injurieux pour ſa ſœur que pour moi. J'ai cru les avoir détruits ; mais ſa mauvaiſe diſpoſition renaît. Cependant, tranquille comme je le ſuis dans mon innocence, il lui ſera difficile, par mille raiſons, de me faire ſortir des bornes.

Et de ces mille raiſons, chevalier, mon intérêt ſans doute en eſt une (d'un ton moqueur) ?

Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais ne partons-nous pas, meſſieurs, pour aller voir le ſeigneur Jéronimo.

Non, a dit l'évêque, juſqu'à ce que je voie l'amitié plus ferme entre vous. Mon frère, don-

nez-moi votre main (en s'efforçant de la prendre). La vôtre, chevalier.

Disposez de la mienne, ai-je répondu en la lui offrant. Il l'a prise, & celle du général en même tems. J'ai fait un pas pour lui donner plus de facilité à les joindre; & saisissant celle du général, qui sembloit résister encore : rendez-vous, monsieur, lui ai-je dit; acceptez l'offre d'un cœur sincère. Faites-moi connoître, par une heureuse expérience, ces grandes qualités que tout le monde vous attribue. Je demande votre amitié, parce que je trouve dans mon cœur un témoignage que je la mérite; & je ne l'y trouverois pas, si j'étois capable d'une bassesse. Je serois fâché de paroître méprisable à vos yeux; mais je ne le serai jamais aux miens.

Il a demandé à son frère s'il croyoit que cet air de supériorité fût supportable. J'ai répondu, que l'aveu qu'il en faisoit me combloit d'honneur. L'évêque s'est hâté d'ajouter que je parlois avec noblesse; que mon caractère étoit connu, & qu'il espéroit de nous voir intimes amis. Il nous a pressés d'accepter ce nom.

Pourquoi le dissimuler? a repris le général : je ne puis soutenir que le chevalier se croie aussi nécessaire à ma sœur, qu'on paroît se le persuader dans ma famille.

Vous me connoiſſez peu, monſieur, lui ai-je répondu. Je ne fais point à préſent d'autres vœux que pour le rétabliſſement de votre ſœur & du ſeigneur Jéronimo. Si j'ai le bonheur d'y contribuer, ma joie ſeule eſt une récompenſe. Mais pour vous mettre l'eſprit en repos, & pour vous faire entrer dans les ſentimens que je déſire, je vous donne ma parole d'honneur (c'eſt une loi, monſieur, que je n'ai jamais violée), que quelques ſuccès que nous obtenions du ciel pour la maladie de votre ſœur, je n'accepterai la plus grande faveur qu'on puiſſe m'accorder, qu'avec le conſentement des trois frères, comme avec celui du père & de la mère. J'ajoute que ma propre fierté ne me permettroit pas d'entrer dans une famille où l'on ne penſeroit pas honorablement de moi, ni d'expoſer une femme que j'aime, au mépris de ſes plus proches parens.

Le général a paru ſatisfait de cette explication. C'eſt parler noblement, m'a-t-il dit : je vous demande la main, & je fais profeſſion d'être votre ami.

Que dites-vous de cet orgueil, mon cher docteur? Il ne peut digérer qu'un ſimple gentilhomme anglois, car c'eſt de cet œil qu'il me regarde, s'allie jamais avec ſa famille, quelque peu de vraiſemblance qu'il trouve lui-même

au rétabliſſement de ſa ſœur. D'ailleurs il aime beaucoup le comte de Belvédère, & toute la famille auroit été charmée d'une alliance avec lui.

Le prélat a paru fort ſatisfait de nous voir diſpoſés de part & d'autre à vivre en meilleure intelligence. Il m'en a d'autant moins coûté pour accorder quelque choſe à l'orgueil d'autrui, que madame Bemont avoit eu ſoin de m'y préparer. Le père même & la mère de cet eſprit hautain, craignoient beaucoup de ſon humeur; ils apprendront avec joie, que j'ai vaincu ſi facilement ſes préventions.

En ſe retirant, le général m'a pris la main & m'a dit d'un air enjoué : je ſuis marié, chevalier. Aux vœux que j'ai faits pour ſon bonheur, il a répondu qu'ils étoient inutiles, & qu'il étoit parfaitement heureux. Ma femme, a-t-il repris, eſt tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je ſuis ſans crainte, parce qu'elle eſt généreuſe, & que je ſerai toujours reconnoiſſant. Mais veillez ſur vous-même, chevalier; veillez ſur vous, je vous en avertis. Le moindre coup-d'œil ſera obſervé. Admirez-la, j'y conſens; & je vous défie de vous en défendre : mais je ſuis bien aiſe au fond qu'elle ne vous ait pas vu avant qu'elle fut à moi.

Les deux frères m'ont quitté avec d'autres marques d'amitié; & pour dernier compliment,

l'évêque m'a dit qu'il se félicitoit d'avoir désormais trois frères. Je me dispose à les suivre au palais della Porretta. Imaginez-vous, cher docteur, avec quelle agitation.

LETTRE LXXI.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

A Boulogne, lundi au soir, 26 mai.

Je suis revenu. J'arrive. Vous attendez de moi, cher docteur, un détail intéressant.

Je n'étois parti qu'après dîner, mais de fort bonne heure ; dans la vue de pouvoir passer quelque tems avec mon cher Jéronimo. Il lui reste de vives douleurs de sa dernière opération. Cependant M. Lowther est tranquille, & n'en a pas moins d'espérance.

Lorsque je suis demeuré seul avec ce fidelle ami, il m'a dit qu'on ne lui avoit pas encore fait voir sa sœur ; qu'il en concluoit qu'elle devoit être fort mal ; mais qu'il savoit néanmoins qu'on la disposoit à recevoir ma visite. O cher Grandisson ! s'est-il écrié dans un transport de tendresse ; que je plains un cœur aussi sensible, aussi généreux que le vôtre ! mais qu'avez-vous fait au général ? Il m'assure qu'il vous admire, qu'il vous aime ; & l'évêque m'en a fait des féli-

citations. Il sait que rien ne pouvoit me causer plus de plaisir.

Le général est entré dans le même instant. Il m'a salué avec tant d'amitié, que j'ai vu éclater la joie dans les yeux de Jéronimo. Dans quel état je viens de laisser ma sœur ! nous a dit le général. Je ne sais, chevalier, comment vous pourrez soutenir ce spectacle. Le prélat s'est fait voir aussi-tôt : ô chevalier ! m'a-t-il dit en entrant, ma sœur n'est sensible à rien. Elle ne connoît personne. Camille même est étrangère pour elle aujourd'hui. Dans leur premier mouvement, ils avoient oublié que ce récit pouvoit faire trop d'impression sur leur frère. Après l'avoir consolé, ils m'ont proposé de passer dans l'appartement de M. Lowther, qui est demeuré seul avec son malade.

La marquise nous y a joints, les yeux tout en larmes. Cette chère fille ne me connoît point, ne fait pas la moindre attention à moi. Je ne l'avois pas encore vue dans cette insensibilité pour sa mère. Je lui ai parlé du chevalier Grandisson. Votre nom ne la réveille point : que penser de cet étrange silence ? Camille lui a dit que vous devez la voir. Ma belle-fille lui a fait la même promesse. O chevalier ! c'en est fait ; elle a perdu entiérement la raison. Nous avons même été assez barbares pour essayer le nom de

Daurana ; elle n'en eſt point effrayée, comme elle l'a toujours été.

Camille eſt entrée, d'un air fort joyeux : ma maîtreſſe vient de parler. Je lui ai dit qu'elle devoit ſe préparer à voir le chevalier Grandiſſon, & que tout le monde, le général même, s'empreſſoit à le careſſer. Allez, m'a-t-elle répondu, vous ne me tromperez plus par des fables. C'eſt tout ce que j'ai pu tirer de ſa bouche.

On a conclu de ce changement, qu'elle pourroit me reconnoître lorſque je paroîtrois devant elle ; & nous ſommes paſſés dans le cabinet de la marquiſe. Le directeur m'avoit fait une peinture fort avantageuſe de la femme du général, que je n'avois pas encore vue ; & je ſavois du prélat, qu'avec tout le mérite de la marquiſe, elle avoit reçu, comme elle, une éducation françoiſe. Le marquis, le comte, le directeur & cette dame, dont j'ai réellement admiré les charmes, étoient dans le cabinet. Le général a pris ſoin lui-même de me préſenter à ſa femme. Nous nous ſommes aſſis. On s'étoit propoſé, comme je l'ai remarqué, de réveiller l'attention de Clémentine, en me faiſant paroître devant elle aux yeux de toute l'aſſemblée. Mais j'ai demandé à la marquiſe s'il n'étoit pas à craindre qu'une compagnie ſi nombreuſe ne lui causât trop d'émotion. Plût au ciel, a répondu le mar-

quis, en soupirant, qu'elle pût être émue de quelque chose ! Notre conférence, a dit la marquise, n'aura l'air que d'une conversation de visite. Que n'avons-nous pas tenté, pour exciter son attention par d'autres voies ? Au reste, a dit le prélat, nous sommes ses plus proches parens. Et nous sommes bien aises, a dit le général, de faire nos observations. Elle est prévenue, a repris la marquise, sur toutes les personnes qu'elle doit voir ici ; & j'ai donné ordre qu'elle ne soit accompagnée que de Laure & de Camille.

La chère Clémentine est entrée au même instant, appuyée sur le bras de Camille, & suivie de Laure. Sa marche étoit lente & majestueuse ; ses yeux baissés. Elle étoit en robe noire & traînante. Un voile de gaze blanche couvroit son visage. Quelle vive image de l'affliction !

Je n'ai pu me défendre d'une extrême émotion ; je me suis levé ; je me suis remis sur ma chaise, & je me suis levé encore une fois, irrésolu, ne sachant que faire ni que dire.

Elle s'est arrêtée au milieu du cabinet. Elle s'est tournée vers Camille, pour lui faire ajuster son voile, mais sans prononcer un mot, sans lever les yeux devant elle, & sans observer personne. J'allois m'avancer vers elle : le général

m'a retenu par la main. Demeurez, demeurez, cher Grandisson, m'a-t-il dit. Cependant votre sensibilité me charme. Elle vient! elle marche vers nous!

Elle s'est approchée, les yeux à demi-fermés, & toujours baissés vers la terre. Sur un mouvement qu'elle a fait pour tourner vers la fenêtre, Camille lui a dit : ici, ici, mademoiselle, & l'a-menée vers un fauteuil qu'on avoit placé pour elle entre les deux marquises. Elle a suivi sans résistance. Elle s'est assise. Sa mère a pleuré. La jeune marquise a pleuré aussi. Son père soupiroit, & détournoit ses yeux d'elle. Sa mère lui a pris la main, en lui disant : mon amour, regardez autour de vous. Je vous prie, madame, a dit le vieux comte, laissez-lui faire ses propres observations. Elle a paru sourde à ce que disoient sa mère & son oncle. Elle n'a pas même levé les yeux. Camille étoit debout detrière son fauteuil.

Le général s'est levé, avec un mélange de douleur & d'impatience, & s'est approché d'elle. Chère sœur, lui a-t-il dit, en penchant la tête sur son épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voyez votre père, votre mère, votre sœur, & tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un sourire. Il a pris sa

main, que sa mère avoit quittée pour s'abandonner à ses propres émotions.

Elle a levé enfin la vue sur lui, & faisant comme un effort de complaisance, elle a tâché de sourire; mais l'air sombre avoit pris une si forte possession de tous ses traits, qu'elle n'a pu marquer à son frère que le désir de l'obliger. Son sourire sembloit plongé dans un nuage de tristesse. Pour marquer encore plus de complaisance, elle a dégagé sa main de celle de son frère, elle a jeté ses regards des deux côtés; & distinguant celle de sa mère, elle l'a prise des deux siennes, en penchant la tête dessus avec un mouvement de tendresse.

Le marquis s'est levé de sa chaise, son mouchoir aux yeux. Chère fille! s'est-il écrié; ah! que je ne revoie jamais un sourire de cette espèce! Il pénètre jusqu'ici, a-t-il ajouté, en appuyant la main sur sa poitrine.

Chère & obligeante sœur, a repris le général, vous ne nous méprisez donc pas? Mais voyez les pleurs que vous faites répandre. Voyez votre père. Il attend de vous un peu de consolation. Sa douleur de votre silence...

Elle a jeté les yeux du côté où j'étois. Elle m'a vu & elle a tressailli. Elle m'a regardé une seconde fois; elle a tressailli encore: & quittant la main de sa mère, pâlissant & rougissant

tour-à-tour, elle s'eſt levée, elle a paſſé les deux bras autour de Camille.... O Camille ! c'eſt tout ce qu'elle a pu prononcer. Un torrent de larmes s'eſt ouvert le paſſage ; & toute l'aſſemblée, quoique vivement touchée, a trouvé du ſoulagement à les voir couler dans cette abondance. Je me ſerois précipité vers elle, je l'aurois priſe dans mes bras, ſans attention pour les témoins ; mais le général me retenant, m'a dit d'un ton qu'elle pouvoit entendre : cher Grandiſſon, demeurez aſſis. Si Clémentine n'a pas oublié ſon précepteur anglois, elle ſera charmée de vous revoir à Boulogne. O Camille ! a-t-elle interrompu, vous ne me trompiez point ! Je recommencerai à vous croire. C'eſt lui.... c'eſt lui-même, & ſe penchant ſur le ſein de cette fille, elle y a caché ſes larmes, qui continuoient d'inonder ſon viſage.

L'orgueil naturel du général s'eſt encore fait ſentir. Il m'a tiré à l'écart. Chevalier, m'a-t-il dit, je ne vois que trop le pouvoir que vous avez ſur cette malheureuſe fille. Tout le monde le voit. Mais je me repoſe ſur votre honneur. Vous vous ſouvenez de ce que vous avez dit ce matin.... Juſte ciel ! ai-je interrompu, avec quelque émotion. J'ai eu néanmoins la force de m'arrêter ; & je me ſuis contenté de reprendre, avec un orgueil peut-être égal au ſien ; appre-

nez, monſieur, que l'homme à qui vous croyez cet avis néceſſaire, ſe qualifie d'homme d'honneur; & que vous le reconnoîtrez tel, vous & tout le reſte du monde. Cette réponſe a paru le déconcerter un peu. Je me ſuis éloigné, d'un air qui n'avoit rien de trop vif pour lui, mais qui l'auroit été trop pour tous les autres, ſi toute leur attention n'eut été tournée ſur Clémentine. Cependant nous n'avons point échappé à celle du prélat. Il eſt venu à nous, lorſque je quittois le général; & comme j'ai continué de m'éloigner, les deux frères ſont ſortis enſemble.

En rejoignant la compagnie, j'ai trouvé la chère Clémentine ſoutenue par les deux marquiſes, & ſuivie de Camille, en chemin, comme j'en ai jugé, pour ſortir du cabinet. Elle s'eſt arrêtée en m'appercevant près d'elle. Ah! chevalier. Elle n'a dit que ces deux mots; & penchant la tête ſur le ſein de ſa mère, elle a paru prête à s'évanouir. J'ai pris une de ſes mains qui pendoit ſans mouvement ſur ſa robe, & mettant un genou à terre, je l'ai preſſée de mes lèvres. Je me ſentois pénétré de tendreſſe, quoiqu'une minute auparavant j'euſſe éprouvé des mouvemens d'une autre nature. Clémentine a jeté ſur moi des yeux languiſſans, avec un air de ſatisfaction qu'on ne lui avoit pas remarqué

depuis long tems. Je n'ai pu prononcer un mot de plus. Je me suis levé. Elle a continué de marcher vers la porte ; & lorsqu'elle y est arrivée, elle a tourné la tête en arrière, pour me regarder aussi long-tems qu'elle l'a pu. Je suis demeuré comme immobile, jusqu'à ce que le vieux comte, me tirant la main, & prenant en même tems celle du directeur, qui se trouvoit proche de lui, nous a dit qu'on ne pouvoit plus se tromper sur la nature du mal, & que le remède n'étoit plus incertain. Mais chevalier, a-t-il ajouté, vous deviendrez catholique ! le directeur l'a secondé par des souhaits fort ardens. Aussi-tôt la jeune marquise a reparu, les yeux gros de larmes. On a rejeté mes soins, nous a-t-elle dit ; ma sœur est dans un nouvel accès : & se tournant vers moi ; ah ! monsieur, vous êtes... mais de quoi vous accuser ? Je ne vois que trop ce que vous avez vous-même à souffrir.

Le général est entré en même tems avec le prélat. A présent, mon frère, a dit le dernier, si ce n'est pas de la générosité, c'est de la justice que je vous demande. Le chevalier conviendra, j'en suis sûr, qu'il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oui, monsieur, ai-je répondu ; mais il n'est pas moins vrai que les propos du général étoient hors de saison. Peut-être, a dit assez doucement le général. Je me suis tourné

ers lui : un aveu juste, monsieur, est un glorieux triomphe. Je me donne hardiment pour un homme incapable de bassesse, qui ne mollira point sur l'honneur, mais qui prend droit du témoignage de son propre cœur, pour souhaiter d'être regardé dans cette famille comme un ami désintéressé. Pardon, messieurs, si je mets quelque air de hauteur dans mon langage. Ne l'attribuez qu'à l'éloignement que j'ai pour toute sorte de témérité dans mes actions; mais je me sens le cœur pénétré de mille choses qui n'ont pas toujours fait, je le dis avec chagrin, la même impression sur le vôtre.

Quoi? Grandisson, m'a dit assez fièrement le général, vous allez jusqu'aux reproches?

Il n'en est pas besoin, ai-je répliqué, si vous en sentez la justice. Mais en vérité, ou vous me connoissez mal, ou vous vous oubliez vous-même. A présent, monsieur, que je me suis expliqué avec franchise, je suis prêt à vous faire des excuses pour tout ce que vous avez pu trouver d'offensant dans la manière : & prenant brusquement sa main, quoiqu'avec ardeur, plutôt qu'avec rudesse; acceptez mon amitié, monsieur, & comptez que je mériterai la vôtre.

Il a regardé son frère. Apprenez-moi, lui a-t-il dit, quelle réponse je dois faire à cet étrange homme? Prendrai-je l'air chagrin ou content?

Ah! ſoyez content, & ne prenez point d'autre air, a répondu le prélat.

Il m'a embraſſé, en me diſant que je l'emportois; qu'il s'étoit alarmé à contre-tems, & que j'avois marqué trop de chaleur, mais qu'il falloit nous pardonner mutuellement. Sa femme a paru incertaine, ſans pouvoir deviner ce qui donnoit occaſion à ce renouvellement d'amitié. Le vieux comte & le directeur n'en ont pas été moins ſurpris. Le marquis avoit quitté le cabinet.

Nous nous ſommes aſſis, & nous avons raiſonné diverſement ſur la ſituation de notre chère malade. Mais je ne doute point que ſi cette entrevue avoit été ménagée avec moins de ſurpriſe pour elle, on ne lui eût épargné les accès qui nous ont tenus en alarme, ſur la deſcription de la jeune marquiſe. Enfin, Camille eſt venue avec l'heureuſe nouvelle qu'elle commençoit à revenir, & que ſa mère, pour l'obliger, lui promettoit volontairement que la permiſſion de la voir ne me ſeroit pas refuſée.

J'ai pris cette occaſion pour remettre à la jeune marquiſe les conſultations des médecins d'Angleterre. Le prélat eſt paſſé dans l'appartement de Jéronimo, qu'il jugeoit fort impatient de ſavoir le réſultat de cette première entrevue, & dans la réſolution, comme il me l'a témoigné, de

ne

ne lui rien apprendre des petites vivacités auxquelles nous nous étions échappés, le général & moi. Mon espérance, cher docteur, est de tirer parti, pour mon propre avantage, de l'orgueil & de la chaleur de ce jeune emporté; car ne suis-je pas sujet au même défaut? O! cher ami, combien n'ai-je pas regretté d'avoir manqué de modération avec Ohara & Salmonet, dans une occasion où leur folle violence ne m'obligeoit qu'à les faire congédier par mes domestiques? Cependant il est vrai que si je souffrois ici trop patiemment les injures de ces esprits hautains, qui se croient d'un rang supérieur au mien, & d'un homme d'épée, moi qui me fais un principe de ne tirer la mienne que pour ma défense, je serois exposé à des insultes qui me jetteroient continuellement dans les difficultés que je souhaite d'éviter.

J'ai accompagné le général & sa femme chez Jéronimo, à qui l'intérêt qu'il prend au rétablissement de sa sœur, & l'espoir qu'on lui avoit donné d'une heureuse révolution, faisoit oublier généreusement ses propres maux. Comme il n'y avoit aucune apparence que je pusse la revoir de tout le jour, le général m'a proposé d'aller passer deux heures au *Casino*, lieu d'assemblée, où vous savez qu'on trouve le soir tout ce qu'il y a de personnes de distinction à Boulogne. Mais

je me suis excusé. L'inquiétude dont j'étois re
pli pour un frère & une sœur que leurs disgr
me rendent si chers, m'a fait prendre le p
de me retirer à mon logement.

LETTRE LXXII.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARL

Mardi au soir.

J'AVOIS passé une fort mauvaise nuit, & je
trouvois si indisposé ce matin, que je m'é
borné à faire demander des nouvelles du f
& de la sœur, dans le dessein de prendre
peu de repos jusqu'après-midi. Mais la marq
s'est servie de mon messager même pour me f
dire qu'elle souhaitoit de me voir sur le cha
Je n'ai pas balancé à lui obéir. Clémentine a
demandé s'il étoit vrai qu'elle m'eut vu, &
ce n'étoit pas un songe. On avoit pris cette quef
pour un bon augure, dont on vouloit me f
partager la joie.

J'ai rencontré le général dans l'apparten
de Jéronimo. Il a remarqué que je n'étois
en bonne santé. M. Lowther a proposé de
tirer du sang. J'y ai consenti. Ensuite j'ai
panser les plaies de mon ami. Les chirurg

n'ont pas mal jugé des apparences. Deux médecins, amenés par le prélat, nous ont dit qu'ayant examiné les consultations angloises, ils approuvoient une partie des méthodes prescrites; & l'on est convenu de les suivre.

A mon arrivée, Clémentine étoit renfermée dans son appartement. Ses terreurs avoient recommencé par les cruautés de sa cousine; & dans cet état, on n'avoit pas cru que je dusse la voir. Mais étant devenue plus tranquille, elle a passé dans le cabinet de sa mère. Le général & sa femme s'y sont rendus, & l'on m'a fait avertir que je pouvois paroître.

Clémentine, lorsque je suis entré, étoit assise près de Camille, la tête appuyée sur le bras de cette femme, en silence, & comme occupée de ses réflexions. Le bruit de ma marche & de mes révérences lui a fait lever la tête. Elle m'a regardé; & jetant le bras autour du cou de Camille, elle a caché pendant quelques momens son visage. Ensuite le tournant vers moi, avec quelque air de confusion, elle a retiré ses mains, elle s'est tenue debout, elle m'a regardé d'un œil ferme. Cependant ses regards se partageoient tour-à-tour entre Camille & moi, & sembloient marquer de l'irrésolution. A la fin, quittant Camille, elle est venue vers moi d'un pas lent; mais tournant tout d'un coup, elle s'est précipitée

vers sa mère; & lui passant un bras autour du cou, l'autre levé, elle a recommencé à me regarder, comme s'il lui étoit resté quelque doute de ce qu'elle avoit vu. Elle sembloit murmurer quelque chose à sa mère, mais trop confusément pour être entendue. Elle s'est avancée ensuite vers sa belle-sœur, qui a saisi sa main lorsqu'elle l'a vue près d'elle, & qui la lui a baisée. Elle a marché jusqu'au général, près duquel j'étois assis, & qui m'avoit prié d'observer tous ses mouvemens. Elle est demeurée debout proche de lui; & sans lui dire un mot, elle m'a regardé long-tems avec une douce incertitude.

Tant d'avances qu'elle avoit comme dérobées sur moi, ne m'ont pas laissé la force de me faire une plus longue violence. Je me suis levé; & saisissant une de ses mains, voyez, mademoiselle, lui ai-je dit un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre précepteur. Ne remettez-vous pas le reconnoissant Grandisson, que toute votre famille honore de quelque amitié.

Oh! je vous remets. Oui, oui, n'en doutez pas. Tout le monde s'est réjoui de l'avoir entendu parler. Mais, a-t-elle repris, qu'êtes-vous devenu depuis si long tems?

J'ai fait le voyage d'Angleterre, mademoiselle,

& j'en suis revenu depuis peu pour vous voir, vous & votre cher Jéronimo.

Jéronimo! en levant une main, sans retirer celle que je tenois dans les miennes. Pauvre Jéronimo!

Bénissons le ciel! a dit le général, je vois quelque lueur d'espérance. Les deux marquises ont pleuré de joie.

Votre Jéronimo, mademoiselle, ce tendre frere, commence à donner d'heureuses espérances. L'aimez-vous?

Si je l'aime! mais de quoi est-il question? Il me semble que je ne vous entends point.

A présent que vous êtes rétablie, Jéronimo va se croire heureux.

Suis-je rétablie?... Ah! monsieur....

Mais secourez-moi, secourez-moi, chevalier! en criant d'une voix foible, & regardant autour d'elle avec une apparence d'affliction & de terreur.

C'étoit l'idée de sa cruelle cousine qui revenoit troubler son imagination. Je lui ai promis mon secours, & je l'ai assurée aussi de celui du général. Hé! vous ne savez pas, m'a-t-elle dit, avec quelle barbarie j'ai été traitée. Mais vous allez être mon protecteur. Venez-vous asseoir près de moi. Je vous apprendrai ce que j'ai souffert. Elle s'est retournée avec précipitation su

ſa chaiſe. Je l'ai ſuivie. Elle m'a fait ſigne de me placer près d'elle : vous ſaurez donc, chevalier.... elle s'eſt interrompue. Ah! ma tête! en y portant la main. Je ne ſais ce qui m'arrive. Mais il faut que vous me quittiez. Je ſuis mal. Quittez-moi. Je ne me connois pas moi-même. Enſuite me regardant d'un air effrayé : vous n'êtes pas le même à qui je parlois.... Qui êtes-vous, monſieur? Elle a pouſſé un cri foible ; & paſſant ſes bras autour de Camille, elle a caché encore une fois la tête dans ſon ſein.

Je n'ai pu ſoutenir ce ſpectacle. N'ayant pas été bien de tout le jour, c'étoit trop pour ma ſituation. Je me ſuis levé pour ſortir. Ne ſortez point, chevalier, m'a dit le général en s'eſſuyant les yeux. Mais je n'ai pas laiſſé de quitter le cabinet, pour me rendre à l'appartement de M. Lowther, & ne l'y trouvant point, je m'y ſuis renfermé. Je ne puis vous repréſenter, cher docteur, combien j'avois le cœur oppreſſé. Cependant un peu de ſolitude m'ayant remis, je ſuis paſſé chez Jéronimo, où j'ai vu entrer au même inſtant le général, qui ſans pouvoir prononcer un mot, m'a pris par la main, & m'a conduit avec le même ſilence au cabinet de ſa mère. En y arrivant, il m'a dit que ſa ſœur me demandoit ; qu'elle s'affli-

geoit de mon départ; qu'elle craignoit de m'avoir offensé, & que c'étoit peut-être une heureuse marque.

Nous sommes entrés. Elle étoit entre les bras de sa mère, qui la caressoit, en pleurant sur elle. Voici le chevalier, ma chère fille, vous n'avez rien fait qui ait pu l'offenser. Elle a quitté les bras de sa mère. Je me suis approché d'elle. Tantôt, m'a-t-elle dit, j'ai cru que ce n'étoit pas vous qui étiez assis proche de moi; mais après votre départ, j'ai reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous. Pourquoi vous êtes-vous retiré? vous ai-je causé quelque déplaisir?

Vous n'en êtes pas capable, mademoiselle; mais vous m'avez ordonné de vous quitter, & j'ai dû vous obéir.

Fort bien (en regardant sa mère). Mais que lui dirai-je, madame? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s'avançant d'un air empressé vers sa belle-sœur; vous me promettez, madame, de ne rien dire contre moi à ma cousine Daurana. La jeune marquise a répondu, en prenant sa main, qu'elle haïssoit Daurana, & qu'elle n'aimoit que sa chère Clémentine.

Oh! je ne lui souhaite la haine de personne! .... & se baissant vers moi, elle m'a

demandé qui étoit cette dame. Le général s'est réjoui de cette question : c'étoit la première fois qu'elle avoit paru faire attention à sa belle-sœur, & qu'elle avoit demandé qui elle étoit, quoiqu'elle en reçut des marques continuelles de tendresse.

Je lui ai dit que cette dame étoit sa sœur, & la femme du général son frère.

Ma sœur! quelle apparence? comment ne l'aurois-je pas su jusqu'à présent?

Votre sœur, mademoiselle, par son mariage avec votre frère aîné.

Je n'y comprends rien. Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit? Je vous souhaite, madame, toute sorte de bonheur, Daurana n'a pas voulu me reconnoître pour sa cousine. M'avouerez-vous pour votre sœur?

La jeune marquise l'a serrée dans ses bras.

Ma sœur, mon amie, ma chère Clémentine! nommez-moi votre sœur, & je ne demande rien de plus pour être heureuse!

Combien d'étranges événemens, a-t-elle repris avec un air d'attention sur elle-même! & se tournant vers le général, elle lui a demandé un moment d'entretien. Il l'a menée par la main à l'autre bout du cabinet. Qu'on ne nous entende point, lui a-t-elle dit (mais assez haut néanmoins pour être entendue). Qu'avois-je à vous

dire ? j'avois quelque chose de pressant. . . . . dont je ne me souviens point. . . . . Eh bien, chère sœur, vous vous le rappellerez, lui a répondu le général. Ne vous fâchez point. Votre nouvelle sœur vous aime. C'est la meilleure de toutes les femmes, la [illegible] de ma vie [illegible] chère Clémentine.

Oh! je l'aimerai. [illegible] tout le monde.

Mais il faut l'aimer [illegible] excepté la meilleure des mères. [illegible] c'est votre sœur [illegible] & notre cher Jeronimo.

Et n'aime-t-elle personne [illegible] ?

Qui voudriez-vous qu'elle aimât [illegible]

Je ne sais ; [illegible] ?

Elle aimera [illegible] est la bonne [illegible]

C'est ce que [illegible] l'aimer, à présent que vous me l'avez fait connoître. Mais il me vient, monsieur. . . . .

De quoi, chere sœur ?

Je ne sais : mais dites-moi, monsieur, qu'est-ce qui ramène ici le chevalier Grandisson ?

Le desir de vous voir, de voir [illegible]

votre mère, Jéronimo; de nous voir tous, & de servir à nous rendre heureux les uns dans les autres.

Quelle bonté! n'avez-vous pas cette opinion de lui? Il a toujours été le meilleur des hommes. Et vous, mon frère, êtes-vous heureux?

Je le suis; & je le serois bien plus, si vous l'étiez, vous & Jéronimo.

Mais, hélas! vous en désespérez.

A dieu ne plaise! chère sœur. Le chevalier a pris soin de nous amener un chirurgien fort habile: qui se promet de guérir Jéronimo.

Est-il vrai? & pourquoi ne l'a-t-il pas amené plutôt?

Cette question m'a paru causer un peu d'embarras au général. Cependant sa générosité lui a fait répondre qu'on avoit eu tort, qu'on n'avoit pas pris les bonnes méthodes, & qu'il regrettoit qu'on n'en eût pas cru d'abord le chevalier Grandisson.

Elle a levé une main avec une espèce d'admiration. Bon dieu! combien de choses se sont passées! monsieur, monsieur, je suis à vous dans l'instant; & sans lui laisser le tems de répondre, elle a couru vers la porte. Camille l'a suivie, en lui demandant où elle alloit. Oh! puisque vous êtes là, Camille, vous irez aussi

bien que moi ; & mettant la main sur son épaule, allez, lui a-t-elle dit, chercher le père Marescotti ; dites-lui. . . . . . elle s'est arrêtée : ensuite, reprenant, dites-lui que j'ai la plus heureuse idée du monde. . . . . & que je me recommande à ses prières.

Elle s'est rapprochée de sa mère ; elle a pris sa main, qu'elle a baisée ; & la passant sur son front & sur sa joue avec une douceur enfantine, elle lui a demandé sa tendresse. Vous ne savez pas, madame, a-t-elle ajouté, & j'ignore aussi ce qui se passe dans ma tête. Que votre chère main me guérisse ! elle a recommencé à passer la main de sa mère sur son front ; ensuite elle l'a placée sur son cœur. La marquise, baisant mille fois sa tendre fille, a mouillé son visage de ses pleurs.

Camille a demandé au général, s'il falloit faire appeler le père Marescotti. Non, lui a-t-il dit, à moins qu'elle ne vous renouvelle ses ordres : peut-être l'a-t-elle déjà oublié. En effet, elle n'a plus parlé du père Marescotti. La marquise s'imagine qu'il lui reste quelque souvenir confus de l'ancienne prévention que le général & ce père avoient contre moi, & que me voyant réconcilié avec le premier, elle a souhaité aussi ma réconciliation avec l'autre.

J'ai cru vous devoir, mon cher docteur, ce

détail des agitations d'une si chère personne dans nos deux premières entrevues. Tout le monde en conçoit déjà de meilleures espérances. A présent que, par une révolution si surprenante, elle est sortie du profond silence où elle étoit comme ensévelie, & qu'elle commence à suivre un discours, quoiqu'avec fort peu de liaison, nous avons jugé qu'il est important de ne pas la fatiguer par de trop longs entretiens. Camille a reçu ordre de l'amuser dans son appartement, & de ne lui rien proposer que de flatteur pour son imagination. Je lui ai demandé la permission de me retirer : elle m'a répondu : mais je vous reverrai donc avant votre retour en Angleterre? Sans doute, & très-souvent, lui a dit le général. Elle est sortie fort satisfaite avec Camille.

Nous sommes passés dans l'appartement de Jéronimo, que la jeune marquise a réjoui beaucoup par le récit de ce qui s'étoit passé. Ce généreux ami vouloit que cet heureux changement ne fût attribué qu'à ma présence; & le général a protesté qu'à l'avenir il entreroit avec joie dans toutes les résolutions qui seroient prises de concert pour la guérison de sa sœur.

Le vieux comte & l'aîné de ses fils sont retournés ce soir à Urbin. Ils sont venus me faire leurs adieux chez moi; & le père m'a

répété qu'il se flattoit toujours de me voir bon catholique.

N. B. *Plusieurs lettres suivantes contiennent non-seulement de nouvelles entrevues du chevalier & de Clémentine, & par conséquent de nouveaux détails, par lesquels il se propose, dit-il, pour en justifier l'extrême longueur, de faire voir les progrès du changement; mais encore des réponses au docteur Barlet, sur diverses affaires, qui n'ont d'intéressant qu'un rapport général au caractère du héros. L'inépuisable auteur oublie souvent que le goût de ses lecteurs n'est pas toujours conforme au sien, & que la vraisemblance même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidens, ne suffit pas pour soutenir l'intérêt. Cependant il revient quelquefois au nœud, comme dans la lettre suivante.*



LETTRE LXXIII.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

A Boulogne, 13 & 24 juin.

Le comte della Porretta & ſes deux fils revinrent hier d'Urbin, pour ſe réjouir de nos eſpérances, qui augmentent de jour en jour. J'ai cru remarquer aujourd'hui dans le viſage de la marquiſe un air de réſerve que je n'y avois pas vu juſqu'à l'arrivée du comte, ou plutôt une ſorte de complaiſance qui m'a paru trop civile pour une amitié telle que la nôtre. Vous ſavez, mon cher docteur, que je n'apperçois jamais de nuage ſur le front d'un ami, ſans en chercher auſſi-tôt la cauſe, dans l'eſpérance de pouvoir contribuer à l'éclaircir. J'ai demandé à la marquiſe un moment d'entretien particulier.

Elle n'a pas fait difficulté de me l'accorder au premier mot. Mais après m'avoir laiſſé le tems de lui ouvrir mon cœur, elle m'a demandé ſi le père Mareſcotti, qui a pour moi, m'a-t-elle dit, toute la tendreſſe d'un père, ne pouvoit être préſent à notre converſation. Cette queſtion m'a ſurpris. Cependant j'ai répondu que j'y conſentois volontiers.

Elle l'a fait appeler. Il eſt venu ſur le champ.

repeté devant lui ce que j'avois déjà dit à
juife de mon inquiétude fur le changement
croyois remarquer, depuis le jour précé-
fur un vifage où je n'avois jamais vu que
bonté. Chevalier, m'a-t-elle répondu, fi
e vous croyez pas tendrement aimé de toute
amille à Nantes, à Urbin, comme à Bou-
vous êtes fort éloigné de nous rendre
. Elle s'eft étendue alors fur ce qu'elle a
e leurs obligations; elle les a fort exagérées.
ai protefté que je n'avois pu faire moins,
répondre aux fentimens de mon propre
C'eft à nous, a-t-elle repris, que vous
laiffer le foin d'en juger, & de grace, ne
royez pas capables d'ingratitude. Nous com-
ons à voir renaître avec joie [illegible]
pour une chere fille, après l'avoir [illegible]
extrémité dont il y a peu d'exemples. En [illegible]
en juftice, & par toutes les loix de la [illegible]

C'eſt mon ſentiment, a dit le père, en baiſſant la tête.

Que puis-je ajouter ? a continué la marquiſe. Nous ſommes tous dans un mortel embarras. On me charge d'une commiſſion qui m'afflige. Soulagez mon cœur, chevalier, en m'épargnant une plus longue explication.

Il n'en eſt pas beſoin, madame. Je crois vous entendre. L'ingratitude ne ſera jamais un reproche que je puiſſe faire à votre famille. Vous, mon père, dites-moi (ſuppoſé, du moins, que vous puiſſiez faire en ma faveur ce que je ferois pour vous), ſi vous étiez à ma place (& vous ne ſauriez être plus convaincu de votre religion que je le ſuis de la mienne), dites-moi ce que vous feriez, & par conſéquent ce que vous jugez que je dois faire.

Le père m'a répondu qu'il ne pouvoit admettre une ſuppoſition de cette nature ; mais eſt-il poſſible, a-t-il repris, que l'erreur puiſſe avoir ſur un eſprit raiſonnable la même force que la vérité ?

Vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, que cette queſtion ſe réduit à rien, & que j'ai le même droit de vous la faire à mon tour. Mais continuons nos prières pour l'heureuſe fin qui nous intéreſſe tous, pour le parfait rétabliſſement de de notre chère Clémentine. Vous êtes témoin, madame,

madame, que je ne cherche point à me faire valoir auprès d'elle. Vous voyez avec quel respect je me conduis. Dans ses plus affligeantes rêveries, vous ne remarquez rien qui puisse vous faire juger qu'elle pense au mariage. Je n'ai, comme je me souviens de vous l'avoir déjà dit, qu'un seul désir à présent, c'est de la voir parfaitement rétablie.

Que dire, mon père? que répondre; a repris la marquise, en le regardant d'un air affligé. Et se tournant vers moi: mais vous, chevalier, aidez-nous de votre conseil. Vous connoissez notre situation. Hélas! ne nous soupçonnez pas d'ingratitude. Nous sommes persuadés que le salut de notre chère fille est en danger. Si Clémentine est à vous, elle ne sera pas long-tems catholique. Encore une fois, aidez-nous.

C'est votre générosité, madame, qui vous alarme si tôt pour l'intérêt de votre fille & pour le mien. Vous dites qu'elle est à moi, si j'insiste aux conditions que j'ai proposées. Le général a ma parole que sans le consentement des trois frères, comme sans le vôtre, madame, je n'éléverai jamais mes vues à l'honneur de votre alliance; & je vous ai déclaré, à vous-même, que je me regardois comme lié, mais que je vous reconnoissois libres. Si vous jugez qu'en avançant vers sa guérison, Clémentine puisse être portée

m'a repréſenté que je devois entreprendre moi-même le ménagement de ce projet, non-ſeulement avec Clémentine, mais du côté de Jéronimo, dont le cœur reconnoiſſant s'affligeroit du ſeul ſoupçon que l'idée en fût venue d'eux. Toutes nos meſures ſeront ſuſpendues; & la ſanté de Clémentine ſe fortifiant, nous abandonnerons le reſte à la conduite du ciel.

Je ſuis retourné chez Jéronimo, à qui j'ai communiqué le deſſein où j'étois de partir pour Rome & pour Naples, ſuivant la parole que j'en avois donnée au général & à ſa femme. Il m'a demandé ce que deviendroit ſa ſœur dans l'intervalle, & s'il n'y avoit rien à craindre pour nos eſpérances? Je ne partirai pas, lui ai-je dit, ſans l'approbation de Clémentine. Sa guériſon doit être l'ouvrage du tems. Si j'y ſuis auſſi néceſſaire que l'amitié vous le perſuade, de courtes abſences, & l'attente qu'elles peuvent exciter, auront plus de force pour ſoutenir ſon attention, que de continuelles viſites. Mais, a-t-il repris, ne trouvez-vous pas d'objection de la part de mon père, de ma mère & de mon frère? ne ſont-ils pas alarmés pour Clémentine? Je lui ai répondu qu'après nous être expliqués ſur mon départ, ils jugeoient auſſi qu'un peu d'abſence pouvoit exciter ſon attention. Il s'eſt rendu à des raiſons ſi plauſibles, en me recom-

mandant de ménager avec ſoin la délicateſſe de ſa ſœur.

N. B. *L'entrepriſe de faire conſentir Clémentine à ſon voyage, réuſſit par les ménagemens qu'il y apporta, & dont l'auteur ne nous épargne aucune circonſtance. Le chevalier part, non-ſeulement pour Rome & Naples, mais auſſi pour Florence, dans le deſſein d'engager madame Bemont à venir paſſer quelque tems à Boulogne. Il avertit le docteur Barlet que dans le mouvement du voyage, il ſera peut-être quelques ſemaines ſans lui écrire. En effet, cet intervalle eſt occupé ici par diverſes lettres de miladi G... à miſs Byron, qui contiennent le récit de ſes querelles avec ſon mari, & d'autres incidens domeſtiques. On doit être averti que miſs Byron étoit retournée dans ſa famille. Miladi G... qui ne peut vivre ſans elle, prend à la fin le parti de s'y rendre auſſi; & de-là elle écrit à ſa ſœur miladi L... tout ce qu'elle voit d'agréable autour d'elle; c'eſt-à-dire les excellentes qualités des parens de ſon amie, & les plaiſirs qu'on ne ceſſe pas de lui procurer. La langueur de miſs Byron eſt décrite avec tout l'intérêt d'une vive amitié. Son mal n'eſt inconnu à perſonne, & la vertueuſe nobleſſe de ſes ſentimens le fait reſpecter. Enfin trois lettres du chevalier arrivent au docteur Barlet.*

LETTRE LXXIV.

Le chevalier GRANDISSON *à M.* BARLET.

Florence, 5 & 16 juillet.

JE ne compte pas moins de trois semaines, depuis la date de ma dernière lettre; mais cet intervalle n'a pas été sans agrément pour moi. J'ai reçu des nouvelles de tous mes amis d'Angleterre & de France; & celles qui me sont venues de Boulogne par le prélat, le père Marescotti & M. Lowther, ont toujours été des plus heureuses. Le prélat me marque particulièrement qu'on attribue aux favorables progrès de la santé du frère, l'espérance dont on se flatte à présent de voir la sœur bientôt rétablie.

J'ai passé quinze jours à Naples & à Portici. Le général & sa femme se sont fait une étude continuelle de m'obliger. A mon arrivée, le général étant entré avec moi dans quelqu'explication sur mes vues, je lui fis la même réponse qu'à sa mère. Il en parut satisfait. En nous séparant, il m'embrassa, comme son frère & son ami, avec des excuses fort tendres pour l'animosité dont il n'avoit pu se défendre contre moi, & la promesse formelle de se déterminer

par le choix de sa sœur, si le ciel nous accordoit son rétablissement. Sa femme n'a pas été plus réservée dans les témoignages de son estime. Elle m'a dit ouvertement, que ses plus ardens désirs, après la santé de Clémentine, étoient de pouvoir me donner le nom de frère.

Quelle sera donc ma destinée, cher docteur? La plus forte opposition cesse; mais le prélat, comme vous avez pu l'observer, rejette sur une autre cause le mérite que son frère m'attribue, & dans la vue apparemment de rabattre mes espérances. J'en laisse le succès au ciel; mais je ne changerai rien à ma conduite.

Madame Bemont, qui a fait le voyage de Boulogne, n'est revenue que d'hier au soir. Elle me confirme tout ce qu'on m'avoit écrit de l'heureux changement du frère & de la sœur, & par conséquent de toute la famille. M. Lowther est accablé de louanges & de caresses. Jéronimo a déjà la force de demeurer levé quelques heures; & Clémentine celle de lui rendre deux visites par jour. Elle a recommencé à se servir de son aiguille; & souvent elle se plaît à travailler dans la chambre de son frère.

Ses égaremens d'esprit sont plus rares; & lorsque ses idées commencent à se troubler, elle s'en apperçoit aussi-tôt. Alors elle s'arrête d'elle-

même. Elle verse une larme ; & le parti qu'elle prend, est de se retirer dans son cabinet, ou de garder le silence. Elle parle quelquefois à M. Lowther, qu'elle trouve dans la chambre de son frère. S'il est question de moi, ses discours sont fort réservés, & durent peu sur le même sujet ; mais elle marque beaucoup de curiosité sur tout ce qui regarde l'Angleterre, sur les usages & les manières du pays, particulièrement des femmes.

Chacun s'est fait une règle, sans excepter Jéronimo & Camille, de ne jamais faire tomber la conversation sur moi. Elle ne laisse pas de demander souvent de mes nouvelles, & de compter les jours de mon absence. Un jour, se trouvant seule avec madame Bemont, elle lui dit : ne m'apprendrez-vous pas, madame, pourquoi tout le monde évite ici de parler du chevalier Grandisson, & cherche à me faire changer de discours, lorsque j'en parle moi-même ? Je remarque dans Camille cette affectation comme dans les autres. Jéronimo même n'en est pas exempt, & je l'ai mis plus d'une fois à l'épreuve ? Seroit-il capable d'ingratitude ? peut-il être indifférent pour un ami dont il a reçu tant de bienfaits ? Je me flatte qu'on n'a point assez mauvaise opinion de moi, pour craindre de hasarder en ma présence le nom

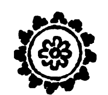
d'un homme à qui je dois autant de reconnoiſſance que d'eſtime. Dites-moi, madame, me ſeroit-il échappé, dans mes malheureux momens, quelque choſe d'indigne de mon caractère, de ma famille, ou de la modeſtie de mon ſexe? Si j'ai commis cette faute, mon cœur y renonce; il faut qu'en effet mon malheur ait été terrible.

Madame Bemont ſe hâta de la raſſurer. Eh bien, reprit-elle, j'eſpère que la modeſtie & la reconnoiſſance ſeront toujours dans ce cœur au même degré. Qu'il me ſoit permis d'avouer que je l'eſtime; car j'ai ce ſentiment pour lui; & jamais il ne me fera ſortir de la décence. Permettez-vous, madame? parlons de lui un quart-d'heure; pas plus. Voici ma montre. C'eſt une montre angloiſe, que j'ai achetée dans ce deſſein, ſans que perſonne le ſache. N'allez pas me trahir. Ici, ſe défiant de ſa tête, elle laiſſa tomber une larme, & elle ſortit en ſilence.

Je ne vous cacherai point, cher ami, que madame Bemont connoît l'état de mon cœur, & qu'elle en a pitié. Elle ſouhaite que la raiſon de ſa chère amie ſe rétabliſſe; elle craint tout de l'oppoſition: mais il y a, dit-elle, un homme qu'elle ſouhaite à Clémentine. Il y a une femme... Providence, c'eſt à toi que j'abandonne ma

Madame Bemont raconte que, deux jours avant ſon départ, Clémentine ſembloit commencer à croire mon retour peu éloigné. Elle rompit le ſilence, dans un de ſes accès : vingt jours, Camille! dit-elle, en ſe tournant vers cette femme. Elle redevint muette auſſi-tôt. La veille du départ de madame Bemont, pendant qu'elle étoit à travailler avec la marquiſe, Camille entra, d'un air empreſſé, de la part du prélat, qui demandoit à les voir. La marquiſe, ayant répondu qu'il pouvoit entrer, Clémentine, qui l'entendit venir, quitta ſon ouvrage, changea de couleur, & prit un air de dignité. Mais lorſqu'elle vit le prélat ſeul, le chagrin ſe peignit ſur ſon viſage, comme ſi ſon attente eut été trompée.

Adieu, cher ami, je compte être demain au ſoir à Boulogne. Vous aurez bientôt une ſeconde lettre de moi.



LETTRE LXXV.

Le chevalier GRANDISSON *au même.*

Boulogne, 7 & 18 juillet.

Il étoit nuit lorfque j'arrivai hier en cette ville. Je fis faire, fur le champ, mes complimens à la famille. Ce matin, je me fuis rendu au palais della Porretta, & je fuis allé droit à l'appartement du feigneur Jéronimo. Il fe difpofoit à fe lever, pour me recevoir debout, & me faire partager la joie de cet heureux changement. J'ai reçu les plus tendres marques de fon affection. Tout le monde, m'a-t-il dit, commençoit à reprendre du courage & de la fanté.

Camille, paroiffant bientôt, m'a félicité de mon retour, de la part de fa jeune maîtreffe, & m'a dit que dans un quart-d'heure elle feroit prête à recevoir ma vifite. Miracle! miracle! s'eft écriée cette bonne femme. Vous ne verrez ici que de la joie & de l'efpérance. En fortant, elle m'a dit à l'oreille : ma maîtreffe prend une robe de couleur pour vous recevoir. Elle ne paroîtra plus devant vous en habit noir. Vous touchez au terme ; car le général a marqué à fon père, qu'il donne abfolument les mains au choix de fa fœur.

Le prélat eſt entré. Soyez mille fois le bien venu à Boulogne, m'a-t-il dit affectueuſement. Vous triomphez, M. Grandiſſon. Clémentine a la diſpoſition de ſa deſtinée; celui qu'elle rendra maître d'elle, quel qu'il puiſſe être, poſſédera réellement un tréſor.

Le marquis, le comte, le père Mareſcotti, qui ſont arrivés ſucceſſivement, m'ont fait les plus vives careſſes. La marquiſe, entrant auſſitôt, a prévenu mes complimens par les ſiens. Votre retour, m'a-t-elle dit, répond à notre impatience. Nous avons compté les jours. J'eſpère que la joie de Clémentine ne ſera pas au-deſſus de ſes forces. Vous connoiſſez l'excellence de ſon cœur.

Le père Mareſcotti a répondu pour moi, qu'on pouvoit ſe fier à ma prudence; & qu'en reparoiſſant devant elle, j'aurois ſans doute l'attention de modérer ma propre joie, pour contenir la ſienne. Un quart-d'heure s'eſt paſſé dans ces témoignages mutuels de ſatisfaction & d'amitié. Camille eſt arrivée, pour m'inviter de la part de ſa maîtreſſe à paſſer dans ſon cabinet. La marquiſe eſt ſortie la première. J'ai ſuivi Camille, qui m'a dit en allant qu'elle ne croyoit pas ſa maîtreſſe auſſi tranquille qu'elle l'avoit été depuis quelques jours; ce qui venoit ſans doute, a-t-elle ajouté, de ſa précipitation à

s'habiller, ou de son impatience à m'attendre. Dans le tems de sa bonne santé, Clémentine étoit l'élégance même, sans aucun air d'affectation. Je n'ai jamais vu qu'une femme qui l'égale de ce côté-là. Miss Byron paroît sentir qu'elle peut se fier à ses charmes naturels, & n'en marque pas plus de vanité. Qui pense à sa parure, quand on a jeté les yeux sur son visage? Pour le mélange de dignité & d'aisance dans l'air & les manières, je ne connois rien de comparable à ces deux jeunes personnes.

Clémentine m'a paru charmante. Mais la disposition un peu bizarre de ses ornemens, & quelque chose de plus brillant que je ne l'avois jamais vu dans ses yeux, où l'on n'admiroit ordinairement qu'un doux éclat, m'a fait craindre plus de désordre dans son imagination que je ne m'y étois attendu. Cette idée m'a causé quelque chagrin en entrant.

Le chevalier, mon amour! lui a dit la marquise. Clémentine, recevez notre ami.

Elle s'est levée, avec un air de dignité & de douceur. Je me suis approché d'elle. Elle ne m'a pas refusé sa main. Le général, mademoiselle, & son épouse, m'ont chargé, pour vous, de leurs plus tendres complimens.

Ils vous ont reçu sans doute comme l'ami de toute la famille? mais, dites-moi, monsieur,

(en souriant), votre voyage n'a-t-il pas été plus long que vous ne l'aviez promis?

De deux ou trois jours seulement, mademoiselle.

Seulement? monsieur. Fort bien. Je ne vous en fais pas de reproche. Il n'est pas surprenant qu'un homme si désiré ne soit pas toujours le maître de son tems.

Elle a paru hésiter. Elle a regardé sa mère, moi, la terre, avec un embarras visible. Ensuite, paroissant douter de sa situation, elle s'est tournée, en portant son mouchoir à sa tête.

Madame Bemont, ai-je repris pour faire diversion à son chagrin, vous embrasse avec toute sa tendresse.

Vous avez passé à Florence? madame Bemont, dites-vous? à Florence! & courant vers sa mère, elle lui a passé ses deux bras autour du cou. Elle a caché son visage dans son sein... O madame! sauvez-moi, sauvez-moi de moi-même. Je ne sais plus où je suis.

La marquise baisant son front, la serrant dans ses bras maternels, s'est efforcée de la consoler, & lui a répété plusieurs fois, qu'elle se porteroit mieux dans un instant. J'ai fait un mouvement pour me retirer; & la marquise m'approuvant d'un signe de tête, je suis passé dans une chambre voisine.

Bientôt Camille est venue m'avertir de rentrer. J'ai trouvé sa maîtresse assise, la tête appuyée sur l'épaule de sa mère. Pardon, chevalier, m'a-t-elle dit. Ma santé se soutient peu ; je le vois. Mais n'importe. Je suis mieux & pis que je n'étois : pis, parce que je sens ma disgrâce. Ses yeux avoient perdu le lustre qui venoit d'une imagination trop élevée. Ils étoient abattus, sombres, inondés de pleurs.

J'ai pris sa main. Ne vous affligez point, mademoiselle ; votre rétablissement approche. Ces petits retours du mal, dont vous vous plaignez, marquent qu'il touche à sa fin.

J'en demande la grâce au ciel. Ah! chevalier, quelles peines j'ai causées à nos amis, à ma mère, à vous, à tout le monde ! ô cruelle Daurana ! mais pourquoi parler d'elle ? dites-moi, est-il vrai qu'elle soit morte ?

Souhaitez-vous, ma chère, qu'elle le soit ? lui a demandé sa mère.

Oh ! non, non. Je souhaite qu'elle vive, & qu'elle se repente du mal qu'elle m'a fait. N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance ? Elle m'aimoit autrefois. Je l'ai toujours aimée. Dites, chevalier, vit-elle encore ?

J'ai regardé la marquise pour la consulter sur ma réponse ; & ses yeux m'expliquant son intention, j'ai répondu que sa cousine Daurana

étoit vivante. Eh bien! a repris vivement la noble Clémentine, c'est un triomphe qui se prépare pour moi; car le ciel m'est témoin que je lui pardonne! & me regardant : vous dites donc, monsieur, que vous espérez ma guérison, & que le mal commence à changer? Que cette espérance est consolante pour moi! là-dessus, se laissant tomber à genoux près de sa mère: dieu tout-puissant, a-t-elle dit, en élevant les mains & les yeux vers le ciel, j'implore ton secours pour ma guérison, dans la seule vue, tu connois le fond de mon cœur, de rendre aux meilleurs de tous les parens, le bonheur que je leur ai dérobé. Joignez vos prières aux miennes, vous, monsieur; qui êtes l'ami de ma famille, vous, madame, dont la tendresse va si loin, & celle de ne jamais rien faire qui déplaise à la plus indulgente des mères! La marquise, attendrie, jusqu'à me faire craindre qu'elle n'eût besoin de secours, s'est soulagée heureusement par ses larmes. Camille, qui étoit à pleurer aussi dans un coin du cabinet, s'est avancée à ma prière; & Clémentine a pris l'occasion pour lui demander son bras. Je sors, nous a-t-elle dit; mais demeurez, monsieur; je reviens à l'instant. Excusez, madame (en portant la main à sa tête); je ne me sens pas tout-à-fait bien; j'ai besoin de me retirer un moment.

Nous

Nous sommes demeurés, la marquise & moi, dans une tendre admiration de tout ce que nous venions de voir & d'entendre, & quoiqu'elle fût accompagnée d'autant de douleur, nous avons trouvé de la consolation à pouvoir nous féliciter des apparences d'un prompt rétablissement, Clémentine n'a pas tardé à rentrer, soutenue par Camille, qui, pour la flatter, m'a demandé si je n'étois pas convaincu que sa maîtresse jouiroit bientôt d'une parfaite santé. J'ai répondu qu'il ne m'en restoit plus aucun doute. La marquise a confirmé ma réponse, & s'est efforcée, par les plus douces promesses, d'encourager un cœur abattu.

Mais, tandis qu'elle se livroit à sa tendresse, elle a cru remarquer, à la contenance de sa fille, qui tenoit les yeux baissés, & dont le visage s'est même couvert d'une charmante rougeur, qu'il se passoit quelque chose de nouveau dans son esprit. Elle lui a demandé, en lui prenant la main, ce qui l'occupoit, d'où venoit cette rêverie? Je ne vous le dissimulerai pas, madame, a répondu Clémentine, d'une voix basse & timide, mais que je pouvois entendre : je serois bien aise d'avoir un moment d'entretien avec le chevalier. Il est plein de bonté & d'honneur. Cependant je cesserai de le désirer, si vous ne l'approuvez pas. Je ne veux me gouverner que

par vos ordres. Au fond, j'ai honte de moi, car ai-je quelque chose à dire, que ma mère ne puisse pas entendre ? Non, non, madame. Mon cœur fait partie du vôtre.

Mon amour ne sera contredit en rien. Camille, retirez-vous avec moi. Elles sont sorties toutes deux.

Clémentine m'a ordonné de m'asseoir près d'elle. J'ai obéi : dans la situation où j'étois, il ne m'appartenoit point d'ouvrir la scène. J'ai attendu ses ordres en silence.

Elle m'a paru embarrassée. Ses yeux se tournoient de divers côtés, tomboient un moment sur moi, se fixoient ensuite à terre, ou devant elle. J'ai cru ne pouvoir me dispenser de parler. Il me semble, lui ai-je dit, que l'aimable Clémentine a quelque chose dans l'esprit, qu'elle souhaite de me communiquer. Vous n'avez pas, mademoiselle, d'ami plus sincère & plus fidelle que moi. Votre bonheur & celui de mon cher Jéronimo, font ma seule occupation. Honorez-moi de vôtre confiance.

J'ai quelque chose à dire. J'ai plus d'une question à faire. Mais plaignez-moi, chevalier ; il ne me reste plus de mémoire. Je l'ai tout-à-fait perdue ! ce qui m'est fort présent, c'est que nous vous avons des obligations qu'il nous est impossible de reconnoître ; & ce sentiment m'agite beaucoup

Qu'ai-je fait, mademoiſelle, que de répondre à la voix de l'amitié, comme chaque perſonne de votre famille l'auroit fait dans la même ſituation ?

Cette généreuſe manière de penſer augmente l'obligation. Dites-moi ſeulement, monſieur, comment notre reconnoiſſance peut s'exprimer, comment la mienne le peut en particulier; & je ſerai plus tranquille. Il m'eſt impoſſible autrement de l'être jamais.

Eh quoi ! mademoiſelle, ne me croyez-vous pas bien récompenſé par l'approche du ſuccès que toutes les apparences promettent à nos déſirs ?

Telle peut être votre opinion : mais la dette n'en a que plus de force pour nous.

Jugez, cher docteur, ſi je n'étois pas comme forcé d'expliquer cette ouverture en ma faveur. Cependant, quand la chère Clémentine auroit été ſans parens, quand elle n'auroit dépendu que d'elle-même, je ne pouvois la croire aſſez bien rétablie, pour ſe déterminer d'elle-même dans une ſituation ſi délicate. Ainſi, quoique toute ſa famille m'eut déclaré qu'on ne ſe conduiroit que par ſes propres déſirs, l'honneur me permettoit-il de prendre avantage du noble ſentiment de reconnoiſſance dont je la voyois remplie ?

Si vous suppofez, mademoifelle, ai-je répondu, que votre famille m'ait des obligations qu'il lui foit difficile de reconnoître, le retour doit être un acte de famille. Permettez que je m'en rapporte à votre père, à votre mère, à vos frères, & à vous-même. Ce que vous déterminerez enfemble, aura sûrement ma parfaite approbation.

Après quelques momens de filence; oui, monfieur, je crois que vous le prenez fort bien. Mais, voici ma difficulté : la récompenfe eft impoffible. Je ne puis vous récompenfer. Malheureufement, le fujet commence à paffer mes forces. J'ai de hautes idées, monfieur, de ce que je dois au ciel, à mes parens, à vous..... j'ai commencé à jeter par écrit tout ce qui m'eft venu fur cet important fujet. Je voudrois agir avec nobleffe. Vous m'en avez donné l'exemple. Il faut que je continue d'écrire mes penfées; je ne puis me fier à ma mémoire; non, ni même encore à mon cœur. Laiffons un fujet dont je me fens trop affectée. J'en parlerai d'abord à ma mère; mais ce ne fera point fur le champ, & je vais la prier feulement de revenir.

Elle eft paffée auffi-tôt dans la chambre voifine, d'où elle eft revenue avec la marquife, qu'elle conduifoit par la main. J'en demande

pardon à votre bonté, lui disoit-elle en rentrant. J'avois plusieurs choses à-dire au chevalier, pendant quelques momens que j'ai passés avec lui, & rien ne m'est venu à la mémoire. Je n'ai pas dû me souvenir en effet de tout ce que je n'ai pu dire devant ma mère. La marquise n'a pensé qu'à la consoler par les plus indulgentes caresses. Mais tous les efforts qu'elle avoit faits, commençant à l'affoiblir beaucoup, elle s'est retirée avec précipitation. Camille l'a suivie. Un instant après, elle est venue presser la marquise de passer aussi dans le cabinet; & je n'ai pas douté qu'il ne fût arrivé quelqu'accident extraordinaire. En effet la marquise, après m'avoir laissé seul un quart-d'heure entier, est revenue d'un air consterné. Que faire, chevalier? Elle est aussi mal que jamais. J'ai même observé des symptômes que je ne lui avois jamais vus.

Il me semble, madame, qu'elle a dans l'esprit quelque fardeau dont elle a de la peine à se décharger. Elle sera plus tranquille lorsqu elle aura révélé son secret. Vos tendres instances l'engageront à vous le communiquer. Je passe chez le seigneur Jéronimo. Vous apprendrez d'elle-même, lorsqu'elle sera un peu revenue, ce qui s'est passé entre elle & moi.

J'ai tout entendu, chevalier; & je vous regarde comme le plus noble des hommes. Il n'y a que

vous au monde, qui ſoit capable à la fois de tant de bonté & de déſintéreſſement. Un acte de famille ! aſſurément, il en faut un. Et comptez qu'il ne tardera point. Promettez-moi ſeulement que la maladie de ma fille ne diminuera point votre affection, & qu'il lui ſera permis de demeurer catholique. De ma part, ces deux conditions ſont les ſeules que j'exigerai. Tous les autres vous preſſeront encore d'embraſſer notre foi, mais ce n'eſt plus que par honneur, & pour ſauver les apparences..... L'arrivée du marquis & du prélat eſt venue interrompre cette effuſion de cœur. Je les ai laiſſés, en priant la marquiſe de leur apprendre ſes nouvelles craintes, dont elle ne m'avoit informé qu'à demi. Camille, que j'ai rencontrée en me retirant, m'a dit que ſa maîtreſſe étoit beaucoup mieux, mais qu'il étoit évident qu'elle ne ſe rétabliroit pas avant la célébration du mariage. Jéronimo étant endormi, je ſuis retourné à mon logement, après avoir fait dire à la marquiſe que je reviendrois le ſoir.



LETTRE LXXVI.

Le chevalier GRANDISSON *au même.*

Boulogne, 7 & 18 juillet.

C'EST à préſent, cher ami, que les affaires touchent à leur criſe. En arrivant, on m'a dit que j'étois attendu dans l'appartement de la marquiſe. Le marquis, que j'y ai trouvé ſeul avec elle, m'a reçu d'un air tendre, mais ſérieux, & m'a pris la main pour me placer ſur un fauteuil, entre celui de la marquiſe & le ſien. Le prélat, le comte & le père Mareſcotti, ſont entrés auſſi-tôt, & ſe contentant de me ſaluer, ils ont pris leur place.

Ma chère, a dit le marquis, en s'adreſſant à ſa femme.

Après un moment d'héſitation, nous n'eſpérons plus, a-t-elle commencé, le parfait rétabliſſement de ma fille, que de.... elle s'eſt arrêtée.

Que de notre complaiſance pour tous les déſirs de ſon cœur, a continué le prélat.

Eh bien, continuez, lui a dit la marquiſe.

Il ſeroit inutile, a-t-il repris, de preſſer le chevalier ſur un point rebattu que nous avons fort à cœur.

Je me suis baissé, en confirmant ce qu'il disoit par son silence.

Quel malheur! a-t-il répliqué.

Le plus grand des malheurs, dit le comte.

Alors le marquis m'a demandé par quelle garantie je pouvois les assurer que leur fille ne seroit pas pervertie.

J'ai répondu que le père Marescotti prescriroit les conditions.

Ma conscience, a dit le père, ne me permet pas de consentir à ce mariage; cependant le mérite & les généreux services du chevalier m'ôtent le pouvoir de m'y opposer. Je demande qu'il me soit permis de me taire.

Ma situation est la même, a dit le prélat: mais la qualité de frère me fait oublier celle d'évêque. Cher Grandisson, nous laissez-vous du moins la liberté de répondre aux curieux, que nous vous regardons comme un enfant de l'église, mais que de fortes raisons vous empêchent à présent de le déclarer?

J'espère de votre bonté, monseigneur, que vous n'exigerez point de moi ce que je ne pourrois accorder sans perdre une partie de votre estime. Si vous m'honorez beaucoup en m'admettant dans votre illustre famille, que ce ne soit point en me déshonorant à mes propres yeux.

Vous avez l'exemple de plusieurs grands prin-

tés, m'a dit le père Marefcotti; de Henri de France, chevalier, d'Augufte de Pologne.

Il eft vrai, mon père, mais les plus grands rois n'ont pas été grands dans toutes les actions de leur vie. Un changement de religion leur caufe d'autant moins de fcrupule, que la plupart n'en obfervent guère les maximes....

Le prélat m'a interrompu : nous avons déjà pouffé cette matière affez loin entre le chevalier & moi. Je reviens à la queftion de mon père. Quelle sûreté pouvons-nous avoir que ma fœur ne fera point pervertie? Le chevalier s'en rapporte au père directeur. Le père fe difpenfe de répondre. Moi, chevalier, je vous demande, fi vous promettez que, par vous ou par les miniftres de votre églife, vous n'entreprendrez jamais de pervertir Clémentine. Vous lui accorderez un confeffeur : confentez-vous que ce foit le père Marefcotti?

Eh! le père Marefcotti feroit-il difpofé....

Je le fuis, monfieur, pour foutenir l'attachement de Clémentine à fa foi, & dans l'efpérance de convertir un homme, qui fera juftement cher alors à toute cette famille.

Non-feulement je donne volontiers les mains à cette propofition, mais je me croirai fort heureux que le père Marefcotti m'accorde le pouvoir de lui marquer tout le refpect que j'ai pour lui.

Je n'ai qu'une demande à faire; c'est que le père me prescrive lui-même ses conditions. Elles seront remplies, je vous assure, à quelque prix qu'il mette ses soins.

Jamais, a-t-il répliqué, il n'y aura de difficulté là-dessus entre vous & moi.

Vous n'en sauriez avoir sur cet article, a dit le marquis; car le père Marescotti ne cessera point d'être le directeur de cette maison.

Je ne propose au père qu'un seul engagement de sa part; c'est de borner ses soins à ceux qui sont déjà dans ses principes, & de n'entrer jamais dans aucune discussion avec mes domestiques, mes vassaux, mes voisins dans un pays où la religion établie est différente de la sienne. Je pourrois m'en reposer sur sa propre modération : mais, sans l'engagement que je lui demande, sa conscience seroit peut-être embarrassée; & je crois devoir cette précaution au repos de ma patrie.

Vos anglois, chevalier, m'a dit le comte, se plaignent beaucoup des persécutions de notre église : cependant, à quelle contrainte les catholiques ne sont-ils pas réduits en Angleterre?

J'aurois milles choses à dire sur ce point. Mais il me suffit de répondre pour moi-même & pour ma propre conduite.

A l'égard des domestiques de ma fille, je crois

pouvoir efpérér, a dit la marquife, que le foin en fera confié au père Marefcotti, qui en formera une petite églife autour d'elle, pour la foutenir dans un pays où fa religion ne laiffera point d'être expofée à quelque danger. Ses femmes, ai-je répondu, & fes domeftiques particuliers, feront toujours de fon choix. Si leur conduite eft raifonnable, ils trouveront de l'avantage à me regarder auffi comme leur maître. S'ils fe conduifent mal, il eft jufte que je puiffe les croire dans ma dépendance, comme dans celle de leur maîtreffe. Je ne dois pas être foumis à leurs caprices. S'ils fe croyoient indépendans de moi, je ferois défobéi, peut-être infulté, & mon reffentiment pour leur infolence pafferoit peut-être pour haine de leur religion.

Cet article ayant été réglé fous une bonne forme, j'ai ajouté que fi Camille fuivoit fa maîtreffe, j'aurois beaucoup de confiance à fa difcrétion. Comme vous en avez auffi pour le père, m'a dit le prélat, nous nous flattons qu'en Angleterre vous ne feriez pas difficulté de le confulter fur les fautes dont les domeftiques de ma fœur pourroient être accufés.

C'eft à quoi je ne puis m'engager. Je dois être le juge des mœurs & de la conduite de tous mes domeftiques. Leur indépendance pourroit faire naître, entre leur maîtreffe & moi, des

difficultés qui n'arriveroient jamais autrement. C'eſt à moi que le pouvoir de les congédier pour une faute grave, doit appartenir. Je ne ſuis pas d'un naturel capricieux. Ma charité ne ſe borne point à ceux qui ont la même religion que moi. Dans un pays éloigné, je ſais ce qu'on doit à des étrangers ſur leſquels on a quelque pouvoir. Peut-être ſe trouveront-ils mieux de celui que j'aurai ſur eux. Mais les domeſtiques de ma femme, fût-elle reine du monde entier, doivent être auſſi les miens.

Quel malheur, a dit le père Mareſcotti, que nous n'ayons pas tous une même foi! mais, monſieur, vous permettrez du moins que dans l'occaſion je prenne quelque part aux affaires de cette nature.

Oui, mon père; & je me conduirai volontiers par vos avis. Mais je n'accorderois pas au plus grand ſaint du ciel, ni au plus ſage de tous les hommes, l'empire ſur moi dans ma famille.

Mes ſentimens ont paru raiſonnables au prélat. D'accord, m'a-t-il dit, ſur cet important article. N'eſt-ce pas neuf mois que vous vous propoſez de paſſer en Italie?

Cette promeſſe, monſeigneur, ſuppoſe que le goût de Clémentine ne ſoit pas pour un plus long ſéjour en Angleterre. Alors je ne paſſerai

que trois mois dans le pays de ma naiſſance. Autrement j'avois propoſé que l'Angleterre & l'Italie euſſent alternativement leur année.

Nous ne pouvons déſirer, a dit le marquis, que le mari vive ſéparé de ſa femme. Clémentine vous accompagnera ſans doute, & la ſtipulation ne ſera que d'année en année : mais la première année doit être pour nous; & nous nous promettons, de votre part, toute ſorte d'indulgence pour cette chère fille, en faveur d'une ſanté ſi foible.

Que je vous faſſe une autre propoſition, a repris la marquiſe : c'eſt que dans cette première année, qui ſera pour nous, vous engagerez vos deux ſœurs, qu'on nous a repréſentées ici comme de fort aimables femmes, & votre pupille même, qui peut être regardée comme une petite italienne, à venir paſſer une partie du tems avec nous. Vous aimez vos ſœurs, & je ſerois bien aiſe de voir Clémentine familiariſée, avant ſon départ, avec les dames de votre famille.

Mes ſœurs, madame, ſont du caractère le plus obligeant, & je dois le même éloge à leurs maris. Je ne doute point qu'elles n'entrent volontiers dans cette idée. Le tems que vous jugez le plus agréable pour leur viſite, eſt ſans doute vers la fin de la première année. Outre la commodité de pouvoir s'y préparer, elles

auront alors le double avantage d'avoir commencé une heureuſe amitié avec Clémentine, & de pouvoir l'accompagner dans ſon voyage en Angleterre.

Cette ouverture n'a reçu que des applaudiſſemens. J'ai ajouté que l'année d'après je n'étois pas ſans eſpérance de voir quelqu'un de l'illuſtre famille diſpoſé à ſe mettre de la partie, pour ne laiſſer rien manquer à la ſatisfaction d'une fille ſi chère.

Qui ſait, m'a répondu la marquiſe, ſi le marquis & moi nous ne ſerons pas du nombre? Il nous ſera bien difficile de nous ſéparer de notre chère fille. Cependant ces mers....

Le prélat, nous interrompant, a dit qu'il falloit remettre ce ſoin à l'avenir, & le faire dépendre des circonſtances; mais qu'il étoit queſtion à préſent du bien de ſa ſœur.

Il eſt conſidérable, a dit le comte, & chacun de nous prendra plaiſir à l'augmenter.

Si le ciel vous donnoit plus d'un fils, a repris le prélat, comme votre bien d'Angleterre ſuffiroit pour l'un, & que celui de nos deux grands-pères, qui eſt légué à ma ſœur, feroit un ample partage pour l'autre, nous eſpérons que l'un des deux ſeroit confié à nos ſoins.

Toute l'aſſemblée a jugé cette demande fort raiſonnable.

J'ai répondu que c'étoit à quoi je ne pouvois m'engager. L'éducation des fils, ai-je continué, ne regarde que moi, comme celle des filles appartient à la mère. Je consens que le bien d'Italie soit le partage des filles, & qu'elles soient élevées sous vos yeux. Les fils n'y auront aucune part.

A moins qu'ils ne deviennent catholiques, a dit le prélat.

Non, non, monseigneur, ai-je répliqué. Ce pourroit être une tentation pour eux. Quoique je sois résolu de laisser, sur l'article de la religion, la même liberté à mes descendans, qu'on m'a laissée à moi-même, je ne veux pas qu'on m'accuse de leur tendre un piége. En qualité d'anglois, ils seront exclus de tout droit à la succession d'Italie. Ce pays sans doute a des loix qui peuvent assurer cette disposition.

Par le mariage de Clémentine, a dit le marquis, toutes les prétentions de Daurana sont annullées. Mais croyez-vous, chevalier, qu'il y ait de la justice à priver du droit de la nature des enfans qui ne sont point encore nés?

Je jouis, monsieur, d'une fortune considérable, & j'ai d'autres espérances. Ce que je ne possède point, ne peut être regardé comme à moi. C'est le mariage qui fera mon droit, & les articles peuvent le modifier. Vous savez que

les richeſſes ne ſont pas le bonheur. Si mes deſcendans ne ſe trouvent point heureux de ce qui peut leur ſuffire, ils ne le deviendront point par une abondance ſuperflue. J'eſpère que le ſeigneur Jéronimo ſe rétablira. Il peut ſe marier. Que le bien d'Italie paſſe entre ſes mains au moment de mon mariage. S'il juge convenable, en le recevant, d'en marquer quelque reconnoiſſance à ſa ſœur, ce qu'il fera pour elle ne tournera qu'à ſon uſage, ſans aucune dépendance de moi. Si le ſeigneur Jéronimo meurt dans le célibat, ou ſans enfans, que ce bien paſſe au général. Il ne peut être mieux employé; & par le conſentement que je promets, il ne ſortira pas du nom.

Ils ſe ſont entre-regardés tous, avec diverſes marques d'étonnement. Mon frère, a dit le comte au marquis, nous pourrions tout abandonner à la générosité d'un jeune homme de ce caractère. J'avoue qu'il me confond.

Le plus juſte tempérament, a repris la marquiſe, eſt celui que le chevalier a touché d'abord, & le plus conforme auſſi à l'intention des deux grands-pères : c'eſt que le bien en queſtion ſoit aſſuré aux filles. Nos deux fils n'auront rien à déſirer après notre ſucceſſion; & ce ſera une ſorte de récompenſe, pour la généroſité du chevalier, que le patrimoine des ſiens ne ſoit pas diminué par la dot des filles.

Tout

Tout le monde a généralement applaudi ; & cet expédient m'étant proposé, j'y ai pleinement donné les mains. Voyez, chevalier, m'a dit le père Marescotti, à quelle généreuse famille vous êtes prêt à vous allier. Quoi ! des sentimens si conformes aux vôtres n'auront pas la force de vous toucher assez pour vous rendre catholique ? Sa sainteté, M. l'évêque s'y engage, recevroit elle-même votre aveu, & se feroit une joie de vous accorder toutes ses bénédictions. Vous convenez qu'on peut faire son salut dans notre église ; nous croyons qu'on ne le peut hors de son sein. Rendez-vous. Répandez la joie dans cette famille. Faites le bonheur de Clémentine.

Quelle idée, mon père, prendriez-vous d'un homme qui sacrifieroit sa conscience aux plus grands avantages, aux plus hautes considérations de la terre ? Si je pouvois me persuader qu'il fût indifférent..... Mais remettons ce point à d'autres circonstances, lorsque nous pourrons le traiter entre vous & moi, comme entre un père & son fils. Aujourd'hui, n'augmentez point mes peines, en me mettant dans la nécessité de refuser quelque chose à cette chère & respectable assemblée.

Mon pere, lui a dit le prélat, n'insistons plus sur ce point. Vous savez quelles explications j'ai eues avec le chevalier. Il est inébranlable. Si dans

la suite vous faites plus d'impression sur lui, nous vous devrons tout notre bonheur. Et s'adressant au marquis : à présent, monsieur, il est question d'apprendre au chevalier ce que vous avez dessein de faire pour ma sœur, outre les donations de ses deux grands-pères.

J'ai prévenu le marquis, qui se disposoit à répondre. Je vous demande en grâce, monsieur, de ne pas prononcer un mot là-dessus. Tous vos projets de cette nature peuvent s'exécuter annuellement, comme la conduite que vous me verrez tenir avec votre fille pourra m'en faire juger digne. Ne connois-je pas la générosité de toute cette noble famille? Je veux dépendre de vous. J'ai assez de bien pour Clémentine & pour moi, ou je connois mal son cœur. Dans tout ce que vous me dites, ne considérez que votre propre satisfaction, & de grâce, épargnez-moi les détails.

Que dira ma sœur Sforce? s'est écrié le comte. Tout opposée qu'elle est à cette alliance, pourra-t-elle refuser son admiration à tant de noblesse?

Quoi! m'a dit le prélat, c'est sérieusement, chevalier, que vous ne voulez aucun détail?

Très-sérieusement, & je le demande en grâce.

Faisons tout ce qu'il désire, a-t-il repris :

Monſieur (en me preſſant la main), mon frère, mon ami, quel nom dois-je vous donner? nous cédons à toutes vos volontés. Mais notre reconnoiſſance aura ſon tour. Elle s'acquittera, n'en doutez point. Avec quelle ardeur ce devoir ſera rempli! mais hâtons-nous d'aller réjouir le cœur de Jéronimo, par le récit de tout ce qui s'eſt paſſé. Cette conférence auroit pu ſe tenir dans ſa chambre, & tout le reſte peut être réglé en ſa préſence.

Ce qui nous reſte à faire, m'a dit le marquis, c'eſt d'obtenir la permiſſion de ſa ſainteté. Elle ne l'a pas refuſée dans les mêmes cas; c'eſt-à-dire lorſque les fils ou les filles d'un mariage doivent être élevés dans la religion catholique.

Nous ſommes tous paſſés dans l'appartement de Jéronimo; mais je n'ai fait que le traverſer, en me rendant à la chambre de M. Lowther, pour leur laiſſer le tems de faire leurs récits. Jéronimo a marqué tant d'impatience de me voir, qu'on n'a pas tardé à me rappeler. Il m'a ſerré dans ſes bras, comme ſon frère, avec mille félicitations ſur ſon bonheur & le mien. Au milieu de ſes careſſes, je n'ai pu me défendre d'un peu de ſurpriſe, lorſque le prélat, qui ne croyoit pas que je puſſe l'entendre, a dit à ſa mère: ah! madame, le pauvre comte de Belvedère! quelle

fera son affliction! mais il ira se consoler à Madrid avec quelque dame espagnole. Pauvre comte! a répondu la marquise : mais il seroit injuste de nous blâmer.

Demain je suis invité à prendre le chocolat avec Clémentine. On nous laissera peut-être seuls, ou du moins je ne m'attends à trouver avec elle que sa mère ou Camille.

Que ne donnerois-je pas, cher docteur Barlet, pour être assuré que la plus excellente fille d'Angleterre sera heureuse avec le comte de D... le seul de tous ses admirateurs, que je crois digne d'un si précieux trésor? Si miss Byron avoit à se plaindre de son sort, & par ma faute, le souvenir de toutes mes précautions ne seroit pas capable d'adoucir l'amertume de mon cœur. Mais, après tout, d'où me viennent tous ces soupçons de tendresse? & ne dois-je pas les prendre pour des mouvemens d'une vaine présomption? Cependant, si le ciel ordonne que ma destinée soit unie à celle de Clémentine, je serois extrêmement satisfait de pouvoir apprendre, avant qu'elle ait reçu mes vœux, que miss Byron, par complaisance pour les sollicitations de ses amis, ait accordé sa main au comte de D...

Il se présente une occasion pour faire partir mes trois lettres à la fois. Adieu, très-cher docteur. Dans nos plus grands sujets de plaisir, les

soupirs du cœur nous rappellent nos foiblesses ! il n'est pas donné à la nature d'être plus parfaite. Adieu, cher ami.

Suite de la lettre de miladi G... où les trois précédentes étoient renfermées.

Hé bien, chère sœur, que dites-vous de ces trois lettres ? Je souhaiterois de m'être trouvée avec vous, lorsque vous les avez lues, pour mêler mes larmes avec les vôtres en faveur de notre aimable Henriette. Pourquoi mon frère s'est-il hâté d'écrire ? ne pouvoit-il pas attendre le résultat de son entrevue suivante avec Clémentine ? Quelle peut avoir été l'occasion de faire partir des lettres qu'il a dû croire capables de nous jeter dans une mortelle incertitude ? Malheur à cette occasion qui est venue si officieusement se présenter ! mais, tendre comme il est, peut-être s'est-il figuré qu'il étoit nécessaire de nous préparer à ce qui doit suivre, de peur que notre émotion ne fût trop vive, si nous n'apprenions l'évènement qu'après sa conclusion. Nous, ma sœur, aller faire notre cour dans un an à miladi Clémentine Grandisson ? Ah ! la pauvre Henriette ! & nous le permettroit-elle ? Mais il n'en sera rien ; non, non, c'est une chose impossible. Mais, silence là-dessus, & parlons des faits.

Lorſque ces lettres ſont venues de Londres, le docteur Barlet étoit à table avec nous. On achevoit de dîner. Il s'eſt levé, il eſt paſſé dans ſon appartement. Nous étions tous dans une extrême impatience. Après lui avoir laiſſé le tems de lire des dépêches d'un mille de long, ne le voyant point revenir, ſa lenteur m'a paru inſupportable. Notre chère Henriette a dit : je crains de mauvaiſes nouvelles. Eſpérons qu'il n'eſt rien arrivé de mal à ſir Charles, que Clémentine n'eſt pas retombée, que le bon Jéronimo... J'appréhende pour lui.

Moi, j'ai pris le parti de monter à la chambre du docteur. Je l'ai trouvé aſſis, le dos vers la porte, enſéveli dans ſes réflexions; & lorſqu'il s'eſt tourné, en m'entendant entrer, j'ai vu qu'il étoit vivement pénétré.

Cher docteur Barlet, au nom du ciel, comment ſe porte mon frère ?

Ne vous alarmez pas, miladi. Tout le monde ſe porte bien à Boulogne, ou commence à ſe bien porter. Mais, hélas! je m'afflige pour miſs Byron.

Comment, comment? mon frère ſeroit-il marié? Il eſt impoſſible. Je ne le croirai jamais. Mon frère eſt-il marié?

Oh! non, avant ces lettres. Mais tout eſt conclu. Chère, chère miſs Byron! c'eſt à

présent que votre grandeur d'ame sera mise à l'épreuve. Cependant Clémentine est une fille d'un rare mérite. Pour vous, miladi, vous pouvez lire ces lettres, mais je ne crois pas qu'elles doivent être communiquées à miss Byron. Vous verrez à la fin de la dernière, quel est l'embarras du chevalier, entre son honneur & sa tendresse.

J'ai parcouru fort avidement les trois lettres. O docteur! lui ai-je dit en finissant, comment faire cette ouverture à madame Selby, à madame Sherley, à notre Henriette? Cependant différer de les rejoindre, lorsqu'elles savent que ces lettres sont de mon frère, ce seroit les alarmer trop. Descendons.

Prenez vous-même les lettres, miladi. Vous avez de la tendresse de cœur. On peut se fier à votre prudence. Je vous suivrai dans quelques momens.

Excellent homme! je voyois les larmes qui s'avançoient jusqu'au bord de ses paupières.

Je suis descendue. J'ai rencontré mon mari au bas des degrés : comment se porte sir Charles, madame? O milord! tout est perdu. Mon frère, depuis le tems, est le mari de la signora Clémentine.

Un coup de foudre ne l'auroit pas plus abattu. Le ciel nous en préserve! c'est tout ce qu'il a

pu répondre. Il eſt devenu pâle comme la mort. Je l'aime pour la tendre affection qu'il porte à mon Henriette. Les lettres, lui ai-je dit en lui tendant la main, ne parlent point encore de la célébration; mais tout le monde eſt d'accord; & s'il n'eſt pas marié, il le ſera bientôt. Allez, milord; dites à madame Selby que je ſouhaiterois de l'entretenir dans le jardin à fleurs.

Il m'a dit que miſs Byron étoit allée faire un tour dans le grand jardin avec ſa couſine Nancy; que m'ayant vue monter chez le docteur, qui étoit ſi long-tems à reparoître, elle avoit eu beſoin de prendre l'air; qu'il avoit laiſſé dans la ſalle à manger M. Selby, ſa femme, Emilie & Lucie, pour venir au-devant de moi, & m'apprendre combien tout le monde étoit alarmé. En vérité les larmes couloient le long de ſes joues. Je lui ai tendu la main avec un regard d'amour. Il m'a plu dans ce moment. Je l'ai nommé mon cher milord. Je crois avoir entendu dire à notre chère amie, que la crainte diſpoſe à la tendreſſe. Elle nous fait tourner les yeux autour de nous, pour trouver quelqu'un qui nous raſſure.

J'ai trouvé les perſonnes que je viens de nommer prêtes à paſſer dans le jardin. Oh! chère madame Selby, ai-je dit en entrant, tout eſt réglé en Italie.

Ils ſont tous demeurés muets, à l'exception d'Emilie, dont le chagrin s'eſt fait entendre. Elle étoit prête à s'évanouir. On a fait appeler ſa femme-de-chambre. Emilie s'eſt retirée.

J'ai dit alors à M. & madame Selby ce que j'avois lu dans la dernière des trois lettres. Le chagrin du mari a vivement éclaté. Je n'entends point, a-t-il dit, quelle ſorte d'honneur peut avoir obligé ſir Charles de partir à la première invitation, après les traitemens qu'il avoit reçus de ces fiers italiens. Tout le monde auroit prévu que cela ne pouvoit ſe terminer autrement. Pauvre Henriette! quel ſort pour la fleur de l'univers! Méritoit-elle d'être ravalée au-deſſous d'une précieuſe d'Italie? Ma conſolation, c'eſt qu'elle eſt ſupérieure à tous deux. Oui, madame, je le ſoutiens. Un homme, fût-il un roi, qui eſt capable de préférer une autre femme à notre Henriette, n'eſt pas digne d'elle.

Il s'eſt levé; il a fait pluſieurs tours dans la ſalle, à grands pas & d'un air chagrin. Enſuite ſe remettant ſur ſa chaiſe: madame, a-t-il dit à ſa femme, nous allons voir ce que cette dignité de votre ſexe, pour laquelle vous avez ſi ſouvent plaidé, ſera capable de produire dans la plus noble de toutes les ames. Mais, hélas! ce cher amour trouvera une extrême différence entre la théorie & la pratique.

Lucie pleuroit; ſa douleur étoit muette: madame Selby s'eſt eſſuyé pluſieurs fois les yeux. Chère miladi, a-t-elle dit enfin, comment apprendrons-nous cette nouvelle à miſs Byron? Il faut qu'elle la ſache de vous. Elle aura recours à moi pour ſe conſoler. Un peu de patience, M. Selby; vous ne ménagez point aſſez ſir Charles Grandiſſon.

Je lui ai demandé auſſi un peu de quartier pour mon frère, en lui repréſentant qu'il méritoit plutôt d'être plaint; & je lui ai lu la concluſion de la troiſième lettre. Mais rien ne pouvoit appaiſer M. Selby. Il a continué de blâmer ſir Charles. Après tout, chère ſœur, ces ſeigneurs de la création ſont plus violens, plus déraiſonnables, & par conſéquent plus ſots & plus pervers, plus enfans, s'il vous plaît, que nous autres femmes, lorſqu'ils voient manquer ce qu'ils déſirent beaucoup.

Pendant que nous cherchions le moyen de faire cette triſte ouverture à notre charmante amie, madame Sherley eſt arrivée au château. Nous lui avons communiqué auſſi-tôt le ſujet de notre chagrin. Sa grande ame n'a laiſſé voir aucune marque de ſurpriſe. Je n'y vois point, nous a-t-elle dit, d'autre remède que la patience. Notre chère fille s'y attendoit elle-même. Puis-je lire la lettre qui contient cette intéreſſante nou-

velle ? Je lui ai présenté les trois lettres. Elle n'a fait que les parcourir. J'admire sir Charles, a-t-elle repris. Quel auroit été notre bonheur, si le ciel avoit exaucé nos vœux ! mais vous vous souvenez, madame Selby, que nous avons souvent plaint la vertueuse Clémentine. Il paroît assez que la généreuse attention de sir Charles pour Henriette, coûte quelque chose à sa tranquillité. Où est donc ma chère fille ?

Je sortois pour la chercher, & je l'ai rencontrée sur les degrés de la terrasse. Votre grand'maman, ma chère... Oui, m'a-t-elle dit; j'apprends qu'elle est arrivée, & je me hâtois de lui venir rendre mes devoirs.

Mais comment vous trouvez-vous, Henriette ?

Assez bien depuis que j'ai pris l'air. J'ai fait demander des nouvelles au docteur Barlet, il m'a fait dire que sir Charles est en bonne santé, & que tous ses amis se portent mieux. Je suis plus tranquille.

Elle a couru vers sa grand'mère, avec la joie qu'elle a toujours de la voir. Elle lui a demandé sa bénédiction un genou à terre, comme elle n'y manque jamais.

Eh ! quel heureux vent amène ma chère mère à sa fille ?

Le jour est fort beau. J'ai cru que l'air & le

dernière qu'on ait la bonté d'en informer. Mais je devine.... avec un ſourire forcé.

Que devine mon Henriette ? a dit ſa tante.

Le docteur, a-t-elle répondu, m'a fait aſſurer que ſir Charles ſe porte bien, & que ſes amis commencent heureuſement à ſe rétablir : il ne m'eſt donc pas difficile de deviner, par le ſilence qu'on garde ſur le fond des lettres, que ſir Charles eſt, ou marié, ou fort proche de l'être. Que dites-vous, cher docteur ?

Il n'a fait aucune réponſe; mais ſes yeux étoient mouillés. Miſs Byron s'eſt tournée vers nous, & nous a tous vus avec notre mouchoir aux nôtres. Son oncle, quittant ſa chaiſe, eſt demeuré debout près d'une fenêtre, le dos tourné vers nous.

Ce langage eſt aſſez clair, a repris l'incomparable Henriette; & je vois que tout le monde s'afflige ici pour moi. Ma reconnoiſſance en eſt extrême, & je ne la crois pas moins juſte, parce que l'homme eſt ſir Charles Grandiſſon. Ainſi, cher docteur, a-t-elle continué, en mettant la main ſur la ſienne, il eſt actuellement marié. Dieu tout-puiſſant (en levant affectueuſement les yeux vers le ciel), je vous demande ſon bonheur & celui de Clémentine. Hé bien, mes chers amis, que voyez-vous ici de contraire à mon attente?

Sa tante l'a tendrement embrassée. Son oncle, courant à elle, l'a serrée entre ses bras. Sa grand'mère, qui étoit assise, a tenu les siens ouverts ; & la chère Henriette s'y est précipitée, en mettant un genou à terre. Mais, après avoir fait de nouveaux remercîmens à l'assemblée, elle a demandé la permission de se retirer pour quelques momens. Sa tante l'a retenue par la main, en lui disant que sir Charles n'étoit pas encore marié, mais..... S'il doit l'être, a-t-elle interrompu, ne peut-on pas dire qu'il l'est déjà ? Emilie est entrée au même moment. Elle avoit fait un effort pour se remettre de son trouble, & peut-être croyoit-elle avoir retrouvé toute sa présence d'esprit ; mais à la vue de sa chère miss Byron, son courage s'est évanoui. Elle a recommencé à pleurer, à sanglotter. Elle vouloit sortir, pour cacher ses larmes, lorsque miss Byron l'arrêtant & la prenant dans ses bras, l'a exhortée à s'armer de force, à faire des vœux, comme elle, pour le bonheur d'autrui, & même à s'en réjouir. Je ne m'en consolerai jamais, lui a répondu naïvement la petite fille, avec de nouveaux sanglots. C'est pour vous que je m'afflige. Je hais ces italiennes. Je serois la plus heureuse créature du monde, si vous étiez miladi Grandisson.

A présent que miss Byron sait le pire, ai-je

[illegible]

… Selby & miss Byron. Mais M. Selby n'est … satisfait que mon frère, aimant Henriette, … me il est évident qu'il l'aime, ait pu se … miner si facilement à partir pour l'Italie. … chagrin vient de l'affection même qu'…

porte à mon frère, & de celle qu'il a pour sa nièce. Mais il n'est pas besoin de vous dire que, tout homme qu'il est, il n'a pas l'ame aussi grande de moitié qu'aucune des trois femmes que j'ai nommées.

A notre retour, vous auriez été charmée de voir Henriette prendre Emilie à l'écart, pour la consoler, & pour lui faire valoir les circonstances qui semblent avoir entraîné mon frère. Elle a rendu ensuite le même office à son oncle. Que cette généreuse fille a brillé aux yeux de tous les témoins!

Lorsqu'elle s'est trouvée seule avec moi, elle m'a parlé du dernier article de la troisième lettre, où elle est nommée avec l'apparence d'une si vive tendresse, dans des termes si dignes du plus sensible des hommes, qui marque un respect extrême pour elle & pour son sexe, & qui se reproche de la présomption à lui-même, pour avoir osé supposer que miss Byron est à plaindre, & qu'elle a pour lui quelque partie de la tendresse qu'il a pour elle. Il est certain, m'a-t-elle dit, qu'il n'a pas vu, comme vous & votre sœur, tout le fond d'estime que j'ai pour lui. Comment l'auroit-il vu? a-t-elle continué. Vous savez que nous étions rarement ensemble; & lui ayant tant d'obligations, il a pu n'attribuer mes égards qu'à la seule reconnoissance. Mais il est clair qu'il

m'aime;

m'aime, ne le pensez-vous pas? & peut-être m'auroit-il donné la préférence sur toutes les autres femmes, s'il avoit pu se refuser aux circonstances. Que le ciel répande sur lui toutes ses bénédictions! a-t-elle ajouté: c'est mon premier amour: jamais je n'en aurai d'autre. Ne blâmez pas cette déclaration, ma chère miladi. Vous m'avez déjà condamnée une fois, en me traitant de romancière: mais songez que l'homme est sir Charles Grandisson.

Malgré toutes ces apparences de force, hélas! chère sœur, on apperçoit aisément que les heures solitaires de cette aimable fille sont un pénible fardeau pour elle. Elle a pris l'habitude de soupirer. Elle se lève avec les yeux enflés; le sommeil l'abandonne: l'appétit lui manque; & tous ces symptômes ne lui sont pas inconnus à elle-même: on en juge par l'effort qu'elle fait pour les cacher. Quoi! faut-il qu'Henriette Byron, avec une beauté incomparable, avec une santé si florissante, une humeur si égale, des passions si faciles à gouverner; généreuse, reconnoissante jusqu'à l'héroïsme; supérieure à toute autre femme en franchise de cœur, en vraie délicatesse; d'un jugement & d'une maturité d'esprit au-dessus de son âge; faut-il qu'elle se voie sacrifiée comme une victime innocente, sur l'autel d'un amour sans espérance? Sa situation me perce

le cœur. Je ne puis ſupporter ce triomphe de l'autre ſexe, quoique l'homme ſoit mon frère. Mais au fond, ce n'en eſt pas un pour lui. Il paroît au contraire que ſon cœur véritablement noble, ſouffre mortellement de ne pouvoir ſe donner tout entier à cette excellente fille.

M. Deane eſt arrivé ici ce matin. Il eſt homme de mérite. Dans un moment d'entretien, où il m'a parlé à cœur ouvert, j'ai ſu de lui que ſon deſſein a toujours été de faire miſs Byron ſa principale héritière. Il m'a informée de ſon bien, qui eſt conſidérable. Je vois que la vraie politique eſt d'être bon. Jeunes & vieux, riches & pauvres, tout le monde eſt idolâtre de miſs Byron.

M. Deane eſt dans une inquiétude extrême pour ſa ſanté, qui décline viſiblement. Il la croit *en conſomption*. Mais nous ſommes convaincus, elle-même, & tout autant que nous ſommes, que le mal n'eſt pas du reſſort de la médecine. Elle a feint de la ſurpriſe, lorſqu'il s'eſt expliqué ſur ſes craintes, dans la vue, comme elle me l'a confeſſé, d'éviter les ſollicitations d'une tendreſſe importune, qui voudroit l'engager à des conſultations pour une maladie dont il n'y a que la patience & le tems qui puiſſent la guérir.

Que va devenir la ſignora Olivia, lorſqu'elle

sera informée de ce qui se passe à Boulogne ? Elle a ses émissaires, qui ne lui permettront pas de l'ignorer long-tems. Quels seront ses transports! je suppose qu'étant en correspondance avec elle, vous ne serez pas long-tems sans être troublée par ses invectives.

Tout le monde vous désire ici, vous & votre lord. Pour moi, je n'ai pas de plus vive impatience que de vous revoir tous deux, ou, si vous l'aimez mieux, de vous voir arriver pour me voir. Vous ne sauriez me prendre dans un tems plus avantageux pour moi. Pas le moindre démêlé avec mon mari. Vous n'entendriez de nous que tout ce qu'il vous plaît, milord.... mon cher amour, vous ne me demandez rien... Vous me prévenez, milord, dans tous mes désirs. Je l'ai averti fort tendrement de quelques-uns des ses foibles : il me remercie de l'instruction; & sa résolution, dit-il, est d'être tout ce qu'il faut pour me plaire.

J'ai fait des découvertes en sa faveur. Je lui ai trouvé plus d'esprit, plus d'agrément, plus de sens & de savoir que je ne lui en croyois, & que je ne lui en avois même soupçonné lorsque j'avois plus de raison de chercher toutes ces qualités dans son caractère. Il m'accorde une très-grande portion de jugement; & vous jugez bien qu'après de telles découvertes à son avan-

tage, il ne peut faire autrement. En un mot, nous faisons des progrès si monstrueux dans notre commerce d'estime, que, pour peu qu'ils continuent, nous aurons peine à nous reconnoître pour le même homme & la même femme qui firent, il y a quelques mois, une si bizarre figure aux yeux des spectateurs dans l'église de Saint George. Il faudra nous remarier, pour nous assurer l'un de l'autre; car soyez persuadée que nous ne voudrons jamais paroître aussi sots que nous le fûmes alors. Ce qui le relève beaucoup dans mes idées, c'est la bonne opinion que tout le monde semble avoir ici de lui. On le trouve homme de sens, homme de bon naturel, &, le croiriez-vous? fort bel homme. Tous les habitans de cette maison passent pour gens très-sensés, & d'une grande pénétration; je ne puis les contredire, sans me faire tort à moi-même.

Vous apprendrez avec joie qu'Emilie, toujours attentive à copier son modèle, sera une excellente femme, & une très-bonne mère de famille. Miss Byron est réellement la fille du monde qui entend le mieux l'économie domestique. A son arrivée, elle a repris la direction de cette famille, pour soulager sa tante Selby. C'étoit son office avant son voyage de Londres. Jusqu'à présent je me suis crue assez entendue

ſur cet article ; mais elle m'a fermé pour jamais la bouche, & ſon adminiſtration eſt accompagnée de tant de dignité & de douceur, qu'elle eſt adorée de toute la maiſon. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du tems pour cette multitude de ſoins ; car nous ne nous appercevons jamais qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, & de l'aiſance ſans précipitation, rien n'eſt difficile.

Votre lettre m'eſt remiſe à ce moment. J'avois prévu quelles ſeroient les agitations d'Olivia. Elle a reçu ſans doute quelques informations de Boulogne ; car pourquoi quitter ſi tôt l'Angleterre, lorſqu'elle avoit réſolu d'y attendre le retour de mon frère ? Malheureuſe femme ! Henriette a pitié d'elle. Mais quel eſt le malheureux dont Henriette n'ait pas pitié ?

N. B. *On trouve ici pluſieurs lettres plus agréables qu'utiles au ſoutien de l'intérêt ; l'une de la comteſſe de D... qui, ne perdant point de vue le mariage de ſon fils, s'efforce de combattre l'amour de miſs Byron pour ſir Charles, par les raiſonnemens pris de la nature de cette paſſion, & des difficultés où elle n'ignore pas que ſir Charles eſt engagé : les autres, de différentes perſonnes, & par des motifs tout différens*

de l'intérêt général. Miladi G... (auparavant miss Charlotte Grandisson) ayant enfin quitté le château de Selby, écrit aussi à miss Byron, qu'elle y a laissée avec Emilie, & lui dit mille choses badines. Miss Byron lui fait une réponse plus grave, qui se ressent de sa situation. Le plus grand éloge qu'on doive ici à l'auteur, regarde les caractères, qui sont habilement soutenus. Mais tout étant accessoire à la situation de sir Charles, on y revient enfin par une lettre au docteur Barlet.

LETTRE LXXVII.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

A Boulogne, 8 & 19 juillet.

JE me sens le cœur plus triste qu'il ne l'a jamais été. Quel nom donner au bonheur dont on ne peut jouir sans faire le malheur d'autrui? Le comte de Belvedère, informé de l'heureux changement de Clémentine, & que suivant toute apparence elle sera le prix des services d'un homme à qui toute la famille attribue son rétablissement, arriva hier au soir dans cette ville, & me fit avertir aussi-tôt du dessein qu'il avoit de me rendre aujourd'hui sa visite.

Ce matin j'ai reçu, par Camille, un message

Ces qualités, monsieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu'à ceux qui veulent s'en prévaloir. Mais permettez que je vous fasse une question : si vous n'aviez pas d'autre obstacle que moi, auriez-vous quelque espérance à l'affection de Clémentine ?

Aussi long-tems qu'elle ne sera point mariée, il m'est permis d'espérer. Sans votre retour, je ne doute point qu'elle n'eût été à moi. Vous n'ignorez pas que sa maladie n'auroit point été capable de m'arrêter.

Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite. C'est, monsieur, le point essentiel pour moi, qui n'en dois compte à personne. Cependant, si vous en avez quelque doute, éclaircissez-vous. J'ai tant d'estime pour le comte de Belvedère, que je souhaite sincèrement de mériter la sienne.

Apprenez-moi donc, chevalier, quelle est actuellement votre situation avec Clémentine, ce qui s'est conclu entre vous & la famille, & si Clémentine s'est déclarée pour vous ?

Elle ne s'est point encore ouverte avec moi. Je répète que l'estime du comte de Belvedère m'est précieuse ; & je m'expliquerai par conséquent avec plus de franchise qu'il ne doit se le promettre de l'humeur chagrine qui paroît le dominer dans cette visite. J'ai parole, cette après-

quées pour moi, je lui en ai témoigné quelque chose : il m'a demandé si je l'informerois fidellement des termes où j'étois avec la signora Clémentine ? Fidellement, sans doute, ai-je répondu, supposé que j'entre dans quelque explication ; mais la disposition où je vous vois, ne me permet peut-être point de vous satisfaire là-dessus.

Je vous dispense d'une autre réponse, a-t-il répliqué. Vous me semblez sûr de vos avantages ; mais Clémentine ne sera point à vous, pendant qu'il me restera un souffle de vie.

Après tant de révolutions, monsieur, après tant d'incidens & de scènes, que je n'ai pas cherché à faire naître, rien ne doit être capable de me surprendre ; mais si vous avez quelques prétentions à former, quelques demandes à faire sur ce point, ce n'est point à moi, c'est à la famille du marquis della Porretta qu'il faudroit vous adresser.

Croyez-vous, monsieur, que je ne sente point l'ironie de ce langage? Sachez néanmoins, qu'à l'exception d'un seul, tous les cœurs de sa famille sont dans mes intérêts. D'ailleurs toutes les considérations sont pour moi ; & vous n'avez pour vous que la générosité de vos services, que je ne conteste point, ou peut-être les agrémens de votre figure & de vos manières.

Ces qualités, monſieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu'à ceux qui veulent s'en prévaloir. Mais permettez que je vous faſſe une queſtion : ſi vous n'aviez pas d'autre obſtacle que moi, auriez-vous quelque eſpérance à l'affection de Clémentine ?

Auſſi long-tems qu'elle ne ſera point mariée il m'eſt permis d'eſpérer. Sans votre retour, je ne doute point qu'elle n'eût été à moi. Vous n'ignorez pas que ſa maladie n'auroit point été capable de m'arrêter.

Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite. C'eſt, monſieur, le point eſſentiel pour moi, qui n'en dois compte à perſonne. Cependant, ſi vous en avez quelque doute, éclairciſſez-vous. J'ai tant d'eſtime pour le comte de Belvedère, que je ſouhaite ſincèrement de mériter la ſienne.

Apprenez-moi donc, chevalier, quelle eſt actuellement votre ſituation avec Clémentine, ce qui s'eſt conclu entre vous & la famille, & Clémentine s'eſt declarée pour vous ?

Elle ne s'eſt point encore ouverte avec [illegible] Je répète que l'eſtime du comte de Belve[illegible] m'eſt precieuſe ; & je m'expliquerai par [illegible] quent avec plus de franchiſe qu'il ne [illegible] promettre de l'humeur chagrine [illegible] demeurer dans cette vi

midi, pour un entretien avec Clémentine. Tout eſt d'accord avec ſa famille & moi. Je me ſuis impoſé pour règle de prendre les mouvemens d'un eſprit ſi pur, quoique hors de ſon aſſiette naturelle, pour l'ordre de la providence. Juſqu'à préſent les miens ont été purement paſſifs: l'honneur ne me permet plus de m'arrêter à ces bornes. Cet après-midi, monſieur....

Cette après-midi... (d'une voix altérée) quoi? cette après-midi...

Décidera de ma deſtinée par rapport à Clémentine.

Vous me déſeſpérez! ſi ſes parens ſont déterminés en votre faveur, c'eſt par néceſſité plutôt que par choix. Mais s'ils la laiſſent maîtreſſe d'elle-même, je ſuis perdu!

Suppoſez qu'elle ſe détermine pour moi; c'eſt une raiſon, monſieur, qui ne laiſſe point de réplique. Mais les circonſtances ne me paroîtront pas fort heureuſes, ſi c'eſt comme vous le dites, ſans inclination du côté de la famille que j'obtiens l'honneur d'y être admis; & moins encore, ſi ma bonne fortune entraîne le malheur d'un homme tel que vous.

Quoi! chevalier, c'eſt aujourd'hui que vous devez voir Clémentine, pour terminer avec elle? cette après-midi! & vous devez changer de conduite! mettre de l'empreſſement dans vos

ſoins! la ſolliciter de ſe donner à vous! Ma religion, l'honneur de mon pays... Expliquons-nous, monſieur. Il faut convenir de quelque choſe. Je vous le dis avec un mortel regret; mais il le faut. Vous ne refuſerez point de vous meſurer..... Le conſentement n'eſt pas encore donné. Vous ne déroberez pas ce tréſor à l'Italie. Faites-moi l'honneur de ſortir à ce moment avec moi.

Malheureux comte! que je vous plains! vous connoiſſez mes principes. Il eſt dur, après la conduite que j'ai tenue, de ſe voir invité.... Faites-vous expliquer tous mes procédés, par le prélat, par le père Mareſcotti, par le général même, qui a toujours été de vos amis, & qui étoit autrefois ſi peu des miens. Ce qui les a fait entrer dans des ſentimens auſſi contraires à leurs inclinations que vous le penſez, ne peut être ſans force ſur une ame auſſi noble que celle du comte de Belvedère. Mais à quelque réſolution que les éclairciſſemens puiſſent vous porter, je vous déclare d'avance que je n'accepterai jamais votre rendez-vous, qu'à titre d'ami.

Il s'eſt tourné avec une vive émotion. Il s'eſt promené dans ma chambre, comme un homme irréſolu. Enfin, ſe rapprochant de moi, d'un air égaré: je vais de ce pas, m'a-t-il dit, voir

e père Marescotti, le prélat, leur faire connoître mon désespoir; & si je perds l'espérance....
O chevalier! je vous le répète encore, Clémentine ne sera point à vous pendant ma vie.
En sortant, il a regardé autour de lui, comme s'il eût craint d'être entendu de quelqu'autre que de moi, quoique nous n'eussions personne proche de nous; & se baissant vers moi, il vaut mieux, a-t-il ajouté, mourir de votre main, que de.... Il n'a point achevé; & sans me laisser le tems de répondre, il m'a quitté si brusquement, qu'il avoit disparu lorsque je suis arrivé à la porte. Comme il étoit venu à pied, un valet, qu'il avoit à sa suite, a dit aux miens, que madame de Sforce l'étoit allé voir à Parme, & que depuis cette visite, on avoit remarqué dans son humeur, un changement qui alarmoit toute sa maison.

Apprenez-moi, cher docteur, comment les téméraires vivent si tranquilles, lorsqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarras, & tant d'éloignement pour toute sorte d'offenses, à peine suis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre. De quoi les femmes ne sont-elles pas capables, lorsqu'elles entreprennent de mettre la division entre des amis? Madame de Sforce a l'humeur hautaine, intrigante. Il n'est pas de son intérêt que Clémen-

tine soit jamais mariée. Cependant le comte de Belvedère est d'un naturel si doux, si éloigné de la violence, que, n'ignorant point les vues de cette dame, j'admire par quels artifices elle a pu susciter une flamme si vive dans une ame si paisible.

Le tems me presse pour me rendre au palais della Porretta. Je ne suis pas tranquille sur le récit de Camille. Ne marque-t-il point, dans sa maitresse, une imagination trop échauffée pour une occasion de cette importance? & ne dois-je pas craindre qu'elle ne soit rien moins que rétablie?

LETTRE LXXVIII.

Le chevalier GRANDISSON au même.

Même jour au soir.

Je voudrois recueillir mes esprits, mon cher & respectable docteur, pour vous faire un détail, qui vous trouverez fort surprenant. Clémentine est la plus noble fille qui soit au monde. Qu'arrivera-t-il enfin...? Mais, j'ai besoin d'un cœur plus tranquille, & d'une main plus ferme, pour être en état de continuer.

Je me trouve un peu moins agité. Mes pro-

mières lignes demeureront, pour vous faire juger quelle étoit l'émotion de mon ame, lorsqu'en arrivant j'ai tenté d'écrire mille choses qui venoient de se passer sous mes yeux.

Camille m'attendoit dans la première salle, avec ordre de me conduire chez la marquise. J'y ai trouvé avec elle le marquis & le prélat. O chevalier! m'a-t-elle dit, nous avons été fort troublés par une visite du comte de Belvedère. Qu'il est à plaindre! il nous a dit qu'il vous avoit vu chez vous.

Il est vrai, madame. Alors j'ai raconté, à la prière du prélat, tout ce qui s'étoit passé entre nous, excepté ses derniers mots, par lesquels j'ai cru devoir entendre qu'il aimoit mieux mourir de la main d'autrui que de la sienne.

Ils ont témoigné la part qu'ils prenoient à sa peine, & leur inquiétude pour moi; mais je ne me suis point apperçu que cet incident eût altéré leurs dispositions en ma faveur. Ils avoient déclaré au comte que le rétablissement de leur fille paroissant dépendre de la parfaite satisfaction de ses désirs, ils étoient résolus de n'y plus apporter la moindre opposition. La visite de ce malheureux ami, m'a dit la marquise, & ses emportemens, qui m'ont fait d'autant plus de pitié, que je le crois menacé de la maladie de ma fille, m'ont empêchée de voir Clémentine

depuis deux heures. J'allois passer chez elle ; lorsque vous êtes arrivé : mais Camille ira pour moi.

Ce matin, a continué la marquise, dans l'entretien que j'ai eu avec elle, elle s'est excusée de vous avoir envoyé Camille pour vous prier de remettre votre visite à l'après-midi. Elle n'étoit pas préparée, m'a-t-elle dit, à vous recevoir. Je lui ai demandé de quels préparatifs elle avoit besoin pour voir un homme que nous estimons tous, & qui lui avoit toujours marqué tant de respect? Elle m'a répondu, que devant vous voir dans un jour sous lequel il ne lui avoit pas encore été permis de vous regarder, elle avoit quantité de choses à vous dire, & qu'elle craignoit de ne pouvoir se les rappeler; qu'elle en avoit écrit une partie, mais qu'elle n'étoit pas encore contente d'elle-même; que vous étiez grand; qu'elle vouloit s'efforcer de ne l'être pas moins; que la liberté que nous lui accordions, augmentoit son embarras, & qu'elle avoit déjà souhaité vingt fois d'être à la fin du jour.

Je lui ai proposé, a poursuivi la marquise, de prendre plus de tems; un mois, une semaine Non, non, m'a-t-elle dit; je serai prête à le voir tantôt. Qu'il vienne. Je me sens la tête assez bien. Qui sait si je ne serai pas plus mal demain, ou dans une semaine?

Camille

Camille est rentrée. On lui a demandé dans quel état elle avoit laissé sa maîtresse. Elle nous a dit qu'elle l'avoit trouvée fort pensive, mais l'esprit vif & agité; qu'elle paroissoit remplie de la visite qui s'approchoit, & que depuis une demi-heure, elle avoit demandé trois fois si le chevalier étoit arrivé; qu'elle relisoit souvent ce qu'elle avoit écrit; qu'elle le mettoit sur sa table & le reprenoit; que se levant quelquefois, elle se promenoit un moment dans sa chambre, tantôt avec un air de dignité, tantôt la tête penchée; que pendant la dernière heure elle avoit plusieurs fois pleuré; que dans d'autres momens elle soupiroit: qu'elle n'étoit pas contente de son habillement; qu'elle avoit voulu d'abord être en noir, puis en couleur; qu'ensuite elle avoit demandé une robe bleue & argent, & qu'elle s'étoit déterminée enfin pour un satin blanc tout uni. Elle paroît un ange dans cette parure, a conclu Camille; mais qu'il seroit à souhaiter que ses yeux & ses mouvemens fussent un peu plus composés!

Je prévois de la difficulté pour vous, m'a dit le prélat. Toutes ces agitations marquent encore quelque désordre. Cependant, si proche d'une entrevue qui doit finir par une déclaration en votre faveur, elles font juger combien son cœur

est intéressé à cet événement : puisse-t-il faire votre bonheur & le sien !

Je ne crains rien pour le bonheur de ma fille, a dit la marquise, dans tout ce qui dépendra du chevalier. Je suis sûre de sa tendresse pour elle.

Il me semble, a dit le marquis, que nous pourrions lui laisser la liberté de mener sa femme en Angleterre, pendant les premiers six mois, à condition de nous la ramener pour les six autres. Ce changement pourroit faire prendre un nouveau cours à ses idées. La vue continuelle des mêmes lieux & des mêmes personnes, est capable d'attrister son cœur. J'ajoute que son absence serviroit à fortifier ce pauvre comte de Belvedère.

Le prélat a loué cette idée. La marquise n'a pas fait d'autre objection que celle de sa tendresse. On a conclu que le choix en feroit abandonné aussi à Clémentine. Camille, a dit le marquis, il est tems d'avertir ma fille, que le chevalier attend qu'elle demande à le voir. Vous y consentez? m'a-t-il dit civilement.

Camille n'est pas revenue aussi-tôt : à son retour, elle nous a fait une nouvelle peinture des agitations de sa maîtresse, qu'elle a terminée, en priant la marquise de monter à son appar-

ment. Si c'étoit votre première entrevue, m'a dit le prélat, je ne serois pas surpris de ce désordre : mais il faut avouer que le mal se montre sous une étrange variété de formes.

La marquise est montée avec Camille, & m'a fait avertir presqu'aussi-tôt de la suivre. Elle est venue au-devant de moi, jusqu'à la porte du cabinet ; & sortant, elle m'a dit en peu de mots : je crois qu'elle sera plus satisfaite que je vous laisse seul avec elle. Je ne m'éloignerai point. Camille me tiendra compagnie dans la chambre voisine.

En entrant dans la chambre, j'ai trouvé Clémentine à sa toilette, mais abîmée dans ses méditations, & la tête appuyée sur sa main. A ma vue, un charmant vermillon s'est répandu sur ses joues. Elle s'est levée, & m'a fait une profonde révérence, elle s'est avancée de quelques pas vers moi ; mais elle paroissoit tremblante, & ses regards étoient incertains.

Je me suis approché d'elle. J'ai pris respectueusement sa main des deux miennes, & je l'ai pressée de mes lèvres. Ah ! chevalier, m'a-t-elle dit, en détournant un peu le visage, mais sans retirer sa main. Elle n'a rien ajouté ; & , comme retenue par l'embarras de s'expliquer, elle a poussé un soupir.

Je l'ai conduite à sa chaise. Elle s'est assise,

en continuant de trembler. Que je remercie le ciel, ai-je dit, en penchant la tête sur ses deux mains, que je tenois dans les miennes, de me faire voir cet heureux changement dans une santé si chère! puisse-t-il achever son ouvrage.

Heureux vous-même, m'a-t-elle répondu, heureux du pouvoir qui vous est donné d'obliger, comme vous l'avez su faire! mais, comment.... comment pourrai-je.... O monsieur! vous savez les mouvemens qui n'ont pas cessé de déchirer mon cœur, depuis que... j'oublie depuis quand... O chevalier! le ponvoir me manque. Elle s'est arrêtée. Elle a pleuré. Elle a comme perdu la force de parler.

Il est en votre pouvoir, mademoiselle, de rendre heureux ce même homme à qui vous attribuez des obligations dont vous êtes déjà plus qu'acquittée.

Je me suis assis près d'elle, au signe qu'elle m'en a fait.

Parlez, monsieur. Il se passe de grands mouvemens dans mon ame. Dites-moi, dites-moi tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur (en y portant la main) est serré dans sa prison; je crois sentir qu'il manque d'espace. Cependant le pouvoir de s'expliquer lui est refusé. Parlez, & je vous écouterai en silence.

Toute votre famille, mademoiselle, est réunie

dans le même sentiment. Il m'eſt permis de vous ouvrir mon cœur. Je me promets d'être entendu avec bonté. Le père Mareſcotti me favoriſe de ſon amitié. Les conditions ſont celles que j'ai offertes en partant pour l'Angleterre.

Elle a penché la tête, & ſon attention ſembloit redoubler.

De deux années l'une, je ſerai heureux avec ma Clémentine, en Angleterre....

Votre Clémentine, monſieur! ah, chevalier! (Elle a tourné la tête en rougiſſant). Votre Clémentine, monſieur! a-t-elle répété; & j'ai cru voir un air de joie ſur ſon viſage. Cependant une larme s'eſt dérobée de ſes yeux.

Oui, mademoiſelle, on m'accorde l'eſpérance de vous voir à moi. Vous aurez votre directeur avec vous : le père Mareſcotti conſent à vous accompagner pour cette fonction. Sa piété, ſon zèle, mes propres égards pour ceux dont les principes ſont différens des miens, mon honneur engagé ſolennellement à la famille qui me confie ſon plus cher tréſor, ſeront votre ſûreté...

Ah, monſieur! a-t-elle interrompu, vous ne ſerez donc pas catholique?

Vous avez conſenti, mademoiſelle, avant mon départ pour l'Angleterre, que je ſuiviſſe le mouvement de ma conſcience.

Eſt-il donc vrai? a-t-elle dit, avec un ſoupir.

Votre père, mademoiselle, vous informera lui-même de tous les autres articles dont on est convenu, pour votre parfaite satisfaction.

Ses yeux étoient gonflés de larmes. Elle paroissoit incertaine. Deux ou trois efforts qu'elle a faits pour parler, n'ont produit qu'un son confus. Enfin, s'appuyant sur mon bras, elle s'est avancée en tremblant vers le cabinet; elle y est entrée. Laissez-moi, laissez-moi, m'a-t-elle dit: & m'ayant mis un papier dans la main, elle a tiré la porte sur elle. Le cœur percé de ses sanglots, que je pouvois entendre, je suis passé dans la chambre voisine, d'où sa mère & Camille avoient entendu une partie de notre court entretien. La marquise est entrée dans le cabinet; mais revenant aussi-tôt: grâces au ciel, m'a-t-elle dit, elle jouit de toute sa raison, quoiqu'elle paroisse fort affligée. Elle m'a suppliée de l'abandonner à elle-même. Si vous pouvez lui pardonner, dit-elle, son cœur sera soulagé. Elle vous a donné un papier qu'elle vous prie de lire. Elle attendra que vous la fassiez appeler, si vous pouvez, a-t-elle ajouté, souffrir, après l'avoir lu, une créature indigne de votre bonté. Quel étrange mystère, a repris la marquise, cet écrit peut-il donc renfermer?

J'étois aussi surpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'ai offert de le lire en sa présence: mais elle a souhaité de ne le voir

qu'avec le marquis, s'il convenoit qu'ils en prissent tous deux connoissance. Elle est sortie avec précipitation, & Camille a passé dans l'autre chambre, pour y attendre les ordres de sa maîtresse. Je suis demeuré seul. Voici l'étonnante pièce que j'ai lue (*).

« O vous, qui êtes ce qu'il y a de plus cher à » mon cœur, pardon mille fois...... de quoi » dirai-je? est-ce du dessein que j'ai de faire une » grande action, si j'en ai la force? L'exemple » me vient de vous, qui êtes à mes yeux le plus » grand des hommes. Mon devoir parle d'un » côté; mon cœur y résiste, & me tente d'une » foiblesse. C'est toi, dieu puissant! que je prie » de me soutenir dans ce grand combat. Ne per- » mets pas qu'il renverse ma raison, comme il » l'a déjà fait; cette foible raison, qui ne com- » mence qu'à renaître. O dieu! fortifie-moi: » l'effort est extrême; il est digne de la per- » fection à laquelle Clémentine a toujours » aspiré.

» Mon précepteur! mon frère! mon ami! ô

(*) Il n'est pas besoin de faire observer qu'elle se ressent de la maladie de Clémentine, qui est causée par l'amour & la religion; ni d'avertir que c'est en quoi consiste ici l'art de l'auteur.

» le plus cher & le meilleur des hommes! ne
» pense plus à moi. Je suis indigne de toi.
» C'est ton ame, qui a charmé Clémentine.
» Lorsque j'ai remarqué les graces de ta figure,
» j'ai retenu mes yeux, j'ai mis un frein à mon
» imagination : & comment? En tournant mes
» réflexions sur les graces supérieures de ton
» ame. Mais cette ame, ai-je dit, n'est-elle pas
» faite pour une autre vie? l'obstination, la
» perversité de cette ame si chère, permet-elle à
» la mienne de se lier à elle? l'aimerai-je, jus-
» qu'à souhaiter à peine d'être séparée d'elle
» dans son sort futur? O le plus aimable de
» tous les hommes! comment puis-je m'assurer
» que si j'étois à toi, la force de l'amour, la
» douceur des manières, les complaisances de la
» bonté, ne m'entraînassent point après toi?
» Moi, qui regardois autrefois un hérétique
» comme le pire de tous les êtres, je me sens
» déjà changée, par une séduction irrésistible,
» jusqu'à prendre, en ta faveur, une meilleure
» opinion de ce que j'ai détesté. De quelle force
» seroient les avis du plus pieux directeur, lors-
» que tes caresses & tes douces persuasions s'em-
» ploîroient à pervertir un cœur tout à toi?
» Je sais que l'espérance de te convaincre toi-
» même me donneroit la force de disputer avec
» toi : mais ne te connois-je pas des talens fort

» ſupérieurs aux miens? & quel ſeroit mon
» embarras, entre le ſentiment de mon devoir
» & la foibleſſe de ma raiſon? Alors un directeur
» ne manqueroit point de s'alarmer pour moi.
» Mon ſexe n'aime pas les ſoupçons dont il ſe
» croit offenſé; ils produiſent le mécontentement
» & l'averſion : & ton amour, ta bonté, emportant bientôt la balance, ma perte ne ſeroit-elle
» pas certaine?

» Et que m'ont fait mon père, ma mère, mes
» frères, pour m'inſpirer l'envie de les quitter,
» & pour me faire préférer à ma patrie, un
» pays que je haïſſois il n'y a pas long-tems,
» auſſi bien que ſa religion? Le changement
» même qui a fait diſparoître cette haine, n'eſt-il
» pas une autre preuve de ma foibleſſe & de ton
» pouvoir? O le plus aimable des hommes! ô
» toi que mon ame adore! ne cherche point à
» me perdre par ton amour. Si je me donnois
» à toi, un devoir trop cher me feroit oublier
» ce que je dois à dieu, & me précipiteroit
» dans des malheurs qui ne regarderoient pas
» ſeulement l'avenir; car ma perverſion, dans
» un tems, n'empêcheroit pas qu'il ne me revînt
» des doutes; & tes moindres abſences me rendroient doublement malheureuſe. L'indifférence eſt-elle poſſible ſur un ſujet de cette
» importance? ne m'as-tu pas fait voir toi-

» même, qu'elle ne l'eſt pas pour toi? & ton
» exemple ne ſert-il pas à m'inſtruire? une
» fauſſe religion aura-t-elle plus de force que
» la vraie religion du ciel? O toi, le plus aima-
» ble des hommes! ne cherche point à me perdre
» par ton amour.

» Mais, eſt-il vrai que tu m'aimes? ou n'ai-je
» l'obligation de tes ſoins qu'à ta généroſité, à
» ta compaſſion, à ta nobleſſe pour une mal-
» heureuſe fille qui, ſe propoſant d'être auſſi
» grande que toi, n'a pu ſoutenir l'effort? Le
» ciel m'eſt témoin des combats que j'ai livrés
» à mon cœur, & de tout ce que j'ai tenté
» pour me vaincre moi-même. Permets, géné-
» reux homme, que je parvienne à cette vic-
» toire. Il eſt en ton pouvoir de me tenir en-
» chaînée ou de me rendre libre. Tu m'aimes,
» je le ſais. C'eſt la gloire de Clémentine de
» penſer que tu l'aimes. Mais elle n'eſt pas digne
» de toi. Cependant laiſſe avouer à ton cœur que
» tu aimes ſon ame, ſon ame immortelle, & ſa
» paix future. C'eſt le ſeul témoignage qu'elle
» demande de ton amour, comme elle s'eſt
» efforcée de te témoigner le ſien. Tu es la gran-
» deur même, tu es capable de l'effort qu'elle
» n'a pu ſoutenir. Fais le bonheur de quelqu'autre
» femme! mais je ne pourrois ſupporter que ce
» fût une italienne. Si c'en devoit être une, ce ne

» seroit pas *Florence*, mais *Boulogne*, qui te
» l'offriroit.

» O chevalier Grandisson! comment vous pré-
» senter cet écrit, qui m'a coûté tant de larmes,
» tant d'étude, que j'ai changé, revu, transcrit
» tant de fois, & que je mets encore une fois
» au net, dans l'intention de vous le faire lire?
» Je doute réellement que je le puisse, & je
» ne le ferai point sans avoir essayé mes forces
» dans une conversation particulière avec vous.

» Vous, mon père, ma mère, mes frères,
» & vous, mon cher & pieux directeur, vous
» m'avez aidée par votre généreuse indulgence,
» à remporter sur moi-même une partie de la
» victoire. Vous avez fait céder votre jugement
» au mien. Vous m'avez dit que je serois heu-
» reuse, si je pouvois l'être par le choix de mon
» cœur. Mais ne vois-je point que je n'en ai
» l'obligation qu'à votre complaisance? cesse-
» rai-je jamais de me rappeler les raisons que
» vous avez opposées tant de fois à cette alliance
» avec le plus noble des hommes, toutes fondées
» sur la différence de ma religion, & sur l'opi-
» niâtreté qui l'attache à la sienne? ce souvenir
» me permettra-t-il jamais d'être heureuse? Ah!
» chère & respectable famille, laissez-moi la
» liberté d'embrasser le seul parti qui me con-
» vienne, celui de m'enfermer dans un cloître.

» Qu'il me ſoit permis de conſacrer au ciel le » reſte d'une vie dont je ne craindrai plus que » la durée ſoit trop longue, occupée à prier » pour vous, & pour la converſion de l'homme » qui ſera toujours cher à mon ame! qu'eſt-ce » donc que cette petite portion du monde qui » m'appartient par la diſpoſition de mes grands-» pères? & de quel poids eſt-elle dans la balance » de mon ſalut éternel? Qu'il me ſoit permis de » tirer une noble vengeance des cruautés de Daurana! je lui abandonne un bien que je mépriſe, » & dont je me prive volontairement pour un » ſort plus heureux. Toute ma famille n'eſt-elle » pas riche & noble? quelle plus glorieuſe voie » pour me venger?

» O toi qui poſsèdes mon ame! laiſſe-moi faire » l'eſſai de la tienne, & mettre ton amour à » l'épreuve, par tes efforts pour ſoutenir & fortifier une réſolution qu'il ſera toujours en ton » pouvoir, je le confeſſe, de me faire violer ou » remplir. Dieu connoît ſeul ce que tous ces » combats m'ont coûté, & ce qu'ils me coûteront encore. Mais avec une ſanté affoiblie, » avec un cerveau bleſſé, puis-je me promettre » une longue vie? & ne tâcherai-je point d'en » rendre la fin plus précieuſe? Permets que je » ſois grande, *mon chevalier.* Cependant avec » quelle douce complaiſence je te donne un nom

» si cher! tu peux tout faire de la malheureuse
» Clémentine.

» Mais, ô mes chers parens, que ferons-nous
» pour cet excellent homme, à qui nous avons
» tant d'obligations? comment reconnoître sa
» bonté pour deux de vos enfans? Ses bienfaits
» sont un pesant fardeau sur mon cœur. Cepen-
» dant qui ne connoît sa grandeur d'ame? qui
» ne sait pas que pour lui, la seule joie de bien
» faire est une parfaite récompense? Honneur
» de la race humaine, es-tu capable de me par-
» donner? Mais je sais que tu le peux. Tu as
» les mêmes notions que moi de la vanité des
» biens du monde, & de la durée de ceux
» d'une autre vie. Comment aurois-je la pré-
» somption de m'imaginer qu'en te donnant ma
» main, un être affoibli, blessé, pût servir à
» ton bonheur? Encore une fois, si j'ai le cou-
» rage, la force de te donner cet écrit, rends-
» moi capable, par ton grand exemple, d'achever
» noblement ma victoire, & ne me réduis point
» à prendre avantage de la générosité de ma
» famille. Mais, après tout, que le choix en
» appartienne à toi seul; car je ne puis soutenir
» l'idée de manquer de reconnoissance pour un
» homme à qui je me dois toute entière; &
» qu'il dépende de toi de joindre le nom qu'il te
» plaît à celui de CLÉMENTINE ».

Jamais il n'y eut d'étonnement comparable au mien. Pendant quelques momens, j'ai oublié que l'ange attendoit, à quatre pas de moi, le résultat de mes contemplations ; & passant dans la chambre où étoit Camille, je me suis jeté sur un sofa, sans faire attention à cette femme. Je ne me possédois point. Cependant le plus vif de mes sentimens étoit mon admiration pour les divines qualités de Clémentine. J'ai voulu relire son écrit ; mais il étoit gravé dans mon ame, & mes yeux n'y distinguoient rien.

Elle a sonné. Camille a couru. J'ai tressailli lorsqu'elle a passé devant moi. Je me suis levé, mais je me sentois tremblant, & j'ai été forcé de m'asseoir encore pour rassurer mes jambes. Le retour de Camille m'a fait sortir de cette espèce de stupidité qui m'avoit saisi. Il est certain que de ma vie je n'avois été si peu présent à moi-même. Une fille si supérieure à tout son sexe, & même à tout ce que j'ai lu du nôtre ! O monsieur ! m'a dit Camille, ma maîtresse craint votre ressentiment. Elle appréhende de vous revoir ; cependant elle le desire. Hâtez-vous ; elle est menacée de s'évanouir. Qu'elle vous aime ! qu'elle craint de vous déplaire ! Camille me tenoit ces discours en me conduisant, & je me rappell[illegible] ies, [illegible] facultés étoi[illegible]

[illegible] tion.

Jamais il n'y eut d'étonnement comparable au mien. Pendant quelques momens, j'ai oublié que l'ange attendoit, à quatre pas de moi, le résultat de mes contemplations ; & passant dans la chambre où étoit Camille, je me suis jeté sur un sofa, sans faire attention à cette femme. Je ne me possédois point. Cependant le plus vif de mes sentimens étoit mon admiration pour les divines qualités de Clémentine. J'ai voulu relire son écrit ; mais il étoit gravé dans mon ame, & mes yeux n'y distinguoient rien.

Elle a sonné. Camille a couru. J'ai tressailli lorsqu'elle a passé devant moi. Je me suis levé, mais je me sentois tremblant, & j'ai été forcé de m'asseoir encore pour rassurer mes jambes. Le retour de Camille m'a fait sortir de cette espèce de stupidité qui m'avoit saisi. Il est certain que de ma vie je n'avois été si peu présent à moi-même. Une fille si supérieure à tout son sexe, & même à tout ce que j'ai lu du nôtre ! O monsieur ! m'a dit Camille, ma maîtresse craint votre ressentiment. Elle appréhende de vous revoir ; cependant elle le désire. Hâtez-vous ; elle est menacée de s'évanouir. Qu'elle vous aime ! qu'elle craint de vous déplaire ! Camille me tenoit tous ces discours en me conduisant, & je me les rappelle ce soir, car toutes mes facultés étoient alors trop engagées pour y faire attention.



Suis-je pardonnée? dites que je le suis!

Marillier del.

Je suis entré. L'admirable Clémentine est venue au-devant de moi d'un pas chancelant, & m'a dit, en baissant les yeux : pardon, monsieur, pardon, si vous ne voulez pas que je meure du chagrin de vous avoir offensé. Elle m'a paru si foible, que j'ai tendu les deux bras pour la soutenir : vous pardonner, mademoiselle ? inimitable fille ! gloire de votre sexe, pouvez-vous me pardonner vous-même, d'avoir élevé mes espérances jusqu'à vous ? Ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle est tombée dans mes bras. Camille lui tenoit des sels, & si proche d'elle, j'en ai senti l'utilité, dans le besoin que j'avois du même secours. Suis-je pardonnée ? m'a-t-elle dit, en reprenant un peu ses esprits ; dites que je le suis. Pardonnée, mademoiselle ? ah ! vous n'avez rien fait qui ait besoin de pardon. J'adore votre grandeur d'ame. Déclarez vos volontés sur moi, & tout mon bonheur sera de les suivre.

Je l'ai conduite à sa chaise, j'ai mis sans réflexion un genou à terre devant elle, & tenant ses deux mains dans les miennes, je suis demeuré dans cette posture, à la regarder avec des yeux qui n'exprimoient pas les mouvemens de mon cœur, s'ils n'étoient pas ardens de tendresse & de respect.

Camille avoit couru chez la marquise, pour lui rendre compte de cette étrange scène. Le

marquis, le prélat, le comte & le père Marescotti, qui attendoient le succès de ma visite, ont été surpris, de ce qu'ils ont entendu, mais ils en imaginoient peu la cause. La marquise s'empressant de revenir avec Camille, m'a trouvé dans la même attitude, c'est-à-dire à genoux, les deux mains de sa fille dans les miennes. Cher chevalier, m'a-t-elle dit, modérez le transport de votre reconnoissance, par ménagement pour la santé de ma fille. Sensible comme elle est, je vois à ses yeux qu'il y a quelque danger... Je me suis levé, j'ai quitté les mains de sa fille, & saisissant une des siennes : ô madame! ai-je répondu en l'interrompant, glorifiez-vous de votre fille. Vous l'avez aimée, vous l'avez admirée; mais aujourd'hui faites-en votre gloire. C'est un ange! permettez, mademoiselle, ai-je dit à Clémentine, que je me remette ce papier la marquise; & sans attendre son consentement, j'ai présenté l'écrit à sa mère : vous le lirez, madame, vous le ferez lire au marquis, au prélat, au père Marescotti; mais que ce soit avec compassion pour moi, & vous m'apprendrez ensuite ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire. Je m'abandonne à votre direction, à celle de votre famille, & à la vôtre, chère Clémentine.

Vous me pardonnez donc, chevalier! avec cette assurance, je vous promets d'être plus tranquille.

tranquille. La bonté du ciel achevèra de me rétablir. Tout mon désir, chevalier, c'est que vous aimiez mon ame, comme le principal objet de mon amour a été la vôtre.

Sa mère tenant le papier, & n'osant l'ouvrir, lui a demandé ce qu'il pouvoit donc contenir d'une si haute importance...... Pardon, Madame, a répondu Clémentine, si vous n'êtes pas la première à qui je l'ai communiqué. Comment l'aurois-je pu, lorsque j'ignorois encore si j'aurois la force de le maintenir, ou même de le faire sortir de mes mains? Mais à présent (en mettant la main sur mon bras) laissez-moi pour quelques momens, chevalier. Je me sens la tête un peu foible. Madame, ayez la bonté de pardonner. Nous nous sommes retirés pour la laisser avec Camille, & nous lui avons entendu pousser de profonds soupirs.

La marquise m'a dit en marchant : je n'y comprends rien. Vous ne vous expliquez pas non plus; que contient donc ce papier?

Je n'étois pas en état de lui répondre. En passant dans un vestibule qui sert de communication à son appartement, je me suis baissé sur sa main, & le même passage ayant un escalier dérobé, j'ai pris cette voie pour descendre au jardin, où j'espérois que l'air réveilleroit un peu mes esprits.

Je n'y avois pas été long-tems, lorsque M. Lowther est venu à moi. Le seigneur Jéronimo, m'a-t-il dit, est fort agité par la lecture d'un écrit qu'on lui a mis entre les mains. Il demande sur le champ à vous parler.

J'ai trouvé Jéronimo dans son fauteuil. Dès qu'il m'a vu paroître avec un air pensif, dont je ne pouvois encore me défendre : ô cher Grandisson! que mon cœur est alarmé pour vous! je ne puis supporter qu'un homme de votre caractère soit exposé à la pétulance d'une fille, dont le cerveau. . . .

Arrêtez, très-cher jeune Jéronimo. Que la qualité d'ami ne vous fasse pas oublier celle de frère. Clémentine est l'honneur de son sexe. Il est vrai que je n'étois pas préparé à ce coup : mais je respecte une si grande ame. Avez-vous lu son écrit ?

Oui, & je ne reviens pas de mon étonnement.

Le marquis, le comte, le prélat & le père Marescotti sont entrés. Le prélat a commencé par m'embrasser. Ensuite m'ayant protesté, au nom de toute la famille, que personne n'avoit eu la moindre connoissance des intentions de sa sœur; tout le monde, a-t-il ajouté, s'attendoit au contraire qu'elle recevroit vos offres avec transport. Mais elle n'en sera pas moins à vous, chevalier. Nous sommes engagés d'honneur avec

vous. Ne voyez dans cette incident qu'un excès de délicatesse mal entendue, qui opère dans une imagination échauffée. Elle vous laisse après tout le pouvoir de lui faire prendre le nom qu'il vous plaira.

Ah! messieurs, ai-je répondu, vous ne considérez pas la force de ses argumens. Sur une jeune personne à qui sa religion, sa famille & sa patrie sont si chères, ils doivent être d'un grand poids. Cependant, messieurs, réglez ma conduite. Et la marquise ayant paru au même moment: ayez la bonté, madame, de me prescrire ce que j'ai à faire : je suis à vous sans réserve. Permettez que je me retire. Vous tiendrez conseil, & vous m'apprendrez comment vous aurez disposé de moi.

Je suis sorti, & je suis retourné au jardin.

Camille est venue à moi. O monsieur! quels événemens! ma maîtresse a pris une résolution qu'elle ne sera jamais capable de soutenir. Elle m'a donné ordre d'observer vos yeux, vos démarches, votre humeur. Elle ne sauroit vivre, dit-elle, s'il vous reste quelque ressentiment. Je vous vois dans une grande agitation d'esprit : lui en rendrai-je compte?

Assurez-la, chère Camille, que je suis soumis à toutes ses volontés; que son repos m'est plus précieux que ma propre vie; que je ne suis pas

capable de ressentiment, & que je l'admire plus que je ne puis l'exprimer.

Camille m'ayant quitté, j'ai bientôt vu paroître le père Marescotti, qui m'a prié de rejoindre la famille dans l'appartement de Jéronimo. Nous y sommes retournés ensemble. Le père s'est contenté de me dire, en marchant, que le ciel connoissoit seul ce qui étoit le plus avantageux aux hommes; que pour lui, dans une occasion si extraordinaire, il ne pouvoit qu'admirer & adorer en silence.

Tout le monde s'étant assis, le prélat m'a tenu ce discours : mon cher chevalier, nous déclarons tous que vous vous êtes acquis des droits immortels sur notre reconnoissance. Il est confirmé que ma sœur ne ne sera qu'à vous. Nous sommes tous du même avis sur ce point. Ma mère se charge de lui parler en votre faveur.

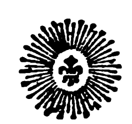
Je sens toute l'étendue de cette bonté.

Mais si Clémentine persiste, qu'aurai-je à dire, lorsqu'elle me pressera solennellement de la soutenir dans sa résolution, & de ne pas la mettre dans la nécessité de prendre avantage de la générosité de sa famille?

Ne doutez pas, chevalier, a répliqué le prélat, qu'elle ne se laisse aisément persuader. Elle vous aime. Ne reconnoît-elle pas dans cet écrit,

» qu'il est en votre pouvoir de lui faire violer » ou remplir sa résolution, & de joindre à son » nom celui que vous souhaiterez » ? Nous sommes tous convaincus qu'elle ne soutiendra point son entreprise. Vous voyez qu'elle a recours à vous, pour en obtenir la force. En un mot, permettez que je sois le premier qui vous embrasse sous le nom de frère.

Il a pris ma main, & m'a fait l'honneur de m'embrasser. Rien de si noble, lui ai-je dit. Je m'abandonne à votre conduite. Jéronimo m'a tendu affectueusement les bras, & m'a salué sous le même titre. Le marquis, le comte, m'ont pris successivement la main, & la marquise m'offrant la sienne, je l'ai pressée de mes lèvres. Je suis sorti aussi-tôt pour retourner droit à mon logement, le cœur, ô docteur Barlet, plus pénétré que je ne puis dire, d'un délai si étrange & si peu prévu.



LETTRE LXXIX.

Le chevalier GRANDISSON *au même.*

Lundi, 10 & 21 juillet.

Il n'avoit pas été question de repos la nuit précédente. A peine avois-je pris une heure de sommeil dans mon fauteuil. Le matin je fis demander par un billet, avec la plus tendre inquiétude, des nouvelles de toute la famille, particulièrement de Clémentine & de Jéronimo. On répondit que Clémentine avoit passé une mauvaise nuit; qu'on jugeoit à propos de la laisser tranquille pendant tout le jour, à moins qu'elle ne marquât beaucoup d'empressement pour me voir, & qu'alors on me feroit avertir.

J'étois moi-même très-indisposé. Cependant j'avois peine à me dispenser d'aller voir du moins Jéronimo; & je m'y serois déterminé, si mon indisposition n'avoit été assez forte pour m'arrêter. Il me sembla qu'il y auroit de l'affectation à me montrer dans l'état où j'étois, & qu'on pourroit me soupçonner de vouloir exciter la compassion; bassesse qui n'est pas de mon caractère. Je comptois d'ailleurs de recevoir une invitation. N'ayant entendu parler de rien jusqu'après-midi, je renouvelai mes informations par un billet.

Elles ne me procurèrent qu'une ligne de Jéronimo, par laquelle il me marquoit l'espérance de me voir le lendemain.

Je n'ai pas eu cette nuit plus de repos que la dernière. Mon impatience m'a conduit plus tôt qu'à l'ordinaire au palais della Porretta.

Le seigneur Jéronimo m'a reçu avec de grands témoignages de joie. « Il se flattoit, m'a-t-il dit, » que je n'avois pas pris mal l'espèce d'oubli où » l'on m'avoit laissé le jour précédent; elle n'en » avoit eu que l'apparence : & pour me parler » avec franchise, on avoit pensé que pour sa » sœur & pour moi, un jour de repos ne » seroit pas inutile; mais sur-tout pour sa sœur, » à qui l'on n'avoit pas eu peu de peine à faire » entendre raison là-dessus. J'apprends, a-t-il » continué, qu'elle vous demande aujourd'hui » avec beaucoup d'impatience. Elle vous croit » fâché. Elle suppose que vous ne voulez plus la » voir. A peine nous eûtes-vous quitté, samedi » au soir, qu'elle vous fit demander par Camille. » Pour moi, a-t-il ajouté, je suis emporté si loin » de moi-même, par le tour extraordinaire que » je vois prendre à son imagination, que j'en » perds quelquefois jusqu'au sentiment de mon » mal ».

Il m'a demandé ensuite, si je pouvois pardonner à sa sœur; & se plaignant de ce sexe, il

a prétendu qu'une femme ne commence à ſavoir ce qu'elle déſire, que lorſqu'elle trouve de l'obſtacle à ſes volontés. Mais elle n'en ſera pas moins à vous, cher Grandiſſon, m'a-t-il dit; & s'il plaît au ciel de la rétablir, vous ſerez heureuſement dédommagé.

Le prélat & le père Mareſcotti ſont entrés pour faire leur viſite du matin à Jéronimo. Le marquis & le comte ont paru après eux. La marquiſe les a ſuivis. Clémentine, m'a-t-elle dit, fut ſi peu tranquille, ſamedi au ſoir, en apprenant que vous étiez parti ſans prendre congé d'elle, & continua hier de l'être ſi peu pendant tout le jour, que je n'ai pas jugé à propos de commencer avec elle un entretien ſérieux. Mais je ſuis charmée de vous voir.

Au même moment, quelqu'un frappant à la porte; entrez, Camille, a dit la marquiſe. Ce n'eſt pas Camille, c'eſt moi, a répondu Clémentine, en ouvrant elle-même, & s'avançant vers la compagnie. On m'a dit que le chevalier.... mais je le vois. Accordez-moi, monſieur, un inſtant d'entretien (en marchant vers une fenêtre, à l'extrêmité de la chambre).

Je l'ai ſuivie. Ses yeux étoient humides de larmes. Elle m'a regardé fixement; enſuite, elle a tourné le viſage, ſans m'avoir dit un mot. J'ai pris ſa main : d'où vient cette émotion, ma-

demoiſelle? Je me flatte de ne vous avoir pas offenſée.

O chevalier! il m'eſt impoſſible de ſupporter le mépris, ſur-tout de votre part; quoique je l'aie peut-être mérité. Votre mépris eſt pour moi un reproche d'ingratitude; & c'eſt ce que mon cœur ne peut ſoutenir.

Du mépris, mademoiſelle! moi qui vous révère comme la première perſonne du monde! à la vérité, vous avez rempli mon cœur d'amertume: mais la cauſe même de cette amertume augmente pour vous mon admiration.

Ne me tenez pas ce tendre langage. Votre généroſité fait mon tourment. Je crois que vous devez être fâché; que vous devez me traiter mal; ſans quoi, puis-je eſpérer de garder ma réſolution?

Votre réſolution, mademoiſelle! votre réſolution!

Oui, monſieur; ma réſolution. Vous afflige-t-elle?

Peut-elle ne pas m'affliger? Que penſeriez-vous?...

Silence, cher chevalier. Je crains qu'elle ne vous afflige: mais ne m'en dites rien. Je ne me pardonnerois pas de vous avoir affligé.

Lorſque votre famille entière m'honore de ſon conſentement, mademoiſelle....

C'eſt, monſieur, par compaſſion pour moi.

Ma chère fille, lui a dit le marquis, en s'approchant de nous, tel étoit notre premier motif; mais à préſent une alliance avec le chevalier, pour rendre juſtice à ſon mérite, eſt devenue notre choix.

J'ai remercié ce généreux ſeigneur, par une profonde révérence. Au même moment, Clémentine s'eſt miſe à genoux devant ſon père, elle a pris ſa main, elle l'a baiſée; & lui demandant pardon du trouble qu'elle avoit cauſé dans la famille, elle lui a promis, pour le reſte de ſes jours, autant de ſoumiſſion que de reconnoiſſance. Tout le monde a pris cette action pour un changement qui a fait concevoir les plus douces eſpérances. La marquiſe, relevant tendrement ſa fille, s'eſt écartée de quelques pas avec elle. Nous avons entendu leurs diſcours, quoiqu'elles affectaſſent de baiſſer la voix.

Hier, ma fille, vous fûtes tout le jour dans un abattement qui ne permit pas de vous entretenir; ſans quoi, je vous aurois appris avec combien d'ardeur nous déſirons tous l'alliance du chevalier Grandiſſon. Nous ne connoiſſons pas d'autre voie pour nous acquitter avec lui.

Permettez-moi, madame, de vous expliquer mes véritables ſentimens. Si je me croyois capable de faire le bonheur du chevalier; ſi je ne regar-

fers autant qu'il m'eût [illegible]
. En finissant, elle a [illegible]
vers le ciel : grand [illegible]
mercie de cet [illegible]
uelqu'opinion que [illegible]
sérénité de son esprit, [illegible]
d'agitation, & l'air de ses [illegible]
dre une rechute. Le [illegible] &
on amour n'avoit [illegible]
que désordre. Je me [illegible]
irable Clémentine! lui ai-je dit [illegible]
, soyez libre! quelle que [illegible]
soyez pour moi tout ce que vous [illegible]
vous vois heureuse, je m'efforcerai, [illegible]
ble, de le devenir.
her Grandisson, m'a dit le [illegible], en me
Tant la main, que je vous admire! [illegible]
; cette merveilleuse grandeur?
h! comment un si grand exemple [illegible]
roit il pas de l'émulation? Il n'est point entré
térêt dans les vues qui m'ont ramené en
e. Je me suis cru lié par les anciennes condi-
s; mais dans mes idées Clémentine & sa
ille ont toujours été libres. J'ai conçu des
érances, lorsqu'on m'a [illegible] l'honneur de
rouver; je rentre aujourd'hui, quoiqu[illegible]
profond regret, dans [illegible]
Clémentine persiste da[illegible]

ration divine, par laquelle j'étois résolue de me gouverner. J'ai déguisé mes combats à Camille même, qui ne me quittoit pas un moment. J'ai recommencé à solliciter la pitié du ciel pour une malheureuse fille attachée de cœur à son devoir, mais troublée dans ses opérations d'esprit. La lumière m'est venue. J'ai mis au net toutes mes pensées. Ce n'est pas tout d'un coup néanmoins que je me suis déterminée à les communiquer au chevalier. Je ne me fiois pas encore à mon cœur; & j'ai douté si j'aurois jamais la force de lui donner mon écrit. Enfin, j'en ai pris la résolution. Mais lorsqu'il a paru, le courage m'a manqué. Il a dû remarquer l'excès de ma peine. Je suis sûre d'avoir excité sa compassion. Si je puis lui remettre seulement mon papier, disois-je, les difficultés sont vaincues : je suis sûre, presque sûre, que voyant mes scrupules & la droiture de mes intentions, il aura la générosité d'aider lui-même à mes efforts. Je lui ai donné mon écrit. A présent, madame, je suis réellement persuadée que si je puis m'en tenir à ce qu'il contient, & me garantir du reproche d'ingratitude, j'aurai l'esprit plus tranquille. Cher & généreux Grandisson (en se tournant vers moi), lisez encore une fois mon papier : alors si vous ne voulez pas, ou si vous ne pouvez me laisser libre, j'obéis à ma famille,

& je sers autant qu'il m'est possible à votre bonheur. En finissant, elle a levé les mains & les yeux vers le ciel : grand dieu ! a-t-elle ajouté, je te remercie de cet instant de raison.

Quelqu'opinion que la noble enthousiaste eût de la sérénité de son esprit, j'ai cru lui remarquer trop d'agitation, & l'air de ses yeux m'a fait craindre une rechute. Le combat de sa raison & de son amour n'avoit pu manquer de causer quelque désordre. Je me suis approché d'elle. Admirable Clémentine ! lui ai-je dit avec transport, soyez libre ! quelle que puisse être ma destinée, soyez pour moi tout ce que vous voulez être. Si je vous vois heureuse, je m'efforcerai, s'il est possible, de le devenir.

Cher Grandisson, m'a dit le prélat, en me saisissant la main, que je vous admire ! où prenez-vous cette merveilleuse grandeur ?

Eh ! comment un si grand exemple ne m'inspireroit il pas de l'émulation ? Il n'est point entré d'intérêt dans les vues qui m'ont ramené en Italie. Je me suis cru lié par les anciennes conditions ; mais dans mes idées Clémentine & sa famille ont toujours été libres. J'ai conçu des espérances, lorsqu'on m'a fait l'honneur de les approuver ; je rentre aujourd'hui, quoiqu'avec un profond regret, dans ma première situation. Si Clémentine persiste dans ses idées, je ferai

mes efforts pour m'y soumettre. Si ses dispositions changent, je me tiendrai prêt à recevoir sa main, comme le plus grand bonheur auquel je puisse aspirer.

La marquise, prenant à la fois la main de sa fille & la mienne, a fait de tendres plaintes au ciel, de la difficulté d'unir deux cœurs qui avoient tant de ressemblance. Ne me retenez point, maman, lui a dit Clémentine, en retirant assez vivement sa main. Laissez-moi remonter à ma chambre, pour y demander au ciel qu'il conserve ma force, après la peine qu'il m'en a coûté pour l'obtenir. Adieu, adieu, chevalier. Je vais prier pour vous, comme pour moi-même.

L'ange est sortie. Elle a rencontré sa femme-de-chambre. Chère Camille! lui a-t-elle dit, de quel danger me vois-je échappée? Ma main & celle du chevalier ont été plus d'une minute dans celle de ma mère! que devenoit ma résolution? car ma mère pouvoit les joindre, & j'étois au chevalier.

Jéronimo, en silence, mais les larmes aux yeux, avoit été témoin de cette scène entre sa sœur & moi. Il m'a serré dans ses bras. Le plus cher des hommes! eh! pourrez-vous attendre avec patience le résultat du caprice de cette chère fille?

Je le puis, & je m'y engage.

Je lui parlerai moi-même, a-t-il dit, & je me promets beaucoup de sa tendresse pour moi.

Oui ; nous lui parlerons tous, a dit le marquis.

Il faut la presser, a dit le comte, de peur que son repentir ne vienne trop tard.

Mais il me semble, a dit le père Marescotti, que le chevalier ne doit pas souhaiter lui-même qu'elle soit trop pressée. Elle se retranche sur son salut : raison bien puissante, qui demande beaucoup de ménagement. Je doute néanmoins qu'elle soutienne sa résolution. Si son courage la rend capable de cet effort, elle mérite les honneurs de la sainteté.

Le père a voulu relire l'écrit qui lui avoit déjà causé de l'admiration. Je l'avois dans ma poche. Jéronimo s'est opposé à cette proposition ; mais le prélat l'approuvant, l'écrit a été relu. Tout le monde en a paru aussi touché que la première fois. Cependant on s'est accordé à douter qu'elle pût demeurer ferme dans ses idées, & l'on m'a fait là-dessus quantité de complimens.

Mais si la gloire continue de se joindre à ses motifs, & si leurs instances ne sont pas extrêmement vives en ma faveur, je suis porté à croire qu'avec tant de grandeur d'ame, elle

obtiendra ſur elle-même une parfaite victoire. Vous ſavez mieux que moi, cher docteur, que la véritable piété l'emporte ſur tous les intérêts temporels. D'ailleurs, le père Mareſcotti ne fera-t-il pas renaître ſon influence ſur un eſprit qu'il eſt accoutumé à gouverner? n'eſt-ce pas même ſon devoir, avec autant de zèle qu'il en a pour ſa religion? & le prélat, qui n'y eſt pas moins attaché, ne ſecondera-t-il pas le directeur?

Mais quelles épreuves, cher ami, pour un cœur livré à cette incertitude! ne ſont-elles pas propres à nous convaincre de la vanité de toutes les eſpérances humaines? Dieu connoît ſeul ſi le ſuccès de nos déſirs mérite le nom de récompenſe ou de punition : mais je ſais que ſi Clémentine, après m'avoir donné ſon cœur & ſa main, trouvoit, dans ſes doutes de religion, quelque obſtacle à vivre heureuſe avec moi, je ſerois moi-même extrêmement miſérable, ſurtout ſi j'avois contribué à la déterminer en ma faveur, contre le mouvement de ſa conſcience.

Même jour.

L'agitation de mon eſprit m'avoit forcé de quitter ma plume. Mais, avant que de ſortir, nous avons continué long-tems de raiſonner ſur les

les circonſtances : ils jugeoient tous, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne perſiſteroit pas dans ſa nouvelle réſolution. L'opinion du marquis & de la marquiſe étoit de l'abandonner entièrement au travail de ſon eſprit. Le comte a propoſé, pour fortifier leur ſentiment, de la laiſſer donc dans ſon cabinet, ſans que perſonne entreprît de combattre ou de favoriſer ſes vues. Jéronimo a déſiré qu'avant l'exécution de ce projet, il lui fût permis d'avoir avec ſa ſœur une converſation particulière.

On m'a demandé quelle étoit mon opinion J'ai répondu, que pluſieurs traits de cet écrit étoient d'une nature qui ne me permettoit pas de refuſer mon approbation à ce qu'on propoſoit; mais que ſi j'obſervois néanmoins, dans mes entretiens avec elle, qu'elle fût diſpoſée à changer de réſolution, & qu'elle n'eût beſoin que d'être encouragée, pour ſe déclarer en ma faveur, on devoit m'accorder, pour mon propre honneur, en qualité d'homme, & par égard pour ſa délicateſſe, en qualité de femme, la liberté de faire éclater mon attachement par quelque déclaration qui prévînt la ſienne, & par des inſtances même convenables à mon ſexe.

La marquiſe s'eſt baiſſée vers moi, avec un ſourire de reconnoiſſance & d'approbation. Le père Mareſcotti a paru héſiter, comme s'il eût

préparé quelqu'objection; mais le marquis lui a fermé la bouche, en disant qu'on pouvoit se reposer sur mon honneur & ma délicatesse. J'en jugé de même, a dit le comte : on sait que le chevalier est capable de se mettre dans la situation d'autrui, & d'oublier ses intérêts, lorsqu'il est question de prendre un parti sage. Il est vrai, a interrompu Jéronimo, mais faisons-lui connoître qu'il n'est pas le seul au monde qui pense avec cette noblesse. Le prélat s'est hâté de répondre : d'accord, cher Jéronimo, mais souvenez-vous que la religion est un intérêt supérieur à tous les autres. Ma sœur, qui n'a fait que suivre l'exemple du chevalier, sera-t-elle découragée dans un effort si noble? Je suis pour la proposition qui réduit les choses à l'égalité.

Pour moi, si la noble enthousiaste persiste à croire que sa résolution vient d'un mouvement du ciel, & qu'elle en a l'obligation à ses prières, je m'efforcerai de lui marquer, quoi qu'il m'en coûte, & contre mes intérêts, que je suis capable de répondre à l'opinion qu'elle a de moi, lorsqu'elle demande mon secours pour se soutenir.

Ils m'ont forcé de demeurer à dîner, Clémentine s'est excusée de paroître à table; mais elle m'a fait prier de ne pas sortir sans la voir.

Camille m'a conduit à sa chambre. Je l'ai trouvée toute en larmes. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que je n'eusse peine à lui pardonner, mais elle étoit sûre que j'aurois cette générosité si je pouvois juger des combats qui se passoient dans son cœur. Je n'ai rien épargné pour rendre le calme à son esprit; je l'ai assurée que je me conduirois par ses volontés; que son écrit seroit mon étude constante, & sa conscience la règle de mes désirs. Mais dans les agitations dont j'appercevois une partie, malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, elle m'a demandé enfin la liberté de demeurer seule, après m'avoir fait promettre de la revoir le jour suivant. Ses yeux, qui commençoient à s'égarer, m'ont fait sortir aussi-tôt, pour cacher ma propre émotion. Mais, en me retirant avec cette promptitude, j'ai surpris le père Marescotti, qui étoit venu prêter l'oreille (comme je l'ai reconnu à sa confusion & même à quelques excuses qu'il m'a faites en hésitant), aux discours que j'avois tenus à sa fille spirituelle. Quelle pitié, qu'un zèle mal entendu puisse rendre un honnête homme capable d'une bassesse!

Point d'apologies, mon cher père, lui ai-je dit de l'air le plus doux & le plus civil. Si vous doutez de mon honneur, je crois vous avoir obligation de la méthode que vous prenez pour

m'éprouver. Il m'a demandé mille fois pardon; en me confessant qu'il avoit regardé comme impossible qu'un jeune homme, dont on ne pouvoit mettre l'amour en doute pour une des plus aimables filles du monde, se renfermât dans les bornes qu'on lui avoit prescrites, & ne fit pas usage du pouvoir qu'on lui connoissoit sur ses affections. Je l'ai conduit à l'appartement de Jéronimo, après l'avoir prié de croire que cette petite aventure étoit oubliée, & de ne me rien faire perdre à son estime. Combien de fois, cher docteur, ai-je éprouvé la haine irréconciliable d'un homme à qui j'avois pardonné une bassesse? Mais c'est ce que j'appréhende peu du père Marescotti. Il est capable d'une généreuse confusion. A peine a-t-il osé lever la tête pendant tout le tems que j'ai continué de passer avec lui.

En arrivant chez moi, j'y ai trouvé le comte de Belvedère, qui avoit passé près d'une heure à m'attendre. Mes gens lui avoient dit que celle de mon retour étoit incertaine; mais il avoit déclaré qu'il étoit résolu de me voir, à quelque heure que je pusse revenir. Son propre valet m'a prié de veiller à ma sûreté, en m'apprenant que depuis la visite qu'il m'avoit rendue, il n'avoit pas été tranquille un moment; qu'il avoit répété mille fois, que la vie étoit un fardeau pour lui; & qu'en sortant de sa maison, il avoit pris dans ses poches deux

pistolets. Soyez ſans crainte, ai-je dit à cet homme. Votre maître eſt homme d'honneur. Pour le monde entier, je ne voudrois pas lui faire le moindre mal, & je me flatte de n'en avoir pas à craindre de lui.

Je me ſuis hâté de monter. C'eſt vous, monſieur ? pourquoi ne m'avoir pas fait avertir (en lui prenant tendrement les deux mains, & par une double raiſon) que votre deſſein étoit de me faire cet honneur ? ou du moins, pourquoi ne pas me faire dire que vous étiez ici ?

Vous faire dire.... vous arracher de votre Clémentine ? Non (d'un air mélancolique). Mais apprenez-moi ce que vous avez conclu. Mon ame eſt impatiente de le ſavoir. Répondez-moi en homme d'honneur.

Il n'y a rien de conclu, monſieur. Rien ne peut l'être avant que les intentions de Clémentine ſoient entièrement connues.

S'il n'y a point d'autre obſtacle...?

Il n'eſt pas léger. Je vous aſſure que Clémentine ſait ce qu'elle vaut. Elle veut mettre un juſte prix au don de ſa main. Dans ſes plus grandes abſences, elle a toujours conſervé un vif ſentiment de cette délicateſſe qui diſtingue une femme d'honneur ; & maintenant on la voit éclater dans ſon langage & dans ſes actions, avec un nouveau luſtre. Elle fera d'autant plus de difficultés, que

ſa famille en fait moins. On ne précipitera rien : & ſi vous en pouvez tirer quelque avantage pour votre repos, car vous ne paroiſſez pas tranquille, je vous informerai de tout ce qui pourra ſurvenir.

Vous m'aſſurez donc qu'on n'a rien conclu. Et me promettez-vous ces informations ?

Je vous les promets.

Sur votre honneur ?

Sur mon honneur.

Hé bien, il me reſte donc quelques jours de plus à languir dans cette malheureuſe vie.

Monſieur.... que ſignifie ce langage ?

Vous l'allez voir (en retirant ſes deux mains des miennes, & tirant deux piſtolets de ſa poche). J'étois venu dans la réſolution de vous offrir le choix d'une de ces armes, ſi l'affaire eût été concluë, comme j'avois raiſon de le craindre. Je ne ſuis point un aſſaſſin, & jamais il ne m'eſt arrivé d'en employer. Je n'aurois pas ſouhaité non plus de priver Clémentine du mari dont elle auroit fait choix. Mon ſeul déſir étoit que la main qu'elle doit unir à la ſienne, me délivrât d'une odieuſe vie. Quoiqu'elle ait refuſé d'être ma femme, je ne veux ni ne puis vivre pour la voir celle d'un autre.

Quel oubli de vous-même, monſieur ! mais je vois que votre eſprit eſt troublé. Autrement

le comte de Belvedère ne tiendroit pas ce discours.

Comme il n'eſt pas impoſſible, mon cher docteur, quoiqu'il y ait à préſent peu d'apparence, que Clémentine change de réſolution, je ne pouvois inſtruire le comte de notre ſituation réelle, parce que l'eſpérance qu'il en auroit conçue, n'auroit fait qu'augmenter ſon déſeſpoir, ſi le ſuccès avoit été différent. Je me ſuis contenté de raiſonner avec lui ſur ſes étranges intentions, & de lui renouveler ma promeſſe. Il étoit ſi tranquille en me quittant, qu'il m'a remercié de mes avis. Son valet & les miens ont paru fort ſurpris de nous voir deſcendre en bonne intelligence, & même avec un air d'amitié. J'oubliois de vous dire qu'en traverſant mon antichambre, le comte a laiſſé ſur une table ſes deux piſtolets. L'ouvrage eſt curieux, m'a-t-il dit, acceptez-les. Où ſerois-je à préſent, & dans quelles difficultés ſeriez-vous engagé, vous, étranger & proteſtant.... Je ne les conſidérois pas; car toute ma malice devoit tourner contre moi-même.

Je finis cette relation du jour; mais elle ne partira que demain, lorſque je ſaurai ce que le cours du tems aura produit. Cher ami! quel ſupplice que l'incertitude! peut-être me croirois-je plus obligé à la patience, ſi mon embarras & mes chagrins m'étoient venus par ma faute.

N. B. *Les visites de plusieurs jours produisent de nouvelles scènes, & par conséquent de nouvelles lettres, qui représentent Clémentine toujours attachée à sa résolution, quoique mortellement combattue par son amour. La religion du chevalier est mise à de nouvelles épreuves. De part & d'autre on ne voit que de la noblesse & d'autres sujets d'admiration. Mais comme la santé de Clémentine se fortifie de jour en jour, sans que sa résolution s'affoiblisse, le prélat & le père Marescotti, qui commencent à se promettre un égal succès de ces deux côtés, cèdent au second avec beaucoup d'adresse, & semblent se refroidir un peu pour le chevalier. Il s'en apperçoit. Il ne dissimule pas au docteur Barlet que son orgueil en est blessé. Cependant, fidelle à ses principes, il est le premier qui propose à la famille d'essayer, par l'absence, si la raison & le courage de Clémentine sont capables de se soutenir. Il lui fait goûter lui-même le projet de son éloignement, sous des prétextes qu'elle approuve. Mais elle souhaite un commerce de lettres avec lui jusqu'à son retour, & la marquise y consent. Il part pour un mois, dans le dessein de l'employer à visiter plusieurs villes d'Italie.*



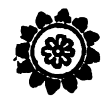
LETTRE LXXX.

Miladi G... à miss BYRON.

(En lui envoyant les lettres de sir Charles).

Londres, 7 août.

BON dieu, ma chère, quelles lettres je vous envoie! je ne perds pas un moment. Le docteur Barlet, qui les a reçues il y a deux heures, a souhaité qu'elles vous fussent envoyées par un exprès. Je les ai lues avec ma sœur, qui est ici depuis quelques jours. Que vous dirons-nous? parlez vous-même, chère Henriette. Plus d'incertitude que jamais! chère fille! dites, dites-nous ce que vous en pensez. Si j'entrois dans le moindre détail, j'appréhenderois de ne pas finir. Adieu, mon amour.



LETTRE LXXXI.

Miss BYRON à Miladi G...

Au château de Selby, 11 août.

Vous dire, ma chère miladi, ce que je pense des lettres que vous avez la bonté de m'envoyer par un exprès! Il m'est plus aisé de vous apprendre ce qu'en disent ici mes amis. Ils croient y trouver un sujet de félicitation pour moi. Mais puis-je me féliciter moi-même? puis-je recevoir leurs félicitations? Une Clémentine! un ange, plus digne mille fois de sir Charles Grandisson, qu'Henriette Byron ne peut jamais l'être! qu'elle est grande, & que je suis petite à mes yeux! elle ne peut manquer d'être à lui. Elle sera sa femme. Elle doit l'être. Elle changera de résolution. Votre frère, si constant dans ses soins! elle, si vivement pressée par l'amour! elle!.... Qui se flattera jamais d'obtenir place dans le cœur de sir Charles après elle? Mon orgueil, ma chère, est absolument évanoui. Moi! que toute autre femme doit lui paroître abjecte, lorsqu'il pense à sa Clémentine! & puis, qui pourroit se contenter de la moitié d'un cœur? La moitié, c'est trop dire, s'il rend justice à ce prodige de femme.

Ma consolation, lorsque je l'ai regardé comme perdu pour moi, a toujours été de le voir à une femme d'un mérite si supérieur.

Mais qui seroit capable de refuser de la compassion à ce glorieux homme? O ma chère! je me perds dans un tel sujet. Je ne sais que vous dire. S'il falloit vous rapporter tout ce que j'ai pensé, quelles ont été mes émotions en lisant, tantôt sa généreuse pitié pour le comte de Belvedère, tantôt ses nobles & respectueux discours à la première de toutes les femmes, les agitations de cette incomparable Clémentine, avant que de lui livrer son écrit.... cet écrit qui surpasse tout ce que j'ai jamais lu de notre sexe, aussi conforme néanmoins à la conduite qu'elle avoit tenue lorsqu'un combat sans exemple, entre sa religion & son amour, lui avoit coûté sa raison; sa délicatesse, sa fermeté dans les principes de sa foi, en un mot, tout les grands traits de l'un, de l'autre, dans les différens jours sous lesquels ils paroissent tous deux; s'il falloit vous dire tout ce qui s'est passé dans mon cœur, un volume seroit bien éloigné de suffire, & je ne sais quelle mesure pourroit contenir mes larmes. Il suffit de vous avouer que pendant deux jours & deux nuits, je n'ai pas eu la force de me lever, & que ce n'est pas sans difficulté que j'ai obtenu la permission de vous écrire, car les médecins parlent

de me tenir confinée dans ma chambre pendant toute une ſemaine. Sir Charles ſe plaint amérement de l'incertitude ; c'eſt en effet un cruel tourment.

Vous obſerverez que dans toutes ces lettres, il ne me nomme qu'une fois. Et pourquoi penſez-vous que je fais cette remarque ? Ce n'eſt pas pour me plaindre, je vous aſſure ; c'eſt pour louer, au contraire, ſa politeſſe & ſon attention ; car pourroit-on l'excuſer de s'être ſouvenu plus ſouvent de la pauvre angloiſe qu'il a ſauvée, ou de penſer à quelque autre femme que ſa noble italienne, pendant que ſon ame eſt agitée par des mouvemens ſi vifs, à l'occaſion des grands objets qu'il a ſous les yeux ?

Mais vous voyez, chère Charlotte, que cet excellent homme n'eſt pas toujours en bonne ſanté, & qu'il eſt peut-être fort mal à préſent. En ſerions-nous ſurpriſes ? Un ſi grand objet en vue, tant d'obſtacles ſurmontés, une nouvelle difficulté, inſurmontable en apparence, née de ſa Clémentine même, par des motifs qui augmentent pour elle ſon eſtime & ſon admiration ! la douleur peut rendre une femme éloquente ; mais un homme, quoiqu'intérieurement déchiré, doit à peine ſe plaindre. Que j'ai de pitié des tourmens d'un cœur viril !

Si la noble italienne demeure ferme dans ſa

résolution, lorsqu'il reviendra près d'elle, après un mois d'absence, voici mes conjectures sur l'avenir. Il renoncera au mariage. Doit-il jamais y penser, s'il ne se sent point capable d'aimer une autre femme autant que sa Clémentine? & qui peut mériter jamais autant d'amour? ne savons-nous pas de lui-même, aussi bien que du docteur Barlet, que toutes les peines de sa vie sont venues de notre sexe? A la vérité, les plus grandes peines des hommes & des femmes leur viennent ordinairement les unes des autres. Et les siennes sont mêmes venues de plusieurs bonnes femmes; car je me figure que la signora Olivia n'est pas volontairement mauvaise. Pourquoi voudrions-nous qu'un homme de son caractère s'exposât aux caprices, à la pétulance de notre sexe, qui sait à peine, comme le seigneur Jéronimo le disoit à son ami, quels sont ses désirs lorsqu'ils dépendent de lui.

Mais malade, ou en bonne santé, vous voyez que la vivacité ne manque point à sir Charles. Son grand cœur sait se réjouir du bonheur d'autrui. Je veux avoir de la joie dans le cœur, me disoit-il un jour. Ne doit-il pas en ressentir de la santé renaissante de son cher Jéronimo, du rétablissement de l'admirable Clémentine, & du bonheur que ces grands événemens répandent dans une illustre famille? Je veux faire, après lui-

l'énumération des plaisirs qu'il trouve ns la félicité de plusieurs personnes qui lui en ont l'obligation. N'est-il pas charmé de celle de mi d & de miladi W....? de celle de son Belcher, & du père & de la mère de son Belcher? de celle de miladi Mansfield & de sa famille? de la vôtre, chère miladi, & de celle de votre milord? Mais vous me trouverez, sans doute, fort étrange dans cette lettre. Je voudrois être gaie, s'il m'étoit possible, parce que tous mes amis souhaitent que je le sois. En relisant ce que je viens d'écrire, je crains que vous ne m'ayez appris à penser d'une manière un peu bizarre. Parlez de bonne foi, Charlotte : ce qui vient de sortir de ma plume n'est-il pas dans votre caractère plus que dans le mien?

Une ligne encore, une seule ligne, ma chère, ma bonne tante Selby! ils ne veulent pas que j'écrive, Charlotte, tandis que j'ai mille choses de plus à dire sur ces importantes lettres; sans quoi, je n'aurois pas fini de si mauvaise grâce.



LETTRE LXXXII

Le chevalier Grandisson (*) à Clémentine della Porretta.

[illegible]

Je commence, chère & admirable Clémen-tine, le précieux commerce que vous me per-mettez, avec un vif sentiment d'une si grande faveur. Cependant ne puis-je pas dire qu'elle est [illegible] pour moi? [illegible] dans les mêmes circonstances? Il m'est permis de vous admirer, de me croire honoré de votre estime, & [illegible] d'un [illegible] plus [illegible] encore, [illegible] qu'il n'est [illegible], par l'hon-neur, de solliciter un bien qui m'étoit autrefois destiné, & dont on ne peut m'accuser de m'être rendu indigne. Suis-je différent de ce que vous m'avez cru dans mes manières ou dans mes principes? ai-je jamais tenté de combattre vos goûts pour votre religion & votre patrie? Non, mademoiselle. Vous connoissant un invincible attachement à votre foi, je me suis contenté de vous déclarer la mienne : j'aurois cru recon-

(*) On ne peut se dispenser de donner deux lettres de ce commerce.

même, l'énumération des plaisirs qu'il trouve dans la félicité de plusieurs personnes qui lui en ont l'obligation. N'est-il pas charmé de celle de milord & de miladi W....? de celle de son Belcher, & du père & de la mère de son Belcher? de celle de miladi Mansfield & de sa famille? de la vôtre, chère miladi, & de celle de votre milord? Mais vous me trouverez, sans doute, fort étrange dans cette lettre. Je voudrois être gaie, s'il m'étoit possible, parce que tous mes amis souhaitent que je le sois. En relisant ce que je viens d'écrire, je crains que vous ne m'ayez appris à penser d'une manière un peu bizarre. Parlez de bonne foi, Charlotte : ce qui vient de sortir de ma plume n'est-il pas dans votre caractère plus que dans le mien?

Une ligne encore, une seule ligne, ma chère, ma bonne tante Selby! ils ne veulent pas que j'écrive, Charlotte, tandis que j'ai mille choses de plus à dire sur ces importantes lettres; sans quoi, je n'aurois pas fini de si mauvaise grâce.



LETTRE LXXXII.

Le chevalier GRANDISSON (*) *à* CLÉMENTINE DELLA PORRETTA.

Florence, 28 juillet.

Je commmence, chère & admirable Clémentine, le précieux commerce que vous me permettez, avec un vif ſentiment d'une ſi grande faveur. Cependant ne puis-je pas dire qu'elle eſt douloureuſe pour moi ? jamais homme fut-il dans les mêmes circonſtances ? Il m'eſt permis de vous admirer, de me croire honoré de votre eſtime, & même d'un ſentiment plus flatteur encore, tandis qu'il m'eſt défendu, par l'honneur, de ſolliciter un bien qui m'étoit autrefois deſtiné, & dont on ne peut m'accuſer de m'être rendu indigne. Suis-je différent de ce que vous m'avez cru dans mes manières ou dans mes principes ? ai-je jamais tenté de combattre vos goûts pour votre religion & votre patrie ? Non, mademoiſelle. Vous connoiſſant un invincible attachement à votre foi, je me ſuis contenté de vous déclarer la mienne : j'aurois cru recon-

(*) On ne peut ſe diſpenſer de donner deux lettres de ce commerce.

noître mal la protection que j'ai trouvée ici, dans le pouvoir civil & eccléſiaſtique, & manquer aux loix de l'hoſpitalité, ſi j'avois entrepris de dérober à ſa religion la fille d'une illuſtre famille, qui n'y eſt pas moins attachée. Comment cette conduite vous a-t-elle permis de douter du libre exercice de vos ſentimens, ſi vous aviez.... Mais loin toutes ſortes de plaintes! j'étoufferai dans mon cœur celles qu'il voudroit dicter à ma plume. Ne vous ai-je pas dit que je veux être tout ce que vous voulez que je ſois? Quelque peine qu'il m'en coûte, quelque impoſſible que fût l'effort, s'il ne m'étoit pas ordonné par la conſcience, je me ſoumets à vos diſpoſitions. Si vous perſéverez, chère & reſpectable, comme vous me le ſerez toujours, je je me réſigne à toutes vos volontés.

Un cœur qui perd ce qu'il pouvoit eſpérer de plus heureux, & que la religion ſoutient ſeule contre le déſeſpoir, cherche au moins, dans ſon affliction, le bien qui touche de plus près à celui qu'il a perdu. M'eſt-il permis, mademoiſelle, quel que puiſſe être le ſuccès du plus grand événement, de me flatter qu'un commerce, entrepris ſous de ſi légitimes auſpices, ne ſera jamais interrompu? qu'une amitié ſi pure ſubſiſtera éternellement? que l'homme dont le bonheur s'eſt évanoui ſera regardé comme un fils,

comme

santé, sans le nommer.... O [illegible]
êtes le plus délicat des [illegible]
tendresse n'avez-vous [illegible]
attachement à la [illegible]
ment, monsieur, [illegible]
protestans, & vous [illegible]
madame Beaumont, [illegible]
avoir aussi leur [illegible]
capable de [illegible]
religion, que [illegible]
la connoissance [illegible]
sieur! à quoi [illegible]
votre amour, [illegible]
langage [illegible]
vivant dans [illegible]
vos amis, [illegible]
aimables [illegible]
vous [illegible]
point ces [illegible]
& je me [illegible]
roit été capa[illegible]

Il n'y a [illegible]
veté de [illegible]
l'autre, qui ait eu la force de m'armer contre
mon cœur. Cher Grandisson! quel bonheur auroit
été le mien, si ma main avoit pu suivre le pen-
chant de ce cœur, sans mettre mon salut
en danger! comment sortir de ces doutes [illegible]

biens du ciel & de la terre tombent ſans meſure & ſans fin, ſur vous & ſur votre chère famille! c'eſt le vœu de votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXXXIII.

CLÉMENTINE DELLA PORRETTA au chevalier GRANDISSON.

Boulogne, 5 août.

DE pluſieurs raiſons, monſieur, qui m'ont fait ſouhaiter un commerce de lettres avec vous, l'eſpérance de vous écrire avec plus de liberté que je ne puis vous parler, eſt une des plus fortes. Auſſi ſerai-je très-libre & très-ſincère dans mes lettres. Je veux ſuppoſer que j'écris à mon frère, à mon meilleur ami. Auquel de mes frères écrirois-je en effet ſi librement? A l'imitation du ciel, vous ne demandez que le cœur. Le mien ne vous ſera pas moins ouvert, que ſi vous en pouviez pénétrer, comme lui, tous les détours.

Je commence par vous remercier, monſieur, des tendres & généreux égards par leſquels vous avez ouvert notre commerce. Vous touchez avec tant de ménagement le malheureux état de ma

ſanté, ſans le nommer.... O monſieur! vous êtes le plus délicat des hommes. Avec quelle tendreſſe n'avez-vous pas toujours parlé de mon attachement à la religion de mes pères? Sûrement, monſieur, vous êtes le plus pieux des proteſtans, & vous m'avez convaincue, vous, & madame Bemont, que les proteſtans peuvent avoir auſſi leur piété. Je ne me ſerois jamais crue capable de parler auſſi favorablement de votre religion, que vous m'y forcez tous deux, par la connoiſſance que j'ai de votre bonté. O monſieur! à quoi ne m'auriez-vous pas engagée par votre amour, par vos complaiſances, par votre langage irréſiſtible, ſi j'avois été à vous, & vivant dans une nation proteſtante, au milieu de vos amis, qui profeſſent la même religion, tous aimables peut-être, & d'excellent caractère? Je vous craignois, chevalier. Mais ne réveillons point ces dangereuſes idées. Vous êtes invincible: & je me flatte que ſi j'avois été à vous, rien n'auroit été capable de me vaincre.

Il n'y a qu'une juſte conſidération de la briéveté de cette vie, & de l'éternelle durée de l'autre, qui ait eu la force de m'armer contre mon cœur. Cher Grandiſſon! quel bonheur auroit été le mien, ſi ma main avoit pu ſuivre le penchant de ce cœur, ſans mettre mon ſort futur en danger! comment ſortir de ces douces réflexions?

Prêtez-moi, prêtez-moi votre ſecours, & rétabliſſez-moi dans cette paiſible ſituation où vous m'avez trouvée. Que mon exemple tienne lieu d'expérience aux jeunes perſonnes de mon ſexe & de mon âge! qu'elles apprennent à ne pas s'occuper, avec plaiſir, des grandes qualités d'un homme qu'elles ont ſouvent l'occaſion d'entretenir. Hélas! je reviens au ſujet que je voulois quitter. Mais puiſqu'il m'eſt impoſſible de retenir mon imagination & ma plume, je veux leur laiſſer un libre cours.

Dites-moi donc, mon frère! mon ami! le plus fidelle & le plus déſintéreſſé des amis! dites-moi ce que je dois faire, quelle méthode je dois prendre, pour vous devenir indifférente à tout autre titre? que faire, pour ne voir plus en vous que mon frère & mon ami? ne pouvez-vous me l'apprendre? eſt-ce le pouvoir, eſt-ce la volonté qui vous manque? eſt-ce votre amour pour Clémentine qui vous empêche de lui rendre ce ſervice? Je vais vous dicter les termes : dites que vous êtes l'ami de ſon ame. Si vous ne pouvez être tout-à-fait catholique, ſoyez-le dans vos conſeils; alors cette affection pour ſon ame vous donnera la force de dire : perſévère, Clémentine, & je ne te reprocherai pas d'être ingrate.

O chevalier! je ne crains rien tant que le

reproche d'ingratitude, de la part de ceux que j'aime. Ne l'ai-je pas mérité ? êtes-vous bien persuadé que je ne le mérite point ? Vous me l'avez dit. Si ce n'étoit pas un pur compliment, pourquoi ne me dites-vous pas comment je puis être reconnoissante ? êtes-vous le seul au monde qui veuille & qui puisse lier par des bienfaits, sans désirer qu'on s'acquitte envers lui ? quel service n'avez-vous pas rendu à la jeunesse inconsidérée de mon frère, dès lespremiers tems de votre liaison ? malheureux jeune homme ! & quel retour vous a-t-il fait éprouver ? Aujourd'hui, sa générosité le porte à s'en accuser lui-même. Il nous a raconté quelle héroïque patience vous eûtes avec lui. Qu'il doit vous aimer ! après une longue interruption, votre bravoure lui sauva la vie. Cependant vous n'avez pas trouvé, dans quelques personnes de notre famille, toute la reconnoissance que vous étiez en droit d'en attendre. Ce souvenir nous coûte de mortels regrets. Vous fûtes obligé de quitter notre Italie. Cependant, rappelé par votre ami, dont on commençoit à croire les blessures incurables, vous vous êtes hâté de revenir ; vous êtes revenu pour sa sœur blessée à la tête, blessée au cœur ; vous êtes revenu pour son père, sa mère, ses frères, blessés jusqu'au fond de l'ame, par les souffrances de leur fils & de leur fille. Et d'où vous êtes vous hâté

de revenir? De votre pays natal, en vous séparant de votre propre famille, & de mille personnes chères, qui font gloire d'être aimées de vous & de vous aimer. Vous êtes revenu sur les ailes de l'amitié. L'éloignement & d'autres obstacles n'ont pas eu le pouvoir de vous arrêter. Vous vous êtes fait accompagner du génie de la santé, sous la forme d'un habile opérateur. Vous avez recueilli tout l'art des médecins de votre patrie, pour le succès de votre noble entreprise. Il a répondu à vos généreux désirs. Nous nous voyons, toute une famille se voit, se regarde, avec cette délicieuse complaisance qui faisoit notre bonheur commun avant les désastres qui ont fait notre affliction.

A présent, quelle sera notre reconnoissance? quel retour vous offrirons-nous pour tant de bienfaits? Vous êtes déjà récompensé, dites-vous, par le succès de vos glorieux services. N'ai-je pas à vous reprocher de l'orgueil, en portant envie à votre bonheur? Je sais qu'il n'est pas au pouvoir d'une femme de vous récompenser. Tout ce que feroit une femme pour un homme tel que vous, pourroit-il prendre un autre nom que celui de son devoir? & si Clémentine pouvoit être à vous, voudriez-vous que votre amour, votre bonté, vos complaisances pour elle, lui coûtassent son bonheur éternel? Non, répondez-

vous : vous lui laisseriez un libre & plein exercice de sa religion. Mais, si vous croyez votre femme dans l'erreur, pouvez-vous promettre, vous sentez-vous capable, vous, le chevalier Grandisson, de ne faire jamais aucun effort pour l'en délivrer ? vous à qui la qualité de mari imposera le devoir de guider sa conscience, de fortifier son esprit, pourriez-vous croire votre religion vraie, la sienne fausse, & souffrir qu'elle persévère dans l'erreur ? elle-même, sur le même principe, dont elle croira l'obligation plus rigoureuse encore, pourra-t-elle éviter avec vous les discussions ; & la supériorité de votre jugement ne mettra-t-elle pas sa foi dans un grand danger ? de quel poids les argumens de mon directeur seront-ils contre les vôtres, fortifiés par votre amour & par le charme de vos manières ? & quelle seroit l'affliction de mes parens, en apprenant que Clémentine seroit devenue indifférente pour eux, pour sa patrie, & plus qu'indifférente pour sa religion ?

Parlez, cher Grandisson, mon ami, mon frère ; ces grandes considérations seroient-elles sans force à vos yeux ? Non, il est impossible. L'évêque de Nocéra m'a dit, (ne lui en faites pas un reproche), qu'en parlant de vos offres, vous aviez déclaré au général & à lui, que vous n'auriez pas tant fait pour la première princesse

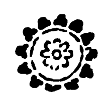
du monde. Peut-être la compaſſion y avoit-elle autant de part que l'amour. Malheureuſe Clémentine! cependant, s'il n'y avoit pas eu de plus grand obſtacle, j'aurois accepté votre compaſſion, parce que vous êtes bon, noble, & que la pitié d'un grand cœur, comme celle du ciel, n'eſt point une inſulte. Mon père, ma mère, les plus indulgens des pères & des mères, mon oncle, mes frères, & tous mes amis ſe ſont-ils conduits avec moi par un autre ſentiment? & ſans ce motif, la différence de la religion & du pays n'auroit-elle pas mis un obſtacle invincible à leur conſentement? Il l'auroit mis, chevalier, n'en doutez pas. Avouez donc que, connoiſſant votre motif & le leur, ſachant que me repoſer trop ſur mes propres forces, c'eſt tenter le ciel, je n'ai pas de meilleur parti à prendre, que de me confirmer dans ma réſolution. O vous, autrefois mon précepteur! ſoyez encore ce que vous avez été pour moi. Vous ne m'avez jamais donné de leçon dont nous puiſſions rougir l'un ou l'autre. Servez, comme je vous en ai ſupplié dans mon écrit, à fortifier une ame foible. Je reconnois qu'il m'en a coûté d'affreux combats : à ce moment même, je ſuis..... au-deſſus..... ou peut-être au-deſſous de moi. J'ignore où je ſuis, car ma lettre n'eſt pas telle que je me l'étois propoſé. Elle eſt trop remplie de

vous. Je voulois qu'elle fût courte, & qu'elle ne contînt que des remercîmens pour tous les bienfaits que vous avez répandus sur ma famille, avec des instances pour obtenir de vous, comme un nouveau remède au trouble de mon esprit, le moyen même de ne pas languir dans une impuissante reconnoissance.

Cette lettre m'étonne par sa longueur. Pardonnez à ma tête, qui s'égare encore ; & croyez-moi avec autant de zèle pour votre gloire que pour la mienne, votre, &c.

CLÉMENTINE DELLA PORRETTA.

N. B. *Les autres lettres de ce commerce roulent sur les mêmes idées & les mêmes sentimens. Le chevalier est rappelé à Boulogne, mais avec plus de tranquillité de la part de Clémentine, & des espérances plus confirmées du côté de sa famille.*



LETTRE LXXXIV.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

Boulogne, 17 août.

JE ſuis de retour ici depuis hier au ſoir, mais avant le récit de ma réception, je dois vous apprendre que la ſignora Olivia eſt arrivée à Florence, lorſque je me diſpoſois à quitter cette ville. Avec quelque diligence que j'aie preſſé mon départ, je n'ai pu me diſpenſer de lui rendre une viſite qu'elle m'a fait demander. N'attendez pas les circonſtances de ſes emportemens, ſur-tout lorſqu'elle a ſu que je retournois à Boulogne. Je l'ai laiſſée dans cette fureur. Une entrepriſe fort extraordinaire, dont j'ai eu peine à me garantir le jour ſuivant, m'a paru venir de la même ſource. Cependant je ſuis parti ſans faire la moindre recherche & la moindre plainte.

Je ne dois pas oublier non plus que j'ai rendu au comte de Belvedère la viſite que je lui avois promiſe. Le général à Naples, & le comte à Parme, m'ont reçu avec les plus grandes civilités, tous deux, vous n'en doutez pas, par le même motif. Le général & ſa femme, ſe rendant à Boulogne, m'ont accompagné pendant une partie du chemin vers Florence. Ils alloient ſe réjouir

vec leurs amis d'Urbin & de Boulogne, de la éſolution de leur ſœur & la féliciter de ſon ourage, comme le général l'avoit déjà fait par ıne lettre qu'il m'a montrée. Les complimens & es éloges y étoient prodigués pour moi. On peut 'expliquer avec politeſſe ſur un homme qui ne :auſe plus de crainte ni d'envie. Il auroit voulu me charger de préſens : mais je me ſuis diſpenſé de les accepter, de manière, néanmoins, qu'il qu'il n'a pu s'offenſer de mon refus.

Hier en arrivant, je me rendis au palais della Porretta; & j'entrai d'abord chez le ſeigneur Jéronimo, avec lequel j'avois entretenu un commerce de lettres pendant mon abſence. Il me reçut avec des tranſports de joie; & la mienne ne fut pas moins vive, de trouver ſa guériſon fort avancée. L'appétit lui eſt revenu. Son ſommeil eſt fort paiſible. Il demeure levé pendant une partie du jour. Enfin, ſa ſanté & celle de ſa ſœur font régner la joie dans leur famille. Mais il me fit entendre qu'il manquoit à ſon bonheur de pouvoir me nommer ſon frère; & s'enflammant ſur ce point, il me ſupplia au nom du ciel, en me preſſant la main & la mouillant même de ſes larmes, de conduire cette affaire à ſa con-
[illegible] Le marquis, la marquiſe, le prélat & le
[illegible] vinrent me remercier, & m'ap-
[illegible] correſpondance avec leur chère

Clémentine. Le prélat & le père me protestèrent que pendant toute leur vie j'aurois part à leurs prières, & qu'ils supplieroient le ciel de m'accorder une Clémentine meilleure & plus charmante, s'il étoit possible, que celle dont les idées cessoient de répondre à leur attente. Le général & sa femme étoient arrivés depuis deux jours, mais ils étoient sortis pour quelques visites.

Tandis que chacun répétoit ses applaudissemens, & que je les recevois presque en silence ; car mon rôle étoit embarrassant dans une situation si critique, Camille vint dire à la marquise, que Clémentine étoit impatiente de voir son ami. Je vous introduirai, me dit cette tendre mère. Elle se leva. Je la suivis.

Sa fille, en m'appercevant, vint à moi, les bras ouverts, me nomma son quatrième frère, & me fit de vifs remercîmens de mes lettres. Comme elle m'avoit pressé dans une de ses réponses, d'employer mon crédit auprès de sa famille, pour lui faire obtenir la permission d'entrer dans un cloître, & que j'avois fortement combattu cette idée, elle se plaignit de la résistance que je faisois à ses désirs. Vous savez, Madame, dit-elle à sa mère, que c'est un ancien goût que je n'ai jamais perdu ; & se tournant vers moi : ô chevalier, vos objections ne m'ont pas convaincue.

Non, Mademoiselle, je le vois bien : car si Clémentine étoit convaincue, elle suivroit à toute sorte de prix le mouvement de sa conviction.

O Monsieur, vous êtes dangereux, je m'en apperçois. Si certain événement étoit devenu réel, j'étois perdue. N'êtes-vous pas convaincu, Monsieur, que dans mes principes j'étois absolument perdue ? Si vous l'êtes, j'espere que vous agirez aussi suivant votre conviction.

Il me semble, cher docteur, que me connoissant si bien, elle pouvoit s'épargner cette réflexion badine. Elle a même souri en la prononçant. Remarquez qu'elle est déjà capable d'enjouement, dans une occasion si grave. Peut-être a-t-elle voulu prendre un air qu'elle me voyoit affecter moi-même. Mais enfin je commence à croire, quelqu'éloignée qu'elle soit à présent de se l'imaginer, qu'il n'est pas impossible qu'avec le tems elle ne se laisse amener au sentiment de son devoir, lorsqu'il lui sera représenté par des avocats aussi puissans qu'elle en a dans sa famille. Quoi qu'il puisse arriver, si c'est pour son honneur & celui de tous les siens, je ne puis être tout-à-fait sans joie.

J'espère, lui dis-je, que vos désirs pour la retraite seront du moins suspendus. Elle convint de la force de quelques-uns de mes raisonnemens, mais je crus appercevoir qu'elle n'abandonnoit pas

entièrement l'espérance d'obtenir le consentement de sa famille.

Le général & le comte, qui étoient revenus dans l'intervalle, se hâtèrent de me venir faire leurs complimens. Qu'ils mirent tous deux de profusion ! à la prière de la marquise, on repassa dans l'appartement de Jéronimo, où le marquis, le prélat & le père Marescotti étoient encore. Chacun recommençant à s'étendre sur l'obligation qu'ils avoient à mes services, & faisant des vœux pour mon bonheur ; je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me faire un plaisir inexprimable. Ils me presserent, tout d'une voix, de m'expliquer : c'est, répondis-je, de permettre que j'engage mon tendre ami, le seigneur Jéronimo, à m'accompagner en Angleterre. M. Lowther se croiroit heureux de pouvoir lui continuer ses soins à Londres, plutôt qu'ici, quoiqu'il soit résolu, si ma demande n'est point accordée, de ne le pas quitter jusqu'à parfaite guérison.

Ils se regardèrent l'un l'autre, d'un air de joie & de surprise. Jéronimo versa quelques larmes. Je ne puis, je ne puis soutenir, dit-il, ce poids d'obligation. Chevalier, nous ne pouvons rien faire pour vous ; & vous n'avez procuré ma guérison, que pour vous donner le pouvoir de me tuer vous-même. Les yeux de Clémentine étoient humides ; elle sortit avec quelque préci-

pitation. O chevalier ! me dit la marquise, le cœur de ma fille est trop sensible, pour son repos, aux impressions de la reconnoissance. Je crains pour sa vie, si vous ne la faites pas repentir de sa résolution.

Ce que je demande, répliquai-je, n'est une faveur que pour moi. Je me flatte que le seigneur Jéronimo ne partiroit pas sans quelques-uns de ses amis. Nos bains sont restauratifs. Je ne manquerois pas de l'y conduire moi-même. La différence du climat peut lui devenir avantageuse. Que j'aie l'honneur, messieurs, ajoutai-je, en promenant les yeux autour de moi, de vous recevoir tous en Angleterre. Ce sera vous acquitter pleinement des obligations que vous relevez avec tant de bonté.

Ils continuoient de se regarder en silence. Plût au ciel, repris-je, que vous-même, monsieur, & vous, madame (en m'adressant au père & à la mère), vous fussiez disposés à me faire cette faveur. Vous y pensiez autrefois dans une heureuse supposition. J'engagerai mes deux sœurs & leurs maris à vous accompagner avec moi dans votre retour jusqu'à Boulogne. Mes sœurs embrasseroient avec joie l'occasion de voir l'Italie, & d'acquérir l'amitié de l'incomparable Clémentine, dont elles révèrent déjà le caractère.

Leur silence continuoit; mais personne ne sembloit désapprouver mes instances : cet honneur,

messieurs, cette grâce, madame, seroit d'un autre avantage pour moi. Après les espérances que vous m'aviez données, retourner seul dans ma patrie, c'est y rentrer en homme qui fuit; & qui revient maltraité. Mon orgueil n'y est pas moins intéressé que ma satisfaction. Je vous offre un logement à la ville & à la campagne. Je n'ai rien dont je ne vous abandonne la disposition. Personne n'aime son pays plus que moi; mais il me deviendra plus cher encore, si vous en tirez quelque utilité pour votre amusement, ou votre santé. Obligez-moi, messieurs, obligez-moi, madame, ne fût-ce que pour trouver l'Italie plus agréable à votre retour. Nos étés sont moins chauds. Le commerce nous donne en abondance tous les fruits qui croissent ici en automne, & nos hivers ne sont pas si froids que les vôtres. Obligez-moi seulement pour l'hiver prochain, & vous consulterez votre inclination, pour demeurer plus long-tems.

Très-cher ami, s'écria Jéronimo, j'accepte votre invitation, aussi-tôt qu'on me croira capable d'entreprendre le voyage. Le voyage! interrompis-je; un vaisseau vous assure les mêmes commodités que votre chambre. Il vous portera jusqu'au milieu de Londres: vous ne vous appercevrez qu'aux progrès de votre santé, que vous avez quitté votre appartement.

En vérité, leur a dit le général, ma sœur craignoit avec raison de n'être pas long-tems catholique, en devenant la femme de cet étrange homme. Je vous conseillerois de l'en croire. Vous l'aimez. Vous avez essuyé beaucoup de chagrins & de fatigues. Allez passer l'hiver avec lui. On vante beaucoup les bains de Bath, & vous ne sauriez vous en trouver mal. Nous nous chargerons, ma femme & moi, du bonheur de Clémentine pendant votre absence. Prenez Grandisson au mot. Ramenez-le avec vous, lui, ses sœurs & leurs maris. Mais, chevalier, quel tems choisissez-vous pour votre départ?

Je lui dis que le plus tôt seroit le mieux, parce que la saison ne pouvoit être plus favorable. Je répétai que cette résolution me combloit de joie, & que c'étoit l'unique moyen de m'acquitter de ce qu'ils nommoient leurs obligations. Je leur promis de revenir avec eux. La santé de Clémentine, ajoutai-je, sera entièrement rétablie; & celle du seigneur Jeronimo parfaitement établie. Avec quelle satisfaction ne les reverrai-je pas l'un & l'autre?

On ne me demande que jusqu'à demain pour tenir conseil, & pour me donner une explication positive.

M. Lowther & ses collègues, qui ont été consultés ce matin, jugent que le seigneur Jéroni[illegible]

pourroit être transporté en litière, jusqu'au port le plus voisin, & s'y embarquer pour l'Angleterre; mais que le plus sûr est d'attendre au printems, parce qu'alors les nouvelles chairs seront tout-à-fait raffermies. On promet que Jéronimo, les deux fils du comte, & quelques autres personnes de la famille, entreprendront alors le voyage. Dans l'intervalle, le prélat & le père Marescotti, se chargent d'entretenir un commerce de lettres avec moi, & de m'informer de tous les événemens.

Clémentine a pris le chocolat avec nous. On ne lui a point caché la nouvelle résolution. Elle a fort approuvé la visite qu'on me promet pour l'année prochaine. Fâcheuses circonstances, m'a-t-elle dit à l'oreille, qui ne permettent pas le même voyage à celle qui le feroit le plus volontiers, & qui ne seroit pas la plus mal reçue. Je verrois avec plaisir le pays où le chevalier Grandisson est né.

Et moi, j'ai pensé à la bizarrerie de l'usage, qui n'auroit pas permis à Clémentine de me tenir un langage de cette nature, si elle n'eût été absolument déterminée à ne plus voir en moi qu'un frère. Combien de ressources, mon cher docteur, les ames délicates n'ont-elles pas pour exprimer un refus ?

Etant demeuré seul avec Jéronimo, il m'a

parlé dans des termes fort tendres, du changement qui paroissoit sur mon visage, depuis que sa sœur sembloit s'affermir dans ses idées. Si le cœur ne souffroit pas, m'a-t-il dit, je suis bien sûr qu'on n'en verroit point ces marques au-dehors. Cher ami! lui ai-je répondu, qu'y trouvez-vous de surprenant? Lorsque je suis revenu en Italie, quelque opinion que j'eusse de votre sœur, je ne la croyois pas aussi grande qu'elle s'est montrée depuis. Je l'ai toujours admirée; mais à présent je vais plus loin que l'admiration. Voir évanouir mes espérances, après les avoir vues si bien établies! je serois plus qu'homme, si je n'en étois pas vivement touché.

Vous devez l'être sans doute, & j'entre cordialement dans vos peines; mais, cher Grandisson, c'est dieu seul qu'elle préfère à vous. Elle souffre plus que vous ne pouvez souffrir. Elle n'a, m'a-t-elle dit, qu'un motif de consolation; c'est l'espérance de ne pas vivre long-tems. Chère fille! elle se flatte qu'elle doit le retour de sa raison aux ardentes prières qu'elle adressoit au ciel, dans ses intervalles lucides, & dont l'unique objet étoit la consolation de ses parens; après quoi, elle ne formeroit pas d'autres vœux, que pour une meilleure vie. Mais, chevalier, si votre cœur est dans une situation si violente....

N'en doutez pas, cher ami. Je ne suis pas un homme insensible. Cependant, quand on réussiroit aujourd'hui à faire descendre Clémentine du point de grandeur où elle s'est élevée; quelque satisfaction que mes désirs y pussent trouver, je n'en jugerois pas moins, que si sa conscience en étoit blessée, ce seroit une diminution pour sa gloire. & me seroit-il possible, comme elle l'a fort bien observé dans une de ses lettres, de voir une épouse chérie, malheureuse par ses scrupules, sans m'efforcer de rendre la paix à son cœur, en les écartant? & pourrois-je espérer quelque succès, sans lui faire une peinture avantageuse de la religion que je professe? Et ne seroit-ce pas m'exposer au reproche d'avoir violé les articles? O mon cher Jéronimo! les choses doivent demeurer telles qu'elles sont, à moins qu'elle ne puisse penser mieux de ma religion, ou moins favorablement de la sienne.

Il est revenu à me parler des obligations de sa famille. Je lui ai déclaré que ce langage étoit le seul chagrin qu'il pût me causer. De grâce, lui ai-je dit, qu'il n'en soit plus question. Tout le monde n'est pas excité par l'occasion, comme j'ai eu le bonheur de l'être. Mon ami porteroit-il envie à mon bonheur?

Le plus ardent de mes vœux, cher docteur, seroit à présent d'imaginer quelque chose que je

uns ont fait grand usage de ce que vous m'avez écrit. O chevalier! vous avez gagné le cœur du général ; mais vous n'avez pas contribué à soulager celui de sa sœur. Non, non, je ne me rétablirai jamais, si l'on me refuse l'entrée du cloître.

Souvenez-vous, mademoiselle, que le parfait rétablissement de votre santé dépend, après dieu, de la tranquillité de votre esprit. Ne vous abandonnez pas, je vous en conjure, à des idées qui le troublent. Quelle fille, quelle sœur peut compter sur l'affection de sa famille, si vous ne le pouvez pas? Vous avez vu combien leur bonheur dépend de votre santé. Doutez-vous, dans le monde, de la force de cette vertu, dont vous avez déjà donné, dirai-je à mes dépens, une si glorieuse preuve, que le malheureux qui en souffre est forcé lui-même d'y applaudir.

O chevalier! ne dites pas à vos dépens, si vous souhaitez que je sois tranquille.

J'ai besoin, mademoiselle, d'un effort extrême, pour me faire violence dans ces occasions; mais, permettez-moi deux mots de plus sur le même sujet. Vous avez exigé de moi une des plus grandes preuves de désintéressement, dont il y ait jamais eu d'exemple : je vous conjure, chère Clémentine, pour vous-même, pour l'honneur de votre devoir, & si vous le permettez, par bonté pour

moi, d'écarter à présent ce désir favori qui domine votre cœur.

Elle est demeurée quelques momens à réfléchir; & reprenant à la fin : je vois bien, monsieur, que je ne dois attendre de vous aucune faveur sur ce point. Passons dans l'allée voisine, où nous ne pourrons être entendus...... J'ai, monsieur, une autre prière à vous faire. Elle n'est pas nouvelle. J'en ai déjà touché quelque chose dans une de mes lettres. Ce n'est point une prière qui me soit venue à l'esprit sans délibération.

Et quelle est cette demande, mademoiselle ?

Comment l'expliquer ? cependant je le ferai. Si vous voulez bannir de mon cœur.... Elle s'est arrêtée encore une fois, & j'ai cru que dans ce moment elle ne retrouvoit pas ses idées.

Si vous voulez me rendre tranquille....

Mademoiselle !

Il faut vous marier !... C'est alors, monsieur, qu'il ne me restera aucun doute de la fermeté de ma résolution. Mais écoutez-moi jusqu'à la fin : il faut vous marier avec une angloise. Que ce ne soit pas une italienne. Olivia ne feroit pas scrupule de changer de religion pour vous. Mais n'épousez point Olivia. Je m'imagine que vous ne seriez pas heureux avec elle. Croyez-vous que vous puissiez l'être ?

Je lui ai marqué, par une révérence, que je pensois comme elle.

Non, non, vous ne le feriez pas. Ne faites point un choix qui puisse déshonorer Clémentine. J'ai le cœur fier. Qu'il ne soit pas dit qu'un homme à qui Clémentine a pu appartenir, se soit avili par son mariage..... Si vous vous mariez, monsieur, il me sera peut-être permis d'être du nombre de ceux qui vous ont promis une visite en Angleterre. Ma belle-sœur souhaitoit à ce moment d'en être aussi. Son mari ne lui refuse rien. Elle l'engagera facilement à l'accompagner. Vous n'aurez pas de peine à persuader à madame Bemont de faire encore une fois le voyage de son pays. Vous reviendrez en Italie avec nous, vous, votre femme, & peut-être vos sœurs avec leurs maris. Nous ne composerons ainsi qu'une famille. Si mes autres demandes sont refusées, il faut m'accorder celle-ci. Elle dépend de vous. Et ne souhaitez-vous pas de me voir tranquille?

Admirable Clémentine! le monde n'a rien de si grand que vous. Vous êtes capable de tout ce qu'il y a de noble. C'est cette grandeur même, qui m'attache à vous....

Laissez, laissez ce langage, chevalier. Il me touche plus que je ne le désire. Je crains qu'il n'y ait de l'affectation à me reprocher dans le mien....., mais je répète qu'il faut vous marier.

Je ne ſerai pas tranquille, auſſi long-tems que que vous ne ſerez pas marié.... lorſque je ne vois pas la moindre apparence..... Mais n'y penſons plus. Combien de tems vous aurons-nous encore avec nous?

S'il ne me reſte aucune eſpérance, mademoiſelle....

Ah, chevalier! (en détournant le viſage de moi) n'employez pas ces expreſſions.

Le plus tôt ſera le mieux...... Mais vos ordres.....

Je vous rends grâces, monſieur (en m'interrompant); mais ne vous ai-je pas dit que j'ai de l'orgueil, chevalier? Ah! monſieur, vous l'avez découvert il y a long-tems. L'orgueil fait plus pour une femme que la raiſon. Aſſeyons un moment, & j'achèverai de vous faire connoître mon orgueil, Elle s'eſt placée ſur un banc voiſin, & me faiſant aſſeoir près d'elle : je vais parler à ces arbres, m'a-t-elle dit, en ſe tournant vers les myrthes qui nous couvroient. « Le chevalier » Grandiſſon ſera-t-il informé de toute ta foi- » bleſſe, Clémentine? ſa compaſſion le ramè- » nera-t-elle de ſon pays pour te fortifier? après » avoir pris, par le ſecours du ciel, une réſo- » lution digne de ton caractère, douteras-tu ſi tu » es capable d'y perſiſter, & lui donneras-tu » lieu de croire que tu en doutes? conſentira-t-il

» encore à d'officieuſes abſences, pour faire l'eſſai
» de ta force? & ſuccomberas-tu dans l'épreuve?
» Non, Clémentine ».

Enſuite ſe tournant vers moi, mais les yeux baiſſés; je renouvelle, monſieur, tous mes remercîmens pour la généreuſe compaſſion dont vous m'avez donné tant de preuves. Ma triſte ſituation m'y donnoit peut-être quelque droit. J'y reconnois la main du ciel, qui a peut-être voulu punir mon orgueil, & je m'y ſoumets. Je reconnois même, ſans honte, l'obligation que j'ai à votre pitié, & j'en conſerverai un tendre ſouvenir juſqu'au dernier inſtant de ma vie. Je ſouhaite que vous vous ſouveniez de moi avec la même tendreſſe. Ma vie ne peut être longue : ainſi, pour céder à vos déſirs & à ceux d'une chère famille, je ſuſpendrai les vues que j'avois pour le cloître. Il me reſte l'eſpérance de vous voir en Angleterre, dans l'heureux état dont j'ai parlé; ſurtout enſuite à Boulogne. Je vous croirai de ma famille. Je me croirai de la vôtre. Dans ces ſuppoſitions, dans ces eſpérances, j'ai la force de conſentir à votre départ. Si je vis, c'eſt une abſence de peu de mois. N'ai-je pas ſoutenu aſſez bien la dernière? Je vous laiſſe donc, monſieur, le choix que vous m'avez offert. Nommez vous-même le jour. Votre ſœur Clémentine vous rend à vos ſœurs & aux ſiennes. O monſieur! (en

levant les yeux ſur moi, & remarquant ſur mon viſage une émotion que je m'efforçois de cacher) ! que votre cœur eſt tendre! qu'il eſt ſenſible à la pitié!..... Mais nommez-moi votre jour. Ce banc, dans l'éloignement où vous ſerez bientôt, ſera conſacré au ſouvenir de votre tendreſſe. Je le viſiterai tous les jours. L'ardeur de l'été, le froid de l'hiver ne m'y feront pas manquer.

Le mieux, admirable Clémentine ! le plus sûr pour l'un & l'autre, ou du moins pour moi, c'eſt que le tems ne ſoit pas remis bien loin. Permettez que ce ſoit lundi.

Dimanche au ſoir, après avoir paſſé tout le jour à implorer le ciel pour la ſanté, pour le bonheur de ma chère Clémentine de mon cher Jéronimo, & de toute leur famille, je viendrai le ſoir, ſi vous m'en accordez la permiſſion... je viendrai.... il ne m'a pas été poſſible d'achever. Elle ne m'a répondu que par un déluge de larmes. Sa tête s'eſt panchée ſur mon épaule. L'agitation de ſes ſentimens ſoulevoit ſon ſein. Oh chevalier! il le faut donc ! que le ciel nous fortifie tous deux!

La marquiſe, qui venoit alors à nous, s'eſt apperçue, à quelque diſtance, de l'émotion de ſa fille; & craignant qu'elle ne s'évanouît, elle s'eſt précipitée vers elle, elle l'a priſe dans ſes bras.

Ma fille! ma Clémentine! d'où viennent ces larmes. Regardez-moi, mon amour.

Ah, madame! le jour, le jour est fixé! lundi prochain.... le chevalier quittera Boulogne.

Quoi, chevalier? vous nous quitteriez si tôt? ma chère, nous obtiendrons de lui....

Je me suis levé, sans prononcer un mot, & je suis entré dans une allée qui traversoit. J'étois pénétré jusqu'au fond. O docteur Barlet! tant de bonté! pourquoi suis-je si sensible, & si souvent exposé à des épreuves qui demandent plus de force!

Le général, le prélat, & le père Marescotti sont venus me joindre. Je leur ai fait le récit de ce qui s'étoit passé entre Clémentine & moi. Le marquis, qui étoit allé vers sa fille, m'a joint promptement, après avoir entendu ce qu'elle avoit eu la force de lui raconter aussi. Comment pouvez-vous penser, m'a-t-il dit, à partir si brusquement? Vous ne nous quitterez pas si tôt.

Non, si Clémentine l'ordonne. Mais si je ne suis pas retenu par ses ordres, le plus prompt départ est le plus avantageux pour moi. Je ne puis soutenir tant de bontés. C'est la plus divine de toutes les femmes.

Vous ne manquerez point, m'a dit le général, d'entretenir un commerce de lettres avec ma

fœur. Perfonne ici ne s'y oppofera. Comme elle vous a déjà témoigné qu'elle fouhaite de vous voir marié, ne pouvons-nous pas efpérer que vous vous employerez auffi à lui infpirer le même deffein pour elle-même ? Le mariage de l'un ou l'autre produira l'effet qu'elle fe propofe pour le vôtre.

Bon dieu! ai-je penfé, me croient-ils donc abfolument dégagé de toutes les paffions humaines ? J'ai fait une continuelle guerre, vous le favez, cher docteur, aux plus rebelles des miennes ; mais fans fouhaiter jamais de vaincre ces tendres fenfibilités, qui font la gloire de notre nature.

C'eft demander trop, a dit la jeune marquife, qui étoit venue nous joindre avec fa belle-mère. Comment pouvez-vous attendre cette démarche du chevalier ?

Vous ne favez pas, madame, a dit le prélat, en fecondant la propofition de fon frère, de quoi le chevalier Grandiffon eft capable, pour le bonheur d'une famille entière.

Le père Marefcotti, auffi infenfible, quoique plein de bonté, a remarqué que Clémentine ayant pris fa réfolution par un mouvement du ciel, ce monde & toutes *fes pompes*, n'étoient pour elle qu'une confidération fubalterne, & qu'au péril de fa vie, elle demeureroit ferme

dans ſes idées ; que devant renoncer par conſéquent à toute eſpérance, je pouvois....

Non ; a interrompu le marquis, je ne lui demanderai point un ſervice de cette nature. Et s'adreſſant à moi : oh ! ſi le grand obſtacle pouvoit être ſurmonté ! mon cher Grandiſſon (en prenant ma main) ne peut..... Mais je n'oſe plus l'en preſſer. S'il le pouvoit, mes propres enfans ne me ſeroient pas plus chers que lui.

Vous m'honorez beaucoup, monſieur ; vous engagez ma plus vive reconnoiſſance. Ce n'eſt pas ſans difficulté que je ſuis capable de ſoutenir, lorſque je ſuis avec elle, l'engagement que j'ai pris de ne la pas preſſer d'être à moi. Je l'ai exhortée, comme vous l'avez vu, à ſe conformer aux déſirs de ſa famille ; & je conçois tout ce qu'ils renferment. Il y a beaucoup d'apparence, que ſi l'un ſe déterminoit au mariage, l'autre en ſeroit plus tranquille ; & j'aimerois mieux ſuivre l'exmple que de le donner. Vous verrez ce que mon départ aura produit : mais elle ne doit pas être trop preſſée. Ce ſeroit s'expoſer à voir renaître ſon empreſſement pour le cloître ; le point d'honneur ſe joindroit peut-être à ſa piété ; & ſi l'on n'accordoit rien à ſes déſirs, elle pourroit retomber dans toutes ſes diſgrâces.

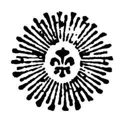
Ils s'accordent à ſuivre mon opinion, c'eſt-à-dire à prendre le parti de la patience, en attendant un

heureux effet de l'avenir. Je les ai quittés, pour retourner chez Jéronimo, à qui j'ai communiqué l'état des choſes, & le jour marqué pour mon départ. Avec quelque tendreſſe que je lui aie fait cette déclaration, ſon chagrin m'a paru ſi vif que ſentant croître beaucoup le mien, j'ai été forcé de quitter ſa chambre avec précipitation, & de re-ner droit à mon logement, pour y reprendre un peu mes eſprits.

Ainſi, mon cher docteur, le jour eſt abſolument fixé; & j'eſpère qu'on ne m'engagera point à le changer. Mde. Bemont me diſpenſera, j'en ſuis sûr, de retourner à Florence. Olivia ne doit rien exiger. Je leur écrirai à toutes deux. Mon deſſein eſt de prendre par Modène, Parme & Plaiſance. Mde. Sforce m'a fait demander une entrevue. Je me flatte qu'elle prendra la peine de ſe rendre à Pavie; ſans quoi, je ne ferai pas difficulté d'aller à Milan. Je lui ai promis une viſite avant mon départ d'Italie. Mais quoiqu'elle me l'ait demandée dans un tems où l'alliance ne paroiſſoit pas éloignée, je ſuppoſe qu'aujourd'hui elle ne peut avoir d'autre motif que la civilité. Tout ce que je déſire, ſi je la vois, c'eſt que ſa cruelle fille ne ſoit pas préſente.

(Nota.) *Le chevalier quitte Boulogne & l'Italie. On paſſe ſur ſes derniers adieux. En chemin il voit*

à Parme le comte de Belvedère, qu'il laisse avec d'heureuses espérances; à Milan, Madame de Sforce, dont il emporte une fort mauvaise opinion, &c. Il écrivit à Madame Bemont, & sur-tout à la Signora Olivia. Cette dernière Lettre, qui est pleine de vertu & de noblesse, lui attire une réponse assez curieuse, mais qui a peu de rapport au fond de l'intérêt. Au milieu de ses fureurs, Olivia laisse entrevoir que les sages avis de l'homme qu'elle aime, commencent à faire impression sur son cœur. Le chevalier passe à Paris, où il trouve son cousin Everard Grandisson, qui s'étant à demi-ruiné par le jeu & par d'autres excès, a besoin de son secours, autant que de ses conseils. Il jette dans l'ame de ce jeune libertin, les fondemens d'une solide conversion. Enfin l'impatience de trouver de la consolation, pour le trouble de son cœur, dans les entretiens de son cher docteur, le fait partir pour Londres.



LETTRE LXXXV.

Miladi G. . . . à miſs BYRON.

A Londres, lundi, 5 ſeptembre.

FÉLICITEZ-VOUS, ma très-chère miſs, ſur l'arrivée de mon frère. Il arriva hier au ſoir; mais ſi tard, qu'il ne nous en a fait donner avis que ce matin. Nous nous ſommes empreſſés, milord & moi, d'aller déjeûner avec lui. Ah! ma chère, nous avons vu trop clairement que ſon repos a beaucoup ſouffert. Il eſt plus maigre & plus pâle qu'il n'étoit. Mais c'eſt toujours le même frère, le même ami, & le meilleur des hommes.

Je m'attendois à quelques reproches ſur mes vivacités; mais pas un mot de cette nature. Il nous a dit mille choſes tendres; & lorſqu'il m'a parlé de ma ſœur & de ſon mari, il a compté ſes deux ſœurs & leurs bons monarques comme les deux plus heureux couples d'Angleterre: politique aſſez fine; car pendant le déjeûner, il eſt échappé au mien deux ou trois ſottiſes que j'ai eu peine à ſouffrir. Jamais ſinge ne fut plus careſſant; mais la réputation que mon frère m'avoit donnée m'a ſervi de frein. Je vois qu'une flatterie, la moins méritée, eſt capable de produire de bons

effets, lorſqu'on attache du prix à l'opinion du flatteur.

Belcher ne s'eſt pas fait attendre, à la première nouvelle du retour de ſon ami. Milord L.... & ſa femme, Emilie & le docteur Barlet étoient à Colnebroke : mais comme ils avoient laiſſé des ordres, pour être avertis par un courrier au moment de ſon arrivée, ils ſont venus aſſez tôt pour dîner avec nous. Les embraſſemens ont recommencé avec un renouvellement de joie. Emilie, la chère Emilie s'eſt évanouie ſérieuſement, en voulant embraſſer les genoux de ſon tuteur. Cet accident l'a touché. Belcher l'a paru beaucoup auſſi, & nous l'avons été tous. Il y a des ſenſibilités qui ſe déclarent par des actes extérieurs, & d'autres qui ne peuvent éclater par les mouvemens de la langue. La joie de ma ſœur étoit de la première eſpèce, & la mienne de l'autre. Mais miladi L...... eſt accoutumée aux démonſtrations de tendreſſe, tandis que la mienne eſt quelquefois prête à m'étouffer, ſans pouvoir atteindre juſqu'à mes lèvres. Cependant mes yeux ſont de grands orateurs.

Le plaiſir que ſir Charles, milord L.... & le docteur ont reſſenti mutuellement à ſe voir, étoit grand, tendre, exprimé d'un air mâle. Mon *moulin à vent* de mari a joui deux ou trois

fois de son transport & de celui de l'assemblée ; & dans l'excès de sa joie, il étoit prêt à chanter & à danser. C'est son caractère au pauvre homme ; honnête d'ailleurs & de fort bon naturel. Gardez-vous de le mépriser, Henriette. Il a reçu l'éducation d'un fils unique, à qui l'on n'a pas laissé ignorer qu'il étoit lord, sans quoi il auroit fait une meilleure figure à vos yeux. Il ne manque point de sens, je vous assure. Vous allez me croire partiale ; mais je crois que la plus folle action de sa vie est celle qu'il fit dans l'église de Saint-George (*). Pauvre chère ame ! il auroit pu trouver une femme plus convenable à son goût ; & ses défauts même auroient pu servir alors à le faire briller. Mais il ne nous est pas toujours donné de choisir ce qui nous convient le mieux. On remarque, & j'ai entendu dire, que les brunes aiment les blonds, & que les blonds aiment les brunes. Peut-être les naturels s'accommodent-ils mieux aussi de leurs contraires ; si nous avions tous le même goût pour la même personne, ou pour une même chose, les disputes seroient continuelles : elles sont assez communes sans ce secours.

L'arrivée de mon frère m'a monté toutes les cordes du cœur sur un ton de joie. Une paille

(*) C'est l'église où elle s'étoit mariée.

me fait rire, & je voudrois vous faire rire aussi; soit avec moi, soit de moi, rien ne m'est plus indifférent, pourvu que je parvienne à vous faire au moins sourire. Souriez-vous, ma chère? Oui, j'en suis sûre (*). Hé bien, à présent que j'ai réussi, je redeviens sérieuse.

Nous avons fait des complimens à mon frère sur le rétablissement de ses amis italiens, sans les nommer, & sans dire un mot de la sœur qu'il a failli de nous donner. Il nous a regardés tous d'un œil sérieux; il s'est incliné à chacune de nos félicitations; mais il est demeuré en silence. Le docteur Barlet nous avoit dit que dans ses lettres à sir Charles il ne l'avoit jamais informé de vos indispositions, parce qu'il étoit sûr que cette nouvelle lui causeroit du chagrin. A l'exception du déjeûner & du dîner, où la présence de tous les domestiques nous avoit même gênés, il avoit eu tant d'ordres à donner, qu'à peine avions-nous eu l'occasion de l'entretenir. Mais après le souper il est revenu à nous, avec promesse de nous accorder le reste du jour. La compagnie étoit

(*) Mille plaisanteries sur sa tante Léonore, vieille fille qui raconte ses songes avec le ridicule de son âge & de son état, & d'autres sur milord L.... son mari, ne paroîtroient pas d'aussi bon goût en France qu'en Angleterre. On les supprime.

composée de milord & miladi L.... mon mari & moi, le docteur Barlet, M. Belcher & notre chère Emilie, qui, ayant repris ses forces, étoit attentive à chaque mot qui sortoit de la bouche de son tuteur.

D'abord nous lui avons tous avoué, comme vous le jugez bien, que nous avions lu la plus grande partie de ce qu'il avoit écrit au docteur.

Quels embarras, quels chagrins, quelle variété d'agitations & de combats votre cœur a-t-il eu à supporter, mon cher sir Charles! a commencé M. Belcher; & pour conclusion, quel étrange procédé de la part d'une femme à qui l'on ne peut néanmoins refuser de l'admiration?

Il est vrai, mon cher Belcher. Ensuite il s'est étendu sur l'éloge de Clémentine. Nous l'avons admirée avec lui. Il sembloit prendre beaucoup de plaisir à nos louanges. C'est la vérité, chère Henriette. Mais vous êtes assez généreuse pour lui en faire un mérite.

Y a-t-il long-tems, m'a demandé malicieusement ma sœur, que vous n'avez eu des nouvelles de la comtesse de D...?

Sir Charles a demandé à son tour, s'il y avoit une autre comtesse de D... que la douairière; & son visage s'est couvert d'un beau rouge.

Votre ſervante, mon frère, ai-je penſé en moi-même, je ne ſuis pas fâchée de votre charmante crainte.

Non, monſieur, a répondu miladi L....

Souhaiteriez-vous, mon frère, a repris une effrontée (de votre connoiſſance, Henriette), qu'il y eût une autre comteſſe de D...?

Je ſouhaite le bonheur de milord D... Charlotte. On parle de lui comme d'un jeune homme du premier mérite.

Vous ne m'entendez pas, ſir Charles, j'en ſuis sûre, a répliqué votre amie, en le regardant exprès d'un œil fixe.

Pardonnez-moi, chère ſœur; je ſouhaite que miſs Byron ſoit une des plus heureuſes femmes du monde, parce qu'elle eſt une des meilleures. Et ſe tournant vers Emilie: je me flatte, ma chère, qu'il ne vous eſt rien arrivé de chagrinant du côté de votre mère.

Non, monſieur; tout eſt dans l'ordre. Vous avez vaincu....

J'en ſuis charmé, ma chère. Croyez-vous, mon cher Belcher, que les eaux de Bath ne fiſſent pas bien à votre père?

Seconde évaſion, ai-je penſé. Mais vous y viendrez, mon frère, je vous en réponds. Dites néanmoins, chère Henriette, n'êtes-vous pas un peu piquée? Votre délicateſſe ſera offenſée de

me voir si pressante. Je vois un rouge de dédain s'élever sur votre belle face; & dans vos yeux un petit air d'embarras, qui fait renaître d'un côté les roses, & l'ancien éclat de l'autre. Au fond, nous avons tous commencé à craindre un peu d'affectation dans mon frère : mais rien moins; car il n'a pas voulu que nous le fissions retomber sur le même sujet. Après quelques discours vagues, il s'est tourné vers le docteur Barlet. Cher ami, lui a-t-il dit, vous m'avez causé tantôt de l'inquiétude, lorsque je vous ai demandé des nouvelles de miss Byron & de sa famille. Vos yeux m'ont alarmé. Je crains que la pauvre madame Sherley....... miss Byron nous a toujours parlé de sa santé avec défiance. Quelle seroit, Charlotte, la douleur de notre chère miss Byron, si elle venoit à perdre une si bonne mère!

Mon dessein, a répondu le docteur, n'étoit pas de vous laisser voir des sujets d'inquiétude. Mais un père ne peut aimer sa fille plus que j'aime miss Byron.

Vous m'alarmeriez sérieusement, cher ami, si l'air de gaieté que je vois à miladi G... ne m'ôtoit toute crainte pour la santé de miss Byron. Je me flatte que miss Byron se porte bien.

Elle en est bien éloignée, ai-je répondu

aussi-tôt avec un air de gravité qui convenoit à l'occasion.

A dieu ne plaise, a-t-il repris aussi-tôt avec une émotion qui nous a plu à tous. (Ce n'est pas pour vous, Henriette, c'est pour nous-mêmes, que nous nous sommes réjouis. Point de délicatesse affectée, je vous en prie). Son visage étoit en feu. Quoi donc, mes sœurs? quelle est la maladie de miss Byron?

Élle n'est pas bien, ai-je répliqué. Mais c'est la plus charmante malade qu'on ait jamais vue. Elle est gaie, pour ne pas causer de peine à ses amis. Elle entre dans toutes leurs conversations, leurs plaisirs, leurs amusemens. Elle voudroit que personne ne la crût malade. Si ses yeux chargés, ses lèvres pâles, & le changement de son teint ne la trahissoient pas, nous n'apprendrions pas d'elle-même qu'elle souffre. Il se trouve des femmes qui arrivent plutôt que d'autres à la perfection, & dont la décadence n'est pas moins prompte. La pauvre miss Byron ne paroît pas faite pour une longue durée.

Mais devrois-je vous marquer toutes ces choses-là, ma chère? Cependant je sais que Clémentine & vous, vous êtes riches en grandeur d'ame.

Mon frère a paru tout-à-fait fâché contre moi. Cher ami, a-t-il dit au docteur Barlet,

de grâce, expliquez-moi ce que signifie le discours de Charlotte. Elle aime à badiner. Miss Byron a reçu du ciel un très-bon tempérament. A peine est-elle dans la fleur de l'âge. Tranquillisez-moi. Mes deux sœurs ne me sont pas plus chères que miss Byron. En vérité, Charlotte, je ne vous sais pas bon gré de votre badinage.

Il est vrai, lui a répondu le docteur, que miss Byron n'est pas bien. Mais les tendres craintes de miladi G... lui ont fait un peu charger la description. Miss Byron ne peut cesser d'être aimable. Son teint est toujours charmant. Elle est gaie, tranquille, résignée....

Résignée, docteur Barlet! miss Byron est bonne chrétienne, elle ne peut manquer de résignation, dans le sens que la religion donne à ce terme : mais dans l'acception commune, il suppose un état désespéré. Si miss Byron étoit si mal, n'auriez-vous pas dû m'en informer, cher docteur? Ou bien est-ce votre tendresse pour moi...... La bonté ne vous abandonne jamais.

Je n'avois pas conçu, a dit miladi L...: que miss Byron fût si mal. En vérité, M. Barlet, & vous ma sœur, il y a de la cruauté à ne m'en avoir pas avertie. Et son bon naturel a

fait tomber une larme de ses yeux pour notre Henriette.

J'ai eu quelque regret d'être allée si loin. Mon frère a paru fort inquiet. Son ami Belcher l'étoit pour lui, & pour vous; ma chère, Emilie a pleuré pour sa chère miss Byron. Elle avoit toujours craint, a-t-elle dit, que votre mal n'eût de mauvaises suites. Mon cher amour, ma très-chère Henriette, il faut que votre santé soit bonne. Vous voyez combien tout le monde vous aime. J'ai dit à mon frère que j'attendois une lettre de Northampton-Shire par la première poste, & qu'elle me mettroit en état de lui donner des informations certaines.

Je ne voudrois pas pour le monde entier, qu'il entrât dans vos idées, chère Henriette, que j'aie pensé à faire tourner sur vous l'attention de mon frère. Votre honneur est l'honneur du sexe: car n'en êtes-vous pas l'ornement? Je ne dis rien de nouveau, en assurant que mon frère vous aime. Je n'avois pas besoin d'apprendre son inquiétude pour votre santé. Son cœur n'est pas capable de changer. N'avez-vous pas observé que j'ai mis votre décadence sur le compte de la nature? Plaise au ciel qu'il n'en soit rien! mais je vous décourage imprudemment par mes

craintes pour votre ſanté, lorſque je ne penſe au fond qu'à ménager votre délicateſſe. Vous vous porterez bien, vous le voudrez, vous y parviendrez bientôt; & le plus ſage, comme le meilleur des hommes, ne manquera point.... C'eſt à quoi ſe réuniſſent tous nos vœux. Mais quoi qu'il arrive, nous avons réuni nos têtes enſemble, & nous ſommes réſolus, en faveur de votre délicateſſe, de laiſſer prendre ſon cours à cette affaire, parce qu'après une ouverture plus chaude que je ne l'avois prévu, vous pourriez vous imaginer que nos ſoins vont au-delà des bornes. Je vous certifie, ma chère, que ſir Charles Grandiſſon, tout digne qu'il eſt d'une princeſſe, ne vous fera porter ſon nom qu'avec toute la paſſion de ſon ame.

Suivant les vues qu'il nous a marquées ce ſoir, nous allons le perdre pour quelques jours. Les joueurs, à qui notre couſin Everard a permis de le ruiner, ſont à Wincheſter, où je ſuppoſe qu'ils font à préſent le partage de leur proie. Si mon frère a deſſein de les voir, c'eſt ce que je ne puis vous dire. Il ne s'attend pas à les trouver fort traitables. Ils feront voir ſans doute à leur dupe, qu'ils ſavent garder ſon argent mieux que lui; & ſir Charles, dont les

idées ne ſont pas romaneſques, ne penſe qu'aux voies légales.

Il ſe propoſe de rendre une viſite à milord & à miladi W... dans leur terre de Windſor, & au comte de G... mon beau-père, dans Berkshire, mon mari doit l'accompagner; ils iront de-là chez ſir Henri Belcher, & chez miladi Mansfield. Belcher ſera auſſi du voyage. Ils paſſeront enſuite au château de Grandiſſon, où le docteur Barlet doit ſe rendre. Mon frère laiſſe ici ſon valet-de-chambre, avec ordre de lui envoyer, par des exprès, toutes les lettres qui pourront venir des pays étrangers; & je lui ai promis de ne lui pas faire attendre non plus les nouvelles qui me viendront de Northampton-Shire. Il me ſemble qu'il feroit fort bien de prendre ſon tour par le château de Selby : ne penſez-vous pas de même? point d'affectation, Henriette. Adieu, ma chère.



LETTRE LXXXVI.

Miss BYRON *à miladi G...*

Jeudi, 7 septembre.

MA réponse va suivre les articles de votre lettre, que j'ai devant moi.

Je vous félicite du fond du cœur, ma chère miladi, sur le retour de votre frère. Il n'est pas surprenant que ses fatigues & la perte de ses espérances aient causé quelque altération sur son visage. Sir Charles Grandisson ne seroit pas ce qu'il est, s'il n'avoit pas une ame sensible.

Vous connoissez mal votre frère, ma chère amie, si vous attendez de lui quelques reproches sur votre bizarre conduite avec milord G... J'espère qu'il n'en aura pas su la dixième partie; mais quand il sauroit tout, comme il prévoit que vous reconnoîtrez votre erreur, & que vous deviendrez une très-bonne femme, il vous pardonne infailliblement ce qu'il juge que vous ne vous rappelez pas sans regret. Vous êtes bien étrange, dans la lettre que j'ai devant les yeux. Je vous aime trop pour vous épargner.

Quel sujet de raillerie trouvez-vous dans votre

tante, pour avoir vécu fille jusqu'à l'âge où elle est parvenue ? Voulez-vous faire penser que votre joie est extrême de vous être mise de si bonne heure à couvert du même reproche ? Si c'est votre idée, il semble que vous devriez un peu plus de remercîmens à milord G... dont la générosité vous en a garantie. En vérité, chère miladi, je crains que pour une femme, ce ne soit blesser la décence, que de jeter une sorte de ridicule sur d'autres personnes de son sexe, pour leur prudence, peut-être, & leur vertu. Faites-vous réflexion combien vous exaltez les hommes par ces libertés badines, vous qui affectez souvent de les mépriser ? Je ne m'étonne point qu'ils raillent les vieilles filles, c'est leur intérêt : vous les appelez quelquefois les *Seigneurs de la création* ; & vous ne pensez pas que vous leur donnez droit à ce titre. D'un autre côté, croyez-vous que la même foiblesse, qui fait raconter ses songes à votre vieille tante Eléonore Grandisson, ne lui eût pas fait trouver autant de plaisirs, à ces récits, si le mariage eût fait d'elle une vieille femme ? La joie est souvent mère de quantité de folies. N'avouez-vous pas que l'arrivée de votre frère, qui a donné occasion à votre tante de vous raconter ses songes, vous a jetée dans des éclats de rire, dont vous auriez honte d'expliquer la cause ? Les femmes, ma chère, doivent se garder des erreurs dans lesquelles elles trouvent un

ſujet de ridicule pour les filles. Les ſonges de votre tante, permettez-moi de vous le dire, ſont plus innocens que vos exceſſifs emportemens de joie. Pardon; mais je crois en avoir dit aſſez, pour vous faire ſentir votre faute.

Pauvre chère Emilie! je ne ſuis pas ſurpriſe que la première vue de ſon tuteur ait produit cet effet ſur ſon tendre naturel.

Mais avec quelle méchanceté traitez-vous votre mari? Fi, Charlotte, & fi encore une fois, d'avoir écrit ce que je ne puis lire pour votre honneur, à vos amis & aux miens. Je ſouhaiterois, ma chère, de parvenir à vous perſuader qu'il n'y a point d'eſprit ſans juſteſſe, ni d'enjouement ſans décence. Milord G... a ſes foibles; mais eſt-ce le rôle d'une femme, d'être la première à les découvrir? ne pouvez-vous l'en guérir, ſans y employer des plaiſanteries outrées, qui approchent du mépris? O ma chère! vous nous montrez bien d'autres foibles que les filles, en faiſant un ſi mauvais uſage des talens qui vous ont été donnés pour une meilleure fin. Un mot encore: vous ne me ferez pas ſourire, ma chère, lorſque je vous verrai dans un tranſport de joie, dont la raiſon eſt bleſſée. Ainſi ſouvenez-vous-en, votre excurſion ſur les vieilles filles & ſur votre mari, ne peut plaire qu'à vous-même, & je n'accepte

point votre compliment. Pourquoi ? Parce que je ne veux point partager votre faute. Je ne vous épargne point, direz-vous : mais épargnez-vous quelqu'un ?

Quoi donc ? me croyez-vous réellement aussi mal que vous m'avez représentée à votre frère ? Je ne crois pas l'être à ce point. Si je le croyois, comptez que je ferois tous mes efforts pour mettre un nouvel ordre dans mes idées ; & je ne quitterois pas l'entreprise, sans être un peu plus sûre de moi.

Vous n'avez eu, dites-vous, aucun dessein d'exciter l'attention de votre frère pour les fausses couleurs de votre pinceau, lorsque vous lui avez décrit les effets de mon indisposition. Son attention ! vous auriez pu dire sa pitié. Le ciel m'en préserve !

A tout prendre, il y a deux choses qui n'ont pu manquer de me faire plaisir dans votre lettre ; l'une, que sir Charles ait témoigné tant d'inquiétude pour ma santé ; l'autre, que vous soyez tous dans la résolution, & volontairement, parce que les circonstances vous ont paru le demander, de laisser prendre à toutes les affaires leur cours naturel. Tenez-vous-en là, je vous en supplie. Il me semble que l'ouverture, comme vous la nommez, étoit de beaucoup trop chaude. Ciel ! ma chère, que j'ai

j'ai tremblé en lisant cette partie de votre lettre ! je ne sais même, si j'en suis tout-à-fait satisfaite, quoique je le sois de votre intention.

Considérez, ma chère, la moitié d'un cœur, une femme préférée, & si préférable en effet, par la qualité, la fortune, & toute sorte de mérite. Oh Charlotte ! il me seroit impossible à présent, dans les plus heureuses suppositions, de me livrer à ces tendres excès de joie, qui auroient fait le charme de mon cœur. J'ai de la fierté... Mais attendons les premières lettres de Boulogne ; & si l'admirable italienne adhère à sa résolution, il sera tems alors d'en venir à mes scrupules. Croyez-vous qu'elle se soutienne? Une imagination échauffée peut passer d'un genre de grandeur à l'autre. J'en suis sincérement persuadée moi-même, & je l'ai dit si souvent, qu'on pourroit me soupçonner d'affectation, que Clémentine est la seule femme digne de sir Charles Grandisson.

Adieu, ma chère. Dites, je vous prie, à votre frère, que je ne me suis jamais crue aussi mal que votre amitié vous l'a fait craindre, & que je le félicite de son heureuse arrivée en Angleterre. Me dispenser de ces complimens, ce seroit une affectation réelle, qui signifieroit beaucoup trop ; mais souvenez-vous que je vous regarde, vous & votre mari, milord & miladi

L.... & ma tendre Emilie, si vous lui communiquez ma lettre, comme les gardiens de l'honneur, ou si vous l'aimez mieux, de la délicatesse (car il n'y a point de déshonneur à craindre avec sir Charles) de votre très-fidelle,

HENRIETTE BYRON.

N. B. Une longue lettre du docteur Barlet à miladi G... contient la relation du voyage & des visites de sir Charles, dont la magnificence & la bonté ne cessent pas d'éclater. Il a vu dans cette route, sir Hargrave Pollexfen, pécheur à demi-contri, mais extrêmement humilié. Merceda est mort de ses contusions dans un misérable état. Bagenhall, devenu le mari de la jeune personne qu'il avoit enlevée en France, mène une fort mauvaise conduite avec elle.

Une autre lettre de sir Charles, au docteur, contient un détail de procédures qui regardent les droits des Mansfield, & d'autres affaires domestiques.



LETTRE LXXXVII.

: seigneur JÉRONIMO DELLA PORRETTA *au chevalier* GRANDISSON.

Boulogne, 15 septembre.

Vos tendres lettres écrites de Lyon, mon ès-cher ami, nous ont causé la plus vive joie. lémentine languissoit dans cette attente. Com-ent avez-vous pu lui écrire avec cette chaleur 'affection, & cependant avec une délicatesse ont un rival ne pourroit pas s'alarmer? Elle vous pond : il ne m'appartient point, ni, je crois, personne de nous, de dire un mot sur le prin-pal sujet de sa lettre : elle ne l'a montrée u'à sa mère & à moi. Chère sœur! que n'avons-ous pu la faire renoncer à ses idées! mais com-ient vous proposer de seconder les désirs de famille? Cependant si vous les croyez justes, : suis sûr que vous ferez cet effort sur vous-ıême. Mon cher Grandisson ne connoît point intérêt propre, quand la justice & l'avantage e ses amis y sont opposés. Toute ma crainte st qu'on n'y apporte plus de précipitation qu'il e convient à l'état de cette chère fille.

Plût au ciel que vous fussiez devenu mon ère! c'étoit la première passion de mon cœur;

mais vous reconnoîtrez par sa lettre, la mo
inconstante qu'elle ait écrite de long-tems, q
ne lui en reste aucune idée. Elle nous décl
qu'elle vous souhaite heureusement marié d
votre patrie; & nous souhaitons nous-mên
à présent, de pouvoir lui donner votre exem
pour motif. Ne doutez pas que je ne f
le voyage d'Angleterre. Si ce que nous d
rons pouvoit arriver, je m'imagine que v
auriez toute la famille. Nous ne pensons q
vous, nous ne parlons que de vous; n
recherchons les anglois, pour leur faire honn
en considération de vous. Madame Bemont
ici : elle nous conseille de garder des ména
mens, mais sans désapprouver nos mesures p
sentes, parce qu'elle sait que nous ne pouv
jamais consentir à laisser entrer ma sœur dans
cloître. Cher Grandisson, n'en aimez pas mo
cette vertueuse dame, pour la grâce qu'elle n
fait d'entrer dans nos vues. M. Lowther v
écrit; ainsi je ne vous dis rien d'un homm
qui j'ai tant d'obligations.

On souhaiteroit que je vous écrivisse a
un peu de force sur un certain sujet, don
ne désavoue pas l'importance; mais je répo
que je ne puis, que je n'ose, & que je n
ferai rien.

Cher ami, ne cessez jamais d'aimer vo

Jéronimo. Votre amitié rend la vie digne de mon attachement. Elle a fait ma consolation, lorsqu'il ne m'en restoit plus d'autre, & que l'ombre de la mort étoit répandue autour de moi. Vous serez importuné par mes lettres. Mon plus cher, mon plus fidelle ami, mon Grandisson, adieu.

LETTRE LXXXVIII.

CLÉMENTINE au chevalier GRANDISSON.

Même date.

QUE votre lettre de Lyon m'a fait de plaisir, cher & bon chevalier! mon cœur vous en remercie. Cependant sa reconnoissance seroit encore plus vive, si je n'avois pas observé dans votre style un air sombre, & des efforts pour le déguiser. Quel seroit mon chagrin, d'apprendre que vous souffrez à mon occasion! mais ne rappelons point ces idées. J'ai des plaintes à vous faire.

Oh chevalier! je suis persécutée. Et par qui? par mes plus chers & mes plus proches parens. Je l'avois prévu. Pourquoi, pourquoi me refusiez-vous votre secours, lorsque je vous importunois pour l'obtenir? Pourquoi n'êtes-vous pas

demeuré ici jufqu'à ma profeffion ? Je ferois heureufe ! avec le tems du moins, je le ferois devenue. Aujourd'hui je me vois affiégée de fupplications par ceux, à la vérité, qui pourroient commander, mais qui craignent d'ufer de leur droit. C'eft ce que j'ofe penfer, car fi les parens doivent être confultés pour un changement de condition, il me femble qu'ils ne peuvent forcer une fille de fe marier, lorfque fon goût eft pour le célibat : à plus forte raifon, lorfqu'elle n'en a que pour le cloître. Ce motif eft puiffant pour les catholiques. Mais vous êtes proteftant : vous ne favorifez point le don qu'on fait de foi-même à dieu. Vous n'avez pas voulu plaider pour moi. Au contraire, vous avez fecondé leurs objections. Ah ! chevalier, comment avez-vous pu vous y réfoudre, fi vous ne ceffez pas de m'aimer ? Ne faviez-vous pas qu'il n'y avoit aucune voie pour me dérober aux importunités de ceux qui ont des droits fur mon obéiffance ? Ils les font valoir : & comment ? mon père me fupplie les larmes aux yeux. Ma mère me rappelle tendrement ce qu'elle a fouffert pour moi dans ma maladie, & déclare que le bonheur de fa vie eft entre mes mains. O ! chevalier, quels argumens que les larmes d'un père & d'une mère ! M. de Nocera, un évêque catholique, plaide auffi, & ne plaide point pour moi.

Le général assure qu'il n'a pas souhaité le consentement de sa femme avec plus d'ardeur qu'il ne demande le mien. Jéronimo même, j'en rougis pour lui, votre ami Jéronimo, me presse sur le même point. Le père Marescotti est entraîné par l'exemple de l'évêque. Madame Bemont prend parti pour eux; & Camille, qui ne cessoit de vous louer, me fatigue continuellement par ses instances.

Ils ne me proposent personne. Ils prétendent me laisser un choix libre dans le monde entier. Ils me représentent que, tout zélés qu'ils sont pour la foi catholique, ils souhaitoient si vivement de me voir changer d'état, qu'ils avoient consenti à me voir la femme d'un protestant; que l'obstacle n'est venu que de mon propre scrupule. Mais pourquoi l'affoiblissent-ils plutôt qu'ils ne le fortifient? Si j'avois pu m'aveugler sur trois points, mon indignité, après le malheur que j'avois eu de perdre la raison, la crainte insurmontable d'exposer mon bonheur pour une autre vie, & l'éternel regret de voir périr un homme que mon devoir m'auroit obligé d'aimer comme moi-même, ils n'auroient pas eu d'instances à me faire.

Dites-moi, apprenez-moi, chevalier, vous! mon quatrième frère, qui n'êtes plus intéressé dans notre débat? s'il ne m'est pas permis de

réſiſter? A quoi me réſoudre? Je ſuis pénétrée d'affliction. O vous, mon frère, mon ami! vous qui ſerez toujours cher à mon cœur, aidez-moi de votre conſeil! je leur ai dit que j'en appellerois à vous. Ils m'ont promis de ſuſpendre mon empreſſement pour le cloître juſqu'à l'arrivée de votre réponſe. Ne vous déclarez point contre moi! ſi jamais vous avez eſtimé Clémentine, ne vous déclarez point contre elle.

LETTRE LXXXIX.

Le chevalier GRANDISSON à CLÉMENTINE.

Londres, 29 ſeptembre.

QUEL fardeau vous m'impoſez, mademoiſelle! & que puis-je répondre au dernier article de votre lettre? Vous prenez ſoin, & par reſpect pour votre intention, je dois dire un ſoin digne de votre bonté, de me déclarer qu'il ne peut plus me reſter d'intérêt à la déciſion que vous me demandez. Je renouvelle mon humble ſoumiſſion; mais permettez-moi de répéter qu'il m'auroit été preſque impoſſible de vous obéir, par tout autre motif que vos ſcrupules de conſcience.

Mais de quel poids mon avis peut-il être pour

vous, lorſque vous me preſſez, en finiſſant, de ne le pas donner en faveur de votre famille? Je ſuis bien éloigné, mademoiſelle, d'être ici ſans prévention. Un homme, qui s'eſt flatté autrefois de l'eſpérance d'obtenir votre main, peut-il vous donner des conſeils oppoſés au mariage? vos parens peuvent-ils pouſſer plus loin l'indulgence, qu'en vous laiſſant la liberté abſolue du choix? Je ſuis forcé d'applaudir également à leur ſageſſe & à leur bonté dans cette occaſion. Peut-être devinez-vous l'homme qu'ils ſeroient portés à vous recommander, & je ſuis sûr que la vertueuſe Clémentine ne le rejetteroit pas, par la ſeule raiſon qu'il ſeroit offert de leur main; ni même par toute autre raiſon qu'une averſion inſurmontable, ou une forte inclination pour quelque catholique. Un proteſtant ne peut plus entrer dans cette ſuppoſition.

Mais, chère ſœur, chère amie, dites-moi vous-même quelle réponſe je puis faire à une jeune perſonne qui, ayant fait voir dans une occaſion qu'elle n'a pas une averſion invincible pour le mariage, ne s'en étant éloignée que par des motifs de conſcience, fait difficulté d'obliger (obéir n'eſt pas le terme qu'ils emploient) « un » père qui la ſupplie les larmes aux yeux, une mère » qui lui rappelle tendrement ce qu'elle a ſouffert » pour elle, & qui lui déclare que le bonheur de

» ſa vie eſt entre ſes mains ». Oh ! mademoiſelle ; quels argumens (permettez que j'emploie vos propres termes) que les larmes d'un père & d'une mère, M. l'Evêque de Nocera, votre frère, un directeur plein de piété, vos deux autres frères, madame Bemont, votre amie déſintéreſſée, votre fidelle Camille ! quelle énumération contre vous, chère Clémentine, me défend de donner mon avis contr'eux : que puis-je dire ? faut-il, ſur votre propre repréſentation, que je le donne pour vous ?

Vous ſavez, Mademoiſelle, le ſacrifice que j'ai fait au cri de votre conſcience, & non de la mienne. Je ne doute point que des parens auſſi vertueux, auſſi indulgens que les vôtres, ne cèdent à vos raiſons, ſi vous avez le même motif à faire valoir contre le devoir filial, d'autant plus digne de ce nom, qu'il eſt exigé avec tant de douceur, ou plutôt, qu'il n'eſt propoſé qu'avec des larmes & des vœux ; des yeux plus que des lèvres ; & que ſi vous le rempliſſez, vos parens croiront avoir la plus haute obligation à leur fille.

Clémentine eſt une des plus généreuſes perſonnes du monde ; mais conſidérez, mademoiſelle, ſi la préférence de votre propre volonté à celle des plus tendres parens, ne porte pas un air d'amour-propre, qui s'accorderoit mal avec votre caractère général. Quand vous devriez trouver

dans un cloître tout le bonheur que vous y espérez, n'est-il pas vrai qu'alors vous renonceriez à votre famille, comme partie du monde que vous feriez vœu de mépriser, & que vous ne vivriez que pour vous-même? & croyez-vous qu'aux yeux du ciel, comme à ceux des hommes, il n'y ait pas beaucoup de mérite à se refuser ce qui plaît le plus, en remplissant son devoir pour obliger ceux à qui l'on doit la vie?

Ma qualité de protestant ne me donne point d'aversion pour les fondations religieuses. Je souhaiterois, au contraire, que mon pays eût des cloîtres sous des règles sages & bien observées. A la vérité, je ne voudrois pas d'engagemens perpétuels: mon plan seroit qu'on laissât la liberté de renouveler les vœux tous les deux ou trois ans avec le consentement des familles.

.. De toutes les femmes que j'ai connues, Clémentine della Porretta devoit être la dernière qui marquât de l'empressement pour la retraite. Il n'y a au monde que deux personnes avec elle, que sa résolution ne fût pas capable d'affliger. Nous connoissons leurs motifs. Le testament de ses deux grands-pères, qui jouissent à présent d'une meilleure vie, est contre elle; & toute sa famille, à l'exception de deux personnes, regarderoit comme le plus grand malheur, qu'elle quittât le monde pour s'ensévelir dans un couvent. Clémentine a

le cœur tendre & généreux ; elle souhaite, a-t-elle dit autrefois, de tirer une grande vengeance de sa cousine. Que sa cousine prenne le voile, les raisons de pénitence ne manquent point à Daurana : sa passion pour le monde, qui lui a fait violer tous les droits du sang & de l'humanité, demande un frein. Mais est-il un cloître où tous les devoirs de la vertu soient mieux observés qu'ils ne le sont dans le monde, par l'incomparable Clémentine ?

Je pourrois m'étendre beaucoup plus sur un sujet, où les moindres argumens ne sont pas sans force, mais l'entreprise est pénible pour moi, si pénible, que je ne m'y serois point engagé, si je ne préférois à mon bonheur, le vôtre, mademoiselle, & celui de votre famille.

Que toutes les bénédictions du ciel & de la terre accompagnent votre choix, quel qu'il soit! jamais je ne ferai de prière où tous les vœux de l'amitié, de l'estime & du respect pour ma chère Clémentine, ne tiennent le premier rang... Son ami, son frère & son très-humble, &c.

CHARLES GRANDISSON.



LETTRE XC.

Le chevalier GRANDISSON *au seigneur* JÉRONIMO.

Même date.

Je réponds, cher ami, à notre admirable Clémentine, & je mettrai pour vous, sous une enveloppe, une copie de ma lettre.

Jusqu'à l'arrivée de la sienne, j'avoue qu'il m'a paru possible, quoique peu probable, que sa résolution changeât en ma faveur. J'avois prévu que, par des raisons de famille, vous vous uniriez tous pour l'engager au mariage; & lorsqu'elle se verra sérieusement pressée, disois-je en moi-même, il peut arriver qu'elle passe sur ses scrupules, & que, proposant des conditions pour elle-même, elle prenne le parti d'honorer de sa main l'homme qu'elle honoroit ouvertement de son estime. Le mal dont elle est heureusement délivrée, laisse quelquefois des incertitudes dans l'ame. Mon absence, qui me conduit à prendre un établissement dans le pays de ma naissance, peut-être pour ne retourner jamais en Italie, ses hautes idées de reconnoissance, le fond qu'elle fait sur mes sentimens, toutes ces considérations réunies, me paroissent capables d'affoiblir sa résolution; &

si ce changement arrive, ai-je pensé, je ne puis douter de la faveur de sa famille. Il me semble, cher ami, qu'il n'y avoit point de présomption dans cette espérance. Je me devois à Clémentine jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire jusqu'à la lettre qu'elle m'avoit promise. Mais aujourd'hui que je vous vois tous du même sentiment, & que cette chère personne, quoique pressée de faire un autre choix, est en état de me consulter comme un quatrième frère, qui n'a plus, dit-elle, aucun intérêt à l'évènement, j'abandonne toutes mes espérances. C'est dans ce sens que j'écris à votre chère sœur. Personne n'a pu s'attendre que je donnasse à l'argument tout le poids qu'il peut recevoir : cependant, persuadé, comme je le suis, que son devoir l'oblige de se rendre aux instances de sa famille, j'ai suivi les inspirations de l'honneur. Jamais peut-être il n'y eut d'exemples d'autant de situations difficiles que celles de votre ami, qui, sans avoir à se reprocher la moindre témérité, s'est vu, comme par degrés, dans les plus grands embarras.

Vous souhaitez, cher Jéronimo, que j'eusse la force de donner l'exemple à votre excellente sœur. Il faut que je vous ouvre mon ame.

Il existe une jeune personne, une angloise, belle comme un ange, mais en qui la beauté, à mes yeux comme aux siens, est la moindre

·fection. De toutes les femmes que j'aie jamais
:s, c'est elle, elle seule, que j'aurois été capable
imer, si je n'eusse aimé Clémentine. Je ne
rendrois pas justice, si je n'ajoutois que je
me, mais c'est d'un amour aussi pur que le
ur de Clémentine ou le sien. L'état de Clé-
ntine faisoit une vive impression sur moi. Je
pouvois m'en déguiser la cause. Son affection
oissoit si ferme, que de mon côté, pouvant
regarder réellement comme mon premier
our, j'ai cru que, malgré des difficultés qui
sembloient invincibles, l'honneur, la recon-
ssance devoient me tenir en suspens, m'em-
.her même de former les moindres vues pour
: autre femme, jusqu'à ce que le sort d'une
hère personne fût absolument déterminé. Il y
·oit un air de vanité, même avec mon Jéro-
no, à parler des propositions qui me sont
nues des amis de plusieurs femmes d'un rang
d'un mérite fort supérieur au mien. L'hon-
ır suffisoit pour m'arrêter, mais mon cœur
commencé à souffrir, de l'incertitude où
oi: du côté de votre chère sœur, qu'à l'oc-
ion de la jeune angloise dont j'ai vanté le
:rite : non que je me flattasse d'y réussir, si
/ois eu la liberté d'essayer à lui plaire : mais
·sque je me promettois d'y penser dans mes
:ertitudes du côté de l'Italie, je n'étois pas sans

quelqu'espérance de succès, par les bons offices de mes sœurs, qui sont liées avec elle d'une amitié fort étroite.

Ferai-je à mon cher ami l'aveu sincère de tous mes sentimens ? Lorsque j'ai repassé les Alpes, sur l'invitation de M. l'évêque de Nocera, les deux plus belles ames du monde avoient une part presqu'égale à mon cœur, & de-là m'est venue, dans le dernier voyage, la force de déclarer à la marquise & au général, que je me croyois lié à votre famille, mais que vous étiez libres, Clémentine & vous. Ensuite, lorsqu'ayant commencé à se rétablir, elle a semblé confirmer les espérances qu'elle m'avoit données, & que ma reconnoissance a paru nécessaire pour achever sa guérison, alors, cher Jéronimo, je me suis contenté de souhaiter à la jeune angloise un mari plus digne d'elle, que je n'aurois pu l'être, dans l'embarras de ma situation. Enfin, toute votre famille s'étant réunie en ma faveur, je n'ai plus formé un désir, qui n'ait eu votre sœur pour objet. D'où suis-je tombé, cher ami, en la voyant obstinée à me rejeter ? surtout, lorsque ses motifs ne pouvoient qu'augmenter mon admiration.

Aujourd'hui, quel souhait faites-vous pour moi ! que je donne l'exemple à votre sœur ? comment le puis-je ? le mariage dépend-il de

moi ?

moi ? Depuis que Clémentine me refuſe, il n'y a qu'une femme au monde que je puiſſe croire digne de lui ſuccéder dans mon affection, quoiqu'il y en ait mille dont je ne ſuis pas digne : & cette femme doit-elle accepter un homme dont le cœur s'étoit donné à un autre qui vit, qui n'eſt point mariée, qui lui marque encore une bonté capable d'attacher un cœur reconnoiſſant, & de cauſer un partage dans ſon amour ? Clémentine même n'eſt pas plus délicate que cette charmante angloiſe. En vérité, cher Jéronimo, lorſque je penſe à lui adreſſer mes ſoins, le courage me manque ; & je me regarde comme l'homme du monde qui mérite le moins d'être écouté. Ajoutez qu'elle ſe fait autant d'adorateurs qu'il y a d'hommes qui la voient. Olivia même n'a pu lui refuſer ſon admiration. Puis-je rendre juſtice à deux perſonnes d'un mérite ſi rare, ſans paroître diviſé par un double amour? car je ferai gloire toute ma vie de mes ſentimens pour Clémentine.

Vous voyez, cher ami, les nouvelles difficultés de ma ſituation ; il me ſemble que c'eſt d'Italie, & non d'Angleterre, que l'exemple doit venir. Ne me ſoupçonnez point d'un excès de délicateſſe : l'exemple ne dépend pas de moi comme de votre Clémentine. Il y auroit de la préſomption à le ſuppoſer. Clémentine n'a point d'averſion pour

le mariage; elle n'en sauroit avoir pour l'homme que vous avez en vue, puisque la prévention ne subsiste plus pour un autre. Il ne me conviendroit pas de décider ce qu'elle peut & ce qu'elle doit vouloir; mais elle est naturellement la plus respectueuse des filles; elle sent plus vivement que toute autre ce qu'elle doit à des parens, à des frères qui ont pris tant de part à ses disgrâces. Il n'est pas question d'une différence de religion, qui est son motif pour me rejeter: au contraire, l'obéissance filiale est un devoir de toutes les religions.

J'écris à la marquise, au général, au père Marescotti & à M. Lowther. Que le tout-puissant perfectionne votre santé, & soutienne celle de l'incomparable Clémentine! qu'il répande toutes sortes de biens sur votre excellente famille! c'est, très-cher Jéronimo, le vœu du fidelle ami qui s'attend au bonheur de vous voir en Angleterre, de celui qui vous aime comme son propre cœur, qui honore tout ce qui porte votre nom, & qui ne cessera jamais d'être avec ces sentimens, votre, &c.

CHARLES GRANDISSON.



LETTRE XCI.

Madame REVES *à miss* BYRON.

5 septembre.

O CHÈRE cousine! c'est à présent que je suis sûre de vous voir la plus heureuse des femmes. Le chevalier Grandisson nous fit hier une visite : avec quelle joie nous l'avons reçu, M. Reves & moi! il n'y avoit pas une heure que nous étions informés de son retour par un billet de miladi G.... Il nous dit qu'il étoit obligé par des affaires pressantes qui le forçoient d'aller à Windsham & dans Hampshire; mais qu'il ne pouvoit partir sans nous avoir vus, & sans apprendre de nous l'état de votre santé, dont on lui avoit fait une fâcheuse peinture. Nous lui répondîmes qu'elle n'étoit pas réguliérement bonne, mais que nous n'avons rien qui pût nous faire craindre du danger. Il parla de vous avec tant de respect & de tendresse! ô chère Henriette! je suis sûre, & M. Reves ne l'est pas moins, qu'il vous aime chèrement. Cependant nous fûmes surpris tous deux, qu'il n'ait marqué aucun dessein de vous aller voir. Peut-être que ses affaires..... mais, s'il vous aime, en peut-il avoir qui demandent

la préférence? & je ſuis ſûre qu'il vous aime. Je n'aurois pas ſu comment lui cacher ma joie, s'il s'étoit déclaré votre amant. Vous me connoiſſez : vous ſavez qu'à l'exception de M. Reves, je n'aime rien tant que vous.

J'ai cru devoir vous informer de cette agréable viſite. A préſent, ma chère, portez-vous bien. Tout va tourner heureuſement, j'en ſuis ſûre. C'eſt la plus grande grâce que je demande au ciel. Il vous ira voir en Northampton-Shire, n'en doutez pas; & s'il y va, quel peut être ſon motif? Ce n'eſt pas civilité ſimple. Sir Charles eſt un caractère ſolide. Adieu, ma chère Henriette, les délices de mon cœur.

LETTRE XCII.

Miſs BYRON à madame REVES.

Au château de Selby, 8 ſeptembre.

VOTRE tendre lettre, ma chère couſine, m'a cauſé tout à la fois du plaiſir & du chagrin. Je me réjouis, ſans doute, que l'eſtime d'un des meilleurs des hommes ſe déclare ouvertement pour moi; mais je m'afflige un peu que, par pitié apparemment pour ma foibleſſe, lui donnerai-je ce nom? pour une foibleſſe ſi mal cachée, vous m'excitiez à la joie ſur ce qu'il peut

arriver (car ce n'eſt qu'une conjecture) qu'après avoir fini ſes affaires, & n'ayant plus rien qui l'occupe, cet excellent homme me rende une viſite en Northampton-Shire. O chère couſine ! croyez-vous donc que ſon abſence & la crainte de le voir mari d'une autre femme, aient été la cauſe de mon indiſpoſition ? Et ſeroit-ce dans cette idée, qu'à l'occaſion du changement imprévu de ſes affaires en Italie, vous me recommandez tout d'un coup de me porter mieux ? Sir Charles Grandiſſon, ma chère couſine, peut nous honorer de ſa viſite, ou s'en diſpenſer, ſuivant ſon goût; mais quand il ſe déclareroit mon amant, comme vous le dites, je n'en reſſentirois pas autant de ſatisfaction que vous ſemblez vous y attendre, ſi le ſort de l'excellente Clémentine n'eſt pas heureux. Qu'importe que le refus vienne d'elle ? N'eſt-ce pas le plus grand ſacrifice qu'une femme ait jamais fait à ſa religion ? Ne reconnoît-elle pas qu'elle l'aime encore ? & n'eſt-il pas obligé, forcé de l'aimer toute ſa vie? Mon orgueil demande ici d'être conſidéré pour quelque choſe. Votre Henriette n'a-t-elle donc qu'à s'aſſeoir, & ſe croire heureuſe d'une ſeconde place ? Cependant, je vous avouerai, ma chère couſine, que ſir Charles eſt ce que j'ai de plus cher au monde, & ſi Clémentine pouvoit ne pas être malheureuſe, ce que je ne crois point

qu'elle puisse n'être pas sans lui, je dirois, toute affectation à part, dans la supposition qu'il se déclarât mon amant, je veux me fier à mon cœur & à ma conduite, pour obtenir une part qui me suffise à son affection. Mais le tems éclaircira bientôt ma destinée, & j'attendrai sans impatience. Je suis persuadée que sir Charles ne fait rien sans de très-bonnes raisons. Que le ciel, ma chère cousine, vous accorde la continuation de tous vos plaisirs; car je sais que vous ne les aimez qu'innocens. Je suis, &c.

LETTRE XCIII.

Miss BYRON *à Miladi G...*

Au château de Selby, 20 septembre.

SAURIEZ-VOUS, ma chère miladi, ce qu'est devenu votre frère? Ma grand'mère Sherley a vu son esprit, & s'est entretenue avec lui près d'une heure; après quoi il a disparu. Ne vous alarmez point. Je suis encore dans l'étonnement du récit que madame Sherley fait de son apparition, de son discours & de son évanouissement, & ma grand'mère n'étoit pas dans un rêve, c'est en plein jour, au milieu de l'après-midi. Voici ce qu'elle raconte.

J'étois assise, dit-elle, hier, dans ma salle

ſeule, & m'amuſant d'une lecture, lorſqu'un de mes gens, le premier auquel il ait apparu, vint me dire qu'un étranger demandoit à me voir. Je donnai ordre qu'il fût introduit; & je vis bientôt paroître, en habit de campagne, un des plus beaux hommes que j'aie vu de ma vie. C'étoit un eſprit civil; il me ſalua de la meilleure grace, ou du moins je me l'imaginai, car ſa figure répondant à la deſcription qu'on m'a faite de cet aimable homme, mon premier mouvement fut une grande ſurpriſe; mais, contre l'uſage des eſprits, il me parla le premier. Après un compliment fort reſpectueux, il me dit que ſon nom étoit Grandiſſon.... d'un ton ſi ſemblable à ce qu'on m'a repréſenté du ſien, que je ne doutai point qu'il ne fût ſir Charles Grandiſſon lui-même; & dans mon empreſſement à le recevoir, je penſai tomber.

Il prit place près de moi. Vous me pardonnerez, madame, la liberté que je prends de vous interrompre.... Il me tint un langage ſi poli, ſi modeſte, ſi noble, que je lui laiſſai tout le tems de parler ſeul : je ne répondois que par des inclinations de tête, & par des témoignages du plaiſir que je prenois à l'entendre; car je jugeois encore que c'étoit réellement le chevalier Grandiſſon. Il me dit qu'il ne pouvoit s'arrêter qu'un moment; qu'il étoit obligé de ſe rendre avant

la nuit, dans un lieu qu'il me nomma. Quoi! quoi! monſieur, lui dis-je, vous n'irez point au château de Selby? vous ne verrez point ma fille Byron? vous ne verrez point ſa tante? Non, Madame. Il me ſupplia de l'excuſer. Il me parla de me laiſſer un paquet de lettres; & paroiſſant en tirer une de ſa poche, il rompit le cachet, & mit pluſieurs lettres ſur une table. Il refuſa de ſe rafraîchir. Il demanda deux mots d'explication ſur ce qu'il avoit laiſſé; il fit une profonde révérence, & s'évanouit.

A préſent, chère miladi, je répète ma queſtion : qu'eſt devenu votre frère? Pardon pour un badinage. Madame Sherley parlant d'une viſite ſi ſoudaine & ſi courte, comme d'une apparition, je n'ai pu réſiſter à la tentation de vous ſurprendre, comme nous l'avons été. Comment ſir Charles a-t-il pu faire le voyage, ne voir que ma grand'mère, & quitter auſſi-tôt le canton? Eſt-ce par ménagement pour nous, ou pour lui-même?

La vérité ſimple, c'eſt que madame Sherley étoit ſeule, comme je l'ai dit, qu'on vint l'avertir qu'un étranger de grande apparence demandoit à lui parler, & qu'elle l'a vu. Il ſe nomma : votre caractère, madame, & le mien, lui dit-il, nous ſont ſi bien connus à tous deux, que, ſans avoir jamais eu l'honneur d'approcher de vous,

je me flatte que vous pardonnerez une visite si hardie. Il s'étendit alors sur les louanges de votre amie. Avec quelle satisfaction, ma chère, l'indulgente mère nous les a-t-elle répétées d'après lui! soit que je les mérite ou non, je souhaite que son affection n'y ait rien mêlé d'elle-même; car rien n'est si doux que les éloges de ceux dont on désire d'être aimé. Il lui dit alors: vous voyez, madame, un homme qui fait gloire de ses tendres sentimens pour une des plus excellentes personnes de votre sexe, une dame italienne, l'honneur de sa nation, & qui a vu sa main rejetée par des motifs irrésistibles, dans le tems même qu'ayant obtenu le consentement de toute une famille, & vaincu mille difficultés, il croyoit toucher au terme de ses désirs : il ne le déguise point, c'étoient ses désirs. Mon amitié pour miss Byron (j'attendrai votre permission & la sienne, pour donner un nom plus cher encore à ce sentiment) n'est ignorée de personne, & j'en fais ma gloire aussi. Je connois trop bien la délicatesse de votre sexe en général, & particulièrement celle de miss Byron, pour lui adresser mes premières ouvertures sur le sujet qui m'amène ici; d'ailleurs, je suis peu accoutumé à ces déclarations : mais approuverez-vous, madame, M. & madame Selby approuveront-ils les vues d'un homme qui ose aspirer à votre faveur dans la

ſituation qu'il vous a repréſentée ; d'un homme rejeté en Italie, d'un homme qui confeſſe que ſes eſpérances y ont été trompées, & qu'il y étoit attaché par une tendre affection ? ſi vous l'approuvez, & ſi miſs Byron peut accepter l'offre d'un cœur qui a ſouffert du partage, dans des circonſtances que vous n'avez pas ignorées alors ; & vous & elle vous acquérerez des droits inviolables ſur ma reconnoiſſance & mon attachement. Mais ſi vous en jugez autrement, j'admirerai la délicateſſe qui m'attire un ſecond refus, comme j'admire la piété qui a dicté le premier, & je ſuſpendrai du moins mes vues pour le changement de ma condition.

Ma grand'mère alloit répondre avec autant de ſincérité que d'admiration ; mais la prévenant, il tira de ſa poche le paquet de lettres dont j'ai parlé : je me flatte, madame, reprit-il, que je vois de la bonté pour moi dans vos yeux ; cependant, je ne demande point votre faveur, avant que vous ayez pris connoiſſance de tous les faits dont je ſuis en état de vous offrir l'explication. Je veux fournir des armes à la délicateſſe de miſs Byron & de tous ſes amis, quand elles devroient ſe tourner contre moi. Ayez la bonté, madame, de lire ces lettres à votre chère fille, à M. & madame Selby, à tous ceux qu'il vous plaira de conſulter. Ils ſavent déjà

ſans doute une partie de mon hiſtoire. S'ils jugent, après cette lecture, que je puiſſe être admis à rendre mes reſpects à miſs Byron, & qu'elle puiſſe les recevoir avec cette noble franchiſe, que j'ai toujours admirée dans ſon caractère, je me croirai le plus heureux de tous les hommes. Un mot de lettre, madame, qui contiendra votre réponſe, eſt une autre grâce que j'ai la hardieſſe de vous demander, & vous m'obligeriez beaucoup de ne pas la différer longtems. Mes amis étrangers me prient, comme vous le verrez dans les écrits que je vous laiſſe, de donner l'exemple à leur chère Clémentine. Je veux éviter les détours, & leur marquer que m'étant offert à miſs Byron, je n'ai point été mortifié par un refus abſolu, ſi j'ai le bonheur, en effet, de pouvoir leur écrire dans ces termes.

C'eſt ainſi que le plus généreux des hommes renvoya madame Sherley à ſes lettres, pour lui épargner l'embarras d'une première explication. Il étoit forcé, ajouta-t-il, par des affaires indiſpenſables, de précipiter ſon retour à Londres; & ſon départ fut ſi prompt, qu'il laiſſa quelque trouble dans l'eſprit de ma grand'mère. Elle demeura tranſportée de ſurpriſe & de joie; mais inquiète ſur ce qui s'étoit paſſé, dans la crainte d'avoir manqué à quelque choſe pour le recevoir, ou pour l'obliger.

Les lettres qu'il laissa sur la table, étoi
copies de ce qu'il avoit écrit de Lyon
Londres à tous ses amis de Boulogne. J'
moi-même les trois dernieres, & je ne f
difficulté de vous les envoyer. Elles vou
voir, ma chère, que son affaire d'Italie e
lument terminée, & vous remarquerez a
sa réponse au seigneur Jéronimo qu'il
de votre Henriette comme de son nouvea
Puis-je mettre un trop haut prix à la dign
me donne, en m'accordant le pouvoir d
ger en prévenant ses scrupules, en aban
tout à mon inclination. Tous les hom
devroient-ils pas suivre cet exemple po
propre intérêt? Et ne seroit-ce pas le
moyen d'exciter les femmes à soutenir l'
de leur sexe?

Aussi-tôt que sir Charles fut part
grand'mère se hâta de nous marquer,
exprès, qu'elle avoit des nouvelles fort ag
à nous apprendre, & qu'elle attendoit
demain à déjeûner toute notre famille, s
miss Byron. Nous nous regardâmes l'un
avec assez d'étonnement; je ne me sento
bien, & j'aurois souhaité de pouvoir m
ser: ma tante a voulu absolument que je
du voyage. Nous étions fort éloignés d
magine r que ... fr... it une

madame Sherley. Au premier mot d'un évenement ſi peu attendu, mes eſprits ont eu beſoin de ſoutien, j'ai été obligée de ſortir avec Lucie.

En revenant à moi, j'ai craint de trouver un peu de difficulté à ſupporter qu'il fût venu ſi proche de nous ſans nous voir, ſans s'informer de la ſanté de ceux pour leſquels il fait une ſi haute profeſſion d'eſtime & même d'affection; mais lorſqu'étant retournée à la compagnie, j'ai appris les circonſtances de ſa viſite, & j'ai entendu lire les lettres, alors mes eſprits ont recommencé à me manquer. Pendant cette lecture, comme pendant le récit de ma grand'mère, tout le monde avoit les yeux attachés ſur moi, & ſembloit me féliciter en ſilence avec autant de joie que d'admiration. De mon côté, je me ſentois dans le cœur une variété de mouvemens que je n'avois jamais éprouvés, un mêlange de tendreſſe & d'étonnement, & je doutois quelquefois ſi ce n'étoit pas un ſonge, ſi j'étois dans ce monde ou dans un autre, ſi j'étois Henriette Byron... Il m'eſt impoſſible de décrire ce qui ſe paſſoit dans mon cœur; tantôt incertain, tantôt joyeux, tantôt abattu. Abattu, me direz-vous? Oui, ma chère miladi. L'abattement a eu beaucoup de part à ma ſenſibilité. J'aurois peine à vous dire pourquoi; cependant ne peut-on pas

qui entend bien les affaires, pour ajuster mille choses que mes chers parens, dans l'excès de leur bonté, ont résolu de faire pour moi. Mais elle a déclaré que sa réponse à sir Charles ne seroit pas différée d'un moment. Sur le champ elle s'est retirée dans son cabinet, & voici sa lettre, qu'elle m'a permis de copier.

La réserve, monsieur, seroit impardonnable de notre part, avec un homme supérieur à la réserve, & dont les offres sont le fruit non-seulement d'une juste délibération, mais d'une estime, qui étant fondée sur le mérite de notre chère fille, ne peut laisser aucun doute. Nous recevons comme un honneur, la proposition d'une alliance qui en feroit aux familles du premier rang. Peut-être avouera-t-on quelque jour, que notre plus ardent désir étoit de voir le libérateur d'une fille si chère, dans une situation qui lui permît d'attendre d'elle le double sentiment de la reconnoissance & de l'amour. Vos nobles explications sur une affaire qui vous a causé beaucoup d'embarras, ont parfaitement satisfait madame Selby, sa fille & moi. Nous ne voyons rien dont la délicatesse puisse être blessée. Je n'appréhende pas non plus que la vôtre le soit de ma franchise. A l'égard de notre Henriette, peut-être trouverez-vous quelque difficulté de sa part, si vous comptez sur un

cœur entier : mais de la difficulté sans affectation, parce qu'elle est au-dessus. Elle sait, par expérience, ce que c'est qu'un amour divisé. M. Barlet, n'auroit peut-être pas dû l'informer si bien du caractère d'une personne qu'elle préfère à elle-même ; & souvent madame Selby & moi nous avons jugé, en lisant sa triste histoire, qu'elle méritoit ce sentiment. Si miss Byron prend autant d'amour pour l'homme dont elle sera choix, qu'elle a conçu d'estime & d'affection pour Clémentine, cet heureux homme sera content de son sort. Vous voyez, monsieur, qu'ayant été capable de donner à cette admirable italienne, la préférence sur nous-mêmes (Henriette Byron est nous-mêmes), nous ne pouvons avoir aucun scrupule sur celle que vous lui avez accordée. Puisse-t-il ne rien manquer au bonheur de Clémentine ! S'il en étoit autrement, & que son malheur vînt de notre satisfaction, ce seroit, mon cher monsieur, l'unique peine de nos cœurs, dans une occasion si agréable à votre très-humble, &c.

HENRIETTE SHERLEY.

Mais est-il possible, chère miladi, que votre frère ne vous ait rien dit de ses intentions, ni à miladi L... ? S'il vous en parloit, votre amitié, sans doute... Mais je n'ai aucune défiance. L'homme n'est-il

n'est-il pas ſir Charles Grandiſſon ? Cependant je ſuis impatiente de ſavoir ce que contiendront les premières lettres d'Italie.

Vous ne devez faire aucune difficulté, ma chère, de faire montrer la lettre entière à miladi, & ſi vous le trouvez bon, à mon Emilie; je vous prie même de la lire à madame Reves. Elle ſe réjouira de ſes conjectures. Si vous employez ce mot, elle ne manquera point de vous entendre. Votre frère doit voir à préſent, moins que jamais, ce que je puis vous écrire. Je me repoſe ſur votre diſcrétion, chère miladi.

LETTRE XCIV.

Miladi G... à miſs BYRON.

23 ſeptembre.

EXCELLENTE madame Sherley ! femme incomparable ! que je l'aime ! ſi j'étois à ſon âge, avec autant de perfections, je ne regretterois pas plus qu'elle de n'être plus jeune. Quelle force elle donne encore à ce qu'elle écrit ! mais ſon cœur eſt dans le ſujet. J'eſpère, Henriette, que vous ne ſerez point offenſée de cette remarque.

Mon frère ne nous avoit pas dit un mot de

ſes intentions, juſqu'à l'arrivée de cette lettre. Il nous a raſſemblés alors, ma ſœur & moi, & nos deux honnêtes moitiés : nous nous ſommes attendus à quelque ouverture extraordinaire, ſans pouvoir la deviner, dans l'ignorance où nous étions encore des dernières nouvelles d'Italie. Enfin, il nous a déclaré de la meilleure grace du monde, le deſſein qu'il avoit pris de ſe marier; ſon apparition chez madame Sherley, & tout le reſte; après quoi il nous a lu la lettre qu'il venoit de recevoir.

Doutez-vous de notre joie ? nous en ſommes demeurées interdites, ma ſœur & moi. Cependant, nous avons bientôt retrouvé la force de le féliciter. Nous nous ſommes félicités les uns les autres. Milord L.... n'a pas été plus content le jour de ſon mariage. Milord G... ne pouvoit demeurer aſſis. Pauvre homme ! il étoit ivre de joie. Notre vieille tante ne l'étoit pas moins; elle a répété vingt fois, qu'enfin ſon neveu ne ſortiroit pas de l'île pour trouver une femme. Elle a paru charmée auſſi de la lettre de madame Sherley; c'étoit une lettre... telle qu'elle l'auroit écrite dans la même occaſion.

Je me ſuis fait mener enſuite, à grand train, chez madame Reves, pour lui communiquer votre lettre, qui m'eſt arrivée quelques heures après celle de mon frère. Les tranſports ont

recommencé dans cette chère maison. Votre excellente cousine ne s'est pas peu applaudie de ses conjectures ; car je me suis fait expliquer cette énigme.

Le docteur Barlet est au château de Grandisson, avec notre malheureux Everard, qui s'est hâté de revenir en Angleterre sur les traces de son cousin. Que ce tendre & cher ami se réjouiroit d'une si douce nouvelle, s'il n'en étoit pas informé !

Vous me demanderez pourquoi je ne vous dis rien d'Emilie ? En passant, savez-vous que madame Ohara s'est jetée dans la dévotion ? Je ne badine point : elle travaille même à convertir son mari. Il est heureux pour elle de s'être attachée à quelque chose de sérieux, & je sais bon gré aux ames zélées qui ont fait cette conquête. Vous ne me soupçonnerez pas, Henriette, d'être devenue dévote.

Revenons à Emilie, qui avoit demandé à mon frère, avant qu'il eût reçu sa lettre, la permission de rendre une visite à sa mère. Sir Charles étant engagé pour le soir chez d'anciens amis, j'ai retenu milord L.... & sa femme ; & j'ai prié M. & madame Reves à souper avec moi. Emilie étoit au logis avant mon retour. Ah ! la pauvre Emilie ! il faut vous raconter ce qui s'est passé entre nous.

Ma chère Emilie, mon amour, lui ai-je dit; j'ai de charmantes nouvelles à vous apprendre de miſs Byron.

Oh! dieu ſoit loué! & ſe porte-t-elle bien? De grâce, madame, inſtruiſez moi, je languis de ſavoir des nouvelles de ma chère miſs Byron.

Elle ſera mariée dans peu, Emilie.

Mariée, madame!

Oui, mon amour! à votre tuteur, mon enfant.

A mon tuteur, madame!... Mais... j'eſpère donc...

Je l'ai informée d'une partie des circonſtances. La chère fille s'eſt efforcée de marquer de la joie, & n'a pu retenir un torrent de larmes.

Vous pleurez, mon enfant? O fi! êtes-vous fâchée que miſs Byron ait votre tuteur? j'avois cru que vous aimiez miſs Byron.

Je l'aime en effet, madame, & plus que moi-même, s'il eſt poſſible..... Mais la ſurpriſe, madame...... Réellement je ſuis bien aiſe..... Pourquoi donc fais-je la folle? En vérité, je ſuis fort aiſe.... Qu'eſt-ce donc qui me fait pleurer? Je m'en étonne! c'eſt ce que j'ai ſouhaité, ce que j'ai demandé nuit & jour au ciel. Chère madame, ne le dites à perſonne; j'ai honte de moi-même.

La charmante fille! elle eſt parvenue à ſou-

rire, au travers de ſes larmes. Cette innocente ſenſibilité m'a vivement touchée; & ſi vous n'y preniez pas plaiſir auſſi, je perdrois quelque choſe, ma chère, de la bonne opinion que j'ai de vous.

Chère madame, m'a-t-elle dit, permettez que je ſorte pour quelques minutes, il faut que je me ſoulage; enſuite vous ne me verrez que de la joie.

Elle m'a quittée; une demi-heure après elle eſt revenue avec un viſage tout différent. Miladi L.... étoit avec moi, & je lui avois raconté l'émotion de notre chère fille. Nous vous aimons toutes deux, lui ai-je dit, en la revoyant paroître, & vous ne devez rien craindre de ma ſœur.

Et vous lui avez donc appris, madame.....

N'importe. Je ne ſuis pas une hypocrite. Quelle étrange aventure! moi, qui ai toujours craint que ce ne fût une autre, parce que j'aime tant miſs Byron, être auſſi bizarrement émue que ſi j'en étois fâchée! je m'en réjouis, je vous aſſure; mais ſi vous le dites à miſs Byron, elle ne m'aimera plus; elle ne me permettra point de vivre avec elle & mon tuteur; & que deviendrai-je alors? car je m'étois remplie de cette idée.

Miſs Byron a tant d'amitié pour vous, ma

chère, qu'elle ne vous refusera rien de ce qu'elle pourra vous accorder.

Si le ciel fait tout ce que je désire pour le bonheur de miss Byron, elle sera la plus heureuse des femmes; mais d'où m'est venue cette émotion? Cependant je crois le savoir : ma mère est malade; elle m'a témoigné un vif regret du passé; elle m'a baisée pour l'amour de mon père, en se repentant d'avoir été une mauvaise femme pour le meilleur des maris.

La chère fille a recommencé à pleurer des remords de sa malheureuse mère. Elle nous a dit que la bonté de son tuteur avoit réveillé dans madame Ohara, le sentiment de sa méchanceté; qu'elle ne s'épargnoit point elle-même; que tout ce qu'elle avoit pu lui dire, pour la consoler, n'ayant pas diminué ses agitations, elle n'avoit fait que pleurer dans le carrosse en revenant au logis; que, dans cette disposition, il n'étoit pas surprenant qu'une bonne nouvelle l'eût encore touchée jusqu'aux larmes, & qu'elle ne savoit pas ce qui lui seroit arrivé, si elle n'étoit pas sortie pour se soulager; mais qu'elle étoit revenue à elle-même, & que, si la conscience de sa mère pouvoit se calmer, elle seroit la plus heureuse créature du monde..... à cause du bonheur de miss Byron. Vous vous regardez l'une l'autre, nous a-t-elle dit; mais si vous croyez que je ne parle point de

bonne foi, chassez-moi de votre présence, & ne me voyez jamais.

A la vérité, chère Henriette, cette émotion d'Emilie est une sorte de phénomène pour moi. Expliquez-le comme vous voudrez, mais je suis sûre qu'Emilie n'est pas une hypocrite. Elle n'a point d'art. Elle croit, comme elle dit, que ses larmes viennent d'un cœur touché de la contrition de sa mère. Je suis sûre aussi qu'elle vous aime plus que toute autre femme. Cependant il n'est pas impossible que ce subtil voleur, l'amour, ne se fût glissé fort près de son cœur; qu'il n'y ait lancé, au moment du récit, son dard par un des angles, & que ce ne soit l'*étrange aventure*, comme elle l'appelle, qui lui a fait trouver tout d'un coup du soulagement dans ses larmes. Ce que je sais, ma chère, c'est qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorsqu'il est regardé de près ou de loin. Si vous n'éprouvez pas déjà la vérité de cette observation dans le grand événement qui se prépare pour vous, je suis fort trompée.

Mais vous voyez, Henriette, quelle joie l'heureuse déclaration de mon frère, & le favorable accueil qu'elle a reçu en Northampthon-Shire, nous inspire à tous. Nous garderons votre secret jusqu'à la fin, n'en doutez pas, & mon frère alors en sera informé comme nous. Jusqu'à ce

moment, quelque idée qu'il ait de vous, il ne connoîtra point la moitié de vos perfections, ni le mérite que votre amour & vos doutes vous ont fait auprès de lui.

Mais je languis avec vous, pour l'arrivée des premières lettres d'Italie. Faſſe le ciel que Clémentine ſoit ferme dans ſa réſolution! à préſent que le mariage, comme elle doit le reconnoître, devient inévitable pour elle, s'il lui arrivoit de ſe relâcher, quel événement pour mon frère, pour elle-même & pour vous? Et nous, quelle ſeroit notre affliction? Vous croyez que par reſpect pour ſes parens, l'illuſtre italienne eſt obligée de ſe marier. Miladi L.... & moi nous ſommes réſolues d'être prudentes, & de ne pas donner notre opinion juſqu'à la fin des événemens. Cependant, à ne conſidérer que le devoir filial, nous croyons qu'elle doit ſe marier. Mais je répète: faſſe le ciel que Clémentine ſoit ferme dans ſa réſolution!

On m'avertit que ma ſœur arrive. Je la vois paroître. Mon goût, Henriette, eſt de repréſenter ce qui ſe paſſe ſous mes yeux. Je le tiens de vous & de mon frère; & comptez que je l'exercerai plus ſouvent. Il n'y a que cette manière, pour donner de la chaleur au ſtyle.

Votre ſervante, miladi.

Bonjour, ma ſœur. Ecrivant? A qui?

A notre Henriette.

Je veux lire votre lettre. Permettez-vous?

Mil. G.... Volontiers. Mais lisez tout haut, pour m'apprendre ce que je viens d'écrire.

Miladi G... A présent, rendez-moi ma lettre: j'y ajouterai ce que vous en pensez.

Milad. L. Je pense que vous êtes une fort bizarre créature. Mais je n'approuve point vos dernières lignes.

Mil. G. Mes dernières lignes!.... Elles sont écrites. Et pourquoi donc miladi L....?

Mil. L. Comment pouvez-vous tourmenter ainsi notre chère miss Byron, par de fâcheuses conjectures?

Mil. G. Mes suppositions sont-elles impossibles? Mais j'ai fini, par *de fâcheuses conjectures.*

Mil. L. Si vous êtes si folle, écrivez: ma chère miss Byron.

Mil. G. *Ma chère miss Byron...* Après.

Mil. L: Que les réflexions de cette étrange Charlotte ne vous chagrinent point.

Mil. G. Fort bien, Caroline: *ne vous chagrinent point...*

Mil. L. Chaque jour a sa malice qui lui suffit.

Mil. G. Très-bien observé. Termes de l'écriture, je crois, *qui lui suffit.*

Mil. L. Jamais il n'y eut de créature telle que vous, Charlotte.

Mil. G. Telle que vous, Charlotte.

Mil. L. Quoi? cela est écrit aussi? Vous auriez pu vous en dispenser, quoique rien ne soit plus vrai.

Mil. G. Plus vrai. Ensuite?

Mil. L. Quelle folie!

Mil. G. Quelle folie....

Mil. L. Soyez donc sérieuse. Je parle à Henriette. Clémentine ne peut changer de résolution, puisque ses objections subsistent toujours. Son amour pour mon frère...

Mil. G. Doucement, ma sœur. C'est trop à la fois. *Son amour pour mon frère.*

Mil. L. Sur lequel est fondé la crainte qu'elle a de ne pouvoir adhérer à sa religion, si...

Mil. G. C'est trop, vous dis-je. Comment voulez-vous que ma tête folle retienne une si longue phrase? *à sa religion...*

Mil. L. Si elle devient sa femme...

Mil. G. Sa femme...

Mil. L. Est une sûreté pour la constance d'une résolution qui lui fait tant d'honneur.

Mil. G. Rien de mieux, chère Caroline. C'est le vœu que je ne cesse pas de répéter. Ne reste-t-il rien?

Mil. L. Ainsi...

Mil. G. *Ainsi*...

Mil. L. Ne faites point attention aux mauvais raisonnemens de Charlotte...

Mil. G. Grâces très-humbles, Caroline.... *Aux mauvais... de Charlotte.*

Mil. L. C'est l'avis de votre très-affectionnée sœur, amie & servante.

Mil. G. Oui-dà? *& servante.*

Mil. L. Donnez-moi votre plume.

Mil. G. Que n'en prenez-vous une autre? Elle l'a fait, & vous allez trouver ici son nom. Caroline L.

De tout mon cœur, Henriette; & répétant ici mes vœux fort ardens, pour qu'il n'arrive rien de ce que j'ai si sagement appréhendé; car je ne voudrois pas me faire la réputation de *sorcière*, si fort à vos dépens & aux miens, je vais me souscrire aussi votre non moins affectionnée sœur, amie & servante,

CHARLOTTE G...

Mon frère m'apprend qu'il fait partir deux lettres, l'une pour vous, & l'autre pour madame Sherley; toutes deux, je n'en doute point, pleines de la plus tendre reconnoissance. Mais il ne fera point de vous une idole, une déesse, j'ose l'assurer, & toutes les absurdités des amans vulgaires. Vous nous en accorderez une copie,

si vous êtes aussi obligeante que nous l'avons toujours éprouvé.

LETTRE XCV.

Miss BYRON *à miladi G...*

25 septembre.

QU'AI-JE fait à ma Charlotte? n'y a-t-il point quelque chose de froid & de particulier dans votre style, sur-tout dans la partie de votre lettre qui précède l'arrivée de ma chère miladi L....? Et dans votre addition, vous m'accorderez une copie, dites-vous, si je suis aussi obligeante que vous l'avez toujours éprouvé. Pourquoi le serois-je moins, lorsque j'ai l'espérance de vous être plus obligée que jamais? Je ne puis supporter ce style. Seroit-ce pour me donner une preuve de la vérité de votre observation, qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorsqu'il est regardé de près ou de loin? J'aurois trop à me plaindre, si la sœur de sir Charles pouvoit trouver, dans les attentions que son frère a pour moi, une raison de m'en aimer moins.

Et qu'arriveroit-il, ma chère, si Clémentine se relâchoit dans sa résolution? Mes amis en seroient affligés sans doute, & moi je le serois aussi; plus encore, je l'avoue, que si la visite

n'avoit pas été rendue à ma grand'mère. Mais la profonde vénération que j'ai toujours marquée pour Clémentine, n'auroit été qu'une apparence, une affectation, si, dans toutes les suppositions possibles, je n'étois résolue de faire au moins mes efforts pour calmer mon esprit, & d'abandonner mes espérances à celle qui a les premiers droits. Je croirois même sa tentative, quoique sans succès, digne de ma plus haute estime. Ce qui est une fois reconnu pour juste, doit emporter notre soumission. Ce mérite augmente par la difficulté. Votre Henriette, alors, voudroit vaincre ou mourir. Dans le premier cas, elle seroit plus grande que Clémentine même. O ma chère! on ne sait point, jusqu'au moment de l'épreuve, à quoi l'émulation peut élever une ame vive & généreuse.

Vous aurez une copie des deux lettres, transcrites par Lucie. Elles m'ont rendue fière, peut-être trop, & j'ai besoin d'être humiliée; mais je n'attendois pas ce service de ma Charlotte. Vous verrez avec quelle délicate reconnoissance il traite l'endroit où ma grand'mère lui dit, que je connois par expérience ce que c'est qu'un amour divisé, & la préférence que nous avons donnée sur nous à Clémentine. Vous savez, ma chère, quelle est notre sincérité sur ce point. Il y a quelque mérite à reconnoître une vérité, lorsqu'elle nous est contraire.

Il me demande la permiſſion de me voir au château de Selby. Rien ne peut m'être plus agréable que ſa viſite; mais ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'il eût reçu auparavant les lettres qu'il attend d'Italie? Cependant, quel moyen de lui faire entendre mes déſirs, ſans un air de doute ou de réſerve? De doute, s'il aura la liberté de ſuivre ſes intentions; de réſerve, dans le délai que je paroîtrois lui demander. C'eſt ce qu'il ne me conviendroit point de laiſſer voir. Il pourroit penſer que je veux l'attacher à moi par des proteſtations & des aſſurances; pendant qu'il eſt certain que ſi ſa ſituation devenoit telle qu'il pût balancer même en idée, & que j'en euſſe la moindre connoiſſance, je mourrois plutôt que d'accepter ſa main. Il m'a confirmé mon orgueil; car j'en ai toujours eu de la diſtinction qu'il a marquée pour moi. Cependant je n'aurois que du mépris pour moi-même, ſi ce foible me rendoit capable d'arrogance ou d'affectation.

Il porte le ménagement juſqu'à me diſpenſer de répondre à ſa lettre.... Si ma tante ou ma grand'mère ne lui défendent pas, dit-il, de ſe préſenter, il ſe flattera de mon conſentement.

M. Deane, étant arrivé depuis quelques jours, on a tenu des conſeils particuliers, dont on a pris le parti de m'exclure : j'en devine le ſujet, & je les prie de ne pas me charger d'un

excès d'obligations. Dans quelles crises n'ai-je pas été depuis long-temps? quand en verrai-je la fin?

M. Deane a écrit à sir Charles; on ne m'en a pas communiqué le sujet. Si j'étois jamais tentée d'être riche, ce seroit pour l'amour de votre frère, & dans la seule vue d'agrandir son pouvoir; car je suis convaincue que les soulagemens pour tous les misérables, augmenteroient dans sa sphère, suivant l'étendue de ses facultés.

Ma chère Emilie! ah! miladi, avez-vous pu croire que ma pitié pour cette aimable innocente, n'augmenteroit pas l'affection que j'ai pour elle? Je vous permets de me mépriser, si vous trouvez jamais dans ma conduite pour Emilie, quelle que puisse être ma situation, rien qui marque le moindre relâchement de la tendre amitié que je lui ai promise. Emilie partagera mon bonheur. Je n'ai pas de peine à me persuader que la chère fille explique fort bien la cause de ses larmes, lorsqu'elle les attribue à l'attendrissement qui lui restoit des remords de sa mère. Mais je vous avouerai que je ne serois pas moins affligée que sir Charles, à l'occasion du comte de Belvédère, si mon bonheur étoit un obstacle à celui d'autrui. Vous voyez que ce n'est pas la faute de votre frère, s'il n'est pas le mari de Clémentine; elle souhaite qu'il épouse une angloise. Olivia ne peut

m'accuser non plus d'avoir fait manquer ses espérances : vous savez qu'elle a toujours eu ma compassion, & même avant que la lettre de sir Charles au seigneur Jéronimo m'ait appris qu'elle ne me haïssoit pas. Croyez-vous, ma chère, que l'obstacle aux prétentions de miladi Anne S.... soit venu de moi ? & quand je ne serois pas au monde, Emilie auroit-elle quelque chose à se promettre ? Non, assurément. L'office de tuteur, que votre frère exerce avec tant de bonté, suffiroit seul pour lui ôter des vues de cette nature. Cependant, il est vrai que je me suis senti le cœur pénétré de pitié, en lisant le récit que vous me faites de la tendre affection d'Emilie. Soit qu'elle soit venue de son respect pour sa mère, ou de son amour, ou d'un mélange de ces deux sentimens, cette charmante simplicité m'a touchée aussi vivement que vous. J'ai pleuré un quart-d'heure entier sur cette partie de votre lettre ; car je me trouvois seule, & j'ai regardé plus d'une fois autour de moi, en souhaitant de trouver cette chère pupille sous mes yeux, & de pouvoir la serrer entre mes bras.

Aimez-moi toujours, autant & plus que jamais, chère miladi ; ou, quelque situation que le ciel me réserve, il manquera une partie essentielle à mon bonheur. J'écris à miladi L.... pour la remercier de sa bonté à vous dicter ce qu'elle

qu'elle pense en ma faveur; & je vous rends grâces aussi, ma chère, de lui avoir prêté votre main. Il seroit difficile que ma santé fût parfaite. Ecrivez-moi. Je ne vous demande qu'une ligne. Soulagez mon cœur d'une de ses inquiétudes, en m'assurant qu'il ne m'est échappé aucune petitesse qui puisse diminuer votre affection pour votre fidelle

HENRIETTE.

LETTRE XCVI.

Miladi G... à miss BYRON.

27 sptembre.

VOLEZ, lettre d'une ligne, sur les ailes du vent & de l'amitié, pour assurer Henriette que je la mets dans mon cœur au-dessus de toutes les femmes du monde; & des hommes aussi, à l'exception de mon frère. Apprenez-lui que ma tendresse est même augmentée, parce que je l'aime à présent pour elle & pour sir Charles.

De la petitesse, Henriette! vous êtes tout ce qu'il y a de grand & de bon dans une femme. La petitesse des autres ajoute à votre grandeur. Mes foibles n'en ont-ils pas toujours été la preuve? Oui, ma chère, vous êtes grande, & aussi grande que Clémentine; & je vous aime, s'il est possible, plus que moi-même.

Quelques lignes, je vous prie, sur d'autres sujets; car je ne puis vous faire une lettre si courte. La comtesse de D.... est venue voir mon frère; ils ont passé près d'une heure ensemble. En sortant elle m'a pris la main. Toutes mes espérances, m'a-t-elle dit, s'évanouissent comme une ombre; mais je n'en aimerai pas moins miss Byron; & sir Charles, au jour de son pouvoir, ne me refusera pas l'amitié de l'heureux couple; ni vous, madame, une tendre liaison avec ses deux sœurs.

Miladi Anne... pauvre miladi Anne! je n'ose dire à mon frère jusqu'où va sa tendresse pour lui; je serois sûre de lui causer du chagrin.

Belchier me charge de ses complimens pour vous. Il est dans l'affliction. Son père est si mal, que les médecins n'en espèrent plus rien.

Adieu, mon amour. Adieu, toutes mes grand's-mamans, mes tantes & mes cousines de Northampton-Shire.



LETTRE XCVII.

Miss BYRON à miladi G...

3 octobre.

MILLE remercîmens, chère miladi, pour votre dernière lettre. Vous m'avez rassurée. Il me semble que je ne serois pas heureuse, avec l'affection même de sir Charles, si je remarquois de la diminution dans l'amitié de ses deux sœurs. Qui peut vous connoître toutes deux, & se contenter d'être aimé de vous à demi ?

J'ai reçu de la comtesse de D.... une longue lettre, où sa générosité n'éclate pas moins que son amitié. Elle me félicite sur sa conversation avec votre frère ; & le détail qu'elle m'en fait est extrêmement flatteur pour ma vanité. Je serai heureuse, ma chère, si vous continuez de m'aimer, & si j'apprends que Clémentine n'est pas malheureuse. J'allois dire que cette dernière certitude est nécessaire à ma tranquillité ; car votre frère peut-il se promettre quelque bonheur, s'il voit manquer quelque chose à celui d'une femme dont la maladie a tenu son cœur en suspens dans le tems même qu'il n'avoit aucune vue sur elle ?

Je plains du fond du cœur miladi Anne S....

Quel sort d'aimer sans espérance! d'aimer un objet que tout le monde en reconnoît digne, & dont on n'entend retentir que les louanges! combien de femmes verront échouer leurs premières amours, par la préférence de votre frère pour une seule, quelle, ma chère, qu'elle puisse être! cependant sur un mille, qu'il y en a peu qui obtiennent l'homme de leur choix!

Miladi D.... pousse la bonté dans sa lettre jusqu'à me demander la continuation de notre correspondance. Je serois bien ingrate, & j'entendrois mal mes intérêts, si je n'allois pas au-devant de ses offres. J'ai reçu une lettre du chevalier Meredith, elle ressemble à celles que vous avez vues. Même cœur, même honnêteté, mêmes assurances d'un amour paternel. Vous aimez ce vieux sir Roland, & vous apprendrez avec joie que la santé de son digne neveu se rétablit. Cependant, je ne puis me réjouir du dessein qu'ils ont de me voir encore une fois. M. Fowler se flatte, dit-il, quoiqu'il n'espère rien de cette visite, que le reste de sa vie en sera plus tranquille. Etrange manière de penser, en supposant que sa maladie soit de l'amour. N'en jugez-vous pas de même? J'ai reçu aussi une lettre de M. Fenwich, qui m'annonce une visite, dans des vues qu'il n'explique point. Si c'est pour solliciter ma protection auprès de Lucie, je ne

veux pas qu'elle ait ce reproche à me faire. Il n'eſt pas digne d'elle.

M. Greville eſt le plus opiniâtre, comme le plus audacieux des hommes. Les autres emploient la politeſſe pour gagner l'affection d'une femme; mais pour lui, l'orgueil, le mauvais naturel & l'impétuoſité, ſont des preuves d'amour. Il ſe croit maltraité, ſur-tout depuis l'augmentation de ſa fortune, parce qu'on ne la regarde pas du même œil. M. Deane, qu'il a forcé d'entendre ſes plaintes, lui ayant dit nettement qu'il s'intéreſſoit pour un autre, il s'eſt emporté en inſolentes menaces contre tous ceux qu'il pourra trouver dans ſon chemin. « Il ne doute pas, » dit-il, que le favori de M. Deane ne ſoit le » chevalier Grandiſſon; mais ſi des amans ſi » froids obtiennent la préférence ſur un homme » auſſi ardent que lui, il ſe trompe dans les idées » qu'il a toujours eues de la conduite & du juge» ment des femmes en amour. Un amant diſ» cret, ajouta-t-il, eſt un caractère qui bleſſe la » nature. Les femmes, ſuivant cet odieux per» ſonnage, veulent être dévorées; que dites» vous, ma chère, d'un tel monſtre? & ſi miſs » Byron ſe contente des reſtes d'une autre femme, » car il eſt, dit-il, bien informé, il ſait ce » qu'il devra penſer de ſa fierté ». De-là il s'eſt jeté, à l'ordinaire, dans les plus malignes ré-

flexions sur notre sexe. Les menaces de cet homme-là me causent de l'inquiétude. Plaise au ciel que votre frère ne trouve point, à mon sujet, d'autres embarras de la part des insolens ?

Des visites qui nous surviennent, & l'heure de la poste, m'obligent de finir plus tôt que je ne l'aurois souhaité.

N. B. M. Deane écrit à sir Charles pour lui expliquer l'origine, la fortune & les espérances des miss Byron. Son bien, qui n'étoit que d'environ douze mille livres sterlings de capital, devient plus considérable des deux tiers, par les donations de ses parens, & sur-tout par celle d'un homme qui ne se nomme point, mais qu'on reconnoît aisément pour M. Deane même. Il ajoute que miss Byron ignore ce qu'ils font en sa faveur. Sir Charles répond avec toute la noblesse & le désintéressement possible. Il promet d'envoyer l'état de son bien, &c. Une lettre de miss Byron à miladi G... lui apprend qu'on a cessé de lui cacher les arrangemens de sa famille. On lui a fait voir celle de M. Deane, & la réponse de sir Charles. Elle s'extasie de la générosité de l'un & de la noblesse de l'autre. Son embarras est extrême : c'est de l'admiration, de la reconnoissance, &c. miladi G... lui répond plaisamment qu'elle trouve les deux lettres excel-

lentes, & parle d'un présent magnifique que la signora Olivia vient d'envoyer à sir Charles.

LETTRE XCVIII.

Miss BYRON *à miladi G...*

12 octobre.

J'ATTENDS votre frère à chaque heure. Il a reçu, dites-vous, des nouvelles d'Italie. Puissent-elles ne rien diminuer à la joie que j'espère de son arrivée!

Le hasard nous a fait apprendre qu'il est en chemin, par un fermier de mon oncle, qui a vu descendre à Stratford un très-bel homme, avec un train fort leste, dans la même hôtellerie où nous nous arrêtâmes à notre retour de Londres. Pendant qu'on lui préparoit à dîner (peut-être aura-t-il dîné dans la même chambre où nous dînâmes aussi), le fermier a eu la curiosité de demander qui il étoit. Les domestiques (les plus civils, dit-il, qu'il ait jamais vus) lui ont répondu qu'ils avoient l'honneur d'appartenir à sir Charles Grandisson; & leur ayant dit qu'il étoit de Northampton, ils lui ont demandé à quelle distance le château de Selby étoit de cette ville. Ses affaires l'ayant obligé de partir, il a rencontré mon oncle

& M. Deane, qui prenoient l'air à cheval. Il leur a parlé de la visite à laquelle ils devoient s'attendre. Mon oncle nous a dépêché aussi-tôt son valet avec cette nouvelle, & nous a fait dire qu'il alloit au-devant de sir Charles, pour lui servir de guide jusqu'ici. N'étant pas trop bien auparavant, je me suis trouvée si émue, que ma tante m'a conseillé de me retirer dans mon cabinet, pour tranquilliser un peu mes esprits.

C'est de-là que je vous écris, ma chère, & dans ce moment, vous jugez bien qu'il m'est impossible de vous écrire sur un autre sujet. Il me semble qu'en m'amusant avec ma plume, je trouve mon cœur plus facile à gouverner. Il est heureux que nous ayons appris qu'il vient, avant que de l'avoir vu; mais en vérité, sir Charles Grandisson ne devoit pas tenter de nous surprendre. Qu'en direz-vous, ma chère? n'y trouvez-vous pas l'air d'un homme qui se croit sûr du plaisir qu'il va causer? J'ai lu que les princes, après avoir envoyé leurs portraits à leurs dames, & s'être mariés par procureurs, se sont approchés de leurs frontières incognito, & sous un déguisement, pour surprendre une jeune & timide princesse. Mais ici, non-seulement les circonstances sont différentes, puisque l'échange n'est pas encore fait; mais quand il

feroit du ſang royal, j'aurois attendu de lui un traitement plus délicat.

A quoi la fierté ne s'abandonne-t-elle pas pour juſtifier ſes caprices? Je ſuis coupable, ma chère. Un des gens de ſir Charles vient d'arriver avec un billet pour mon oncle Selby. Ma tante n'a pas fait difficulté de l'ouvrir. Il eſt daté de de Stratford. Votre cher frère, après des complimens & des informations de notre ſanté, marque à mon oncle qu'il va coucher cette nuit à Northampton, & qu'il demande la permiſſion de venir déjeûner demain avec nous. Ainſi, ma chère, il n'a pas voulu ſe donner l'air que mon caprice me faiſoit appréhender. Cependant, comme ſi j'avois été réſolue de le trouver en défaut, n'y a-t-il pas ici, ai-je penſé, un peu trop d'appareil pour un caractère ſi naturel? ou s'imagine-t-il que nous ne puiſſions pas ſurvivre à notre ſurpriſe, s'il ne nous donnoit pas avis de ſon arrivée, avant que de nous avoir vus? ô Clémentine, ange, déeſſe, que tu ravales Henriette Byron à ſes propres yeux! qu'elle craint de paroître après toi! le ſentiment que j'ai de ma petiteſſe me rend petite en effet.

Fort bien. Mais je juge que ſi mon oncle & M. Deane le rencontrent, ils le forceront de venir ici dès ce ſoir. N'aura-t-il pas le tems,

quand il voudra, d'aller à Northampton?..... Mais le voici, le voici! oui, ma chère, c'eſt lui-même. Mon oncle eſt avec lui dans ſon carroſſe. M. Deane, me dit ma femme-de-chambre, a déjà mis pied à terre. Cette fille adore ſir Charles. Laiſſe-moi, Sally. Ton émotion, folle que tu es, augmente celle de ta maîtreſſe.

Pour éviter toute apparence d'affectation, je deſcendois, & j'allois au-devant de lui, lorſque j'ai rencontré mon oncle ſur les degrés. Chère nièce, m'a-t-il dit, vous n'avez pas rendu juſtice à ſir Charles. J'aurois cru que dans votre langueur d'amour, (quels termes, ma chère, & ſur-tout à ce moment!) vous auriez dû vous ſentir plus partiale pour lui. Il m'a preſſée d'aller juſqu'à la voiture. Vous êtes fort heureuſe, m'a-t-il dit. Pendant l'eſpace de quinze milles entiers, il n'a parlé que de vous. Je vais vous conduire, je veux vous préſenter à lui.

Il n'y avoit pas une demi-heure que je m'étois efforcée de rappeler mes eſprits. Rien ne déplaît tant qu'une plaiſanterie hors de ſaiſon. Me préſenter à lui! ma langueur d'amour! ô mon oncle! ai-je penſé. Les forces m'ont manqué pour le ſuivre. Je me ſuis hâtée de retourner à mon cabinet, auſſi déconcertée qu'un enfant. Vous ſavez, ma chère, que depuis quelque

tems, je n'étois pas bien. J'étois foible, & la joie m'étoit presqu'aussi difficile à supporter que la douleur.

Ma tante est montée. Mon amour, qui vous empêche donc de descendre? Quoi! vous êtes en larmes? Vous paroîtrez singulière au plus aimable homme que j'aie vu de ma vie. M. Deane en est amoureux..... Chère tante, je ne suis déjà que trop humiliée lorsque je me compare à lui. Je serois fâchée de paroître singulière; mais mon oncle m'a tout-à-fait déconcertée. Cependant, je connois ses bonnes intentions, & je ne dois pas m'en plaindre. Je vous suis, madame.

Ma tante est descendue devant moi. Sir Charles, au moment que j'ai paru, s'est avancé vers moi d'un pas fort animé, mais d'un air tendre & respectueux. Il a pris ma main, & se baissant dessus; quelle joie, m'a-t-il dit, de revoir ma chère miss Byron, & de la revoir en bonne santé! vos moindres peines, mademoiselle, seront toujours partagées.

Je l'ai félicité de son retour. Il ne m'a pas été possible de parler haut. Mon désordre ne peut lui être échappé. Il m'a conduite vers un fauteuil; & sans cesser de tenir ma main, il s'est assis près de moi. Je ne l'ai pas retirée d'abord, de peur qu'il ne me crût de l'affecta-

tion; mais devant un si grand nombre de témoins; j'ai pensé que sir Charles étoit un peu libre. Cependant, comme je ne la retirois point, il ne pouvoit pas honnêtement la quitter; ainsi la faute pouvoit venir de moi plutôt que de lui. J'ai demandé ensuite à ma tante, si ses regards ne lui avoient pas paru ceux d'un homme sûr du succès? Elle m'a dit qu'elle avoit remarqué dans son air une liberté mâle, mais avec un mêlange de tendresse qui lui donnoit une grace infinie. Pendant qu'il étoit contraint par sa situation, a-t-elle ajouté, il n'est pas surprenant qu'il vous traitât avec le simple respect d'un ami; mais à présent qu'il est libre de s'expliquer, sa conduite doit être celle d'un amant, c'est-à-dire précisément celle qu'il a tenue.

Il m'a rendu l'usage de la voix, en me parlant de vous, ma chère, de miladi L.... de vos deux maris, & de sa pupille. Mon oncle & ma tante sont sortis, pour délibérer ensemble, autant que j'en ai pu juger, s'il convenoit que mon oncle offrît à sir Charles un appartement au château; pour le séjour qu'il avoit à faire dans le canton; ses gens étoient demeurés dans la cour pour attendre ses ordres. Ma tante, qui est exacte, comme vous le savez, sur les bienséances, a représenté à mon oncle, que grâces au soin de M. Greville, tous nos amis étoient bien informés

que c'étoit la première fois que sir Charles paroissoit penser à moi ; & que, par conséquent s'il devoit être traité comme un homme dont l'alliance nous faisoit honneur, nous n'étions pas moins obligés de garder quelques mesures, du moins en apparence, pour ne pas faire juger qu'il avoit été sûr de sa conquête à la première vue, d'autant plus que le mauvais esprit de M. Greville est assez connu. Mon oncle s'est échauffé. J'ai toujours ·ort, a-t-il dit, & les femmes ont toujours raison. Il s'est jeté dans tous ces lieux communs, & ces expressions singulières, dont vous l'avez si souvent raillé. Son espérance, a-t-il dit, étoit de saluer sa nièce avant quinze jours sous le titre de miladi Grandisson. Quels pouvoient être les obstacles, lorsque toutes les volontés étoient d'accord ? Si proche du dénouement, il avertissoit ma tante, comme il l'exhortoit à m'avertir, de ne pas donner dans l'affectation. Sir Charles ne prendroit pas une bonne idée de nous, s'il nous échappoit quelque grossiéreté. Enfin, son sentiment étoit, qu'il ne falloit pas le laisser sortir du château, & prendre son logement dans une hôtellerie, autant pour l'honneur de toute la famille, que par égard pour sa propre invitation. Ma tante a répliqué que sir Charles attendoit lui-même de la délicatesse dans nos procédés ; qu'il étoit évident, par l'ordre qu'il avoit donné à ses

domeſtiques de tenir les chevaux à ſa voiture ; qu'il ne ſe propoſoit point de paſſer la nuit avec nous ; que ſon deſſein n'avoit pas même été de nous voir ce jour-là, mais d'aller coucher à Northampton, ſuivant l'aveu qu'il en avoit fait à mon oncle, en le rencontrant avec M. Deane. En un mot, a dit ma tante, je ſuis auſſi jalouſe de l'opinion de ſir Charles, que de celle du monde : cependant vous ſavez que nos voiſins attendent l'exemple de nous. Si ſir Charles n'habite point ici, plus ſes viſites ſeront fréquentes, plus elles paroîtront reſpectueuſes. J'eſpère que nous le verrons tous les jours, & tout le long du jour ; mais ſes aſſiduités ne ſeront pas celles d'un hôte, & ne doivent paſſer que pour des viſites.

Mon oncle s'eſt rendu avec peine. Lorſqu'il eſt rentré avec ma tante, il m'a trouvée en converſation ſérieuſe avec ſir Charles & M. Deane. Notre ſujet étoit le bonheur de milord & miladi W.... avec leſquels M. Deane, qui avoit ouvert le diſcours, eſt lié fort étroitement. Sir Charles s'eſt levé en voyant ma tante. La nuit s'approche, a-t-il dit. J'aurai l'honneur, madame, ſi vous me le permettrez, de venir déjeûner demain avec vous. Il a fait une révérence à chacun, une plus profonde à moi, en baiſant ma main ; & ſans ajouter un mot, il eſt retourné à ſa voiture. Pendant que nous le ſuivions juſqu'à la porte

qui donne sur la cour, mon oncle a proposé encore de l'arrêter. Maudite délicatesse, lui ai-je entendu dire tout bas à ma tante. Elle nous a confessé qu'elle s'étoit sentie pressée de parler à sir Charles, mais qu'elle n'avoit su que lui dire. Nous étions, elle & moi, dans une sorte d'embarras, qui alloit jusqu'à l'inquiétude. Il nous sembloit que quelque chose n'étoit pas bien, & nous n'aurions pu dire ce qui étoit mal. Mais après le départ de sir Charles, & lorsque nous avions repris nos chaises pour attendre le souper; personne n'a pu dissimuler son mécontentement. Mon oncle sur-tout a paru de fort mauvaise humeur. Il auroit donné volontiers, nous a-t-il dit, mille guinées pour apprendre le lendemain, qu'au-lieu de venir déjeûner ici, sir Charles eût repris le chemin de Londres.

De mon côté, je n'ai pu supporter ces récriminations, & j'ai demandé la permission de ne pas assister au souper. Je n'étois pas bien, & cette bizarre situation ajoutoit l'inquiétude à mon indisposition; mélange, comme j'ai commencé à l'éprouver, qui n'empoisonne que trop nos plus chers contentemens. La compagnie que j'avois quittée n'étoit pas plus heureuse. On y a poussé les réflexions avec tant de chaleur, que le souper n'a été levé que fort tard, & tel qu'il étoit venu.

Je vous demande, ma chère miladi, ce que vous croyez que nous eussions dû faire. Avions-nous eu tort ou raison? Les excès de délicatesse, comme je l'ai entendu observer, méritent le nom opposé. Vous, ma chère, votre mari, notre Emilie, & le docteur Barlet, qui touchez tous de si près à sir Charles Grandisson, nous vous avons reçus avec ouverture de cœur. En devions-nous moins au frère? Oh non! mais il semble que l'usage, le tyrannique usage, & la crainte des discours du monde, sur-tout après ce qui m'est arrivé de la part de certains hommes audacieux & violens, nous obligeoit de lui faire voir..... Quoi, ma chère? de lui faire voir en effet que nous attendions de lui ce que nous ne pouvions attendre de sa sœur & de son beau-frère : & par conséquent, plus nous souhaitions de le voir proche, plus nous devions le tenir éloigné. Quelle déclaration indirecte en sa faveur, s'il y avoit quelque lieu pour lui au moindre doute! que ne donnerois-je pas à ce moment, m'a dit ma tante, pour savoir ce qu'il en pense?

Mais ma grand'mère & mes deux cousines seront ici à dîner. Je reçois d'elles trois billets de félicitation, où la joie règne, avec toute la tendresse de leur amitié. Nous sommes à présent dans l'attente. Tout le monde s'est levé de grand matin,

matin, pour mettre chaque chose dans son plus grand ordre. Ma tante assure que si c'étoit le roi qui dût nous faire une visite, elle n'auroit pas un plus grand désir de plaire. Je vais descendre, pour éviter toute apparence d'affectation lorsqu'il arrivera.

Votre pauvre Henriette est rentrée dans son cabinet. Il est certain qu'il n'y a point de condition plus heureuse que le célibat, pour les jeunes personnes qui ont assez de grandeur d'ame pour se mettre au-dessus de l'admiration & des flatteries de l'autre sexe. Quel tumulte, quelle contrariété de passions, dans une femme qui abandonne une fois son cœur à l'amour! Point de sir Charles Grandisson, ma chère! cependant il est dix heures. Que votre frère est homme prudent! l'attente ne lui cause aucun trouble. Charmante tranquillité d'ame! charmante du moins pour lui, mais fort différente pour une femme, lorsqu'elle voit l'homme si fier. Peut être me demandera-t-il, en prenant encore une de mes mains passives, sous les yeux d'une douzaine de mes amis, si son absence ne m'a pas causé beaucoup de chagrin?

Mais je veux lui chercher des excuses. Ne peut-il pas avoir oublié son engagement? Le sommeil ne peut-il pas l'avoir arrêté au lit? Quelqu'agréable songe, qui lui a rappelé Boulogne..... Réellement, je suis offensée. A-t-il

pris cette humeur tranquille en Italie? Oh non, ma chère.

Dans ce moment je ne puis me défendre de tourner les yeux en arrière, sur d'autres fautes que je crois avoir à lui reprocher par rapport à moi. Ma mémoire, néanmoins, ne sera pas aussi malicieuse que je le souhaiterois. Mais croyez-vous que d'autres hommes, dans sa situation, se fussent arrêtés à Stratford pour y dîner seuls? Il n'y a que votre frère au monde, qui puisse être heureux avec lui-même. S'il ne le pouvoit pas, qui le pourroit? mais pour ce point, ses chevaux avoient peut-être besoin de repos. Nous ignorons combien il avoit employé de tems pour s'avancer si loin. Celui qui ne veut pas que les plus nobles des animaux soient privés d'un ornement, doit être porté à les traiter avec douceur. Il dit qu'il ne peut souffrir d'indignité de la part de ses supérieurs : nous pensons de même, & c'est dans ce jour que nous le considérons. Mais pourquoi donc, s'il vous plaît? Mon cœur, chère miladi, commence à s'enfler; je vous assure que je le crois deux fois plus gros qu'il n'étoit hier au soir.

Mon oncle, avant que j'aie pris le parti de remonter, s'est assis, sa montre à la main, depuis neuf heures & demie jusqu'à dix, comptant les minutes. M. Deane nous regardoit souvent,

ma tante & moi, pour examiner ſans doute comment je prenois cette aventure. J'ai rougi; j'ai paru embarraſſée, comme ſi les fautes de votre frère étoient les miennes. Je parlois de quinze jours, a dit mon oncle, il ſe paſſera une demi-année, dieu me pardonne, avant qu'on en vienne à la queſtion. Mais il faut aſſurément que ſir Charles ſoit choqué : voilà l'effet de vos délicates attentions.

Mon cœur s'eſt ſoulevé. Choqué! a penſé la fière Henriette. Qu'il le ſoit, s'il l'oſe. Faſſe le ciel, a repris mon oncle, qu'il ſoit retourné à Londres! peut-être que s'étant trompé de chemin, a dit M. Deane, il ſe ſera rendu chez madame Sherley. Nous avons tâché alors de nous rappeler les termes dans leſquels il s'étoit invité lui-même. Quelqu'un a propoſé d'envoyer à Northampton pour s'informer de ce qui pouvoit le retenir. Quelqu'accident, peut-être...... N'a-t-il pas des domeſtiques, a demandé ma tante, dont il auroit pu nous dépêcher un? Cependant, Henriette, enverrons-nous? a-t-elle ajouté.

Non, en vérité, lui ai-je répondu d'un air en colère. Mon oncle prenant plaiſir à m'agacer, a fait un grand éclat de rire, dans lequel néanmoins il y avoit plus d'humeur que de joie. Comptez, Henriette, qu'il eſt retourné à Lon-

dres. Je l'avois prévu, madame Selby. Il vous écrira de Londres, ma nièce, j'y engage ma vie : & recommençant à rire de toutes ses forces, que va dire votre grand'mère ? quel sera l'étonnement de vos deux cousines ? le dîner d'aujourd'hui, comme le souper d'hier, pourra bien être servi & levé sans qu'on y touche.

Je n'ai pu soutenir cette scène. Je me suis levée, & faisant à mon oncle, quoique civilement, un reproche de sa dureté, j'ai demandé la permission de me retirer. Tout le monde l'a blâmé. Ma tante me suivant jusqu'à la porte, & prenant ma main, m'a dit d'une voix basse : soyez sûre, Henriette, que sir Charles même ne vous nommera point sa femme, s'il est capable de vous traiter avec la moindre indifférence. Je n'y comprends rien, a-t-elle ajouté. Il est impossible qu'il se soit choqué. J'espère que tout sera éclairci avant l'arrivée de votre grand'mère. Elle sera fort jalouse de l'honneur de sa fille.

Je n'ai fait aucune réponse, je n'aurois pu répondre. Mais j'ai doublé le pas jusqu'à ma chambre, & j'ai pris ma plume, après avoir essuyé, à la vérité, quelques larmes, que les mauvaises plaisanteries de mon oncle m'avoient arrachées. Vous aimez que je vous rende compte de mes idées à mesure que l'occasion les fait naître. Vous

voulez qu'il ne m'en échappe rien..... Mais je vois entrer ma tante.

Ma tante eſt venue, un billet à la main. Deſcendez, Henriette, venez déjeûner avec nous; ſir Charles n'arrivera point avant l'heure du dîner. Liſez ce billet, nous venons de le recevoir d'un de ſes gens qui eſt remonté à cheval auſſi-tôt. Je regrette qu'on ne l'ait pas retenu, nous lui aurions fait cent queſtions.

A madame Selby,

« J'ai eu le chagrin, madame, d'être arrêté » par une impertinente viſite. Celle du meilleur » de mes amis mériteroit le même nom dans ces » circonſtances. Permettez que je remette l'hon» neur de vous voir à l'heure du dîner : depuis » deux heures, j'avois à chaque moment l'eſ» pérance de me dégager, ſans quoi j'aurois » envoyé plus tôt ».

Quelle viſite, ai-je dit en finiſſant de lire, peut être capable d'arrêter un homme contre ſon inclination? qui ſe défera d'une *impertinente viſite*, ſi le chevalier Grandiſſon n'y parvient, quoique lié par un engagement? mais je marche ſur vos pas, madame.

Je ſuis deſcendue : mon oncle étoit dans une extrême impatience : je m'en ſuis conſolée, en

fouhaitant néanmoins, ne fût-ce que pour le pacifier, d'avoir affez de pétulance pour le railler à mon tour. Oui, oui, de tout mon cœur, a-t-il répondu à quelques difcours que j'ai hafardés. Nous verrons ce que fir Charles nous dira pour fa défenfe. Mais à l'âge où je fuis, s'il falloit recommencer mon cours de galanterie avec madame Selby, il n'y a point d'affaire au monde qui me fît manquer de parole à ma maîtreffe. Je n'en admire pas moins la bonté d'ame qui vous porte à l'excufer, l'amour couvre une multitude de fautes.

Ma tante n'a pas dit un mot en faveur de fir Charles; elle eft inquiète, & loin de fes efpérances. Nous avons fait un déjeûner des plus courts, en nous regardant l'un l'autre, comme des gens qui voudroient s'entr'aider, s'ils le pouvoient. Cependant M. Deane parieroit tout ce qu'il pofsède, dit-il, que nous ferons fatisfaits des excufes de fir Charles.

Mais convenez, ma chère, que cette vifite, quelle qu'elle foit, doit être d'une prodigieufe importance, pour lui avoir fait remettre un engagement que je m'étois flattée qu'il regardoit comme le premier. Il la traite néanmoins d'impertinente. Au fond, ce doit être un accident bien étrange, qui lui attire un obftacle de cette nature, dans une province où l'on peut dire qu'il

eſt étranger. Cependant nous n'en devons pas être ſurpris, obſerve mon oncle, dans une hôtellerie où nous avons jugé à propos de l'envoyer.

A préſent que j'y penſe, j'ai paſſé toute la nuit dernière dans un trouble extraordinaire, ſans pouvoir preſque fermer les yeux. Je me ſuis crue menacée de quelque choſe qui pouvoit m'empêcher d'être pour jamais à lui. Mais loin, fâcheux ſouvenir, je te chaſſe de ma mémoire! Cependant lorſque les réalités nous bleſſent, des ombres prennent officieuſement la force de réalités dans notre bruyante imagination.

Ma grand'mère, Lucie, Nancy, viennent d'arriver. Que notre aventure cauſe de chagrin à mes deux couſines! ma grand'mère juge favorablement de tout, comme M. Deane. Je me ſuis dérobée un moment. Mais qu'entends-je? c'eſt lui, ma chère, c'eſt ſir Charles, qui arrive... Comment ferai-je pour ſoutenir ſa colère? Il faut qu'il me trouve en bas. Je veux voir quel air il va prendre en entrant. S'il eſt froid, s'il fait de légères excuſes....

Je me ſuis encore dérobée, à deux heures après-midi, pour vous informer de tout. Jamais, jamais je ne retomberai dans de pareilles impertinences. Pardon, ſir Charles! quelle méchanceté

(je n'excepte que ma grand'mère & M. Deane) d'avoir osé blâmer un homme qui n'est pas capable d'une faute volontaire. C'est ma tante & moi qui sommes coupables. Ma tante l'avoit-elle jamais été avant cette occasion ? Nous étions tous rassemblés lorsqu'il a paru. Il s'est présenté de cet air noble, qui engage tout le monde en sa faveur à la première vue. Que j'ai souffert, a-t-il dit, en saluant toute l'assemblée, de me voir dans l'impuissance d'arriver plus tôt !

Vous voyez, ma chère, qu'il ne m'a point fait d'excuse, comme dans la supposition que je fusse mécontente de son délai : c'étoit toute ma crainte. Je sais que j'ai paru très-grave.

Il s'est adressé alors à chacun : d'abord à moi, ensuite à ma grand'mère, & prenant une de ses mains entre les deux siennes, avec une profonde inclination dessus : heureux jour, madame, lui a-t-il dit, qui me procure l'honneur de vous voir ! le souvenir de vos dernières bontés excitera toujours ma reconnoissance. Je crois voir que vous êtes en bonne santé ; celle de votre chère miss Byron sera certaine, lorsqu'il ne manquera rien à la vôtre, & nous en partagerons tous la joie.

Madame Sherley, ma tante & mes deux cousines ont été fort satisfaites de son compli-

ment, sans quoi j'aurois été contente aussi, de ce qu'il faisoit dépendre ma santé de celle de ma grand'mère.

Madame, a-t-il repris en se tournant vers ma tante, je crains de m'être fait attendre pour le déjeûner. La faute vient d'une importune visite. Elle m'a causé le plus vif chagrin, quoique je n'aie pas osé l'exprimer dans mon billet. La colère est une passion si difforme, que, lorsque j'aurai quelque pouvoir sur moi, je n'en ferai jamais paroître aux yeux des personnes que j'aime.

Je suis fâchée, lui a dit ma tante, qu'il vous soit arrivé quelque chose qui vous ait déplu. Mon oncle, qui conservoit encore un peu de ressentiment en faveur de sa nièce, a demandé d'un ton sérieux ce qui étoit donc arrivé à sir Charles? mais au même moment, ma tante lui ayant présenté mes deux cousines, il leur a dit fort civilement, qu'il le connoissoit sur les portraits qu'on lui avoit fait d'elles, & que, sachant le crédit qu'elles avoient auprès de miss Byron, il leur demandoit leur approbation, sur laquelle il fonderoit l'espoir d'obtenir la mienne. Ensuite se tournant vers mon oncle & M. Deane, & leur prenant une main à chacun : M. Deane, a-t-il dit, me regarde avec complaisance; mais je crois remarquer un air sérieux à M. Selby.

Mon oncle a répondu, avec quelqu'embarras; qu'il brûloit ſeulement d'apprendre ce qui avoit pu chagriner ſir Charles. Il faut vous ſatisfaire, lui a dit votre frère. Je ne vous cacherai donc pas que j'ai trouvé à Northampton un homme qui a voulu employer la violence pour m'arrêter. Me connoiſſez-vous capable de chercher querelle? Cet homme, juſqu'alors inconnu pour moi, a eu la hardieſſe de me déclarer qu'il avoit ſur une dame de cette compagnie, des prétentions qu'il étoit réſolu de ſoutenir à toute ſorte de prix.

Oh! c'eſt Greville, ſans doute, s'eſt écrié ma tante.

Les forces étoient prêtes à me manquer. Malheureuſe Henriette! ai-je penſé à l'inſtant, ne cauſerai-je donc jamais que du trouble au meilleur des hommes? Madame Sherley, M. Deane, mon oncle, mes couſines, ont marqué tous à la fois leur étonnement & leur impatience.

Tout s'eſt terminé fort heureuſement, a-t-il repris d'un air & d'un ton tranquille. Il n'eſt plus queſtion du téméraire. Je le plains. Il aime éperduement miſs Byron.

Les réflexions de mon oncle, tendres & civiles, mais un peu hors de ſaiſon, nous ont fait perdre ce que ſir Charles alloit ajouter. Et j'ai remarqué

ensuite qu'il en prenoit adroitement occasion de suspendre le récit de son affaire, pour éviter de le faire en ma présence.

Mais je suis obligée de descendre, ma chère. On me demande, & je crois l'heure du dîner fort proche. Peut-être aura-t-on réussi à le faire parler.

Que je vais être fière, chère miladi! pendant mon absence, il a dit mille choses à la gloire de votre Henriette. On n'a point encore tiré de lui son aventure. Il suppose, a-t-il répondu, que M. Greville la publiera lui-même. Il veut voir, par son récit, s'il est réellement homme d'honneur. Grâces au ciel, a-t-il ajouté, je n'ai pas fait le moindre mal à un homme qui vante sa passion pour miss Byron, & ses liaisons avec cette famille!

N'espérez pas, ma chère, que je puisse vous exprimer l'air de joie & d'amitié avec lequel tout le tems du dîner s'est passé. En sortant de table, ma grand'maman, toujours complaisante pour les amusemens de la jeunesse, a proposé à Lucie de s'asseoir devant son clavecin, dans la vue, comme je l'ai remarqué, de m'y attirer après elle. Nous lui avons obéi toutes deux. La mémoire m'a manqué dans une pièce italienne. Avec quelle douceur sir Charles s'est-il offert à m'aider, portant la main lui-même

aux touches ! chacun l'a pressé de continuer ; mais il s'en est excusé avec une politesse charmante.

Mon oncle & M. Deane étoient trop enchantés de le voir & de l'entendre, pour penser à se retirer, comme l'occasion pouvoit le demander. Après quelques momens de conversation générale, il s'est approché de ma grand'mère & de ma tante, & leur a demandé s'il ne pouvoit pas se flatter d'obtenir un quart-d'heure d'entretien avec miss Byron. Nous n'avons ici, a-t-il ajouté, que des amis & des parens pour témoins ; mais ce que j'ai à vous dire, mesdames, je m'imagine que miss Byron aimera mieux qu'ils le tiennent de votre bouche que de la mienne. Ma grand'mère a fort approuvé cette proposition. Pour moi, dès que j'ai vu sir Charles, je me suis levée, & je suis sortie de la chambre, suivie de mes deux cousines. M. Deane & mon oncle, s'excusant de n'avoir pas prévenu ses désirs, sont passés aussi dans un autre appartement. Ma tante est venue à moi : cher amour ! mais, comme vous tremblez ! il faut rentrer avec moi. Elle m'a dit alors ce que sir Charles désiroit d'elle & de ma grand'mère. Le courage me manque, ai-je répondu, il me manque absolument. Si la timidité, si l'embarras sont des signes d'amour, je les ai tous. Sir Charles Grandisson,

n'en a pas un. A-t-il dit un mot de ſa Clémentine ? Ne faites point la folle, a repris ma tante, vous êtes ordinairement plus raiſonnable. Plus raiſonnable, ai-je répliqué. Ah ! madame ; le cœur de ſir Charles eſt au plus un cœur diviſé. Jamais le mien n'avoit été à l'épreuve juſqu'à ce moment.

Je ne vous cache aucun de mes foibles, chère miladi. Ma tante m'a fait entrer, ſir Charles eſt venu au-devant de moi ; & de l'air le plus engageant, il m'a menée vers un fauteuil qui ſe trouvoit vacant entre ma tante & ma grand'mère. Il n'a point remarqué mon émotion, & j'en ai eu plus de facilité à me remettre ; d'autant plus même que de ſon côté il ſembloit être auſſi dans quelque petite confuſion. Cependant il s'eſt aſſis ; & ſa voix ſe fortifiant à meſure qu'il parloit, il nous a tenu ce diſcours.

Jamais, meſdames, on ne s'eſt trouvé dans une ſituation plus ſingulière que la mienne. Vous en connoiſſez le fond ; vous ſavez quels ont été mes embarras, du côté d'une famille que je dois toujours reſpecter, du côté d'une perſonne à qui je dois, pour toute ma vie, la plus parfaite admiration : & vous, madame (en s'adreſſant à ma grand'mère), vous avez eu la bonté de me faire connoître qu'à mille témoignages d'une vraie grandeur d'ame, miſs Byron

joint celui de prendre un tendre intérêt au fort d'une femme, qui eſt la miſs Byron d'Italie. Je ne fais point d'excuſe pour cette comparaiſon : mon cœur, j'oſe le dire (en s'adreſſant à moi), égale le vôtre, mademoiſelle, pour la franchiſe & la bonne foi.

Ma grand'mère a répondu pour moi qu'il n'avoit pas beſoin d'excuſes, & que nous rendions tous juſtice au mérite de la dame italienne. Il a repris.

Dans une ſituation ſi extraordinaire, quoique ce que j'ai à dire puiſſe être recueilli de mon hiſtoire, & quoique vous m'ayez fait la grâce d'approuver les vues qui me font aſpirer à l'eſtime de miſs Byron, il me ſemble que je dois à ſa délicateſſe & à la vôtre une ſincère expoſition de l'état de mon cœur : je vais m'expliquer avec toute la bonne foi qui convient dans les traités de cette nature, comme dans ceux qui ſe concluent ſolennellement entre les nations.

Je ne ſuis pas inſenſible à la beauté ; mais juſqu'à préſent la beauté ſeule n'a eu de pouvoir que ſur mes yeux, par le plaiſir dont on ne peut naturellement ſe défendre à la vue de cette perfection. Si mon cœur n'avoit pas été comme hors de ſes atteintes, permettez-moi cette expreſſion, & ſi j'avois été maître de moi-même, miſs Byron, dès la première fois que je l'ai vue,

que j'ai toujours regardé comme dif-
ftinctives de son sexe : quoique je ne
jamais trouvées au même degré que
seule femme. J'éprouvai moins que
ation pour tant de mérite mon attache
ger dans une autre passion : car il ne
e rester alors aucune espérance raison-
ôté de la dame étrangère, quoique les
es où je me trouvois, par rapport à
nt une sorte de lien qui m'obligeoit
le succès de certains événemens. En
amen de mon cœur, je fus sérieusement
trouver les charmes de miss Byron,
bien établis pour ma tranquillité. L'hon-
justice me déterminèrent à faire tous
ts pour arrêter une passion si vive.
res ne me laissèrent pas manquer de
pour de fréquentes absences, pendant
Byron étoit à la campagne avec mes
osant à peine me fier à moi dans sa
je pris le parti de me livrer à divers
at j'aurois pu me décharg[illegible] sur le minis-
rui. Je reconn[illegible] fois que ma
pour certain[illegible] n'auroit pas

tenu long-tems contre les nouveaux ſentimens de mon cœur, ſi ces diſgrâces, que je plaignois de la meilleure foi, avoient pu finir heureuſement. Il ne m'étoit pas difficile, non plus, d'obſerver que mes ſœurs & milord L.... qui ne ſavent rien de ma ſituation, auroient préféré miſs Byron, pour leur ſœur, à toutes les autres femmes.

Quelquefois, je vous l'avoue, cet amour-propre, cette vanité, qui n'eſt que trop naturelle aux caractères vifs, me portoit à me flatter que par le crédit de mes ſœurs, il ne me ſeroit pas impoſſible de faire agréer mes ſentimens à une jeune perſonne dont les affections ne me paroiſſoient point engagées : mais je ne me ſuis jamais permis de m'arrêter long-tems aux eſpérances de cette nature. Chaque regard de complaiſance, chaque ſourire que je voyois rayonner ſur cet aimable viſage, je l'attribuois à la bonté naturelle, à la franchiſe, à la reconnoiſſance d'un cœur généreux, qui attachoit trop de prix à un ſervice commun, que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Quand j'aurois été plus libre, je me ſerois bien gardé de me priver d'un ſpectacle ſi doux, par une déclaration trop précipitée. Je ſavois, par l'expérience de pluſieurs autres hommes, que ſi la douceur naturelle & la politeſſe de miſs Byron engageoient tous les cœurs, le ſien n'en étoit pas plus facile à vaincre.

Cependant,

Cependant, malgré tous mes efforts pour interrompre une concurrence de ſentimens qui s'étoit formée ſi vîte, j'éprouvois encore que mon embarras croîſſoit avec ma nouvelle paſſion. De mille moyens que j'avois tentés pour ma déſenſe, je vis alors qu'il ne m'en reſtoit qu'un ſeul, c'étoit de fortifier mon cœur dans la cauſe de Clémentine, par l'aſſiſtance de miſs Byron même; en un mot, d'informer miſs Byron de ma ſituation, d'intéreſſer ſa généroſité en faveur de Clémentine, & de me priver ainſi de l'encouragement dont j'aurois pu me flatter, ſi j'avois eu plus d'indulgence pour mes déſirs. Cet expédient me réuſſit. La généroſité de miſs Byron fut ſenſiblement engagée pour une étrangère : mais ſe pouvoit-il que cette généroſité n'augmentât pas beaucoup mon admiration!

Lorſque j'eus pris le parti de lui découvrir ma ſituation (ce fut à Colnebroke), elle s'apperçut aiſément de mon trouble : je ne pus le déguiſer. Ma retraite bruſque dût la convaincre que mon cœur étoit plus engagé qu'il ne convenoit aux circonſtances que je lui avois repréſentées. Je fis appeler le docteur Barlet, dans l'eſpoir de tirer du ſecours de ſes conſeils. Il connoiſſoit l'état de mon cœur. Il ſavoit, par rapport aux propoſitions que j'avois déjà faites à la famille de Bou-

logne, que dans toute autre circonſtance il n'y avoit pas de conſidérations humaines qui puſſent me faire accorder ce que j'avois cru devoir offrir pour la réſidence & la religion, car j'avois peſé tous les inconvéniens d'une telle alliance; & je ne faiſois pas difficulté de prononcer, dis-je en confidence à ce cher ami, que mon bonheur étoit bien plus certain avec une réponſe du château de Selby, ſi je pouvois l'obtenir, qu'il ne pouvoit jamais l'être avec Clémentine, quand elle pourroit accepter les conditions que j'avois propoſées; comme je ne doutois pas qu'elle ne fût plus heureuſe auſſi, avec un homme de ſon pays & de ſa religion. J'avouai même au docteur que je n'avois pas la moindre eſpérance de vaincre les oppoſitions de la famille, & que, dans certains momens, je ne pouvois me défendre d'un peu de ſenſibilité pour quelques traitemens injurieux que j'y avois reçus.

M. Barlet, quoique fort attendri par les ſouffrances de Clémentine, quoique plein d'admiration pour ſon mérite, ſe déclara pour le penchant de mon cœur. Vous ne conſidérez pas tout, lui dis-je. Voici le cas, cher docteur. J'ai connu Clémentine avant miſs Byron. Clémentine eſt une fille d'un mérite infini. Elle ne m'a point refuſé. Elle accepte mes conditions. Elle a même

ſupplié ſa famille de les accepter. Elle eſt perſuadée de mon honneur & de ma tendreſſe. Juſqu'à l'heureux tems où j'ai commencé à connoître miſs Byron, j'étois réſolu d'attendre, ou le rétabliſſement de Clémentine, ou la permiſſion de former d'autres vues pour moi. Miſs Byron, ſi jamais elle en eſt informée, miſs Byron elle-même me pardonnera-t-elle le changement d'une réſolution dont Clémentine eſt ſi digne? Le traitement que cette malheureuſe fille a ſouffert pour moi, comme elle m'a fait la grâce de me l'écrire, a redoublé ſon mal. Juſqu'à ce moment, elle ſouhaite, elle eſt impatiente de me voir. Auſſi long-tems qu'il ſera poſſible, quoique peu vraiſemblable, que le ciel me faſſe ſervir d'inſtrument pour la guériſon d'une excellente fille, qui mérite en elle-même toute ma conſidération & ma tendreſſe, dois-je ſouhaiter, quand j'en aurois l'eſpérance, d'engager le cœur de miſs Byron? pourrois-je me croire heureux du ſuccès? ne ſeroit-ce pas manquer de reconnoiſſance pour l'une & de généroſité pour l'autre? Le bonheur de miſs Byron ne peut dépendre de moi. Elle ne doit en attendre que d'un homme de ſon choix, tel qu'il puiſſe être.

Nous gardions toutes trois un profond ſilence. Ma grand'mère & ma tante paroiſſoient déter-

minées à le garder ; & moi, je n'aurois pu le rompre. Sir Charles a continué.

Vous ne ſavez pas, chère miſs Byron, qu'en me ſéparant de vous pour le voyage d'Italie, je n'aurois pas voulu que vous connuſſiez les agitations de mon cœur. Je ne voyois que de l'incertitude dans ma deſtinée. On m'invitoit à partir : la guériſon du ſeigneur Jéronimo étoit déſeſpérée. Il ſouhaitoit mourir, & ne déſiroit la prolongation de ſa vie, que juſqu'à mon arrivée. Ma préſence étoit demandée comme une dernière tentative pour le rétabliſſement de ſa ſœur. Vous-même, mademoiſelle, vous applaudiſſiez au deſſein où j'étois de partir : mais pour n'être pas ſoupçonné, dans ces circonſtances, de vouloir vous engager en ma faveur, j'inſinuai que j'étois ſans eſpérance de vous appartenir jamais par d'autres liens que ceux de l'amitié.

Il me fut impoſſible de prendre congé de vous. Je partis. Les nouvelles méthodes qui furent employées pour le rétabliſſement de Clémentine, eurent le ſuccès qu'on s'en étoit promis. Celles qu'on employa pour Jéronimo n'en eurent pas moins. On en revint aux propoſitions. Clémentine, en retrouvant la ſanté, parut briller d'un nouvel éclat. Toute la famille conſentit à récompenſer, par l'offre de ſa main, l'homme

auquel on attribuoit sa guérison. Je ne vous dissimulerai pas, mesdames, que ce qui n'avoit mérité jusqu'alors que le nom d'honneur & de pitié, devint admiration; & j'aurois manqué même à la justice, je ne pouvois pas dire à l'amour. Je me regardai déjà comme le mari de Clémentine. Cependant, il auroit été étrange que le bonheur de miss Byron n'eût pas fait le second désir de mon cœur. Je me félicitai alors de n'avoir prétendu qu'à son amitié, & je me dévouai entiérement à Clémentine. C'est un aveu que je dois à la vérité, mesdames : si j'avois refusé mon cœur à cette admirable étrangère, j'aurois cru me noircir de la double tache d'ingratitude & d'injustice, car si vous savez toute son histoire, vous n'ignorez pas ce qu'elle a tenté contre le sien ; & quel glorieux triomphe elle a remporté.

Il s'est arrêté ici. Notre silence n'a point cessé. Ma grand'mère & ma tante se regardoient alternativement, mais à chaque partie de son discours, leurs yeux, comme les miens, marquoient leur sensibilité. Il a repris, en baissant gracieusement la vue, & d'abord avec peu d'hésitation.

Je sens, mesdames, que, refusé, comme la justice m'oblige d'en convenir, rejeté par Clé-

mentine, quoique par les plus nobles motifs, j'ai fort mauvaise grace, & si tôt après son refus, de faire l'offre de mon cœur à miss Byron. Si je n'avois égard qu'à mon caractère, il auroit sans doute été plus louable de prendre du moins le tems que les loix prescrivent au veuvage; mais lorsque la bienséance n'est pas négligée, les grandes ames, telles que les vôtres, sont au-dessus des formalités vulgaires. Pour moi, je ne fais aujourd'hui que déclarer une passion qui, sans un obstacle qui ne subsiste plus, auroit été la plus ardente dont le cœur d'un homme ait jamais brûlé. Je sais, mademoiselle, que vous avez lu, vous & mes sœurs, les lettres que j'écrivois d'Italie : mes dernières, & celles que j'ai laissées à madame Sherley, n'ont dû vous laisser aucun doute de la constance de Clémentine dans sa glorieuse résolution. Celle-ci, que j'ai reçue depuis deux jours (en la tirant de sa poche) & qui étoit écrite, comme vous le verrez, avant qu'on ait pu recevoir les miennes, vous fera voir que pour donner l'exemple à Clémentine, je suis pressé par toute la famille, d'adresser mes vœux à quelque dame de ma patrie. C'est un motif qui m'oblige, en quelque sorte, de hâter l'offre de mes humbles vœux. Quoiqu'elle puisse paroître un peu précipitée dans ma situa-

tion, ne m'accuſeriez-vous pas d'une négligence inexcuſable, ou d'une indifférence apparente, ſi, pour obſerver de vaines formalités, j'étois capable de différer la déclaration de mes ſentimens, & de laiſſer croire que je balance dans mon choix? De votre côté, mademoiſelle, ſi vous pouvez prendre aſſez ſur vous-même pour traiter avec quelque bonté un homme qui s'eſt trouvé, comme il ne le déſavoue point, mais ſans le vouloir, & ſans avoir pu l'éviter, dans l'embarras de ce qu'on pourroit nommer un double amour, vous lui imposerez, par cette grandeur d'ame, des obligations dont ſa plus parfaite tendreſſe ne ſera jamais capable de l'acquitter.

Il m'a préſenté alors la lettre. J'y ai déjà répondu, a-t-il ajouté, & j'ai fait connoître à mon ami, que m'étant offert à la plus aimable perſonne de l'Angleterre, & la plus digne de l'amitié de ſa ſœur, mes offres n'ont pas été rejetées. Votre bonté, mademoiſelle, m'autoriſera, j'oſe l'eſpérer, à leur en donner de plus fortes aſſurances: ils ont celle d'établir une partie de leur bonheur ſur le mien.

Avec une ſanté aſſez foible auparavant, j'ai craint plus d'une fois, ma chère, de m'évanouir pendant ſon diſcours. Ma grand'maman & ma tante me voyant changer de couleur, ſur-tout

lorſqu'il s'eſt adreſſé particuliérement à moi, ont mis la main, chacune de leur côté, ſur une des miennes, tandis que de l'autre je tenois mon mouchoir devant mes yeux, pour cacher l'altération que je ſentois moi-même ſur mes joues : mais en ceſſant de parler, il a pris nos trois mains unies dans les ſiennes, & les a preſſées de ſes lèvres; la mienne deux fois, avec un mouvement paſſionné. Ma grand'mère & ma tante, charmées, quoique les larmes aux yeux, ſe regardoient l'une l'autre, & ſe tournoient enſuite vers moi, comme attendant qui parleroit la première. Peut-être, a-t il repris avec quelque émotion, me ſuis-je trop étendu dans une première ouverture. Je vous demande la permiſſion de venir dîner demain avec vous : miſs Byron déſire peut-être que l'important ſujet ſoit remis à demain ? Vous me ferez la grâce alors de m'apprendre le réſultat de vos délibérations. Je vais rejoindre la compagnie qui nous a quittés. Puiſſent tous ceux que j'ai eu la ſatisfaction de trouver ici, me ſervir de protecteurs & d'avocats auprès de miſs Byron ! ils ne peuvent m'en croire digne à préſent, mais toute l'étude de ma vie ſera de le mériter.

Il eſt ſorti avec une grace qui n'eſt propre qu'à lui. Auſſi-tôt ma grand'mère m'a ſerrée entre ſes

bras. J'ai reçu les mêmes careſſes de ma tante, & toutes deux m'ont félicitée avec les plus tendres expreſſions.

Nous n'avons pu lire, ſans une vraie peine de cœur, la lettre qu'il m'avoit laiſſée. Elle eſt du ſeigneur Jéronimo, qui preſſe votre frère de donner à ſa ſœur l'exemple qu'ils brûlent de lui voir ſuivre. Vous la trouverez ici, ma chère, mais n'oubliez pas de me la renvoyer. Pauvre Clémentine! Il paroît que, ſans avoir vu la dernière de ſir Charles, elle s'eſt laiſſée engager à la complaiſance. Comme je vous envoie la ſienne, je ne vous dis pas la moitié de ce qui me vient à l'eſprit ſur ſa ſituation. Il s'en faut bien que les dernières explications de votre frère répondent à ſes eſpérances. Pauvre Clémentine! puis-je lui refuſer ma compaſſion? Elle en mérite d'autant plus, que nous connoiſſons mieux que jamais ce qu'elle perd.

J'ai demandé à ma tante la liberté de me retirer, mais j'ai ſu que ſir Charles avoit rejoint la compagnie, avec une vivacité dans l'air & les manières, qui a charmé tout le monde, pendant que votre ſotte Henriette n'a pu trouver la force de paroître le reſte de la ſoirée. Il me manquoit, à la vérité, le motif de ſa préſence; car, au grand regret de l'aſſemblée, il s'eſt excuſé de demeurer à ſouper.

Cette longue lettre partira demain matin, & de fort bonne heure, par une occasion qui se présente pour Londres. Demain.... aujourd'hui pouvois-je dire, puisque la nuit est fort avancée. Si je n'avois pas eu pour ressource l'agréable occupation de vous écrire, je suis sûre que le sommeil n'auroit guère approché de mes yeux. Votre frère, je m'imagine, aura dormi plus tranquillement.

Fin du troisième volume.

